

HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN

HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

LES ALBIGEOIS ET L'INQUISITION

PAR

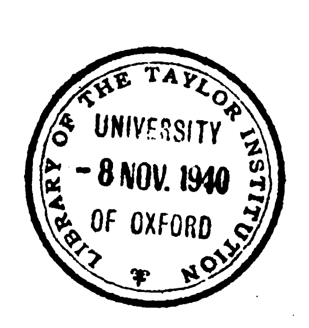
NAPOLÉON PEYRAT

> Ai! Tolosa e Provensa!
> E la terra d'Agensa!
> Bezers e Carcassey!
> Quo vos vi! quo vos vey!
>
> BÉRNARD SICARD, de Marjevols.

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cᵉ
Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1870



V

GUILLABERT DE CASTRES

LIVRE CINQUIÈME

GUILLABERT DE CASTRES[1]

I

LE POG OU ROCHE DE MONTSÉGUR. — GUILLABERT DE CASTRES CONVOQUE UN SYNODE CATHARE. — ORIGINES DE L'ÉGLISE DU PARACLET.

Le Pog[2] ou Roche de Montségur est un trapèze de montagne, de deux kilomètres de long sur un demi-kilomètre de large environ, et détaché d'un contrefort pyrénéen par un tremblement de terre, et par le cours de l'Ers qui descend des gouffres fatidiques. Cette énorme tranche de granit est isolée au nord par la brèche du *Tremblement* où passe le chemin de Lavelanet et que surplombe le château, au sud par la gorge de l'Ers que longe le chemin de Belestar, et que domine une barbacane, à l'est par la coupure verticale et gigantesque de l'Abès (Abyssus) de Serrelongue, à l'ouest par le talus moins abrupte mais non moins inabordable et non moins vertigineux du val de Montségur. Son

1. Guilhabert de Castras.
2. Pog, pouch, pech, pey, poul, montagne; d'où pujol, monticule, et pujar, monter.

escarpement absolu n'est accessible, grâce au travail humain, que par la rampe du nord-ouest qui conduit au château, dont la masse crénelée forme comme la poterne inexpugnable et la herse colossale de la Roche. Sa plate-forme, où l'ouragan pyrénéen a semé une forêt de chênes et de hêtres, incline sa pente raboteuse au levant et au midi. C'est sous ce bocage séculaire que se cachent éparpillées les grottes, les cabanes, les ermitages, la cité des saints que gardent, aux deux extrémités, comme deux lions aux énormes dents, le donjon qui regarde Lavelanet, et la barbacane qui surveille Bélestar. Les évêques n'aperçoivent, de cette cime, que le hameau de Montségur, perdu, comme dans un abîme, au fond d'un val triangulaire. De l'ouest à l'est l'horizon est fermé par un hémicycle de montagnes ferrugineuses couvertes de bois et percées de grottes qu'habitent les anachorètes. De leur sombre et sauvage dédale s'échappe en bruissant l'Ers qui fuit vers l'orient en rongeant les berges de la forêt de Bélestar, toute ondulée en vagues rocailleuses hérissées des longues flèches des sapins aux grandes attitudes mélancoliques. Mais l'horizon, fermé au sud, s'ouvre spacieusement vers le nord, et montre à deux lieues de là, par-dessus la ligne noire de Serrelongue, les bourgs de l'Olmès occupés par les croisés ; plus loin, le château de Mirepois, séjour du maréchal de la croisade, et plus loin encore, comme une ombre fantastique, la sombre masse du Castellar de Pamiers, résidence naguère d'un sénéchal capétien , et maintenant du magnanime comte Roger-Bernard, expulsé de

son donjon de Foix, et à demi captif de ces deux lieutenants du roi de France.

Ainsi la Roche de Montségur, antique sanctuaire d'Abelan ou du soleil, devint, une seconde fois, la forteresse du Paraclet ou de l'Esprit. Après avoir repris possession du Thabor, et remis ce capitole sauvage de l'Église cathare et de l'insurrection romane, sous le patronage des comtes de Toulouse et de Foix, et sous la garde des barons pyrénéens, Guillabert de Castres ne fut plus occupé que de la reconstitution de sa hiérarchie. Du haut de sa montagne, il convoqua les évêques, les diacres et les parfaits du Midi. Ils s'ébranlèrent à la voix du patriarche pour former le synode de Montségur. Pendant que les Amis de Dieu se rendent de toutes parts vers la Roche sainte, remontons jusqu'aux origines du catharisme, recherchons son génie, son symbole, son évangile, et sachons pour quels principes religieux et politiques vont mourir les faidits du Thabor pyrénéen.

Le mystère enveloppe toutes les origines, celle de l'homme, celle du monde, celle du christianisme, cet autre univers moral. Le Christ lui-même opère dans un nuage lumineux; et lorsqu'il a profondément enraciné le tronc divin, on en voit surgir, à travers une confuse végétation, trois grandes tiges mères : la branche juive et traditionnelle de saint Pierre; la branche grecque et dogmatique de saint Paul, et la branche orientale, platonicienne et mystique de saint Jean. Auquel de ces trois rameaux primitifs se rattachent les cathares? Évi-

demment au dernier, à Jean, fils de Zébédée, au disciple bien-aimé du Sauveur.

Moïse descendit des nuées tonnantes du Sinaï, tenant les tables de la loi; le Christ, remontant dans la gloire, ne laisse que son Verbe au monde. Le Verbe se condense dans un évangile primordial. Ce Protévangile hébreu se fragmente en quatre évangiles grecs qui se pulvérisent en une multitude de légendes évangéliques rédigées dans tous les idiomes de l'orient [1]. Chaque nation possède sa biographie de Jésus : chaque secte modifie à son idée l'image du Christ. Les Juifs le proclament fils d'Abraham; les Grecs le déclarent fils de l'Homme, et font remonter son origine jusqu'à Adam; mais les Orientaux suppriment toute généalogie humaine, et ne voient en lui que le Verbe, le Fils de Dieu. Le Christ a aussi sa mythologie. L'Église rejette cette folle et stérile végétation de légendes apocryphes : elle ne conserve que les quatre évangiles à l'*homme*, au *lion*, au *taureau*, et à l'*aigle*. Le concile de Nicée les déclare seuls orthodoxes. Mais la source de ces quatre fleuves, l'exemplaire unique et originel, le Protévangile a disparu. « Matthieu, dit un évêque du IVe siècle, a écrit pour les Hébreux, Marc pour les Romains, Luc pour les Hellènes, et Jean pour tous les peuples de l'univers [2].» On voit, par ces paroles, dans quelle estime était tenu l'évangile de saint Jean. Mais Grégoire de Nazianze s'exprime comme un grec asiatique,

1. M. le professeur Nicolas, de Montauban : *Études sur les évangiles apocryphes.*

2. *Greg. Naz. Carmina.*

comme un patriarche de Constantinople, qui reconnaissait pour patron Jean, l'apôtre de l'Orient, et dont la basilique métropolitaine était consacrée à *l'Agia-Sophia*, la Sagesse éternelle. Les cathares partageaient là-dessus, en les dépassant, toutes les idées de Grégoire de Nazianze. Seulement, au lieu du Verbe, ils invoquaient le Paraclet. Ils accordaient une suprématie immense au Fils de Zébédée. Ses écrits formaient à peu près toute leur Bible. L'évangile Johannite commençait leur histoire, et l'Apocalypse de Pathmos ouvrait leur épopée. Leur génie avait le tempérament de l'aigle, symbole de Boanerges, et ils étaient véritablement les enfants du tonnerre, du soleil et des nuées.

Par l'apôtre Jean l'ami du Sauveur, et par son évangile, la perle de la Bible, les cathares étaient non-seulement d'origine orthodoxe, mais encore de la plus haute et de la plus pure lignée évangélique. Et pourtant ils sortirent de l'orthodoxie par un raffinement exagéré et par un élan éperdu vers l'idéal chrétien. Non contents d'avoir *l'évangile spirituel*, ils l'interprétaient dans le sens de la plus haute mysticité. Ils n'étaient pas seulement mystiques : ils étaient encore gnostiques. Leur christianisme était une gnose, c'est-à-dire, une *connaissance*; une prédication et non un sacrifice : leur chef était le Verbe enseignant, et non l'Homme Dieu souffrant. Comme le Dieu-Sauveur de Platon, il sauvait par la vérité, non par l'expiation et le martyre [1]. Le catharisme, au fond, supprimait la croix,

1. Platon, *Le Banquet*, *le Timée*, *le deuxième Alcibiade*.

dérobait le crucifié, voilait d'un nuage le Calvaire.

Les gnostiques avaient été conduits encore à cette négation par leur conception philosophique de l'origine des choses. La raison n'a jamais pu s'expliquer la coexistence simultanée de l'infini et du fini, de Dieu et du monde. Si l'Esprit est l'être, la matière est le néant; si l'Esprit est le bien, la matière est le mal, c'est-à-dire le non-être. Dieu donc étant l'être infini, la chair n'est qu'une ombre, le monde qu'un fantôme, la destinée qu'un drame lugubre, mais fantasmagorique. De là des conséquences qui modifiaient profondément la théologie, la morale, le culte. Il nous suffit de signaler maintenant que le christ cathare n'était point homme, que son corps était lumineux et éthéré, qu'il n'a point physiquement souffert sur la croix, qu'il n'a pas été plus réellement crucifié sur le gibet du Calvaire que l'Agneau n'est réellement immolé sur l'autel céleste de l'Apocalypse.

Il y avait des gnostiques juifs, et des gnostiques grecs-syriens. A laquelle de ces deux branches se rattachaient les cathares albigeois? Ils avaient horreur de tout ce qui était hébraïque. Ils repoussaient le Jéhova hébreu, le Jésus galiléen, la Bible mosaïque, les évangiles judaïsants, et ils éludaient tout ce que Jean conserve d'israélite [1]. Ils étaient donc grecs-orientaux. Mais ils ne se rattachaient ni à Bardesanes, ni à Basilide, ni à Valentin. L'hérésiarque gnostique dont ils se rapprochaient le plus, c'est le poétique Marcion; et l'on pourrait dire

1. M. le professeur Matter, de Strasbourg : *Hist. des Gnost.*

d'eux aussi : qu'ils étaient des *ultra-chrétiens* [1]. Ils n'étaient pourtant pas marcionites, enfants égarés de saint Paul. Ils n'étaient pas davantage manichéens, ou ne l'étaient, comme tous les gnostiques, que comme adorateurs du Mani, ou Saint-Esprit, et non comme sectateurs de l'hérésiarque persan qui se prétendait le messie du Paraclet. Qu'étaient-ils donc? Une réforme, à ce qu'il semble, une épuration encore plus mystique, une idéalisation du gnosticisme universel. Rejetant toutes les formes, Éons, Apraxas, Diagrammes, fables astronomiques, ils ne conservaient que le culte vierge de l'Esprit.

Étaient-ils chrétiens? Ils se disaient les disciples de saint Jean, et les descendants des sept Églises d'Asie auxquelles le prophète de Pathmos adressa son Apocalypse [2]. Ils prétendaient donc être de la plus haute race évangélique, de la plus docte et lumineuse filiation chrétienne. C'est ce qu'exprime le mot de gnostique, orthodoxe encore au IIe siècle, du moins à Alexandrie et en Orient, et synonyme d'un christianisme spéculatif et transcendental, opposé au christianisme vulgaire, traditionnel et catholique [3]. Gnosticisme paraît être dès l'origine l'antiphrase dédaigneuse de catholicisme, et c'est contre ce christianisme légendaire, que les docteurs orientaux invoquèrent l'autorité des évangiles, et réunirent les éléments du canon apostolique. Les gnostiques se montrèrent donc scripturaires, mais ils élaguèrent largement les évangiles

1. M. J. J. Ampère, *Histoire de la littérature*.
2. Synode de Caraman (1267).
3. Voy. *le Gnostique* de Clément d'Alexandrie.

judaïsants, et ne conservèrent d'intacts que les écrits johannites[1]. Ils sont les pères de l'exégèse, et leur interprétation est toute mystique. Leur théologie est émaillée de pensées d'Origène, de Grégoire de Nazianze, de Synésius, des plus pures fleurs de l'Orient. Le gnosticisme aquitain pourrait même être aisément réduit à une sorte *d'origénisme* plus éthéré. Pensée du Christ, brûlée par saint Jean, sur l'autel alexandrin de Platon, le catharisme formait une espèce de théosophie qui s'échappait des évangiles, comme un parfum, par le haut, par l'idéal, par l'infini. Sous ce point de vue l'albigéisme peut être considéré, et a dû se considérer lui-même avec raison, comme une évolution nouvelle du christianisme, et comme son épanouissement définitif, son évaporation, sa volatilisation suprême et céleste.

La Trine-Unité de l'essence divine a produit un triple développement correspondant, une triple manifestation corrélative, de la forme religieuse. Si le mosaïsme est la religion du Père (de Jéhova), si le christianisme est la religion du Fils (de Jésus), le catharisme sera la religion de l'Esprit (du Paraclet.) Comme le christianisme se dégage du mosaïsme par le Verbe, le catharisme se dégage du christianisme par le Paraclet. Le mosaïsme représente la puissance, le christianisme l'intelligence, le catharisme l'amour de Dieu. Le catharisme qui revendiquait sa mère l'Église chrétienne, méconnaissait son aïeule la synagogue juive. Mais les religions sont comme les abeilles qui chassent les

1. M. le professeur Reuss, de Strasbourg.

jeunes essaims et les forcent d'aller fonder de nouvelles ruches au désert. La vieille synagogue avait expulsé l'Église chrétienne, comme trop intellectuelle, et l'Église chrétienne à son tour expulsait l'Église albigeoise comme trop idéale. De sorte que l'Église cathare qui prétendait encore légitimement au titre de chrétienne, devrait plutôt, après son évolution, porter plus exactement le nom de *paraclétienne*. Par cette évolution hardie, le catharisme, qui sous bien des rapports n'est qu'un christianisme plus éthéré, peut être considéré comme une nouvelle religion qui s'échappe de l'Église comme le papillon de sa chrysalide. Cette transformation, qui fut son infortune éclatante dans le passé, doit être dans l'avenir sa gloire funèbre.

Le genre humain, selon le christianisme, est sauvé par le Fils et non par l'Esprit, par le Verbe et non par l'Amour. Mais, selon le catharisme, le salut procède du Paraclet, du Consolateur. De là, dans son principe divin, abaissement, débilitation : le catharisme qui découle de l'Amour, n'aura par la vigueur, la rectitude du christianisme qui dérive de la Parole : mais il aura la grâce mystique, le charme céleste. De l'esprit qui *vole comme le vent* dans l'espace, dit l'Évangile, il aura la mobilité, la viabilité mystérieuse, le besoin de l'infini, comme l'ange. Les premiers *Amis de Dieu* durent être une secte égalitaire, professant le sacerdoce universel. Plus tard la lutte amena l'organisation; trois degrés se formèrent, dans l'égalité primitive, le *noviciat*, la *perfection*, le *sacerdoce*. Le diaconat monta en épiscopat, et l'épiscopat s'épanouit en patriarcat.

Mais là s'arrêta sa hiérarchie qui, désormais, conservera le monopole du Paraclet. Douze évêques se grouperont autour du patriarche, comme les douze apôtres autour du Christ. L'Église cathare se composait de dodécades apostoliques. Mais, selon le génie grec, cette aristocratie patriarcale ne se concentra jamais en monarchie théocratique. Manès seul, à ce qu'il paraît, rêva un pontificat souverain, dominant douze immenses patriarcats, établis sur soixante-douze épiscopats ou royaumes cathares; c'était l'étroite organisation mosaïque, reproduite par Jésus dans la constitution apostolique, et incommensurablement dilatée, élargie, par l'audacieux mage Persan qui en enveloppait le monde[1]. Ce pontificat universel, si même il s'ébaucha, se fragmenta bientôt, et nous n'en trouvons que les débris réguliers dans les variétés infinies de l'Église Joannite. L'Église cathare, et nous dirons même l'Église catholique, apparaît organisée partout en dodécades. Nous retrouvons ce groupement chez les Syriens, les Égyptiens, les Hellènes, les Bulgares, les Saxons d'Angleterre, les Celtes d'Écosse et d'Irlande[2]. Le catharisme fut de son essence trop spiritualiste pour incarner le Paraclet dans un homme, dans un Manichéos universel, et si l'on a cru distinguer un patriarche suprême errant dant le mystère des forêts et des déserts d'Orient, nous croyons que ce n'est qu'un fantôme, et que son pape, c'est l'Esprit, et son Vatican c'est le ciel.

1. Beausobre, *Histoire du Manich.*
2. M. de Montalembert, *Les Moines d'Occident.*

L'idée théocratique, qui n'avait pu être réalisée par le génie trop mystique de l'Orient, fut reprise cinq siècles plus tard et tentée par le génie plus robuste de l'Occident, mais elle venait de l'Inde. L'Église de saint Pierre, héritière du génie terrestre et pharisaïque de la synagogue, transplantée de Jérusalem à Rome, sa future métropole, et jetée dans les cadres administratifs de la hiérarchie impériale, prit un développement prodigieux par la conversion des Césars. L'empire écroulé, l'Église fut, selon l'heureuse expression d'un poëte, l'*ombre de l'empire*[1], et ses pontifes, les fantômes des empereurs, fantômes armés de la foudre. C'était le vieux pontificat étrusque, mélangé de la grande sacrificature hébraïque qui renaissait gigantesque avec un César sacerdotal. Son premier César, audacieux et magnanime, fut Grégoire VII. Sanglant, puis majestueux et olympien, Innocent III fut son Auguste. Ses tragiques successeurs, organisateurs de l'inquisition, exterminateurs des Albigeois, en furent les Tibères et les Nérons. Le christianisme, échappé de l'étroite théocratie juive, tombait sous l'immense théocratie romaine qui eût été son sépulcre et celui du monde. Le césarisme impérial avait dévoré le monde antique. Le monde moderne eût été dévoré par le césarisme sacerdotal. L'Europe, absorbée par les cloîtres, tombait en mainmorte, et devenait un *bourg pourri* de Rome. Tous les trônes étaient rattachés au saint-siége, tous les princes soumis au pape, calife de l'Occident. Le Verbe était

1. Sidoine Apollinaire.

scellé dans la Bible, l'Écriture enchaînée dans le temple, Dieu captif dans le tabernacle; le prêtre, geôlier de Dieu, le pape concierge du ciel et de l'enfer. Partout la servitude et la mort.

Dieu a sauvé deux fois le monde de ce matérialisme et de la corruption romaine, par la révolte immense de l'Esprit. Il souleva contre l'empire les mystiques, les gnostiques, les solitaires des déserts. Il insurgea contre la papauté, les cathares, les léonistes, les spirituels de Calabre et de Narbonne. C'étaient les Églises proscrites de saint Paul et de saint Jean qui, au nom du *Verbe* et de l'*Amour*, montaient à l'assaut de Rome, l'Église de la force, l'Église colossale de saint Pierre, qui pétrifiait le monde.

Les barons aquitains passèrent du barbe Pierre de Brueys au métropolite Nicétas [1]. Les Vaudois disparaissent dans la retentissante et chevaleresque propagande cathare. Nous n'avons donc à nous occuper ici que des Albigeois sans parler des léonistes, leurs auxiliaires obscurs, enveloppés dans leur tourbillon. Le manichéisme ancien, caché, fugitif, persécuté, n'avait jamais pourtant quitté les Gaules [2]. Il y reçut, comme un flot d'alluvion de l'esprit oriental qui le rajeunissait, le gnosticisme ramené d'Orient par les croisés d'Aquitaine et les moines de Sicile. Le catharisme arrivé en Occident, sous sa forme pure, par Venise, venant de Bulgarie, avec Nicétas; et sous sa forme mitigée par la Calabre, venant de Grèce, avec Joachim de Flore.

1. Nap. Peyrat, *Réf. de la France et de l'Italie au XIIe siècle.*
2. Les Cathares d'Orléans, d'Arras.

Mais avec Joachim ou Nicétas, il n'était, à divers degrés, que l'expression de l'hellénisme platonicien et johannite, envahissant le monde latin. Le monde grec, même dans sa décadence, avait ébloui et enivré la barbarie et la féodalité occidentales Les compagnons de Ramon de Saint-Gélis, de Frédéric Barberousse, et de Richard Cœur de Lion, étaient revenus avec leur vision d'Orient et ces enchantements magiques exactement reproduits par le Tasse dans sa romanesque épopée. Nous retrouverons à son heure l'hellénisme mitigé et plus ou moins orthodoxe de Joachim de Flore. Nous suivons maintenant la grande invasion du gnosticisme bulgare par Venise en Lombardie, et de Lombardie par les Alpes dans la Provence et dans l'Aquitaine. C'est dans ce vaste cirque des Alpes, des Cévennes, de la Méditerranée, des Pyrénées et de l'Océan, qu'est le sol tragique et sacré, d'abord de l'épopée romane, puis du martyrologe albigeois. Comme le catharisme s'est produit simultanément avec le catholicisme, le néoplatonisme, le manichéisme, il convient de rechercher par voie d'élimination en quoi il se distingue de ses congénères, et cet élaguement nous laissera la tige pure, l'essence originelle de l'arbre divin.

La religion de l'Esprit consolateur et purificateur, aussi ancienne que le mal et la douleur dont elle veut guérir les blessures, doit remonter aux premiers jours du monde. Avant le Christ, dont il fut comme l'aurore, le catharisme a projeté ses rayons dans les brames de l'Inde, les mages de Perse, les esséniens de Judée, et chez les Grecs, dans Pytha-

gore et dans Platon. Après le Christ, ainsi que tous les gnostiques, c'est de Platon qu'il procède pour la pensée, et de Pythagore pour la morale, conservant *dans l'Orient d'en haut*, son rayon vierge ; rayon céleste et lampe grecque. Indo-grec de génie, il repousse le judaïsme, les livres hébreux, les violences de Moïse, les tonnerres de Jéhova.

Alexandrin d'inspiration, il se distingue du néoplatonisme en rejetant toutes les mythologies, les traditions orphiques, homériques, olympiennes, pour se rattacher, par saint Jean, au Christ[1].

Gnostique, il se sépare des autres gnostiques, en rejetant les Éons, les Apraxas, les Diagrammes, les nombres cabalistiques; et du manichéisme persan, en repoussant son dualisme de l'esprit et de la matière, son éternité du mal, ses restes du mazdéisme. Zoroastre lui est aussi antipathique que Moïse[2].

Chrétien, et antérieur au christianisme de Nicée, il n'accepte ni les livres juifs, ni les évangiles judaïsants, ni les symboles de l'Église impériale, ni les pompes païennes de la théocratie romaine. Il se détache du tronc chrétien par la branche mère de saint Jean, et forme comme un néo-christianisme, par le dogme générateur du Paraclet[3].

Tels sont les rapports du catharisme avec les religions et les philosophies antiques, et le christia-

1. MM. Simon et Vacherot. *L'École d'Alex.*

2. Beausobre, Esnick, élucubration barbare barbarement traduite de l'arménien en français.

3. Moneta, Reinerio, Doat, *Procédures inquisitoriales.*

nisme de Constantin. Voici ceux qu'il eut avec les sectes et les ordres issus de la Renaissance du XIIe siècle.

Congénère avec le mysticisme de Calabre, il en diffère en ce qu'il n'admet point *l'Évangile éternel* de Joachim de Flore, et que l'évangile de Jean est pour lui le volume porté par l'ange au zénith du ciel[1].

Consanguin de l'ordre séraphique, il se sépare de François d'Assise comme de Joachim de Flore, par sa dogmatique alexandrine, et son invincible horreur de Rome[2].

Contemporain et compagnon d'œuvre du léonisme, il s'en éloigne par sa hiérarchie, sa théologie platonicienne, son génie oriental[3]. Fils de saint Jean, l'albigisme mène à sainte Thérèse et Fénelon. Fils de saint Paul, le valdisme conduit à Luther et à Calvin.

L'Église romaine est une théocratie; l'Église grecque est une théologie; l'Église cathare est une théosophie.

1. M. Renan, *L'Évangile éternel. Revue des Deux-Mondes*, août 1868.
2. Procédures de l'inquisition.
3. Poëmes et symboles Vaudois: Muston, Israël des Alpes.

II

ORDINATIONS DE MONTSÉGUR. — ÉVÊQUES ET DIACRES ALBIGEOIS.

Guillabert de Castres avait convoqué le Synode pour la Manisola, la troisième fête cathare, qui se célébrait en automne. A la voix de leur patriarche, les Amis de Dieu sortirent de leurs grottes et de leurs forêts : de tout le Midi ils se mirent en marche vers Montségur. Il ne survivait de l'ancien épiscopat albigeois que Bernard de Simorra, et Benech ou Benazet de Termas. Benech était évêque du Razez et du Termenez. Depuis que le château de Termes, son berceau féodal, avait été vendu au roi de France, l'évêque proscrit résidait, soit au manoir ami de Quéribus (la Roche-des-Buis), soit dans les bois et les antres du Bugarach. Bernard de Simorra s'était illustré à Carcassonne par sa lutte contre l'évêque d'Osma et saint Dominique, en présence du roi d'Aragon (1204). Expulsé deux fois de sa métropole, l'évêque du Carcassez n'avait pas suivi dans l'exil l'orphelin des Trencabel; il s'était retiré au confin septentrional de son diocèse, avec les Ramondens de la Montagne-Noire. Il est probable que Ramon et Olivier de Termes accompagnèrent leur oncle à Montségur, et que le roi du pic de Nore, allié probablement de Guillabert, par sa sœur Ermengarde, épouse d'Olivier de Saissac, seigneur d'Hautpoul et le favori des troubadours, avec les

seigneurs d'Aragon, de Saissac, de Cab-Aret et du Minerbois, escortèrent Bernard de Simorra sur les montagnes du Thabor. Le synode de Montségur ne devait pas être seulement composé d'évêques, mais encore de seigneurs laïques, comme les anciens conciles d'Espagne; il ne s'agissait pas uniquement d'une réorganisation sacerdotale du catharisme, mais d'une reconstitution générale de toutes les forces religieuses et chevaleresques du Midi.

Olivier et Bernard de Penne, ces hardis chefs du camp des faidits de l'Aveyron, accompagnèrent sans doute les diacres de l'Albigeois, du Rouergue et du Quercy, et peut-être leur illustre mère suivie des diaconesses de la Grésigne, qui sortit de sa grotte de Bruniquel pour visiter la Mère des parfaites du Thabor, la grande Esclarmonde de Foix. Avec eux devaient venir les puissants seigneurs de Rabastens dont le rude et tenace chef, Pelfort, *le gentil orateur*[1], époux d'Escaronia de l'Ile-en-Jourdan, était gendre de la vénérable vicomtesse de Gimoez et cousin germain du comte de Foix. Il entraîna sans doute sa nièce, Condors de Rabastens, et son mari Bertrand, frère du comte de Toulouse, et seigneur par sa femme de Bruniquel et de Pui-Celsi dont on avait abattu les murailles. Nous verrons bientôt qu'Alaman de Roaix, qui avait l'honneur de loger dans son palais le comte Ramon déshérité, se rendit avec son jeune fils à Montségur. Plusieurs autres chefs des nobles familles chevaleresques et capitulaires, les Pierre de

1. Guilh. de Tudella.

Toulouse, les d'Alfar, les Maurand, les Arnaud-Bernard, durent se rendre, comme ils le firent tant d'autres fois, à cette solennité du Champ d'Asile pyrénéen. Ces barons, seigneurs de vastes terres dans le Lauragais, escortèrent sans doute le plus ardent et le plus vénéré des ministres de ce canton, autrefois leur compagnon de guerre, le noble et pieux Bernard de Maïreville. Les Hunold de Lantar, beaux-frères de Ramon de Perelle, les Gourdon de Caraman (Gérald et Bernard), les Latour de Pech-Lunar, les Villèle de Montesquieu, les cinq Roqueville, et les nombreux enfants d'Impéria, seigneur de Laurac et d'Aniort, accoururent à Montségur.

Le vieux seigneur du Mas-Saintes-Puelles, tout semblable à un patriarche, y vint avec une tribu de fils, de petits-fils, de gendres, de neveux, de cousins, et leurs femmes, tous croyants, parfaits, diacres ou diaconesses. « Mossen Gui Cap-de-Porc, dit Guilhem de Tudelle, le meilleur légiste de toute la chrétienté, qui de plus est chevalier et de haut baronnage [1], » défendit âprement le comte Ramon VI dans ses débats avec les légats romains. C'était le Cujas du XIII[e], mais religieux, patriote, et héroïque. Garsenda, sa femme, lui avait donné huit fils, Pierre, Bernard, Arnauld, Guilhem, Jordan, Galhard, Pons et Aribert et deux filles Pélegrina et Guilhelmetta. Pélegrina, sa fille, fut donnée à Isarn de Montservat,

1. Canso, vers 1345. « Ce que les autres savent en comparaison de lui ne vaut pas un dé... et ils s'arracheraient les yeux avant d'y trouver mot à reprendre. »

beau-frère d'Arnauld-Roger de Mirepois, cousin de Ramon de Perella, et qui demeurait tantôt à Cuella, et tantôt à Montservat au-dessus de Foix. L'autre sœur, Guillelmetta, ou Metta du Mas de Saint-Andréo, était la femme du chevalier Bernard de Quiders son cousin, fils d'Ava, sœur du vieux Gui-Cap-de-Porc. Elle donna cinq fils à son mari ; mais elle le perdit jeune encore, ainsi que le dernier de ses enfants, le petit Ot ou Odet, qui l'un et l'autre moururent *consolés*. Metta, restée veuve, se voua au Consolateur, et lui consacra ses quatre fils survivants, Bernard, Ramon, Bertrand, et Jordan. Jordan épousa Dias de Laura de la grande maison de Cab-Aret, et par là se trouvait le cousin d'Othon d'Aniort, seigneur de Laurac. Mais en vrai cathare, Jordan, outre cette épouse légitime, avait une agapète spirituelle, une amante mystique, Baïona, sœur ou fille du jongleur du troubadour Ramon de Miraval, dévouée aux Amis de Dieu. Ces chevaliers de Quiders, comme les Cap-de-Porc, leurs cousins, portaient une haine de juriste aux prêtres, aux moines, aux inquisiteurs. Quelques années auparavant, une réunion nocturne avait eu lieu dans l'atelier d'un nommé Pierre Gaouta (joue). Un clerc tonsuré, Pierre Ramon Frosat, y vint fureter clandestinement. Le malheureux espion fut découvert tapi dans un coin. Ce traître mérite-t-il de vivre, s'écria l'impétueux Gaouta, brandissant un poignard. Ne le tuez pas, dit Bernard de Quiders, mais qu'on me l'amène ici. Le forçant de courber la tête, il urina sur sa tonsure, et le renvoya avec ce baptême d'ignominie. *Cela fut fait*, disait le piteux Frosat

aux inquisiteurs, *au grand opprobre et vitupère de toute l'Église catholique* [1]. Car chose bizarre, reconnaissant envers le chevalier qui avait voulu, par cet atroce affront, sauver le traître et flétrir son sacerdoce, le misérable se convertit à l'Albigéisme et c'est pour se faire pardonner son hérésie, que vingt ans plus tard, cité par les inquisiteurs, il cherche honteusement à se prévaloir de son impur et ridicule martyre. Les Recaud, les Canastbru, les Malhorgas, les Lapassa, les Nolasco, toute la chevalerie du Mas dut accompagner son patriarche. Tout le baronnage du comté de Foix fut représenté à Montségur dans son principal faisceau, les douze rameaux des fils de Bélissen; et la maison comtale y figura dans le pieux et valeureux Loup de Foix, peut-être par le comte lui-même, mais dérobé toujours sous un nuage.

Dès que tous les Amis de Dieu furent réunis à Montségur, Guillabert de Castres s'occupa de la réorganisation du sacerdoce albigeois. Le Christ s'était choisi douze apôtres : c'est le nombre générateur de la hiérarchie cathare en Orient comme en Occident. En Orient, au IIe siècle, le mage Cubricos, qui s'était donné pour l'Oint du Paraclet, s'était entouré de douze *élus*, qui formaient comme son conclave messianique. Et au XIIe siècle, en Occident, Éon de l'Étoile, l'hérésiarque d'Armorique, Pons, l'évêque du Périgord, et le pape des Bogomiles du Danube, ont également

1. Inq. de Toulouse. dép. de P. R. Frosat, du Mas-Saintes-Puelles, juillet 1246.

douze vicaires[1]. Nous en concluons que le même nombre de suffragants se groupait autour du patriarche de Montségur. Il fallait rétablir cette dodécade épiscopale. Plusieurs siéges étaient vacants : quelques évêques étaient très-âgés ; des Églises avaient été presque détruites par la guerre ; d'autres s'étaient formées dans les déserts ; une lutte à mort s'engageait contre l'inquisition encore épiscopale, mais tout à l'heure monastique et romaine. C'est pour satisfaire à toutes ces nécessités des temps que Guillabert résolut une reconstitution générale du sacerdoce albigeois. Malheureusement il ne reste de ces ordinations que des rapports vagues, incertains, incomplets et même contradictoires. Rappelons-nous que la hiérarchie cathare, comme celle de l'Église apostolique, n'admettait en principe que deux degrés, le diaconat et l'épiscopat. Les évêques étaient pris parmi les diacres, et les diacres parmi les parfaits. Mais comme le parfait avait son *compagnon*, le diacre avait son acolyte dans le sous-diacre, et l'évêque avait ses deux grands vicaires appelés le *fils-mineur* et le *fils-majeur*. Ce dernier coadjuteur, à la mort du titulaire, montait de droit, évêque désigné d'avance, à la dignité épiscopale. Au-dessus de la dodécade apostolique n'était plus que le patriarche, et tous les patriarches de l'univers ne reconnaissent d'autre pontife souverain que le Christ ; ou le Paraclet, leur Melchisédec céleste.

1. Johan. Mabillon, præf. — Sancti-Bernardi duo serm. — Evervini Steffeldensis, epist .— Spicilegium.

Nous allons tâcher de reconstruire, d'après quelques rares indications, cette grande et religieuse scène des ordinations de Montségur. Soixante-cinq ans se sont écoulés depuis que le patriarche Nicétas était venu d'Orient organiser l'Église cathare d'Aquitaine, au synode de Caraman, selon le mode et le rite des Églises johannites d'Asie (1167). Vingt-neuf ans, depuis que l'évêque de Toulouse Gaucelm avait, au synode de Mirepois, proposé la construction de Montségur qui sauva l'Église albigeoise et la patrie romane (1203). Le synode du Thabor, convoqué par Guillabert de Castres, est la troisième date solennelle du catharisme pyrénéen qui en attendait son salut, mais qui n'en reçut qu'une plus longue agonie, un plus éclatant martyre. Il ne survivait de l'ancien épiscopat que Benazet de Termes, Bernard de Simorre, et peut-être encore, Ramon de Mirepois, et Bernard de Blasco : ces derniers, caduques, inactifs, et retirés dans les grottes du Thabor. Après ces vieux évêques de la guerre et de l'exil, venait, bien moins âgé, Bernard de la Motta, désigné naguère à Montesquieu du Lauragais, et consacré définitivement à Montségur. Diacre, il avait prêché bien des fois dans Toulouse, chez les Roaïx, les Maurand, les Gameville, les Arnaud-Bernard, ces grandes maisons capitulaires. Dans ses courses à travers les bois, il avait habituellement pour escorte les cinq frères Ramon, Bernard, Pierre, Estold, et Bego de Roqueville qui se trouvaient alors à Montségur. Cet évêque était de la même race qu'Arnauld et Guilhem de la Motte, diacres, et Gérald de la Motte, diacre aussi, brûlé à la Bes-

sède et que ce fameux Huc ou Ugo de la Motte le *bon*, le *prisé*, le *vaillant* chevalier qui figure avec tant d'éclat à la défense de Toulouse et que l'épopée romane nous montre *frappant* et *refrappant* (firens et refirens) dans toutes les batailles patriotiques [1]. La maison de la Motte existe encore dans le Midi où elle forme plusieurs rameaux ; et l'esprit à la fois antique et novateur de cette race sacerdotale et chevaleresque, le génie poétique, le mysticisme platonicien, ce souffle de Plotin et de saint Jean, émané d'Alexandrie dans le catharisme du moyen âge, reçut au XVII[e] siècle un magnifique épanouissement, une merveilleuse efflorescence dans l'hellénisme occidental de Fénelon [2].

Guillabert de Castres, Benazit de Termes, Bernard de Simorre, et Bernard de la Motte, élevèrent à l'épiscopat Agulher et Tento. Agulher avait été diacre de Durfort, et le chapelain de Sicard de Durfort et d'Adhémar de Roudeilla. Il fut destiné au Termenez qui comprenait le Roussillon, dont probablement il était originaire. Car son nom est catalan, et signifie *l'arroseur*, l'irrigateur des eaux de montagne. Il allait faire couler dans les sables brûlés du Roussillon les sources vives et les torrents mystiques du Paraclet. Tento est presque in-

1. Guilh. de Tudella. La bravoure albigeoise était célèbre et avait sa source dans la foi. Dieu, dit Tomiéras, prend bientôt vengeance d'ost qui ne le craint pas. L'ami de Dieu vainc un bataillon.

2. Elle a produit encore de nos jours un historien de l'inquisition qui s'est ressouvenu du martyre de ses ancêtres et de la patrie méridionale, La Motte-Langon.

connu : on ignore son pays natal : seulement le Cab-Aret, l'âpre défilé qui conduit de Sabarat au Mas-d'Azil, s'appelle encore la Tentina, probablement de l'évêque albigeois : soit qu'il fût né au Castellot, ce châtelet qui commande l'entrée septentrionale de cette gorge sauvage, soit qu'il en ait habité les grottes semblables à des tanières que l'on voit encore, sous le bois de chêne, dans l'escarpement profond de l'Arise. Tento fut destiné à l'Agenais : on lui donna pour *fils-majeur*, Joan Cambiaire ou Cambidor, qui l'avait été de Guillabert de Castres.

Guillabert éleva à ce poste son *fils-mineur* Vigoros de Bocona. Vigoros était probablement de la maison des seigneurs de Bocona entre Toulouse et l'Ile-Jourdain. Ces barons étaient l'effroi des voyageurs qui traversaient leur vaste forêt, antique sanctuaire d'une divinité ibéro-celtique. Un proverbe atteste encore leurs déprédations :

Lo senher de Boconia
Que sap ne prendre on y a[1].

Ces instincts rapaces se changèrent en sacrifice aux rayons du catharisme, et Vigoros ne conserva de cette barbarie féodale que l'énergie de son nom symbolique. Il fut un des plus actifs et des plus vigoureux propagateurs de l'Église du Paraclet. Diacre, il avait longtemps résidé au Pujol, près de Condom. L'albigisme avait été si répandu dans ces

1. *Hist. du Lang.*, VI, Add. du Mège. Le seigneur de Boucone qui sait prendre son bien où il est.

cantons par Esclarmonde de Foix, vicomtesse de l'Ile-Jourdain, qu'on l'appelait l'*hérésie condomane*. Il est vrai qu'il y avait été presque détruit par les dernières croisades. Vigoros ne borna pas son apostolat dans la Gascogne, le Toulousain et le Lauragais; il fit encore une mission dans l'Agenais et résida quelque temps à Castelmoron. Dans cette campagne, il eut pour escorte Pons-Adhémar de Rodeille, Ramon Calhao de Montréal, et Guillem de Castillo, seigneur de Gardouch. Tout le Midi retentit de la puissante prédication de Vigoros de Bocona. Il avait un frère aîné, mais moins fameux, Bernard, distingué par le surnom de *Senior*, qui, avec son compagnon Ramon Sicré, habitait une cabane de feuillage, dans la forêt de Sichet, voisine d'Auriac (1).

Bertrand d'En Marti remplaça Vigoros comme *fils-mineur* de Guillabert qui s'adjoignit encore dans le diaconat, Bernard Bonafos, diacre de Toulouse. Bonafos, de race chevaleresque, était un ministre très-distingué dont le compagnon Ramon-Gros n'avait pas moins de zèle et de talent. Avant le traité de Paris, on les trouve fréquemment dans Toulouse chez Alaman de Roaïx, et Sicard de Gameville qui devaient l'un et l'autre entrer dans le ministère cathare, et chez Arnaud-Bernard, chevalier illustre, condamné plus tard par l'inquisition (1242), et dont, malgré cette flétrissure glorieuse, le nom décore toujours une des portes occidentales de la grande cité romane. Dona Ava de

1. *Hist. du Lang*, t. VI, Add. au liv. XXV.

Villèle, veuve et matrone vénérable, accueillit souvent Bonafos dans sa maison de Toulouse, et dans son manoir seigneurial de Montesquieu où le diacre officiait en présence de ses jeunes brus dona Hélis, dona Irlanda et dona Lombarda, encore inconverties à l'ardente foi de leurs époux, les chevaliers Bernard, Guilhem, et Aymeric de Villèle, protecteurs dévoués des ministres du Paraclet. Mais, depuis la persécution, Bonafos n'habitait que des lieux déserts, des grottes ignorées ou des huttes de ramée perdues dans la profondeur des bois de Brival, de Trébons, de la Galéna, et de Maurelmont, reste de l'antique et immense forêt cantabre de Baziėges [1].

Enfin, Ramon de Montota, promu au diaconat, prit le pseudonyme de Donat, nom du désert dont le mystère dérobait à la fois sa personne et manifestait l'oblation qu'il en faisait à son Dieu. Ainsi deux promotions de diacres, deux permutations de *fils-majeurs*, trois consécrations d'évêques, voilà tout ce que le temps a laissé venir jusqu'à nous des ordinations générales de Montségur.

III

SYNODE DE MONTSÉGUR. — DIACRES ET DIACONESSES.

Le sacerdoce cathare, une fois reconstitué, se forma en synode. Guilhabert de Castres fut sans doute appelé à le présider par la dignité du siége,

1. Du Mège. Il existe encore des Bonafos à Carcassonne.

de l'âge, de la renommée. Il était dans sa métropole, et ce rocher était son trône sacerdotal. Le patriarche de Montségur réunit, dans la grande salle capitulaire du château, Bernard de la Motta, évêque probablement de l'Albigeois, Bernard de Simorra du Carcassez, Benazit de Termas du Rasez, Agulher du Termenez, Tento de l'Agenez, et leurs collègues inconnus du Quercy, du Périgord, du Rouergue, du Menerbois, de la Gascogne et du Val d'Aran. Au-dessous des évêques prirent place leurs *fils-majeurs*, Vicoros de-Bocona, Bertran d'En Marti, Ramon de Sant-Marti, Joan Cambiaïré, futurs évêques. Au-dessous encore, des *fils-mineurs*, des diacres, des sous-diacres, des anciens, des parfaits, et même des croyants laïques. Car ce synode de Montségur, semblable aux conciles d'Espagne des anciens temps, fut une assemblée politique autant que religieuse où se débattirent à la fois les intérêts communs et les destinées confondues de la patrie romane et de l'église albigeoise. A côté des évêques et des diacres, siégèrent les barons et les chevaliers. D'ailleurs l'épée se mêlait avec la houlette, et le fit sacerdotal avec le ceinturon chevaleresque. Dans les divers degrés de la hiérarchie figuraient des Lantar, des Bélissen, des Caltelverdun, des Maïreville, des membres de toutes les grandes races féodales et consulaires du Midi. Pierre Polha (poulh, le coq) vulgairement appelé Pépolha Carcassez, parce qu'il était natif des environs de Carcassonne, et peut-être diacre de ce diocèse, fut le notaire ou secrétaire du synode [1].

1. Doat. XXII. Procédures inquisit.

Le secret le plus profond entoura les délibérations du synode et le temps qui couvre tout de son ombre en a irréparablement consommé le mystère. Mais de quoi pouvaient délibérer sur cette cime ces évêques et ces barons proscrits? Ils renouvelèrent sans doute la convention tacite conclue vingt-cinq ans auparavant avec Esclarmonda de Foix. Montségur fut proclamé de nouveau le sanctuaire et le capitole de la cause méridionale, le siége du sacerdoce, l'asile des faidits, le refuge des hospices, des écoles, le dépôt des armes, des archives, du trésor commun, et toutes ces chères reliques de la religion et de la patrie furent confiées aux mains fidèles de Ramon de Pérelha. Après ces grandes questions politiques et religieuses vinrent des questions secondaires d'organisation ecclésiastique. Le pays d'Olmès, d'abord aux vicomtes de Carcassonne, était passé dans les derniers temps aux comtes de Foix. Cette fluctuation de la frontière des deux comtés avait produit un léger conflit sur la limite commune des diocèses de Toulouse et du Rasez. Le débat entre Guilhabert de Castres et Bénazit des Termes fut jugé conformément à la décision du synode de Caraman (1167). L'Ers, qui coule au pied de Montségur, forma la ligne de démarcation depuis les gouffres fatidiques jusqu'à Mirepois; c'est le grand Ers pyrénéen qui se jette dans l'Ariége ; il ne faut pas le confondre avec le petit dont la source est à Font-Ers en Lauragais: celui-ci se perd dans la Garonne, au couchant de Toulouse [1].

Les évêques complétèrent ensuite le service de

1. Doat. *Ibid.*

leurs paroisses respectives. Nous pouvons, grâce à une procédure inquisitoriale, recomposer le tableau du personnel ecclésiastique du Lauragais et du Toulousain. Guilhabert, évêque de Toulouse, «avait pour *fils-majeur* Vigoros de Bocona, et pour *fils-mineur* Bertrand d'En Marti, et au-dessous de ces deux archidiacres environ cent diacres et autant de diaconesses répandus dans la partie orientale de son diocèse. Relevons pieusement ces noms perdus, mais dont l'obscurité et l'opprobre même s'illumine pour nous d'une auréole de patriotisme et de martyre. N'oublions pas que ces ministres n'avaient presque pas de résidences fixes, et que toujours errants de forêts en forêts, ils ne faisaient que de courtes haltes dans des cabanes, des grottes, des lieux déserts.

Guilhem Adam, et son *compagnon* (socius) Pierre Arnauld, prêchait à Gibel, bourg situé sur un monticule comme l'exprime son nom arabe. Isarn, seigneur de Gibel, était cathare, et sa veuve Andria devint diaconesse *couronnée* et prit le diadème, symbole féminin de la plus haute perfection gnostique [1]. Les Arnauld, natifs de Romenx, étaient trois diacres ; Ramon et Guilhem accompagnaient l'évêque Benazet de Termas qui résidait d'ordinaire dans les bois d'Antioche, près du Mas-Saintes-Puelles et qui vers cette époque visita les cathares de Perpignan.

1. Andria, épouse. Il est singulier que le féminin d'ἀνήρ, homme, qui n'existe point dans le grec, se retrouve dans le basque.

Les Bolbena étaient deux, Pierre et Arnauld: ils fréquentaient Avignonet, Montesquieu. Bernard et Pierre Brus hantaient le bois de l'Avéran, et la *Garrigue dels Ferreters*, voisine de Cassers, de mémoire si tragique. Ces vastes chênaies étaient anciennement un sanctuaire d'Abélan ou du soleil.

Pierre Colomb se montrait à Fanjaus avec son acolyte Guilhem distingué par le surnom injurieux de Boca-d'Asé. Bernard Colombassa, dont le nom a reçu également une terminaison outrageuse, devait être de la même maison, et se tenait à La Garda. Ils étaient des environs de Mirepois, et leurs descendans habitent de nos jours la Bastide-sur-l'Ers.

Bonfilh, diacre, était des Cassers. Bernard, son père, Pierre, son aïeul, étaient *croyants;* et Bonafilha, sa tante, diaconesse, officiait, à Montréal, au commencement de la croisade (1210). Bonfilh était renommé comme théologien. Il convertit Guilhem de Baranho (Varagne), et le chevalier devint le *compagnon* du ministre plébéien que suivaient déjà Bernard et Estébé Comas ou las Comas. Il soutint de brillantes controverses au Mas-Saintes-Puelles, contre Arnauld Pitrel; à Avignonet, contre Pierre Lebrun. Celle-ci roula sur la loi de Moïse que défendait le catholique, et que repoussait le cathare hostile au judaïsme. Il y fut vainqueur, et quelque temps après, la foule accourut de nouveau pour assister à sa prédication et à ses agapes chez Na Sapdaléna mère de Stéphane ou Estébé de Villanova. Bonfilh plus tard fut élevé à l'épiscopat.

Bernard d'Aïros était le fameux médecin de

Saissac; il prêchait à Montesquieu chez les Rocavilla. Artus Donat[1] fonctionnait à la Fontanella et au Mas qu'habitait sa sœur, Garcia Tersola. Bernard Enjalbert et son *compagnon* Cabirol fréquentaient Montesquieu et Montgalhard. Guilhem de Fanjaus se tenait à Saint-Martin de la Lande où parut aussi Guilhem Faure. Pierre de Fendelha accompagnait Bénazet de Termas. Arnaud de Fonters stationnait à Fanjaus. Pons de Fontmarti, avec Ramon, surnommé Cobertana, peut-être à cause de sa vaste robe, et Durand surnommé Paucaroba, à cause de son étroit manteau, fréquentaient le logis d'Arnauld Orlhac, près de Vaura. Ramon Fortz, de Bautavilla, était diacre de Caraman. Accompagné de Pons Guirauld, il prêcha à Falgairac, chez les Pagez, et à Auriac chez Bernard de Lantar. Bertrand Fortz, son frère, avait pour *compagnon* Ramon de Mirepois-Belissen. Il tint des assemblées dans le vignoble de Saint-Julien, dans le bois de Saléis, dans la forêt de la Guisola, débris de l'immense *garrigue* druidique des Cassers[2].

Bernard Gasto vint à Auriac avec Ramon Fortz et Rubéa (la Rousse), sœur de Guilhabert d'En Carbonnel. Il convertit Bérengère, sœur de Ramon Catala : sa grotte était dans la forêt de Peyracava, voisine de Saint-Germier. Ramon Gros, ministre distingué, compagnon de Bonafos et de l'évêque Bernard de la Motta, prêcha souvent à Montesquieu, à

1. Donat n'était qu'un nom du désert; son nom de famille devait être Tersol, puisque sa sœur Garcia est surnommée Tersola.

2. Les Fortz étaient des seigneurs de Cab-Aret.

Lantar, à Toulouse, chez les Villela. Il vivait dans les forêts de la Galena et de Trébons. Arnaud Hug parut à Nogaret, il était diacre de Montjoire où le comte de Foix sabra six mille croisés allemands; la plaine était encore *incrustée* de crânes teutons [1]. Ramon Imbert se montra à Fanjaus, à Laurac, à Vaura, en compagnie de Fortz, et ils célébrèrent leurs agapes. Isarn de Castres, frère de Guilhabert, se tenait près de Miraval : ce diacre albigeois eut sur la place publique et en présence du peuple, une dispute théologique avec Bernard Prim, barbe vaudois.

Ramon et Gerald Laget erraient, le premier dans les alentours de Montgailhard et d'Avignonet, le second dans les environs de Montesquieu et de la Bastide-du-Felgar. Gerald avait sa retraite dans la forêt de Trébons. Ramon de Lavaur se rencontre à Fanjaus, et Barthélemi de Na Laureta, à Montolieu, chez En Sénébru. Na Laurete sa mère, était une sainte célèbre de Mirepois. Bernard de Maïrévilla, diacre de Montmaur, convertit Azémar, notaire d'Avignonet, et prêcha de nuit à Auriac dans le jardin d'Arnauld-Durand. Il était accompagné par les chevaliers Olivier de Cuc et Bernard de Lantar. Il avait des cabanes à la Combacauda, près de Romenx, et à la Nauza, non loin de Saint-Julien. Le vieux Ramon Mercier, neveu du premier évêque cathare de Carcassonne, prêchait à Fanjaus. C'est là qu'il eut le singulier bonheur de convertir Gausbert, chapelain d'Amauri de Montfort. Ramon de

1. Paroles de l'évêque de Toulouse au concile de Latran.

Nogaret, aïeul du fameux chancelier de Philippe-le-Bel, fréquentait Gajan, Laurac, avec deux diaconesses, Arnaulda Trobada, et son acolyte Peyrona[1]. Nogaret fut brûlé probablement à Toulouse. Pons Oliba, un des compagnons de Nogaret, était le parent d'un évêque albigeois qui émigra en Lombardie, et du fondateur de l'ordre des Spirituels de Narbonne, dégénérescence orthodoxe de l'église du Paraclet.

Pierre Petit se rencontre au Mas Saintes-Puelles ; Pellissier à Fanjaus avec Pierre de Saint-Julien ; et Arnauld de Pradas, diacre très-actif, à Fanjaus, à Laurac, à Cutmer, au Mas dans le logis des Saint-Andréo. Conduit par Pons Capela, qui périt depuis dans les flammes, et accompagné de Pons del Mas et de Pons de Toulouse, il vint à Gajan-la-Selva opérer la conversion de Pierre Gausbert ; ce fut vers le temps où le vicomte Trencavel assiégea Carcassonne. Pierre et Guilhem de Quiders, diacres, résidaient au Mas. Bernard, leur frère, chevalier, était *croyant;* et Othon, leur frère, damoiseau, mourut dans la maison des cathares. Ava, leur aïeule, était une des plus vieilles diaconesses du Lauragais. Guilhem Ricard se retrouve à Gajan, Laurac, Vaura, dans les bois de Lagarda et de Maurens. Pierre Lebrun, ce catholique qui, tel qu'un chevalier errant, allait défier les Amis de Dieu dans leurs déserts, vint aussi attaquer dans sa cabane Guilhem Ricard, et leur dispute eut lieu, en présence de nombreux

1. Peyrona devait être du comté de Foix, et nièce de la vieille Braïda de Montservat.

témoins, dans la forêt de Bosgontron. Ricard, pris en 1243, fut brûlé avec son compagnon Pierre Garrigas. Ramon Rotger et son acolyte Ramon Bernard, patronnés par les Villeneuve, sont remarqués à Toulouse, à Castelnaudari, à Ramevilla et dans les bois de l'Averan et des Ferreters.

Pons de Toulouse prêche à Laurac, chez P. Pelhida; Ramon de Vals, aux Cassers; Bernard de Vals, dans une cabane de la forêt de Puiverd; Arnauld de Vertfuelh, à Fanjaus, chez Goth, chevalier; Ramon du Verger, à Montesquieu, à Montgalhard, à Toulouse; il revenait de Lombardie. Guilhem Vidal de Gibel était diacre à la Besséda. Il visitait aussi Exil, le Mas, Laurac, Puybusca. A la Besséda, le vendredi saint, il prêcha sur la passion du Christ, et R..., notaire du bourg, en lut le récit dans l'Évangile Joannite.

On aura remarqué, dans les rangs les plus obscurs du diaconat cathare, les noms des plus grandes maisons chevaleresques du Midi, des seigneurs de Fanjaus, de Mirepois, de Lavaur, de Lantar, de Vertfuelh, de Villeneuve, de Toulouse. Les diaconesses appartiennent également pour la plupart aux vieilles races romanes. Esclarmonda de Foix est, par le sang, l'âge, le génie, comme leur papesse. Les plus anciennes sont Na Rixenda du Mas, mère des Sant-Andréo; Galharda, sa sœur, était son acolyte; elles moururent sur le bûcher. Ava, l'aïeule des chevaliers de Quiders, eut tour à tour pour *compagne* (socia), Galharda, sa sœur, Guilhelmetta de Camplong, femme de Ramon Faure, et Guilhelma d'Alboarenc, et fonctionnait au Mas

Saintes-Puelles. Plus tard, Guilhelmetta de Camplong s'établit à Saint-Martin de la Lande, chez Bernard de Balgor (ou de Balgoria), et Alboarenca se rendit à Avignonet, chez Guilhem de Batinha.

Bérengère de Gavarret de Montgiscard, avec Aicelina de Autariba, sa *compagne*, officiait à Montgiscard, Avignonet et Falgairac. Arrêtée au bois de Séguervilla, elle était perdue, si le chevalier Arnaud Catala d'Auriac ne l'eût enlevée aux archers. Mais retombée entre leurs mains à Avignonet, elle fut brûlée à Toulouse (1233). Elle était mère du troubadour Pierre de Gavarret que le comte de Foix fit son bayle de Tarascon. Le chevalier Sicard de Gavarret, son autre fils, avait assisté aux agapes de Bernard Enjalbert, à Séguervilla, chez Begon de Rocavilla, et chez Estold de Rocavilla, à Montgiscard. En 1264, il fut incarcéré par les inquisiteurs. Na Vergeira, aïeule d'Arnauld de Villeneuve, fut conduite par ses fils, avec Ermengarda (de Baranho probablement), sa compagne, dans Toulouse où elle descendit chez dona Garcia, sœur d'un diacre, théologien célèbre, qui logeait près de la maison de Talhafer. Cette illustre diaconesse y reçut la visite de Ramon Roger, le grand comte de Foix, et d'autres barons pyrénéens (1210), Ramona de Baranho (Varagne) avec sa *compagne* Saura, officiait à Baranho, à Avignonet et même à Toulouse, au logis d'Arnauld Tita. Sa cabane était cachée dans un défilé sauvage nommé lo Pas. Braïda de Mazaïrolas, tante du fameux Pierre, seigneur de Gajan-la-Selva,

prêchait à Villariscla et à Toulouse, chez Estold de Rocavilla. Guitana d'Azémar fonctionnait avec Alboarenca et Ramona de Lux, à Avignonet, chez Guilhem de Batinha (1213). Ramona était sœur de Pierre, d'Olivier et d'Adhémar de Lux, tous croyants cathares. Guilhelma Rasendiris, ou de Razez, fit à Caraman la conversion de Stephana, assistée de Guilhelma de Falhent et de ses compagnes. Les diacres Gérald Artus, Guilhem Durand et Guilhem Bonet, la visitèrent dans sa retraite de la forêt de las Anglésas. Guilhelma de Falhent vivait dans une cabane de ramée, près de la fontaine de Falgairac. Peyronetta Roger, sœur du diacre Bernard et des diaconesses Dias et Guilhelma, ses acolytes, résidait à las Bordas. Ramon de Bassens, Estébé Picher, de Fanjaus, Ramon Tesseire, frère du diacre Textor, les escortèrent jusqu'à Saint-Martin de la Landa où Guilhem Faure les reçut *sur son aire*. Na Pagana de la Tour, sœur de l'infortuné Pagan de la Bessède, Geralda, sa fille, dame de Caraman, et ses deux brus, Guilhelma, femme de Pons, Aladaïs, épouse de Roger, étaient parfaites ou diaconesses et résidaient à Cambon, à Laurac, à Castelnaudari, à Pech-Lunar. Roger de la Tour, son mari, seigneur de Pech-Lunar, mourut *consolé* chez le diacre Bernard de Sant-Marti. Il est la tige de l'antique maison romane de La Tour-Lauragais, dont les descendants ont pris de nos jours le nom de La Tour d'Auvergne et le titre de princes de Turenne.

Plusieurs sont frère et sœur : ainsi Bonet et Boneta, Trobat et Trobada, Tolosan et Tolosana, Al-

boarenc et Alboarenca [1], Guilhem et Bernarda de Fanjaus. Bernarda avait été remise tout enfant aux diacres de Montréal (1210). Quelques diaconesses portaient une couronne ou diadème, symbole de la plus haute perfection gnostique : de ce nombre Arnalda de la Nauze et Andria de Gibel. Il faut nommer à leur suite une autre espèce de diaconesses, ce sont les compagnes des croyants. Les catholiques les appellent des concubines, terme impropre autant qu'injurieux, car elles étaient comme des épouses mystiques, toutes semblables aux agapètes des anciens évêques, transformations elles-mêmes des hétaïres des philosophes grecs, car ces mœurs antiques dérivaient de la Grèce et de l'Orient [2]. Ces femmes n'étaient pourtant pas des parfaites, bien que très-pieuses et renommées par leur zèle, leur courage et leur prosélytisme. Ainsi Guilhelma Companh, agapète d'Arnaud Maiestre, conduisit deux diaconesses auprès d'Ermengarda, sa mère moribonde, qu'elle pressait instamment de recevoir d'elles le *consolament*, extrême onction du Paraclet. Les ministres proscrits qui se risquaient de nuit dans les bourgs, descendaient d'ordinaire chez ces fidèles et courageuses sœurs; et l'une d'elles, Na Baïona, amante mystique du chevalier Bernard de Quiders, recueillit tour à tour sous son toit, au Mas Saintes-Puelles, le diacre Bonfilh et l'archidiacre Bertran d'En Marti, sortis de leurs forêts.

1. Albo-Aïrenca, l'onde aérienne, la cascade ou la nuée.
2. Mœurs étranges et malsaines.

Tous ces noms de femmes si gracieux, on l'aura souvent remarqué, sont grecs, romans, germains, mauresques et cantabres. Le nom sacré des cathares c'est Joana (grâce de Dieu); Joana, mère de l'Esprit, et non point Maria, mère de Jésus, qu'on ne trouve qu'une fois dans la vieille reine d'Aragon. Esclarmonda,[1] très-fréquent aussi, dérive du baptême de feu; et Lombarda, non moins commun, procède de la Lombardie, terre sainte du Paraclet, mère vénérée de l'église d'Aquitaine. On ne voit pas non plus chez les hommes des noms d'Anges. Les Albigeois, qui se regardaient eux-mêmes comme des Esprits exilés, n'invoquaient pourtant pas leurs frères célestes. C'est encore une preuve que le catholicisme était à peu près détruit au pied des Pyrénées[1].

1. Les noms sont aussi de l'histoire. Ramon, le plus fréquent, montre la popularité des comtes de Toulouse, symboles de justice, autrefois de bonheur, maintenant de martyre. Ava, Auda, Alba, eau; Arnauld, Isarn, torrent; Astnar, torrent du rocher; Astnava, rocher de la plaine, désignent le territoire, l'Aquitaine. Esquio, Escaronia, Obisca, Nolasco expriment la race Esque ou Ibère. Jordan et India viennent du fleuve saint et des croisades d'Orient. Guilhem et Olivier rappellent deux héros de l'épopée carlovingienne, et des guerres contre les Maures d'Espagne. Trois noms, d'origine mythologique, ont eu une fortune beaucoup plus illustre. De Janus, dieu ibère confondu avec saint Jean, sortent les innombrables Dejean, Joanis, Joanès, Deljanès. Janus (le soleil) est un dieu hospitalier. L'étranger qui vient s'établir dans un bourg est sous sa protection : c'est un Estadjan (est ad Janum vel Johannem.) De Sancus, dieu des eaux, se forment Sanche et Sans. Et Pons enfin, de Potus, Pontus, Pompus, également dieu des

IV

SYNODE DE MONTSÉGUR. — SACERDOCE CHEVALERESQUE. — GARDE SACERDOTALE. — ORGANISATION DES DIACONESSES. — RESSENDA DE TELHO SUCCÈDE A ESCLARMONDE DE FOIX.

Tels furent les diacres et les diaconesses qui probablement assistèrent au synode et participèrent aux ordinations de Montségur. Ils sont environ deux cents pour le Lauragais; il nous manque ceux des vallées de l'Ariége, de la Lèze, de l'Arize et de la Garonne : on doit évidemment décupler ce nombre pour le catharisme méridional. Nous pouvons par là nous faire une idée de l'activité prodigieuse de la propagande albigeoise. Et pourtant ni le nom bre ni l'activité n'étaient suffisants. L'apostolat surtout manquait de défense et de protection. Il fallait opposer une résistance plus vigoureuse aux fureurs de plus en plus sauvages des inquisiteurs. Le synode résolut de mettre le sacerdoce pacifique sous la garde d'un diaconat guerrier et d'un épis-

eaux : l'un et l'autre patrons de l'Aquitaine. Ces deux noms passés des Ibères aux Romains, et de Rome dans l'Église, ont servi à désigner dans la société chrétienne, le premier, les saints, les purifiés (sancti) ; et le second, les purificateurs, les pontifes (pontifices). Le Christ eut parmi ses juges un Romain, Pons le Velu (Pontius pilatus) qui vint unir son pontificat sabin à la sacrificature juive de Caïphe, pour qu'aucun sacerdoce, hébreu et païen, ne manquât à la crucifixion du Verbe-Dieu.

copat chevaleresque. En conséquence il décida la formation d'une espèce de tiers-ordre demi-laïque et demi-sacerdotal. Il dut se recruter parmi les héros des guerres romanes. Ces barons, sortis mutilés de tant de champs de bataille, entrèrent en foule dans cette prêtrise militaire, dans cette chevalerie du Paraclet : ils devinrent les paladins du céleste amour. Leur chef paraît avoir été Gérald-Bernard de Gordon, seigneur de Caraman, dont le père avait reçu dans son manoir le pape bulgare Nicétas. L'inquisition, du moins, donne à ce baron le titre d'hérésiarque qui semble indiquer une certaine suprématie. Quoi qu'il en soit, au nombre de ces diacres soldats, de ces évêques chevaliers, on signale encore Loup de Foix, frère du comte, Alaman de Roaïx de Toulouse, Ramon de Sant-Marti, du Lauragais, deux Lantar, trois Belissen, quatre Du-Mas-Sant-Andréo, et les Quiders, et les Villèle, et les Roqueville. Ces prêtres guerriers prêchaient et combattaient, brandissaient la parole et la lance, et se revêtaient d'une double armure, l'évangile d'amour et leur cotte trélissée de fer. Pour des hommes, nuit et jour à cheval, on dut modifier les règles ascétiques. Comme les croyants vulgaires, ils mangeaient de la chair, vivaient dans le mariage, versaient le sang, donnaient la mort, et, sans doute, administraient aux moribonds le consolament suprême. Ils n'étaient pas sans analogie avec les ordres militaires. Mais ils furent institués pour combattre ces moines chevaleresques : non pas tant les Hospitaliers, fraternels aux Albigeois, que les Templiers cruels, cisterciens armés et fa-

natiques. Rome multipliait leurs commanderies à Plagne, dans la vallée de l'Ers; à Montault, dans la forêt de Bolbone; à la Nogarede, sur les coteaux de la Lèze; à la Ville-Dieu, dans les plaines de Montauban; et la vigilance des seigneurs de Penne les avait seule empêchés de s'installer dans leur puissant manoir féodal, sur les rochers de l'Aveyron. Enfin une garde fut donnée au patriarche du Thabor; cette milice fut mise à la solde de l'Église cathare; le commandement en fut confié au fidèle, dévoué, hardi, aventureux et infatigable chevalier, Pierre de Mazeroles. Pierre était l'ami, le compagnon de guerre d'Alaman de Roaïx. Ils avaient combattu ensemble contre l'ost royal de France. Ils campaient à Pennautier pendant que Louis VIII était dans Carcassonne[1]. Hélas, les deux chevaliers se retrouveront un jour dans la même prison, sur la même sellette, et peut-être sur le même échafaud! Toutes ces choses, qui ne sont signalées que plus tard, sous le successeur de Guillabert, furent, nous le croyons, fondées sous ce patriarche, et par le synode de Montségur.

Après la réorganisation du sacerdoce, le synode s'occupa du diaconat féminin. L'Église cathare réservait une haute place à la femme aussi bien que la société romane, et souvent la présidente des cours d'amour devenait en vieillissant prêtresse du Paraclet. La femme avait de droit un pontificat naturel dans la religion du Consolateur. Il y avait donc une classe de parfaites, tout un ordre de diaco-

1. *Inq. de Toul.* Gaja-la-Selva, dép. de Peyré de Mazaïrolas.

nesses. Elles avaient à leur tête une archidiaconesse qui marchait l'égale des évêques, et qui même dominait alors le patriarche de Montségur. C'est l'illustre Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Gimoez, la théologienne du Castellar de Pamiers, la fondatrice du refuge du Thabor, la sibylle libératrice de la patrie méridionale. Peut-être vivait-elle encore bien qu'octogénaire. Peut-être se cachait-elle, avec la comtesse Philippa, sa *compagne*, sur la montagne sainte, dans leurs cellules de granit, sous la forêt de chêne et de sapin. Mais la prophétesse pyrénéenne se dérobe à nos regards, derrière un nuage. Autour de sa personne ou de sa mémoire se groupait toute une multitude de matrones romanes établies dans leurs grottes : c'étaient Faïs de Durfort, Auda de Fanjaus, Orbria et Esclarmonde de Festa, ses compagnes de conversion et d'apostolat. Marquesa de Lantar, belle-mère de Ramon de Pérelha, Furnéira de Pérelha, mère d'Armand-Roger de Mirepois, et la belle-mère de ce chevalier, Braïda de Montservat; Ramona de Cuq, sœur de Béranger de Lavelanet, et mère du chevalier Olivier de Cuq, très-zélé cathare. Ava et Saïxa, sœurs de Bernard del Congost, de Limous; Francesca de la Isla, de la maison de Fanjaus et de Mirepois; Floris, mère du chevalier Ramon de Marceillan; Garsen de Saint-Andreo, la mère des Cap de Porc du Mas, et sa sœur Galharda; et Donada, et Maurina, et Rissenda de Telho. Enfin Orbria et N. de Castres. Elles furent arrêtées à la Bessède. Pierre de Voisins et le sénéchal de Carcassonne les donnèrent en garde à l'écuyer

Simorra et à Pons Garrigas. Ceux-ci les relâchèrent et s'enfuirent de peur des Français qui prélevèrent 900 sols d'amende, sur les habitants de la Bessède[1].

Plusieurs de ces illustres veuves et vierges cathares étaient à Montségur depuis l'origine de la croisade. La victoire du Midi les avait ramenées dans leurs châteaux, mais le traité de Paris les en avait expulsées une seconde fois, et elles venaient de regagner leurs grottes et leurs cabanes du Thabor. Parmi ces matrones féodales se trouvaient des diaconesses plébéiennes, une entre autres, arrivée depuis peu de Saint-Paoul de Corporé-Sancto, ou Saint-Paulet de Lauragais. Ce bourg, voisin de Castelnaudari, avait pour prieur un ancien moine de Sorèze, appelé Guillabert. C'était, dans un temps de fanatisme et de férocité, un prêtre de mœurs relâchées comme la plupart de ses pareils, mais d'un caractère humain, obligeant, officieux. Loin d'aggraver les rigueurs de la croisade, il cherchait à les adoucir, intercédant volontiers en faveur de ses paroissiens, auprès de Simon de Montfort, de l'évêque de Carcassonne et de l'archevêque de Narbonne. Son humanité avait pour secret mobile l'empire qu'exerçait sur son cœur une servante qui était aussi sa concubine et l'amie des *Bonshommes*[2]. Elle faisait travailler les terres du presbytère par les

1. *Ibid.* Issel. dép. de P. Garrigues.

2. Nous n'avons point tracé le tableau des mœurs des presbytères catholiques au moyen âge. Il a été peint par les troubadours et les sermonnaires contemporains. Voy. *La Chaire française au XIII[e] siècle,* par M. Lecoy de la Marche.

albigeois; on les voyait vaquer paisiblement à leurs labours; aux heures de repos ils se délassaient par des prières et des cantiques. Le prieur traitait paternellement ces pieux vignerons, et Joana, sa ménagère, leur préparait des mets selon leur rite, une nourriture végétale et distinguée. Un jour, elle accompagna leur repas rustique d'une corbeille de guindouls (unum discum de Guindolis) de ces belles cerises méridionales, aigrelettes, énormes, d'un pourpre sombre, et moucheté comme la scabieuse. Ces vignerons de l'esprit donnèrent en retour à leur patronne un fruit plus rare et plus merveilleux. Ils extirpèrent de son âme la vieille souche du péché et y provignèrent le *vrai pampre* qui produit les grappes de vie, et dont le Père est le cultivateur céleste. Joana eut un enfant du vieux prieur; elle lui donna le nom du disciple bien-aimé, et dans son cœur le consacra au Paraclet. A la mort de ce prêtre voluptueux, qu'elle convertit peut-être entièrement à l'église des Purs, réalisant son vœu secret, elle prit son fils adolescent et le conduisit à Montségur. Là, consommant le don de son enfant par sa propre oblation, cette concubine de moine devint diaconesse : et ce bâtard de prêtre, devenu diacre et ministre du Consolateur, figurera de la manière la plus dramatique et la plus touchante, dans le grand martyre de Montségur [1].

Ces anciennes reines des cours d'amour, ces matronnes féodales accueillirent dans leurs rangs

1. Inquisition, manuscrits de Toulouse, Sant-Paoulet. Voy. le diacre Joanis au siége de Montségur.

l'humble servante de Sant-Paoulet. Tout était confondu et nivelé par l'esprit, le malheur et le désert. Ces diaconesses sortaient fréquemment de leur roche agreste et de leur solitude sauvage. De jour et de nuit, elles se rendaient à cheval, et sous la garde de chevaliers, partout où les réclamait le vœu des malades et des mourants, administrant aux premiers, *medjesses*[1], des soins et des remèdes, et aux seconds, *prêtresses*, le dernier breuvage, le cordial souverain, le consolament. La plus active de ces diaconesses est la jeune India de l'Ile de Fanjaus : son nom nous permet de supposer qu'elle avait pour marraine India de Toulouse, fille du comte Ramon VI, épouse de Jordan II de l'Ile, et bru d'Esclarmonde de Foix; et que sa maison était une branche, transplantée en Lauragais, de la grande souche chevaleresque de l'Ile de Gascogne, et des vicomtes de Gimoez. Amazone de charité, l'aventureuse India, chevauchait infatigable dans tous les alentours de Montségur, habituellement escortée par son vaillant frère, le chevalier Guilhem de l'Ile, et par l'héroïque Loup de Foix. Pourtant, la plupart de ces diaconesses vivaient sédentaires, surveillaient les enfants, soignaient les vieillards et les infirmes, travaillaient en commun dans des ouvroirs, filaient le lin et la laine, faisaient des tissus, façonnaient des vêtements, cueillaient, séchaient les herbes médicinales, préparaient des sucs, des cordiaux avec le miel des rochers, les fruits sauvages du nerprun, du cornouiller, de l'épine

1. Medje, médecin, Medja, Medjessa, curatrice.

vinette, et du raisin d'ours. Les plus vieilles recluses dans une grotte, ou une cabane de ramée, où on les visitait comme des saintes, s'éteignaient en murmurant des prières et en chantant des hymnes, tellement amaigries par l'âge et le jeûne, et laissant si peu de cendres d'elles-mêmes, qu'elles semblaient s'évaporer en oraisons et en cantiques.

A la mort d'Esclarmonde de Foix, Rissenda de Telho, désignée probablement d'avance par le Synode et par Esclamonde elle-même, succéda à la vicomtesse de Gimoez, et devint la seconde archidiaconesse de Montségur[1]. Rissenda, comme son nom l'indique, était dame du Telh, petit manoir rustique, caché dans les bois sur d'âpres côteaux entre le monastère des Salenques et le castellar du Podaguez (Carla-le-comte). Elle appartient d'abord à la légende. Son existence fut accidentée et romanesque. Elle aurait été tour à tour abbesse des Salenques, favorite du comte Ramon-Roger, pénitente du Thabor, et supérieure des vierges et des veuves de Montségur. Elle trouva la paix dans le sein du Consolateur. Rissenda fut une femme éminente si l'on en juge par sa dignité et ses descendants. Elle fut probablement la mère de Loup de Foix et certainement l'aïeule de Joan du Telh, le Léonidas calviniste du comté de Foix au XVIIe siècle[2]. Son humble donjon a disparu, aussi bien que le tilleul gigantesque qui le protégeait des vents,

1. Fuit anteposita aliis hæreticabus (Doat).
2. Nap. Peyrat : le *Siége du Mas-d'Azil.*

et qui, par son feuillage odorant et par sa fleur médicinale, semblait être le gracieux et poétique symbole de Rissenda.

V

HOSPICES. — ÉCOLES. — MÉDECINS. — CHIRUGIEN DE MONTSÉGUR.

Le synode, en même temps que le diaconat, réorganisa les hospices de Montségur. A la tête de ces hospices était la grande Esclarmonde de Foix. La vicomtesse, trente ans auparavant, les avait fondés à Pamiers, d'où, fugitifs devant la croisade, ils s'étaient transportés du Castellar à Montségur. Ces maisons recevaient des vieillards, des blessés, les mutilés de la guerre, et l'immense tribu des orphelins de la croisade. La croisade avait, en se retirant comme une marée sanglante, laissé le sol encombré de débris humains. Pendant les vingt ans de l'invasion, ces débris avaient été recueillis à Montségur. Montségur fut l'hospice général du Midi: hospice aérien[1], mystérieux et sauvage, et dont Esclarmonde, les matrones romanes, les diaconesses cathares, qui soignaient les blessures des héros et les plaies de la patrie, sur une cime inaccessible, étaient comme les anges descendus du ciel.

Le Christ était apparu aux Amis de Dieu surtout sous la forme d'un céleste médecin. L'immortel cura-

1. Ce mot, qui revient si souvent, est caractéristique de la topographie pyrénéenne : Aïros, Auriac, Roc-aïrol, Roc-aïran, Mas-aïrolas, Albo-aïrenca.

teur venait guérir le péché, le cancer du monde. Les évêques n'étaient que des thérapeutes spirituels, et leurs maisons, que les hospices de l'âme. Montségur fut donc une sorte d'Épidaure du Paraclet. De tous les points de l'horizon, des pèlerins arrivaient en foule pour être guéris de leurs maladies morales. Ils gravissaient lentement les longues et sinueuses rampes de la montagne des *Purs*. Les grottes, les cabanes des évêques étaient autant d'édicules qui renfermaient les piscines saintes. Les étrangers prenaient part aux agapes, recevaient le pain, le vin consacrés, et, rite souverain, le baiser de paix, qui communiquait le saint Esprit. Et ils s'en retournaient *consolés*, par une parole du céleste amour, plus encore que par le rite sacerdotal.

Les Amis de Dieu, à l'exemple du Christ, en même temps que docteurs étaient médecins, et menaient de front l'hygiène et la théologie. Cette chair qu'ils macéraient en eux-mêmes, ils en tenaient grand compte en autrui, et la soignaient avec le plus tendre et le plus miséricordieux amour, pendant qu'en principe ils la déclaraient *mauvaise*, c'est-à-dire, pleine d'inanité et de néant.. Comme les Esséniens juifs, comme les Barbes Vaudois, les diacres albigeois cultivaient la médecine. Où l'étudiaient-ils? Ce n'est point à Montpellier, ville trop catholique et trop romaine. Ils la recevaient des Juifs et des Arabes, à moins que la tradition n'en vînt de la Grèce et de l'Orient. Il y avait donc une espèce d'école médicale à Montségur, école élémentaire, primitive, errante comme toutes les autres, en plein vent et en plein soleil, et dont les li-

vres étaient les prés, les rochers et les bois. La science de ces maîtres consistait uniquement sans doute dans la connaissance des herbes, de leurs sucs énergiques, de leurs fleurs d'un parfum et d'un éclat si merveilleux dans les Pyrénées. Mais alors, peut-on les accuser de croire que la floraison et la fructification des plantes étaient l'œuvre de Satan, à moins que Satan ne fût un agent même de Dieu. Car la médecine suppose dans les végétaux une vertu curative, un principe de vie, et comme une émanation même du Créateur[1]. Le cathare, comme le brame indien et le disciple de Pythagore, était instinctivement hospitalier, compatissant, miséricordieux : sa charité s'exerçait jusque sur les oiseaux des bois, et les chevrettes des montagnes. Mais son art avait abondamment de quoi s'exercer sur les victimes infortunées de la croisade. Ajoutons que les Albigeois avaient non-seulement la réputation de connaître les vertus secrètes des simples, des sources et des minéraux, mais encore de commander aux éléments et de dominer la nature, comme ministres de Dieu. Ils n'encourageaient pas la superstition populaire qui les revêtait d'une auréole miraculeuse. Un jour, Guilhem Guari, diacre de Lautrec, fut pris par les traqueurs du chevalier Matfred. Ce chevalier paralytique, dès qu'il entra dans son château, vit dans son cap-

1. Leurs ennemis les accusaient d'enseigner *quod Deus non faciebat granare nec florere.* Mais les chevaliers revenus d'Espagne, affirment le contraire, dans leur profession de foi : *nos crezem lo Diou que fè granar et florir,* G. de Tudelle, v. 3706.

tif, calme et serein dans les fers, comme un être surnaturel. Quelle espèce d'homme es-tu? s'écria le vieux guerrier étonné. — Je suis un homme comme toi, répondit le cathare, mais un homme qui peut te guérir, si tu veux me rendre la liberté. L'Ami de Dieu, dégagé de sa chaîne, prépara un bain salutaire. Matfred guéri tomba aux pieds de son sauveur, en disant : *Bénis-moi, et fais de moi un bon chrétien*. Le baptême de l'eau fut suivi du baptême de l'Esprit [1]. Pierre et Arnaud Faure du Lauraguais étaient aussi des médecins renommés. Arnaud Bos, diacre d'Hautpoul, était le médecin habituel du camp de Nora. Bernard d'Aïros [2], diacre de Saissac, se partageait entre la Montagne-Noire et le Thabor : il guérit Ysarn de Fanjaus malade à Cuella. Guilhem Garnier, du Mas-Saintes-Puelles, l'ami des Saint-Andréo Cap-de-Porç, *cathare revêtu*, fût, au moins pendant le siége, le principal *physicien* de Montségur.

La médecine semble avoir été constamment unie au diaconat, comme un art sacré; mais la chirurgie, qui versait le sang, paraît n'avoir été qu'un art laïque et en quelque sorte profane. Nous connaissons le grand chirurgien albigeois, Arnaud Roquier. Il était de Belpech, sur l'Ers, et conséquemment vassal des Maurand, ces illustres johannites et magnanimes citoyens et consuls de Toulouse, seigneurs de ce monticule du Lauraguais insignifiant aujourd'hui, mais véritablement *beau* au moyen âge, par leur noble manoir dont les dernières pier-

1. *Arch. de l'Inq. de Carcas.* Doat, xxiv, f. 110.
2. Il y avait aussi le diacre G. Dairos.

res achèvent de tomber aux souffles des siècles et des Pyrénées. Le chirurgien patriote marcha contre les croisés sous les bannières nationales de Foix et de Toulouse. Après la bataille infortunée de Muret, il en suivit les débris sanglants réfugiés dans l'Andorre et la Catalogne (1213). Revenu d'Espagne, avec les princes, il les accompagna dans les tragiques et suprêmes luttes du Midi (1218). Proscrit une seconde fois par le traité de Paris (1229) il remonta avec les faidits et les spoliés sur les cimes du Thabor. Arnauld Roquier fut donc le grand et magnanime chirurgien des guerres romanes, et des deux champs d'asile pyrénéens, Castelbon et Montségur. Son patriotisme et sa science lui méritent une place glorieuse dans le Martyrologe aquitain. Le catharisme, qui donnait le sacerdoce aux femmes, leur confiait également la médecine et la chirurgie. Na Rica, mère du diacre Ramon d'Azalbert, sainte célèbre du Mas, n'était pas moins renommée comme chirurgienne [1]. Les chevaliers saignaient et même rasaient dans leurs grottes les Amis de Dieu. Le même praticien qui tenait la lancette prenait aussi le rasoir, et après avoir ouvert la veine coupait à son tour la barbe, comme on le voit de nos jours encore en Espagne. Car, au rebours du moine qui était barbu et chauve, le cathare était imberbe et chevelu. Ascète délicat, non content de s'émacier par le jeûne, il se *diminuait* (minuebat) encore par la saignée, et retranchait même, avec sa vigueur, cette végétation de la chair,

1. Inq. de Toul. Mas-Saintes-Puelles.

qui en est le symbole, et donne à la figure humaine la toison de la bête sauvage [1].

Les Amis de Dieu étaient les Esséniens et les Thérapeutes de l'Occident. Ils eussent, à l'exemple des Grecs d'Égyte, écrit sur le fronton d'une bibliothèque : *Pharmacopée!* Comme le Paraclet est à la fois lumière et amour, le catharisme multipliait les écoles qu'il appelait des hospices. Les écoles sont, en effet, les hospices de l'âme : l'ignorance est une infirmité ; elle est fille du mal ou des ténèbres. L'Albigeois instinctivement était pédagogue non moins que consolateur. Il fondait partout des établissements d'éducation ; il y recueillait les fils et les filles de la noblesse indigente. Cette indigence s'était démesurément accrue par l'immense spoliation du Midi. Il restait toute une petite population d'enfants expulsés de leurs châteaux paternels. Le Consolateur les ramassa sur les chemins ou dans les forêts. Il recueillit pieusement les enfants des chevaliers tombés sur les champs de bataille, l'innombrable et blonde tribu des orphelins de la croisade. Les hospices de Pamiers, Fanjaus, Mirepois, s'étaient une seconde fois transportés à Montségur. Sous la présidence maternelle de la grande Esclar-

1. Doat, XXII. Dans la grotte de Cabanac près Mirepois, où vivaient sept ou huit hérétiques, Pierre de Léra, chevalier, en saigna trois, et de ce nombre G. de l'Ile, oncle d'India qui fut brûlé depuis. Dép. de P. de Léra. — A Laurac, le diacre Arnauld et son compagnon furent saignés et rasés, dans la maison de Pierre-Roger, par le chevalier Ramon de Calhao, cousin de l'évêque B. d'En Marti. Inq. de Toul. Laurac.

monde de Foix, ils étaient dirigés par de vieux guerriers. Les vieillards des maisons chevaleresques de Bélissen, de Lantar, de Saint-Andréo étaient à la tête de ce séminaire patriotique, et nous aimons à nous figurer le patriarche des Cap-de-Porc du Mas, le stoïque et savant légiste qui avait défendu les droits du comte de Toulouse devant les conciles de la croisade, couronner sa carrière, vénérable évêque, en faisant épeler les petits faidits de Montségur. Tels étaient encore Ramon de Pérelle et ses deux cousins et compagnons Arnauld-Roger de Mirepois, et Bérenger de Lavelanet. Arnauld-Roger s'était retiré sur le Thabor avec toute sa tribu d'Amis de Dieu : Fornéria sa vieille mère, Cécilia sa femme, Braïda sa fille, et sa belle-mère Braïda de Montservat ; Aladaïs de Massabrac, sa sœur, sa nièce Faïs, et ses deux neveux, Alzeu et Othon. Aladaïs était veuve : Alzeu de Massabrac son mari, expulsé de son château de Bénaïs, était mort à Pérelle (1228), chez sa bellemère, Fornéria de Mirepois, consolé dans son agonie par le diacre Joan Cambiaïré [1]. Bérenger de Lavelanet s'était réfugié sur le Thabor, avec sa femme et ses deux filles, qui épousèrent deux servants d'armes de la forteresse. Un fils lui naquit dans sa vieillesse, et sur ce rocher, qui reçut le nom d'Arnauld Olivier : enfant destiné aux prisons de Carcassonne, où il retrouvera les os de son aïeule Olivéria, enlevée par la cavalerie de Montfort (1212), comme elle fuyait éperdue sous les bois de Serra-

1. Doat, XXII. Dép. de Bérenger de Lavelanet.

longue pour gagner la cime de Montségur. Ces chevaliers, blanchis sous le harnais, restes vivants de cent batailles, élevaient ces adolescents pour les batailles futures, pour la délivrance de la terre romane. Ils leur enseignaient héroïquement à lire dans leurs propres épopées, dans le martyrologe de la patrie. A ces nobles vers de Guilhem de Tudella: « Grands furent le dommage, la douleur et la perte, lorsque le roi d'Aragon resta mort et sanglant, avec un grand nombre d'autres barons, dans les plaines de Muret. Grande fut la honte qu'en recueillit la chrétienté et le monde[1] ! » Et à cette touchante élégie nationale : « O Toulouse, Provence, terre d'Agenais, pays de Béziers et de Carcassonne, quels je vous ai vus, et quels je vous revois[2] ! » Des larmes de religion et de patriotisme coulaient en silence sur les barbes blanches de ces vieux guerriers.

Le synode organisa sans doute aussi une grande école de théologie sur le Thabor. Ce séminaire de Montségur, si étonnant par ses maîtres, ses doctrines, son site sauvage et son enseignement dans les bois, n'était pas moins extraordinaire pour ses élèves, doux à la fois et farouches, errants et proscrits; véritable gymnase du martyre. Un rocher était la chaire du docteur johannite : des pierres revêtues de mousse, les siéges des disciples; et le lieu de l'enseignement, une grotte, un coin de forêt, quelque cirque désert. Des adolescents fugitifs de

1. Canzo de la Crozada, vers 3095.
2. Sicard de Marjevols.

leurs cabanes ou de leurs châteaux s'y mêlaient à de vieux guerriers sortis mutilés de vingt ans de batailles. Après le traité de Paris, ces barons, quittant le harnais, se firent prédicateurs du Paraclet et continuèrent, par la parole, le combat des lances et des haches d'armes. Pierre-Roger, fils aîné du chef de la maison de Bélissen, dont l'oncle, Ramon de Mirepois, était évêque, suivit son exemple malgré les sarcasmes des barons, et cédant à son jeune frère tout l'espoir de ses grandeurs féodales, échangea le ceinturon des chevaliers, contre le cordon des Amis de Dieu. Gérald de Gourdon, seigneur de Caraman, béni dès le berceau par le pape bulgare Nicétas, entra également dans le sacerdoce du Paraclet. Quand le comte Ramon VI revint d'Espagne avec les exilés de Castelbon, Gérald de Gourdon, dépossédé de Caraman et chef de faidits, sortit des forêts avec ses compagnons, et concourut aux deux défenses victorieuses de Toulouse, et à l'expulsion des Monfort. Quand le traité de Paris l'eut dépossédé sans retour, il entra dans le sacerdoce avec sa femme Géralda de la Tour, nièce du noble et malheureux Pagan de la Bessède, et de ces deux non moins héroïques et infortunés martyrs, Géralda de Lavaur et Améric de Montréal. Géralda de la Tour devint parfaite et diaconesse ; Gérald de Caraman, parfait, diacre, et enfin évêque. Parents des seigneurs de Laurac et d'Aniort, ils devaient avoir pour asiles les châteaux encore indépendants que les fils d'Impéria possédaient dans le Rasez, le Lauragais et la Cerdagne[1].

1. Inq. de Toul. et de Carcas. Maison d'Aniort.

Alaman de Roaïx, de cette grande maison capitulaire de Toulouse, qui eut deux fois l'honneur de recueillir dans son palais les comtes déshérités, Ramon VI à son retour d'Espagne, Ramon VII, après sa prison du Louvre; Alaman, qui dirigeait la réaction populaire, autrefois contre les croisés, maintenant contre les inquisiteurs, embrassa, dans son implacable haine de Rome, le sacerdoce de l'éternel amour, sacerdoce guerrier et patriotique, apostolat de la parole évangélique et de l'épée chevaleresque.

Nous avons vu que le vieux Jordan de Lantar, beau-père de Ramon de Pérelha, s'était refugié avant la croisade à Montségur, avec sa femme Marquésia de la grande maison de Marcafaba, et sœur d'Arnauld de Villamur et d'Amiel de Palhers. Après les guerres, leurs quatre fils, revenus avec les princes de l'exil d'Espagne, Gerald, *le bon, le sage, le patient*, dit le poëte, Ramon, *l'adroit et l'avenant;* Jordan, *l'intrépide cœur*, et Guilhem, *le digne neveu d'Arnaud de Villamur* [1], rentrèrent dans leur châtellenie reconquise de Lantar. Mais la paix de Paris les expulsa de nouveau du Toulousain et ils se retirèrent dans leur seigneurie maternelle de Saint-Paoul de Jarrats, et à la cour du comte de Foix à Tarascon. De ces quatre héros d'épopée, les deux plus vaillants et les plus pieux embrassèrent le sacerdoce cathare comme une suite de leur guerre patriotique. Guilhem, blessé probablement dans ses combats, fut admis dans les rangs des parfaits,

1. Guilhem de Tudella, Canzo, vers 9520.

et se fixa sur la montagne sainte, où ses enfants venaient le visiter dans sa grotte. Mais l'actif et éloquent Jordan, devenu évêque chevaleresque, s'en retourna bientôt prêcher et guerroyer dans les plaines du Toulousain. Quelque temps après, Ramon de Pérelha les rappela sur le Thabor pour déposer dans son tombeau le patriarche octogénaire de cette tribu de saints, de prédicateurs, et de chevaliers, le vénérable Jordan de Lantar, descendant des héroïques ducs d'Aquitaine, vainqueurs des Maures et de Charlemagne [1].

Une autre race non moins illustre, mais plus nombreuse encore d'orateurs, de guerriers et de martyrs s'établit également à Montségur : c'est celle des Saint-Andréo, seigneurs du Mas-Saintes-Puelles, en Lauraguais, et surnommés Cap-de-Porc ou tête de Sanglier. Ce n'est point leur ignorance qu'exprime leur surnom sauvage qui n'a rien ici d'outrageux; mais le rude, fauve et fougueux courage qu'ils tenaient de l'animal druidique, leur héraldique symbole. Bourgeois belliqueux, chevaliers légistes, hérissés de lois et d'armes de guerre, et non moins terribles dans les plaidoyers que dans les combats, leur coup de boutoir avait le choc foudroyant d'une catapulte. Le vieux Gui, entouré de sa femme Garsenda, de leurs dix enfants, de ses huit brus, de ses deux gendres, et de leurs innombrables petits-fils, était tout semblable à un Caton l'ancien, ou à un Abraham féodal. Son château du Mas et son manoir rustique d'Antioche étaient ouverts à tous

1. Doat, XXII. Dép. de Ramon de Pérella.

les Amis de Dieu, à tous les faidits des bois, à tous les missionnaires errants, et tous les Cap-de-Porc formaient comme une légion de guerriers et de prédicateurs impétueux. Pierre, l'aîné après la guerre, entra dans le sacerdoce pour changer de bataille; Bernard, Guilhem et Ramon l'y suivirent et quittèrent, pour l'apostolat et le martyre, leurs jeunes et belles épouses. Suzanna, femme de Pierre, Fauressa, femme de Guilhem, et la femme de Bernard, l'énergique Florimonda [1], devinrent diaconesses, en même temps que leurs maris devenaient diacres et évêques. Flors, femme de Galhard, gardait le manoir du Mas, pendant que ses aventureuses belles-sœurs chevauchaient à travers les bois comme les Yseult et les Oriane du Paraclet. Garsenda, la Cornélie de tous ces Gracques du moyen âge, donnait l'exemple à ses fils et à ses brus, et surprise dans les forêts avec Galharda, sa sœur et son acolyte, devait être le premier parfum brûlé dans les bûchers de l'Inquisition dominicaine. Jordanet et Palaisi, ses deux petits-fils adolescents, figuraient parmi les servants d'armes de la montagne sainte. Tels étaient les disciples du pacifique et miséricordieux Guillabert de Castres. Ces lions de la guerre, déposant leur rugissement, venaient à l'école de l'Agneau de Dieu; et la colombe de l'Esprit inspirait le céleste amour à ces aigles des champs de bataille [2].

1. Flors, fleur, Florimonda, fleur pure, ou Cathare.
2. Guilh. de Tudella. Inquisition de Toulouse, Mas-Saintes-Puelles.

VI

CULTE. — TRÉSOR. — CLOTURE DU SYNODE.

Le synode enfin organisa le culte public. Le catharisme n'a point de temple. Sur la montagne les prédications avaient lieu dans la salle capitulaire du château. Une maison fut transformée en oratoire rustique dans le village au bord de l'Ers. Le dimanche le service divin était célébré sur la Roche, pour le châtelain et les gardes du donjon. Puis les évêques, les diacres, les chevaliers, descendaient de leur aire et venaient prier avec les pâtres dans la chapelle agreste du hameau. Le culte albigeois, on le sait, ouvert par une invocation, consistait dans l'oraison dominicale, la confession des péchés, une simple paraphrase de l'Évangile, et se terminait par la bénédiction et le baiser de paix, le tout en dialogue entre l'officiant et le peuple avec de nombreuses génuflexions, mais sans musique ni cantiques. Une grande place était laissée à l'adoration : pourtant la pièce principale c'était le discours : la prédication était au culte cathare ce que la messe est au culte catholique. Elle donnait son nom à la cérémonie qui s'appelait le *sermon*. L'office n'avait guère lieu que le dimanche ; mais dans la semaine, les étrangers, les pèlerins qui venaient visiter les évêques, les diacres, les diaconesses, recevaient le pain et le vin consacrés, et ne quittaient pas leurs cellules sans avoir participé aux agapes. Les Amis de Dieu observaient

quatre fêtes annuelles : Nadal (Noël), l'apparition du Christ dans le monde; Pascor (Pâques), la résurrection du Sauveur; Pentecosta (Pentecôte), la descente des langues de feu; et enfin Manilosa ou Manisola, louange ou consolation de *Mani*. Ce n'était pas la Bêma de Manès que les Manichéens célébraient au printemps. La Manisola avait lieu en automne, et c'était la fête mélancolique de l'Esprit, l'invocation du Consolateur plus miséricordieux et plus tendre aux sombres jours d'hiver. La vie des parfaits, et surtout des proscrits, qui ne se nourrissaient que de privations, était comme un jeûne perpétuel. Et cependant, ils observaient dans l'année trois temps sacrés, de quarante jours chacun (quadragésimes), d'une abstinence encore plus rigoureuse. Alors ils ne vivaient plus que d'un peu de pain et d'eau. Ce premier carême finissait à Noël, le second à Pâques, le troisième vers le solstice d'été. Vers l'équinoxe d'automne, ces solitaires, insatiables d'émaciation, devaient se préparer, par d'autres austérités ascétiques, aux solennités de la Manisola pendant lesquelles nous pensons que se tint le synode. Ainsi les Amis de Dieu donnaient deux fêtes au Christ et deux au Paraclet [1].

Le synode, avant de se séparer, organisa le trésor du Paraclet. Comme les Vaudois, les Albigeois avaient pour devise ces deux mots qu'ils faisaient retentir jusque dans le ciel : *Lumière et Pauvreté !*

1. *Arch. de l'Inq. de Carcas.*, Doat, XXIV, f. 101. — Eymericus, 440. — Ekbertus, 899. — Ducange, art. Bêma. M. Schmit (t. II, liv. IV) demande quel est le sens de Manisola. Le voilà.

Lumière, c'est-à-dire sainteté et intelligence ; pauvreté, c'est-à-dire indépendance et sacrifice. C'était le programme opposé à celui de Rome, riche, mondaine, sensuelle, tyrannique, et qui s'enveloppait de ténèbres. Les Albigeois sont les types des ordres mendiants que Rome créa pour remplacer les cathares qu'elle exterminait ou qu'elle rattachait dénaturés à sa théocratie. Les Amis de Dieu ne possédaient rien . Ils vivaient comme les cigales et les abeilles, leurs symboles. Des fruits, des herbes, des racines crues ou cuites à l'eau, voilà la plus succulente nourriture des parfaits. Mais les croyants, hommes toujours à cheval, toujours en course et en guerre, quoique sobres, mangeaient comme des lions. Il fallait nourrir, vêtir, équiper les servants d'armes du château, entretenir les cent chevaliers compagnons de Ramon de Perella et faire vivre les cinq ou six cents femmes, enfants, vieillards, réfugiés dans ce val désert. Il y avait donc un trésor commun à Montségur[1].

Mais comment s'alimentait le trésor albigeois? Le comte de Toulouse, abattu et garrotté par le traité de Paris, était rongé jusqu'aux os par le roi de France et les légats de Rome. Mais le comte de Foix, malgré vingt ans de croisade, était riche encore, puisqu'il achetait, du vicomte de Narbonne, en épousant sa fille aînée, et en payant la dot de la seconde, le droit fantastiquement éventuel de succéder à la maison espagnole de Lara. Il était le suzerain direct de Montségur ; le patron affectueux

1. Doat, XXII. Dép. de Imbert de Salas.

des réfugiés du Thabor. Les chefs des faidits formaient sa garde, et les officiers de sa cour. Ramon de Perella était son favori chevaleresque. Nous en concluons que le magnanime comte Roger-Bernard subventionnait la caisse des bannis pyrénéens. Montségur n'avait que des pâturages et des bois et n'élevait que des troupeaux. Mais les chefs des proscrits, les Rabat, les Lordat, les Castelverdun, les Villemur, les Bélissen, les Durfort, possédaient encore, dans le comté de Foix, divers domaines dont ils envoyaient les produits en argent ou en nature à la colonie du Thabor. Chaque chevalier faisait des legs pieux à l'église du Paraclet. Othon d'Aniort, blessé à la reprise de Vertfeuil, et rapporté mourant à Laurac, légua mille sols toulousains (1223). Pierre Roger de Mirepois expirant d'une blessure à Fanjaus, qu'il venait d'arracher aux croisés, légua une vigne et deux cents sols melgoriens (1223). C'était dans la victoire du Midi [1]. Après les spoliations du traité de Paris, les proscrits offraient encore les débris de leur fortune et de leurs espérances à leur pays et à leur Christ. Bernard del Congost, qui mourut, quelques mois après ces fêtes, à Montségur, ne peut léguer que cent sous toulousains; et Alzeu de Massabrac, décédé quelques années auparavant à Perella, que cinquante sols toulousains : l'un et l'autre encore avec cette restriction touchante, *lorsqu'ils auraient recouvré leur terre*, ce qui n'arriva jamais, de sorte que leur don funèbre ne parvint point au Paraclet.

1. Ibid. Dép. d'Arnauld Roger de Mirepois.

Bertrand Batalha, un Bélissen de Mirepois, expirant exilé à Castelbon, chez le chirurgien Roquier, fit don à son Christ du seul bien qui lui restait, héroïque oblation, offrande chevaleresque [1]. Ou plutôt, il partagea son coursier entre ses deux médecins, le céleste et le terrestre. Arnaud, s'élança sur le palefroi, et repassa les Pyrénées à la suite des exilés d'Espagne; et le noble animal, portant sur son dos l'Esculape des guerres libératrices, plus heureux que son premier maître inhumé sur les bords de la Noguéra catalane, put sans doute, après la victoire, rendre son dernier soupir dans ses prairies natales de l'Ers, autour des sépulcres de Bolbone, dont la forêt ombragera sa tombe [1].

L'histoire a ses gloires et ses hontes. Guilhem, Bernard et Ramon d'Arvigna, étaient croyants et les auditeurs assidus de Guillabert de Castres et de son acolyte Ramon Mercier à Mirepois. Ramon d'Arvigna tomba malade : il appela les diacres à son chevet; croyant mourir, il légua mille sols au Paraclet. Les Amis de Dieu, médecins du corps et de l'âme, opérèrent sa guérison; le convalescent, dans son ingratitude, se rétracta, retint le legs, et quitta l'église : cette lâcheté était rare, mais elle pèse sur la mémoire de ce riche et avare baron de l'Acarnaguez.

Braïda Peyrona, dame du Peyrat d'Olmès, et veuve d'Isarn de Montservat, tomba malade à Limous, où l'avait recueillie son parent Isarn de

1. Doat, t. XXII. Dép. d'Arnauld-Roger de Mirepois, cousin de Bertrand Batalha, et beau-frère d'Alzeu de Massabrac.

Fanjaus. L'évêque, Ramon de Mirepois, un autre Bélissen, vint consoler la mourante qui légua cent sols au Paraclet. Isarn de Fanjaus et sa femme Baussana furent témoins, et Isarn de Montservat, son fils, se porta garant du legs maternel. Il promit de s'en acquitter envers les diacres albigeois, dès qu'il recouvrerait son alleu du Peyrat, confisqué par Gui de Lévis. Braïda ne mourut pas, mais quatre ans après, Isarn, son fils, expira dans la maison de Guilhem Baudoin de Cuella. Arnauld-Roger de Mirepois, mari de sa sœur Cécilia, accourut inutilement de Montségur, accompagné du médecin Guilhem Fornier [1], qui ne put que consoler le moribond, et fortifier sa jeune veuve Pélégrina du Mas-Saint-Andréo. Pendant qu'ils enterraient le mort, un messager arriva haletant : il annonça qu'en leur absence, Montségur avait été envahi par Mancip de Gaillac, nouveau bayle de Fanjaus, et qu'il avait enlevé Joan Combiaïré, et trois autres diacres, qu'il emmenait enchaînés à Toulouse. Arnauld-Roger remonte précipitamment à cheval, avec ses compagnons, pour arracher aux archers de l'Inquisition les pauvres Amis de Dieu, et pour porter la triste nouvelle de la mort d'Isarn à sa mère, veuve de son époux, veuve de son fils. La vieille Braïda, parente de Ramon de Perella, longtemps errante d'asile en asile, s'était enfin fixée à Montségur, où elle vivait auprès de son pieux gendre, Arnauld-Roger, de sa fille Céci-

1. Fornier devait être cousin d'Arn.-Roger, fils de Fornéria.

lia, et de leur fille Braïda de Bélissen. Pélégrina de Saint-Andréo, sa bru, s'était aussi rapprochée du Thabor; et, selon son nom symbolique, vivait errante et nécessiteuse, sur les racines de la montagne sainte, tantôt à Perella, tantôt à Lavelanet, tantôt à Bélestar, où des amis plus heureux la recueillaient sous leur toit. La pauvre faidite trouvait moyen d'envoyer à l'humble solitaire de petits présents rustiques, dont elle chargeait un messager nommé Ramon de Fogars (Fouas) : deux sols, un poisson, une galette, une courge de vin; telles étaient les richesses qu'échangeaient ces deux mendiantes qui naguère encore possédaient des châteaux. Quelquefois la pieuse bru allait sur la montagne sainte, visiter la vénérable recluse dans sa grotte. La Noémi albigeoise reconduisait sa tendre Ruth, par le haut chemin de Lavelanet jusqu'à la descente de Serrelongue. Là, elles s'asseyaient sur une roche, à l'ombre d'un chêne, et, avant de se donner le baiser d'adieu, ces deux exilées pleuraient en silence voyant monter des tours du Peyrat, habitées par les Croisés, la fumée de leurs foyers, bleue et fugitive, comme le bonheur de l'homme, dans la vapeur croissante du soir[1].

Peu de ces legs d'exilés, on le voit, entraient dans le trésor de Montségur. Il était principalement pourvu par les subsides volontaires des seigneurs, et par les secrètes largesses du pieux et

1. Doat, t. XXII. Dép. d'Arnauld-Roger de Mirepois. Manuscrits de l'Inq. de Toulouse, interrogatoire de Pélégrina du Mas-Cap-de-Porc, art. Mas-Sainte-Puelles.

magnanime comte de Foix. Ce trésor était recelé en partie, au fond des souterrains du château, dans une arche de granit scellée de fer; et, en partie, de peur d'un siége de la forteresse, dans les forêts d'alentour, au fond d'une caverne uniquement connue de Ramon de Perella et de Guillabert de Castres; peut-être cette grotte que l'on voit béante, et comme une bouche contractée d'effroi, près de la cime du Pic de Bidorte, cette montagne qui aiguise son cône au sud de Montségur, où le soleil, en se reposant, comme un globe de feu, marque l'heure de midi, aux ombres renversées des sapins qui tombent perpendiculairement vers l'Ers. Le synode enfin termina ses délibérations en décidant que les actes rédigés sur parchemin par Pierre Polha, son secrétaire, seraient conservés dans les archives de Montségur. Et, sans doute aussi, qu'avant de se séparer, ces évêques, ces diacres, ces laïques, selon l'usage des anciens conciles, proclamèrent hautement la foi qu'ils allaient bientôt confesser dans les bûchers. Guillabert de Castres récita le symbole johannite, et à chaque silence du vieux Pontife, l'assemblée répondit par des acclamations. Rétablissons ce funèbre dialogue, car c'est le testament d'un peuple martyr.

SYMBOLE CATHARE

Nous croyons en Dieu un, unique, universel [1], infini, et nous l'adorons sous la triple appellation

1. Toutes les religions antiques sont parties de l'unité de Dieu.

de Père, de Fils et de Saint-Esprit, trois personnes consubstantielles, mais inégales, ou comme disent les Grecs, nos maîtres : le Père, Agnostos; le Fils, Démiourgos; l'Esprit, Paraclétos [1].

Nous croyons que le Fils (Jean, I, 3) est le créateur, mais qu'il existe en Dieu deux principes secondaires : l'un positif, la vie; l'autre négatif, la limite ou la forme, et que de ces deux modifications de l'être résultent toutes les choses créées : d'abord l'Archétype de l'univers, la *cité de Dieu* flottante comme un saphir dans la lumière pure; puis cette chaîne brillante de mondes qui de globe en globe descend dans les ténèbres jusqu'à notre terre, assise sur les confins du néant [2].

Nous croyons que le péché n'est point né dans l'Éden, mais dans le ciel. Que Lucibel l'archange illustre, prince et principe des discordes, s'est révolté contre Dieu, et que vaincu par le Fils, prince et principe de la vie, il a été, avec ses légions d'anges, précipité des cieux. Que de cet écroulement des cieux, dans la guerre des deux puissances, résulte la création des mondes, et de notre terre ténébreuse, que Lucibel dispute encore au Christ, séjour des bannis dont il est le roi, et théâtre des changements, des douleurs et de la mort [3].

1. L'Inconnu, le Créateur, et le Consolateur.

2. Tout dualisme est nécessairement secondaire.

3. Création de l'univers dramatisée dans ce symbolisme oriental.

Nous croyons que Dieu étant l'océan de l'Etre, c'est en lui que *nous existons*, *que nous nous mouvons et que nous sommes* (Act. xvii, 28). Il est la vie de l'univers. Quelque chose de lui germe dans la plante, respire dans l'animal, palpite jusque dans les souffles sonores de l'air. *Les cieux racontent*, dit David (Pr. xix). *Les étoiles chantent*, dit Job (xxxviii, 7). Et Platon aussi a entendu cette harmonie magnifique des Sphères. L'univers est donc vivant, mais cette mélodie des astres est triste. Ils ne chantent pas la *gloire* mais la *douleur* de Dieu. Car la création est une chute. Elle n'est pas tirée du néant, mais descendue vers le néant. La matière est morte, et ses formes ne sont que des ombres. La création vient du péché. Le mal c'est la rupture avec Dieu. La naissance est la mort; la mort c'est la vie; c'est de degrés en degrés l'ascension du retour vers Dieu[1].

Nous croyons que les âmes, émanées de Dieu, de la substance de Dieu, et pour parler comme saint Paul, de *la race même de Dieu*, sont des Esprits compagnons de révolte et d'exil du glorieux Archange, précipités sur la terre, leur refuge, et renfermés dans la chair, leur prison et leur tombeau. Que ce monde de l'exil est un monde d'expiation; que les âmes purifiées par une première existence, à l'heure de la délivrance, qu'on appelle la mort, remonteront directement vers Dieu; que celles qui persisteront dans le péché, continueront leur puri-

1. C'est le panthéisme spiritualiste des alexandrins avec cette différence que la création gnostique est une *chute* et non une *gloire*.

fication de corps en corps, et d'astre en astre, jusqu'à ce que, par ces mondes de lumière, elles rentrent dans la paix du ciel. Que toutes seront finalement sauvées, car le châtiment éternel est aussi contraire à la justice de Dieu qu'à son amour, et que, le mal absolu n'étant pas, il n'est point de douleur sans terme, et conséquemment point d'enfer[1].

Nous croyons que pour ramener dans le ciel ce peuple de bannis, et même le grand Proscrit, leur chef, du consentement du Père céleste, le Fils, son image, Verbe pur, Lumière divine, le Christ miséricordieux est descendu. Il est venu, non dans les pleurs et les vagissements, mais avec l'éclat d'un Dieu. Il a revêtu de l'ombre de la chair son corps éthéré. Il a porté le nom de Jésus, a vécu dans la Judée sous Hérode, a souffert sous Pilate dans Jérusalem. Il est venu, non pour expier les péchés des hommes, mais pour leur révéler la vérité, leur enseigner la véritable vie, et représenter sous leurs yeux, hiérophante céleste, le drame lugubre de la destinée humaine, dont la catastrophe tragique eut lieu sur le Calvaire. Mais il n'est pas mort sur la croix, et vainqueur du trépas et du tombeau qui ne pouvaient retenir un Dieu, il est remonté triomphalement dans le ciel[2].

Nous croyons que le Christ, par sa parole et son exemple, nous a révélé la vie parfaite. L'homme

1. Les cathares furent conduits par leur théogonie à la négation de l'enfer.

2. Le Christ Albigeois, c'est le Dieu Sauveur de Platon.

y parvient par trois degrés, l'abstinence, le célibat, la pauvreté. Par l'abstinence, il se délivre de la chair; par le célibat, il se dégage de la famille; par la pauvreté, il s'affranchit du monde. Alors l'homme est complétement affranchi par le Christ. Mais c'est la sagesse des parfaits, la vie des anges. Toutefois la vie commune est permise aux croyants. La famille est bénie, le mariage est sacré, la génération concourt à la délivrance des âmes, à leur évolution vers le ciel. Dieu est Père ; le Christ s'appelle l'époux; l'Église prend le titre d'épouse et de mère Maternité spirituelle, hymen virginal. Le célibat est la perfection, la virginité est l'idéal; les vierges seules assistent aux noces éternelles de l'Agneau et composent son cortége céleste. Dans tous les cas , tous les liens terrestres doivent être rompus avant la mort pour n'appartenir qu'à Dieu [1].

Nous croyons que la mort n'est qu'une transformation, une *dégradation* pour le méchant, un progrès, une gloire pour le chrétien. Nul n'a le droit de donner la mort, ni de verser le sang pas même des animaux, hormis les venimeux et les féroces. Nous condamnons le meurtre, et la guerre, meurtre immense des nations. Nous réprouvons les supplices, comme une barbarie, et la violation des tombeaux comme une impiété exécrable, même aux païens. Paix aux vivants, respect aux morts. Et pourtant la chair n'est rien : les corps ne ressusciteront pas :

1. Ici le Catharisme et le Catholicisme se rencontrent dans la morale ascétique de Platon et de Pythagore.

la cendre des morts n'entrera pas dans le ciel. Le tombeau ne rendra rien, non plus que celui du Christ; et le monde lui-même, sépulcre immense du genre humain, s'évanouira comme un rêve. La mort, le sépulcre et l'enfer, ne seront pas trouvés. Tout l'empire éphémère de Satan sera détruit, et Satan lui-même, pardonné, converti, et conduisant le dernier chœur des âmes exilées, sera ramené par le Christ, aux pieds de l'Éternel Père, et rien ne troublera plus la fête des cieux [1].

Nous croyons que l'Église romaine est la Babylone enivrée du sang des martyrs, un monstrueux amalgame de la synagogue juive et de la hiérarchie impériale. Grégoire IX, son pontife, n'est qu'une horrible incarnation d'Aaron et de César, de Tibère et de Caïphe. Sa chaire repose sur un mythe : Pierre n'est point venu à Rome. Pierre n'est point le prince des apôtres. C'est Jean, le bien-aimé du Christ, celui qui reposait sur son cœur, et qui a puisé dans ce cœur immortel, une immortelle miséricorde, un ineffable et céleste amour. La véritable Église n'est pas l'Église de la Force (Roma), c'est l'Église de l'Esprit (Mani) et de la Consolation (Solas). Jean est son Patriarche et, fille des sept Églises d'Asie, elle embrasse le monde et s'est constituée en Aquitaine, au concile de Caraman, par le pape Nicétas, venu de Constantinople. Elle est l'Église du Paraclet; l'Église sans tache et sans ride,

1. La négation de l'enfer conduit, par une logique miséricordieuse, au salut de Satan.

l'épouse irréprochable et glorieuse du Christ, l'Église vierge et féconde des derniers temps, et qui subsistera jusqu'à ce que le Christ vienne sur les nuées pour recueillir les dernières âmes exilées, réconcilier le grand et triste banni et détruire son empire fantastique [1].

A chaque strophe du symbole cadencé comme un hymne par l'harmonieuse mélopée romane, le synode répondait par des acclamations selon l'usage d'Orient. Les acclamations redoublèrent sans doute aux dernières paroles du vieillard : ***Lo crésem ! Lo crésem ! Atal sia ! Amen !*** s'écria l'assemblée dont la voix plaintive fut roulée par le vent comme un tonnerre, sur le vallon de Montségur, les gorges de l'Ers, la forêt de Bélestar, et jusqu'aux bourgs de l'Olmès occupés par les croisés. Le donjon ne pouvait contenir cette multitude immense répandue sur les déclivités abruptes de la montagne cathare. Quelle scène imposante que ce vieil évêque entouré de ce peuple prosterné, confessant le symbole de son martyre, sur ce sommet aérien, et déjà comme à demi suspendu dans le ciel. ***Atal sia ! Amen ! Amen !*** — ***Que le Seigneur nous donne une bonne fin***, reprit en terminant Guillabert de Castres. Et le soir toute cette foule émue descendit en silence les pentes de la Roche sainte et lentement disparut dans les vallons et les bois, se rendant chacun vers sa ***bonne fin***, le martyre.

1. Le néoplatonisme domine tout ce symbole aisément réductible au système d'Origène.

Tel est le symbole johannite, reconstruit logiquement, et systématiquement déduit des principes incontestés, en élaguant toute cette folle végétation d'erreurs dont la haine catholique ou la superstition populaire ont de siècle en siècle obstrué l'inextricable fourré de la théogonie gnostique, toute semblable d'ailleurs à une forêt de l'Inde. C'est ainsi que Montségur, au-dessus de la croisade et de l'inquisition, au-dessus de la nuée de sang, arborait sur sa cime, dans l'azur du ciel, le drapeau de l'éternel amour.

VII

MONTSÉGUR : LA CITÉ SACERDOTALE ET CHEVALERESQUE. — LA CITÉ RUSTIQUE. — LES TROUBADOURS.

Dès lors Montségur fut, une seconde fois, comme une Sion essénienne, une Delphes platonicienne des Pyrénées, une Rome Johannite, proscrite et sauvage d'Aquitaine. Montségur, de son roc désert, regardait tristement, mais fermement en face, la Louvre et le Vatican, le roi de France et le pape de Rome. Montségur avait vaincu la croisade; il espérai vaincre aussi l'inquisition; il abritait dans sa grotte trois ennemis irréconciliables de la théocratie: la Parole, la Patrie, la Liberté, ces puissances de l'avenir. C'est de sa cime que prendra son vol ce doux et terrible conjuré qui, sous le nom d'*Amour*, doit agiter tout le moyen âge dans les ténèbres; et qui, sous le nom d'Esprit, marche

voilé dans les vents et chemine invisible dans les tempêtes; ce cavalier mystérieux et monté sur l'ouragan et le tonnerre qui doit, par la révolution religieuse du xvie siècle, et la révolution politique du xviiie, régénérer l'Europe et le monde. Voilà pourquoi cette cime, aujourd'hui déserte et foudroyée, est vénérable et sainte dans les siècles.

Guillabert de Castres était son pontife sur le Thabor. Ce patriarche, entouré des évêques du Rasez, du Carcassez, de l'Albigeois, du Roussillon, de la Gascogne, de l'Agenais, du Périgord, de la Provence, du Dauphiné, du Quercy, du Béarn, et du Val d'Aran, paissait les restes du catharisme occidental, et de ce roc désert, irritait, sur le trône du monde, l'orgueil dominateur et olympien de Grégoire IX. Ces vieillards, penchés sur leur houlette brisée, descendirent de la montagne sainte, et allèrent, chacun par son chemin, et sous la garde des chevaliers, visiter et consoler dans les vallées romanes leurs troupeaux dispersés par la tempête. Puis ils revinrent sur ce capitole sauvage, autour du vénérable Guillabert, comme un conclave permanent de martyrs, et le sénat sacerdotal du Paraclet.

Représentons-nous encore Montségur, la Roche et la vallée. Sur la Roche, le donjon qui la ferme au nord, et la barbacane qui la garde au sud, crénelés, revêtus d'une crinière de broussailles, et semblables à deux lions accroupis, à deux monstres aux longues dents, et dont la gueule déchire les nuages. Entre le château, résidence de Ramon de Perella, et de la tour de l'Ers, demeure d'un che-

valier, avec leurs hommes d'armes, s'étendait la cité sacerdotale, les grottes des évêques, les cabanes des diacres, les cellules des saints, isolées et reliées par d'étroits sentiers serpentant sous la forêt. On eût dit, à l'ombre des chênes et des hêtres, une de ces colonies ascétiques des Pythagoriciens de la grande Grèce, des Thérapeutes d'Égypte, ou des Esséniens de Judée. L'été, ces vieillards, errant dans la lumière et dans la nuée, vêtus de l'orage et de la foudre, prenaient d'en bas, aux yeux des montagnards, l'aspect fantastique d'un conciliabule de génies, d'un cénacle d'anges délibérant sur ce trapèze de Montségur.

L'hiver l'ouragan pyrénéen les eût emportés comme les feuilles des forêts qu'il roule dans l'Abès. Les solitaires, dès que l'automne s'annonçait, se réfugiaient dans la forteresse et, par ses souterrains, descendaient dans les entrailles de la montagne, caverneuse de sa nature, et creusée profondément par le ciseau des *Géants constructeurs de Montségur*. Ses vastes flancs renfermaient l'*armoire* ou l'arsenal des chevaliers, des magasins, des salles, des dortoirs, des cellules, même des sépulcres. De longs corridors, d'étroites galeries, des vis en spirale circulaient à travers ces divers hypogées et plongeaient tortueusement jusqu'aux racines de la montagne où de spacieuses grottes formaient les étables des palefrois. L'immense roche était évidée comme une grenade : chaque cellule recevait son solitaire, chaque alvéole son abeille du Paraclet. L'essaim sacré se recueillait en silence dans la ruche colossale dont il entendait sourdement au

dehors les tourbillons de l'hiver battre en mugissant les flancs de granit. Ramon de Perella réchauffait Guillabert de Castres et les évêques au brasier du donjon qui fumait dans un ciel de neige. Dès que le soleil d'avril brillait, ils sortaient de leur crypte ténébreuse, et reprenaient leurs domiciles aériens sous la forêt.

De la Roche, leurs regards, plongeant comme dans un abîme dans l'étroit vallon de Montségur, apercevaient le village aux toits plats cannelés de tuile rouge, étagés par rangs parallèles, à l'exposition du Sud, et glissant sur la pente abrupte jusque dans le ravin de l'Ers. C'est la cité laïque, la colonie rustique et chevaleresque. Là vivent les Lantar, les Bélissen, les Caraman : ces barons, chassés de leurs nobles demeures féodales, campaient sous des cabanes de bûcherons avec leurs femmes, ces poétiques reines des cours d'amour, parfumant de leur héroïsme et de leur grâce leurs huttes de pâtres; et leurs palefrois maures et leurs limiers espagnols, errant pêle-mêle avec les enfants sous le toit délabré des troupeaux. C'était un camp guerrier et pastoral, religieux et chevaleresque toujours retentissant du son des cors, des abois des chiens, des hennissements des cavales, de bruits d'armes et de guerres, mais entouré des grottes des solitaires, des bocages des anachorètes, et dominé par ce capitole du Paraclet qui répand, sur ce champ d'asile pyrénéen, un doux et sombre mystère de mélancolique grandeur sauvage.

De quinze lieues à la ronde, les pèlerins saluaient comme un port la blanche cime du Thabor dans les

nuées. Les gorges de l'Ers et de la Frao, du côté de Bélestar, les bois de Serralongue vers Lavelanet, le vallon de Montferrier étaient constamment sillonnés d'hommes montant et descendant les rampes de Montségur. C'était le vénérable Guillabert se rendant avec sa garde chevaleresque aux châteaux d'Ax, de Foix, de Rabat, de Lordat, de Montalion, et de Quérigut. C'étaient des évêques revenant de leurs tournées pastorales escortés par les barons du Quercy, de l'Albigeois, de l'Agenais. C'étaient des marchands avec leurs ballots d'étoffes ou de comestibles, sur leurs mulets au front décoré de flocons de laine rouge bleue et jaune, et d'une large lune de cuivre éclatant. C'étaient des villageois poussant devant eux l'âne chargé de leurs offrandes rustiques. C'étaient des proscrits, des malades, des mourants : ils venaient chercher à Montségur, les uns la liberté, les autres la guérison : ces derniers, le salut. Bien des vieillards s'y retiraient dans des cabanes isolées, attendant tranquillement la mort sous la forêt sainte où leur cendre espérait (vain espoir, hélas !) reposer éternellement.

Ce champ d'asile pyrénéen contenait environ six cents proscrits. Mais comment les cathares, campés sur la montagne sainte, communiquaient-ils, de leur aire, avec le village, la vallée, le monde ? Comment subsistaient-ils sur cette cime déserte et qui ne possède aujourd'hui ni une source d'eau ni un fruit même sauvage ? L'étroit et tortueux sentier du château trop raide, trop scabreux, trop vertigineux, pour être habituellement gravi par des mulets chargés de lourds fardeaux, devenait

absolument inaccessible quand l'hiver durcissait ses cascades de glace ou roulait ses tourbillons de neige. La forteresse fermait l'unique accès de la Roche et les nuages qui presque continuellement flottent sur ses rampes abruptes, suspendent la cime lumineuse comme une île dans le ciel où les solitaires ne pouvaient être visités que par les anges,

La tradition vient là-dessus en aide à l'histoire. Les approvisionnements de la Roche se faisaient par le hameau : c'est là que les muletiers déposaient leurs chargements. Les bourgs voisins, Bélestar, Lavelanet, Massabrac, le Peyrat, Léran, pourvoyaient la montagne cathare. Leurs blés étaient broyés par les meules de l'Ers. Nous connaissons le meunier de Montségur. Pons Ax exploitait naguère le moulin féodal dont on voit encore la noire écluse écumer en blanches nappes au pied du château de Lavelanet. Pons était au nombre des parfaits, et lorsque, selon l'usage de ces temps héroïques, les filles de Berenger de Lavelanet et de Ramon de Perella descendaient de leur manoir pour moudre leur blé, elles tombaient d'abord aux pieds du meunier cathare, en disant : Mon Père, bénissez-nous ! — Que le Seigneur vous bénisse, répondait bénignement le vassal que la foi élevait un instant au-dessus de ses châtelaines. Après ce préliminaire sacerdotal, il faisait sa mouture. Ax, dépouillé de son moulin comme ses seigneurs de leur manoir, les suivit certainement à Montségur, et reconstruisit ses meules sur le cours de l'Ers [1].

1. Doat, XXII. Déposit. de Lombarda, fille de Berenger de Lavelanet.

Un souterrain, alors dérobé, aujourd'hui perdu, pénétrait dans la montagne dont des peuples mystérieux avaient profondément excavé les entrailles de granit, comme les cellules d'argile des fourmis, et les alvéoles de cire des abeilles. Ces grottes formaient des salles, des dortoirs, des magasins, des greniers, et même des sépulcres. Un labyrinthe inextricable circulait de corridor en corridor, de galerie en galerie, et montait de spirale en spirale du village jusqu'à la forteresse dans les nuées. Le donjon féodal et la cité cathare s'alimentaient de ces magasins où s'entassaient les fruits de la terre, et s'abreuvaient de ces réservoirs où se recueillaient les pluies du ciel [1]. Il est d'ailleurs à croire que les bois entretenaient dans le creux des rochers des sourcelettes aujourd'hui disparues avec la forêt. Peut-être encore une étroite et tortueuse vis plongeait-elle de la barbacane du sud dans le ravin de l'Ers. Toutefois le village, étranglé dans ce profond et sombre val, ne pouvait recevoir tant de proscrits fugitifs de tout le midi. Nécessairement ils campaient dans les grottes ou les cabanes de la forêt d'alentour. Jusqu'à cinquante chevaliers arrivaient à la fois avec leurs chevaux à Montségur. Les chefs seuls pénétraient dans le donjon, et les pèlerins désireux d'accomplir les rites sacrés étaient seuls admis dans la cité johannite. Le village hébergeait sous ses toits rustiques les barons étrangers ; mais leurs coursiers étaient lâchés sur les bords herbus et murmurants du Gave. L'été, des troupes de cava-

1. Tradition des villageois de Montségur.

les, la plupart de race arabe, paissaient nuit et jour, comme des chèvres, sur les rochers, et ne rentraient dans les bercails qu'à l'approche des neiges. Pendant les six mois d'hiver, les palefrois de Ramon de Perella et des hommes d'armes du donjon, enchaînés dans leurs stalles de granit, sous les grottes obscures de la Roche, appelaient, par des hennissements d'impatience, le retour du printemps, des longues courses et des aventures de guerre. Vers la fin de mars, hommes et animaux sortaient de leurs cavernes. Alors les guerriers préparaient leurs lances, les chasseurs leurs arcs, les pêcheurs leurs filets. Les abois des limiers, les hennissements des chevaux répondaient aux fanfares des trompes de chasse et de guerre. Les parfaits ne vivaient que de légumes, de poisson et de miel, croyant en cela scrupuleusement imiter le Christ. Ils recevaient de la mer et de l'Océan beaucoup de pâtés de saumon [1]. Puis, on pêchait les truites de l'Ers aux écailles mouchetées de brun ou constellées d'or; on les poursuivait jusque dans les gouffres vierges, les grottes séculaires des lacs druidiques. Les chevaliers qui vivaient de proie traquaient l'ours dans la forêt de Bélestar, poursuivaient l'isard de cime en cime, la gélinotte, le coq de bruyère, jusqu'aux crêtes neigeuses des Pyrénées.

Tel était Montségur, ce champ d'asile du XIII[e] siècle, cette Delphes du catharisme pyrénéen. Ramon de Perella, gardien de ce sanctuaire, y reçut-il ja-

1. Empastats de salmo. *Inq. de Toul.*

mais les deux grands patrons des insurgés albigeois, le comte de Foix, ce héros ; le comte de Toulouse, ce martyr? Nous le pensons : ils y vinrent, mais dans le mystère, et l'histoire, dans sa pieuse discrétion, les revêt d'un nuage. Ils y vinrent du moins, par le cœur, par leurs bayles, leurs viguiers, leurs sénéchaux, leurs ingénieurs, leurs troubadours. La phalange des poëtes dévoués à la patrie romane dut venir se réfugier, ou du moins reprendre un instant haleine, entre deux combats, dans le calme religieux de Montségur. La poésie, condamnée comme hérétique, qui subit le destin de la foi cathare, et qui, comme la religion sa sœur, cherche la liberté et le désert, fut aussi sans doute une réfugiée du Thabor. Montségur vit monter sur sa cime sainte les magnanimes chantres des guerres nationales, Guilhem de Tudella, leur Homère ; Guilhem Figueyras, leur Tyrtée ; Pierre Cardinal, leur Juvénal ; Bernard-Sicard de Marjevols, leur Tibulle patriotique, et tous ces mélodieux faidits Cadenet, Guilhem Magret, Guilhem Anelher, Bernard de la Barda, Arnault de Montcuc, Bertrand de Carbonnel frère de Guillabert et de la Rubéa d'Auriac, Tomiéras et Palaisis, jumeaux de la poésie, tous ces chantres dont la harpe valait une épée [1].

Guilhem de Tudella est le chantre des comtes de Foix. Il cache son nom, son pays, et pour ne pas être Albigeois, se dit nécromancien et Navarrais. Mais son patriotisme trahit son origine, et son rude dialecte révèle un montagnard pyrénéen. A coup sûr

1. Petrarca : Triomfo d'amore.

il n'est point Espagnol, car il ne donnerait pas *une pomme pourrie* de tous les monarques de l'Espagne. Le mystère dont il se voile aussi bien que les contradictions de son poëme indiquent les défaillances de son esprit. Peut-être montrent-ils aussi les indécisions du patriotisme méridional, et les fluctuations de la politique des comtes de Foix. Ce poëte semble n'avoir pas eu le cœur au niveau de son génie, ni à la hauteur de l'épopée romane. Il reste indécis jusqu'au désastre de Muret qui étouffe sa voix. Mais l'inspiration lui vient dans l'exil de Catalogne. Il se tait sur cet exil, évidemment il n'est pas Espagnol, mais dans ce silence, il prend l'âme nationale et le génie épique. Comme il dramatise bien cette scène incomparable, sur le plus grand théâtre du monde, le comte Ramon-Roger de Foix, et ses compagnons, Arnauld de Villamur et Ramon de Rocafeuil, plaidant au concile de Latran, ou à la cour pontificale du Vatican, la cause de la patrie méridionale, de l'enfant exilé de Toulouse, et de l'orphelin déshérité de Carcassonne, déshérité *avant même qu'il connût un petit oiseau!* De quel cœur il peint les comtes de Toulouse, sortis désolés de Rome, et débarquant à Marseille, où les accueillent les faidits de Provence qui, de la plage, les conduisent, *devisant de guerre et d'amour*, vers la noble république d'Avignon ; et les adieux du comte et de l'infant, quand le vieillard se rend à Barcelone, où l'attendent les exilés de Toulouse qui, de la grève, l'entraînent au camp de Castelbon, pour de là traverser les Pyrénées! De quel accent ému il raconte les Provençaux, descendant le Rhône avec

l'infant, au son des harpes et au chant des ballades, pour entreprendre cet âpre et meurtrier, mais victorieux siége de Beaucaire; et les Catalans s'élançant du port de Salao, vers les plaines de la Garonne, Ramon le vieux à leur tête, Roger Bernard de Foix formant l'avant-garde avec les exilés de Castelbon; et son père Ramon-Roger de Foix formant l'arrière-garde avec les proscrits de Montségur, renversant tout sous le bond de leurs chevaux, et entrant en triomphe dans Toulouse. Montfort, pris entre ces deux siéges patriotiques, bondissant et rugissant comme un lion éperdu, vaincu devant Beaucaire, tué devant Toulouse, enseveli à Carcassonne, en attendant que son cadavre ramène les débris de la Croisade en France. Alors le cœur du poëte, comme le cœur de la patrie, a des cris, des accents immortels, des fanfares qui traverseront les siècles. Il tient du Tasse et d'Homère.

C'est auprès du comte de Foix que dut se retirer aussi Cadenet[1]. Ce troubadour était né au château de ce nom, sur la Durance. Avec les faidits des bois, il attendit l'infant de Toulouse sur la plage de Marseille et chevauchant *parmi la rosée et le gazouillement des oiseaux*, le suivit au siége de Beaucaire. Il y rencontra Jordan de Lantar qui combattait parmi les insurgés provençaux, pendant que ses frères combattaient avec les conjurés de Catalogne. Il devint

1. Les Cadenet, originaires d'une terre entre Aix et Lambesc, portaient trois chaînes d'or posées par bandes, armoiries parlantes. Capefigue, les Cours d'amour. P. 50.

le poëte de ce baron pyrénéen, et du siége de Beaucaire, l'accompagna à la défense de Toulouse et à la délivrance du Midi. Plus tard, il reparut avec son épée et sa harpe à l'héroïque défense d'Avignon. Après le traité de Paris, Jordan, beau-frère de Ramon de Perella, dut emmener son chantre à Montségur, refuge des Lantar. Dans la vignette de son manuscrit, le troubadour est représenté en toque de velours, robe violette, manteau noir, brodé du côté droit, d'une croix à longue tige, patée et fleuronnée d'argent. C'est la croix de Toulouse, sous l'étendard de laquelle le poëte combattit, ou celle de Saint-Jean de Jérusalem, dans l'ordre duquel il entra, après la mort de son maître et la ruine de Montségur. Mais avant d'être hospitalier, Cadenet fut probablement albigeois, et le diacre de l'évêque Jordan de Lantar. Les deux ordres, l'hérétique comme l'orthodoxe, procédaient du même génie, le Consolateur. Aussi les Hospitaliers se montrent-ils toujours fraternels pour les Amis de Dieu. Ils ramassèrent le roi d'Aragon sur le champ de bataille de Muret; ils conservèrent dans leur maison de Toulouse les os privés de sépulture du comte Ramon VI, et donnèrent une tombe longtemps inviolée aux restes d'Ermessinde, comtesse de Foix, dans leur monastère de Costoga. Proscrits jusque dans la mort, les cathares ne purent espérer momentanément un sépulcre que dans l'ordre miséricordieux de saint Jean de Jérusalem. Jean le Précurseur fut doux pour Jean le Bien-Aimé : aussi bien le prophète du baptême de l'eau n'avait-il pas salué dans le Christ l'Église du baptême de l'Esprit.

C'est dans le comté de Foix que durent aussi se réfugier les deux grands troubadours plébéiens, Guilhem Figueyras, l'Archiloque de Toulouse, et Pierre Cardinal, le Juvénal du Puy-en-Velai. Pierre avait un fils, Ramon Cardinal, écuyer du chevalier Ramon de Golairan, que nous verrons bientôt figurer au meurtre des inquisiteurs ; et Guilhem avait un parent, Sicard Figueyras, qui ne tarda pas d'être inscrit sur les colonnes des martyrs. Les deux poëtes des vengeances nationales se rendirent certainement au camp des proscrits du Thabor. Le vieux Cardinal, plus courtois et chevalereux, resta sans doute auprès des barons et des consuls pyrénéens. Mais le jeune Figueyras, ombrageux et ennemi des nobles, se réfugia dans le tumultueux abri des cités lombardes. Avant de quitter Montségur, l'implacable archer se retourna contre l'inquisition, et lui décocha un dernier et sanglant ïambe : « Va, Sirventés, suis ton chemin, et dis à ce perfide clergé : tel qui se met en ton pouvoir est perdu ! On le sait bien à Toulouse ! »

C'est à Montségur que Pierre Cardinal chanta cette strophe célèbre qui sacrait Ramon VII, *roi* [1] des trois camps insurgés de Penne, de Nore et du Thabor. « Que Dieu bénisse dans Toulouse Ramon notre comte. Comme l'eau naît de fontaine, de lui naît chevalerie. Il se défend contre les pires hommes qui existent, et contre tout l'univers. Il ne craint ni le clergé, ni les Français, ni les autres nations.

1. Aurem *rey* lo pus cabaillos
Que port caussas ni esperos.

Il s'humilie avec les bons, et châtie les mauvais. »

Comme Pierre Cardinal, Bernard-Sicard de Marjevols était du Gévaudan, mais tout l'opposé de l'irascible et guerroyant vieillard. Ce n'est qu'à Montségur que ce poëte, d'un génie tendre et élégiaque, a pu soupirer cette noble et touchante complainte patriotique :

« Dans ma tristesse, j'essaie ce chant douloureux. O Dieu, qui peut dire, qui peut comprendre mon tourment! Et, quand je songe, dans quels rêves je me perds! Je ne peux écrire ni ma douleur ni mon courroux! Je vois le monde bouleversé! On corrompt la loi! Plus de foi ni de serment! Partout la violence l'emporte! Et l'on tue sans raison ni droit!

» Tout le jour je m'afflige, et j'ai bien cause d'affliction. Toute la nuit je soupire, dans la veille comme dans le sommeil. De quelque côté que je me tourne, j'entends ce vil peuple dire lâchement aux Français : Sire[1]! Le Français trouve partout accueil, car il a la fortune! Je ne lui vois point d'autre droit! Ah! Toulouse! Provence! Terre d'Agenais! Béziers et Carcassonne! Quels je vous ai vus! Et quels je vous revois!

» Chevalerie, hospices, ordres, quels qu'ils soient, tout est déchu et perverti! Par l'audace, ils montent aux grandeurs, et par la simonie, ils accumulent leurs richesses. Nul n'est admis, qui n'ait de grands trésors ou de vastes héritages! Ils ont

1. Au lieu du mot roman *senhor!* le troubadour écrit *cyre*, du grec kyrios.

l'abondance et le bien-être! Fraude et trahison, voilà leur règle et leur symbole!

» Clergé de France, on doit dire grand bien de vous; et, s'il m'était possible, j'en dirais deux fois plus encore. Si vous tenez une voie sainte, enseignez-la-nous. Qui bien dirige recevra bon salaire. Mais je ne vois rien que vous nous laissiez! Vous gaspillez tout, vous convoitez tout! Vous causez un grand malêtre. Et vous vivez vilainement. Ah! que Dieu soit meilleur pour nous que vous ne l'êtes!

» Comme l'oiseau des bois qui chante dans l'orage, il faut que j'aie le cœur de chanter aussi. Toute noblesse dégénère, et tout lignage est déchu et faussé. La mauvaiseté grandit, et les barons, traîtres à la fois et trahis, mènent la valeur derrière, et font marcher devant l'infamie. Riches vils et mauvais, vous devez au crime vos héritages!

» Mais, ô roi d'Aragon, s'il vous plaît, je serai honoré de vous! »

Le roi d'Aragon, si délicatement invoqué, c'est don Jaïcmé, l'orphelin de la bataille de Muret, le jeune conquistador des Baléares, et le libérateur espéré de la patrie pyrénéenne. C'est le fils du héros infortuné imploré comme un martyr national. « Puisque Dieu vous a reçu dans le ciel, ô roi, ressouvenez-vous de nous qui restons ici-bas, s'écriait le troubadour Guilhem Magret. » Plaintes touchantes! magnanimes gémissements! Sicard de Marjevols est le Jérémie inconsolé de la ruine du Midi.

VIII

DOCTRINE JOHANNITE. — ENSEIGNEMENT DE MONTSÉGUR. — PARABOLES, DIEU, LE CHRIST, LE PARACLET, LUCIBEL, L'ÉGLISE CATHARE.

Mais la grande poésie de Montségur, c'était la doctrine, le martyre. Les sublimes poëtes du Thabor, c'étaient Guillabert de Castres, Bernard de Simorra, Vigoros de Bocona, ces vieillards apocalyptiques, offrant dans leurs personnes et leur enseignement, un mélange ineffable de Saint-Jean et de Platon, un reflet mystique de la Grèce et de l'Orient. Représentons-nous le patriarche des Amis de Dieu, un vieillard pâle, émacié, presque incorporel, avec une longue figure ascétique à la fois et chevaleresque; la taille haute, flexible, desséchée, en quelque sorte transparente; revêtu d'une longue robe noire, ondoyante, traînante sur l'herbe, la tête chauve, et la barbe rase, et couvrant son crâne doré comme un bloc d'ivoire d'un capuchon ou d'un béret noir circulaire, comme d'une auréole d'ombre. Représentons-nous le grand anachorète assis devant une grotte sur la Roche de Montségur, et comme tous les mystiques aimaient les animaux, donnons-lui pour compagnons des abeilles, des colombes, quelques chevrettes de montagne, qu'il caresse, avec lesquels il converse fraternellement, et qu'il convie à ses prières et à ses cantiques. Ou bien encore se reposant, dans ses courses

à travers les bois, devant la fontaine de Bélestar qui jaillit d'une voûte obscure, d'où on l'entend sourdement monter du gouffre ; ou reprenant haleine, auprès des *Gourgs* fatidiques du Thabor, adossé à un dolmen des druides, ou aux ruines d'une chapelle consacrée à Barthélemi l'apôtre de la Perse. Autour de lui se rangent en cercles sur des pierres revêtues de mousse, à l'ombre harmonieuse des sapins dont le murmure accompagne leur discours, des disciples adolescents, imberbes aux longs cheveux, ou vieillards aux têtes chauves, aigles des grandes guerres romanes, lions des batailles patriotiques, et maintenant agneaux et colombes du Paraclet. Les *Consolateurs* avaient la face triste, le sourire mélancolique, l'accent onctueux et légèrement éploré[1]. Ils parlaient par paraboles comme le Christ, par apologues comme les Orientaux. Cette légende, entre autres, ne peut provenir que des tendres et héroïques amoureux de la pauvreté.

Il y avait dans les montagnes d'Ustou un forgeron nommé Taillefer. Il était dur, noir, farouche, et velu comme un ours. Il grommelait toujours et haïssait les pauvres du bon Dieu. Un jour d'hiver qu'il neigeait à gros flocons, un vieillard, un mendiant étranger, sa besace sur le dos, arrive à la

1. Pallent jejuniis. Saint Bernard. — Tristes sunt omni tempore. Joachim. — Bern. Morl.

Est patharistis
Visio tristis
Vox lacrimosa.

forge, maigre, transi, grelottant, la barbe blanchie par l'âge et les frimas. Il lui demande de s'abriter sous son toit et de se chauffer quelques instants à son feu. Le forgeron le lui permet en ricanant, mais un moment après, tirant son fer rougi du foyer, il le passe avec un rire féroce dans la barbe glacée du vieillard. Le poil pétille, le feu gagne ses haillons et la flamme revêt, comme d'un manteau de pourpre, le mendiant qu'elle dévore. Sa figure disparaît, mais, ô prodige, se transforme rajeunie, brillante, et n'est plus celle d'un vieillard, mais d'un homme d'âge mûr, et comme d'un habitant du ciel. C'était le Christ majestueux et menaçant : Taillefer, dit-il, j'ai été pauvre, et je suis le vengeur des mendiants outragés. Tu n'es pas digne d'être un homme, puisque tu ne les aimes pas; sois une bête féroce dont tu as le *cœur*. Tu seras désormais un ours et tu vivras dans les bois. Si tu attaques les brebis, mon symbole, les pâtres te tueront; mais je te laisse pour vivre les *abajous* (uva ursi) de la forêt. A ces mots Taillefer, déjà noir et velu, devient un ours trapu, qui, farouche, s'éloigne en grondant, et mendiant sauvage, va se geler dans sa caverne. — Enfants, Dieu est amour [1].

Ils parlaient par énigmes comme Agur, quand il demandait à Ithiel [2] : Qui est celui qui est monté aux cieux, et qui en est descendu ? Qui tient l'ouragan dans sa main, et l'océan dans son manteau ? Qui a

1. Recueilli à Rebalion sur Arise.
2. Proverbes xxx. 4.

dressé les bornes de la terre ? Quel est son nom et le nom de son Fils, si tu le connais ?

— Maître, explique-nous le symbole : qu'est-ce que Dieu ?

— Une lumière infinie. Il est Un et Tout, et cependant, nous l'adorons sous la triple appellation du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ou, comme parlent les Greçs, *Agnostos, Démiourgos*, *Paraclètos*.

— Parle-nous du Père !

— Il est l'Être absolu. C'est le Dieu inconnu, invisible, inconcevable, incommunicable. Les anges ne l'adorent qu'en se voilant la face de leurs ailes. Comment les hommes pourraient-ils le définir ? Montre-nous le Père, disaient les apôtres au Christ. Et le Christ répondit : Vous me voyez ! L'homme ne peut voir le Père que dans le Fils, dans l'Homme-Dieu, *figure de sa substance* et *splendeur de sa gloire* [1]. Le Père c'est Dieu *voilé* dans l'éternité, le Fils c'est Dieu *visible* dans le temps, l'Esprit c'est Dieu *sensible* dans le cœur.

— Mais si, sous cette triple invocation, Dieu est un Esprit infini, il est donc absolument unique, et comment peut-on nous accuser de soutenir que Dieu a deux Fils et que nous adorons deux Dieux [2] ?

— C'est une calomnie, une odieuse absurdité, ou une impiété horrible. Dieu a un Fils puisqu'il est Père ; mais ce Fils, consubstantiel, coéternel, est nécessairement *unique* [3], et cependant subordonné,

1. Hébreux I. 3.
2. P. de Vaux-Cernay II.
3. Jean I. 18.

car il est le Fils. Nous reconnaissons, il est vrai, deux principes en Dieu. Mais ces principes sont secondaires, et loin d'être deux Dieux, ne sont que deux modes, deux agents de la création, encore le second est-il négatif : un fantôme et l'ombre du non-Être, le rayonnement obscur du néant [1].

— Maître, un principe négatif n'est pas un principe, c'est un non-sens, comme le hasard ou le néant. Mais parle-nous du Fils, le Dieu visible ?

— L'apôtre l'a dit : Il est le Verbe. Il *est en Dieu* et il *est Dieu*. Il est le Dieu créateur, car *tout a été fait par lui*. Il est aussi le Dieu Rédempteur, *car le Verbe est devenu chair*. Le Rédempteur est le même que le Créateur, car pour refaire un monde il faut d'abord l'avoir fait, et c'est en ceci que l'église Johannite, se distingue des autres églises chrétiennes plus ou moins entachées de judaïsme, et qui toutes attribuent au Père la création de l'univers.

— Mais l'apôtre ne dit-il pas aussi : *Le salut vient des juifs* [2]?

— C'est plus que l'apôtre, c'est Jésus qui dit cela. La Judée, en effet, a produit Jésus, mais la Grèce et l'Orient ont enfanté le Christ. Encore plus que Moïse, Platon est son prophète et son précurseur. Platon est le Jean-Baptiste des gentils [3]. Gloire incomparable du génie hellénique ! La Judée a crucifié le Christ et proscrit l'Évangile. Le grec, et non l'hébreu, est la langue sainte. L'Évangile est

1. Lamennais : De la Religion x.
2. Jean IV. 22.
3. Les Pères grecs.

le patrimoine divin de la Grèce. La Grèce a donné à l'Évangile non-seulement sa langue, mais encore ses docteurs qui en ont élaboré la doctrine, et ses orateurs qui l'ont répandue dans tout l'univers. Par Jean et Platon, le catharisme est issu du Christ, et voilà pourquoi il monte si haut dans l'idéal.

— Le Christ est-il né de la Vierge Marie ?

— Luc et Mathieu le disent ; Marc garde le silence, et Jean le fait naître dans le sein du Père. Mathieu rattache sa généalogie juive à Abraham ; Luc sa généalogie humaine à Adam ; Jean sa généalogie céleste à Dieu. Jean seul a vu son origine éternelle. Le Christ est venu, *non vulva, sed valva aurea cœli.* Comme la sagesse hellénique, il est sorti du cerveau divin, il a jailli comme l'aurore. Sa mère n'est point humaine mais céleste. Elle ne s'appelait point Marie, mais Mani (Mens)[1]. Il est descendu avec la beauté d'un immortel, l'éclat de l'Orient d'en Haut.

—Et alors la crèche, l'étable, tout ce drame agreste

1. Dans les langues orientales l'esprit est un principe féminin.

L'église chrétienne idéalisait la maternité de Marie dans le sens cathare. « Introivit per *aurem* et exivit per *auream* (portam labium) Lux... mundi. » Ancienne liturgie de Lyon. — « Deus per Angelum loquebatur, et Virgo auribus impregnabatur. » Saint Augustin, évêque d'Hippone. Et chez Proclus, patriarche de Constantinople, Grégoire le Thaumaturge, et l'église orientale avant Nicée. — Bossuet est gnostiqne quand il dit que le Christ sortit utero Virginis « *comme un trait de lumière, comme un rayon du soleil.* » Elev. XVI.

et pastoral de Bethléem... ? — C'est un symbolisme terrestre. — Mais Jean ne dit-il pas que le Verbe a été fait chair ? — Assurément, mais la chair n'est qu'un voile, la matière une ombre. D'ailleurs la chair du Christ devait nécessairement différer du corps humain. Créé d'une vierge par un rayon de l'esprit, son corps devait être spirituel ; ce corps qui jeûnait quarante jours, qui glissait comme un nuage, parmi les foules, passait à travers les portes fermées, comme un souffle d'air, qui marchait sur la mer, comme sur un marbre, et flottait comme un duvet, dans la splendeur du Thabor, était plus éthéré qu'un corps humain. On a dit que c'était un corps sidéral, psychique, angélique, en un mot fantastique. Le Bethléem du Christ, c'est le ciel ; sa crèche, le tabernacle de Dieu.

— Si le Christ avait un corps éthéré, il n'a donc pas souffert, il n'est pas mort sur la croix ?

— Il a souffert en esprit : il a eu les tortures de l'âme, l'agonie de Gethsémani. Mais il n'est pas mort : un Dieu ne peut pas mourir. L'agneau, dit l'Apocalypse, est comme mis à mort sur l'autel céleste.

Maître, qu'est-ce que Lucibel ? — Son nom le définit : *celui qui lance l'Aurore*. Le plus illustre, le plus glorieux des anges. Une créature de Dieu, mais la plus éminente, puisque le Fils est éternel. Comment est-il tombé ? Est-ce par orgueil et rébellion, est-ce par amour et sacrifice ? Quoi qu'il en soit, c'est un esprit moins coupable peut-être qu'infortuné, le chef des âmes exilées qui l'ont volontairement accompagné dans sa ruine. Job [1], Zacharie, Pierre

1. Job I. 6. — Zaccharie III, 1. — Pierre II, 2. — Jude 9.

et Jude nous apprennent qu'il n'est point absolument maudit, et qu'il reparaît parfois dans les conseils de Dieu. Nous devons donc espérer que l'Ange déchu reprendra le rang qu'il occupait parmi ses frères du ciel.

— N'est-il pas le créateur de l'univers? — Le Christ seul est le créateur puisqu'il est Dieu. Mais Lucibel, est un pouvoir contingent, le prince et le principe de la division, de la guerre, et des orages. Il est imitateur [1] et non créateur; il reproduit, il modifie les idées du Christ. En ce sens, il a, non pas *créé*, mais *transformé* le monde, image grossière et terrestre du monde parfait et céleste [2]. Chef des Esprits exilés, il se'st construit sur ce globe avec des ombres et des nuages, un empire fantastique, ce monde de douleur et d'expiation, dont il est le monarque attristé, et qui lui rappelle les cieux.

— Tous les Esprits seront-ils sauvés? — Tous : après de longues épreuves et diverses purifications, ils remonteront dans l'azur. Voyez cet océan de l'éther. Il est semé d'îles de feu, et d'archipels de lumière. Ce sont les stations des âmes dans l'espace, les stalles diverses dont parle le Christ. Elles re-

1. Calvin a dit admirablement : le Diable est singe de Dieu.

2. Alfred de Vigny a peint merveilleusement ce Satan à demi créateur :

> Je suis le roi secret des secrètes amours...
> J'ai pris au créateur sa faible créature
> Nous avons, malgré lui, partagé la nature.
>
> (*Eloa*, ch. II).

monteront d'astre en astre, de constellation en constellation, jusque dans le sein de Dieu[1].

— Et Satan...? — Pourquoi serait-il uniquement exclu du salut? Le Christ ramènera dans le ciel le grand Proscrit consolé[2].

— Satan n'est donc pas le mal? Mais le mal absolu, substantiel, existe-t-il? — Où serait-il, Dieu étant le bien absolu, substantiel, infini? — Il n'y a donc pas de châtiments éternels, pas de douleurs éternelles, pas d'enfer? — La terre est un purgatoire immense, l'hospice du genre humain malade. Dieu étant l'éternel amour, où serait l'enfer?

Maître, parle-nous du Paraclet.

— Vous la savez, c'est le *Consolateur* promis par le Christ, le dernier et définitif révélateur, le créateur céleste de la perfection, le régénérateur du monde jusqu'à la fin des siècles. Il est le fondateur de l'église de l'Esprit; la source de la pureté, de la sainteté, du céleste amour. Son peuple est *cette rosée sortie du sein de l'aurore*, des purs, des saints, des consolés, des amis de Dieu.

1. Selon Synésius, le soleil est une station des âmes, croyance aussi Manichéenne.

2. M. Hugo a chanté cette réconciliation :

> Et Jésus se penchant sur Bélial qui pleure
> Lui dira c'est donc toi !
> Et vers Dieu par la main il conduira ce frère !
>
> (*La bouche d'ombre*).

M. Alex. Soumet, un descendant des Albigeois, a composé sur ce sujet un grand poême, *la Divine épopée*.

— Notre Père, notre Patriarche apostolique?...

C'est Joan, fils de Zébadia. Jean, le bien-aimé de Jésus, qui reposa sur son cœur et connaît tout le mystère de ce cœur divin. Jean le candide adolescent, le blanc et souriant vieillard, l'apôtre vierge de l'amour, l'aigle de la théologie mystique, le prophète de Pathmos, le Platon de l'Évangile et l'Homère de l'Apocalypse.

En nos frères dans l'Église primitive?... — Les sept églises d'Asie, tous les Grecs d'Orient. Grégoire de Naziance, le noble Synésios, et avant eux, Origène, ce Nil de la doctrine, qui tombe du ciel, féconde le désert et se jette par sept bouches dans la mer; et aussi parfois, ce grand africain, ce bizarre et farouche Tertulien, escarpé comme l'Atlas, embrasé comme le Zara. Les gnostiques orientaux, frères chrétiens des Mages de l'Euphrate, et des Brames du Gange. Nous sommes les derniers enfants du Mani, l'épuration suprême de la Gnose ; notre Église est un paon de l'Inde qui, s'éloignant des régions de l'aurore, a perdu son diadème étoilé, et dont les splendeurs orientales se sont éteintes dans les forêts slaves, et dans les brumes de l'Occident.

Et de nos jours?

Joachim de Flore, le prophète de Calabre[1], le Moïse de l'*Évangile éternel*. Mais il s'est trompé : l'Évangile éternel c'est celui de Jean, que l'ange portait au Zénith. — C'est François, disciple de Joachim, disciple lui-même des Grecs. Mais François s'est fourvoyé en restant dans l'Église romaine

1. Dante : *il proféta Gioachino.*

où il est étranger, au lieu de venir dans l'Église orientale dont il est l'enfant. — Ce sont ses frères que nous avons en Provence, en Italie, en Sicile, que l'effroi retient dans l'Église de Rome, et que, malgré cette vaine prudence, Rome dévorera comme nous. Car elle est cruelle, Babylone, synagogue juive, reconstruite romaine et colossale, mélange monstrueux du sacerdoce de Saturne et de Jéhova.

O Père, qui connais les secrets de la nature, les mystères des éléments, tu sais aussi les arcanes de l'avenir, quel sort nous est réservé? — Le sort du Christ. La délivrance... sur la terre... ou dans le ciel. Regardez l'Ers : il va de gouffre en gouffre ; semblable à un serpent, il plonge et replonge sous terre, puis reparaît limpide et murmurant au soleil. Tel est, dans le passé, le fleuve cathare, et tel il sera dans l'avenir. L'éternel amour ne peut périr, mais préparons-nous à l'*endure*. Caïphe siége dans Rome, Hérodias règne en France. Ils demandent la tête de Jean. Les loups de France et les chiens de Rome hurlent dans les vallons du Midi. Ils cherchent à dévorer la brebis mourante de Toulouse. Voyez ces vautours au bec retors, au crâne chauve, au ventre blanc et aux ailes noires, à la mine basse et féroce : ils décrivent des cercles sinistres sur Montségur; ils flairent des cadavres ; ils cherchent les sépulcres; ce sont les oiseaux de Dominique qui fondent sur la colombe plaintive du Thabor [1].

1. Une exposition complète de la théologie albigeoise trouvera sa place dans mon histoire de la *Réformation religieuse au moyen-âge,* histoire dont mes *Réformateurs de la France et de l'Italie au XII[e] siècle* sont le prologue.

VI

PIERRE DE TOULOUSE.

LIVRE SIXIÈME

PIERRE DE TOULOUSE[1]

I

SAINT DOMINIQUE.

Pendant que le catharisme complétait sa hiérarchie sur les cimes de Montségur, la papauté concentrait aussi ses forces; elle serrait ses reins, comme un lutteur, pour saisir, pour étouffer son doux mais vivace, mais inextinguible rival. Rome enleva aux évêques l'inquisition; les évêques, à son gré, étaient encore trop patriotes, trop hommes; il lui fallait des instruments qui n'eussent d'humain que la face. Elle en investit un ordre religieux; l'ordre enfanté par la croisade, et qui devait la continuer par la croisade de la torture. D'épiscopale qu'elle était, l'inquisition devint donc dominicaine, monacale, théocratique. Remontons jusqu'aux origines du terrible tribunal, dont le Midi fut la première proie, qui dévorera l'Espagne, l'Italie, et qui épouvantera le monde.

L'espagnol Macédo prétend que le premier inquisiteur, c'est Jéhova, lui-même, qui dressa son tri-

1. Peyré de Tolosa.

bunal dans le ciel pour en expulser Satan, et dans l'Eden pour en exiler Adam et Ève [1]. Mais laissons ce moine puiser le blasphème jusque dans l'enfer et le jeter tout fumant dans le ciel et jusque sur le trône de Dieu. Rome n'a pas eu besoin d'ouvrir la Bible pour y chercher l'inquisition. Elle n'a pas eu à l'emprunter ni aux sacerdoces druidiques, ni aux castes de l'Égypte et de l'Inde. Elle n'a pas eu même à se baisser pour la prendre dans la tombe de Tibère, et dans le sépulcre de Rome impériale. Elle la portait dans son cœur, elle la contenait en germe; elle devait fatalement l'enfanter comme le chêne produit son gland. Toute théocratie, ou, ce qui est la même chose, tout pouvoir absolu, inflexible a pour tribunal régulier l'inquisition. L'inquisition est le complément nécessaire de la papauté; elle en est la perfection, la plénitude, la poésie, comme la gueule et le rugissement, et la crinière ondoyante au vent de la colère, constituent la beauté idéale du lion. Innocent III ne fit donc que compléter l'œuvre incomplète de Grégoire VII. Mais Dominique en a inspiré la pensée à Innocent III. Dominique est le créateur de l'Inquisition. Il lui a transmis son ordre, son génie, son âme espagnole. Étudions-la donc dans son type idéal et dans sa personnification suprême, telle qu'on la glorifie jusque dans le ciel.

Domingo de Guzman naquit en 1710 à Calahorra, l'antique Caligurris des Ibères, bâtie sur d'âpres rochers, au bord de l'Èbre. Il sortait d'une famille

1. Hist. de Lang. T. VI. L. 25. Add. Du Mège.

castillane, d'origine Gothe, mais profondément transformée par l'esprit romain. Son nom germanique (Gut-man) aussi bien que son prénom latin (Dominicus) semblent une ironie amére, une raillerie cruelle à l'humanité, au catharisme et au Christ. Dominique était, dans le sang, castillan et romain. Juana d'Aza, sa mère, vit en songe, selon la légende, qu'elle enfanterait un chien. Le même rêve était arrivé à la mère de saint Bernard. Mais le vaillant chien des Gaules devait être blanc, et taché de fauve, emblème de pureté et de courage. Le chien farouche de Castille, blanc aussi, mais tigré de noir [1], selon la rigoureuse exactitude du symbole, portait une torche ardente à la gueule. Le chien est le plus inquisiteur de tous les animaux. Dominique éventera et relancera les ennemis de Rome. Il usera contre eux de la gueule, c'est-à-dire de la voix et des dents, mais encore de la torche, c'est-à-dire du bûcher. Tout Dominique est dans ce symbole. Le Castillan devait être un homme d'action, d'investigation profonde, de parole guerroyante, de lutte sanglante et tragique. C'est le christianisme espagnol constamment aux prises avec l'islamisme occidental et contractant dans une guerre sans merci le fond du tempérament africain.

1. Fresque de Santa-Maria-Novella. Des chiens tachetés de noir et de blanc étranglent les hérétiques. Le peintre avant le professeur avait traduit le nom de l'ordre. De là, *Domini canis*, chien du Seigneur. Allégorie commune au moyen âge, et reconnue par tous les auteurs. Cours de M. Taine. *Débats*, 17 mars 1865.

Voué dès sa naissance au sacerdoce, après avoir étudié la théologie dans l'université de Palencia, il devint chanoine de la cathédrale d'Osma, et l'ami de l'évêque don Diégo de Azévédo. Ce prélat, chargé par le roi de Castille de négocier le mariage d'un infant avec une princesse allemande, se mit en route vers le Nord, accompagné de Dominique, son conseil et son verbe. Cette embassade d'origine matrimoniale devait aboutir à l'asservissement, à l'extermination d'un peuple. Les deux Espagnols, arrêtés en chemin par la mort de la princesse, se dirigent vers Rome. Innocent III, le plus impérieux des papes, occupait le trône pontifical. Ils lui peignent le catharisme triomphant, dans Toulouse, la Septimanie, la Provence, sur les deux versants des Pyrénées et des Alpes. Le Pontife les renvoie dans la Gaule comme précurseurs de la croisade. Dominique avait sondé les deux plaies de l'Église romaine. L'ascétisme la rongeait au désert, la mondanité l'énervait dans le siècle. Il fallait la ramener dans le siècle en lui faisant fouler aux pieds le monde. C'est ainsi qu'agissait le johannisme; c'est par là qu'il triomphait de Rome. Dominique résolut de triompher à son tour de l'Albigisme par ses propres armes : le renoncement et la prédication. *Pauvreté* et *Lumière*[1], était le cri universel au moyen-âge contre Rome vêtue de poupre et le front ceint de ténèbres.

L'évêque et le chanoine d'Osma repassent les Alpes. A Montpellier, ils rencontrent les trois légats romains, Raoul, Pierre de Castelnau, et Arnauld-

1. Hospinien. Ordo Préd. Chap. IV.

Amalric, abbé de Cîteaux. « Descendez de vos superbes palefrois, leur crièrent les deux Espagnols ! Dépouillez votre pompe sacerdotale ! Et pieds nuds, le bâton à la main, la besace sur le dos, dans l'appareil apostolique, marchons contre l'hérésie ! » Les légats, renonçant à leur faste proconsulaire, suivent les deux Castillans, qui, de village en village de cité en cité, vont prêchant, défiant les docteurs johannites. Les Albigeois relèvent le gant, et des contreverses fameuses, en présence des peuples et des princes, ont lieu successivement à Caraman, à Béziers, à Carcasonne, à Montréal. A Montréal, Dominique eut pendant quinze jours à lutter contre Guillabert de Castres, *fils-majeur* de Fanjaus. Probablement vaincu par les arguments, il vainquit par les miracles. Cette anecdote peint le siècle; elle est évidemment apocryphe; car quelle apparence que les cathares se tinsent auprès du feu, pendant la canicule, et sous un ciel brûlant? Un soir donc, après la dispute, les docteurs albigeois récapitulaient, autour d'un foyer, les arguments de leurs adversaires. L'un d'eux, Guillabert probablement, à qui Dominique avait remis ses objections, en jeta avec dédain le manuscrit dans les flammes. O prodige ! Les flammes respectent le parchemin, le repoussent hors du brasier, et le rejettent jusqu'à trois fois aux yeux des hérétiques consternés [1]. Les docteurs cathares, on le pense bien, se gardèrent de divulguer ce miracle, mais ils furent trahis par un laïque qui en répandit le bruit

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. VII.

dans le monde. Cent cinquante hérétiques, assure-t-on, se convertirent aussitôt, convaincus par cette éloquence des flammes qui respectaient les arguments et les personnes catholiques, mais qui dévoraient avec fureur les hommes et les doctrines albigeoises. Cette argumentation était du plus irrésistible effet dans son symbolisme barbare : ces flammes étaient prophétiques de l'embrasement prochain du midi. Nous reproduisons cette anecdote inventée par un contemporain parce que l'idée de la croisade éclate déjà dans ces feux vengeurs, aussi bien que le génie de Dominique, espagnol à tempérament africain, avec des formes romaines.

La conférence du Castellar de Pamiers fut le dernier et le plus éclatant de ces tournois théologiques. Les romains y triomphèrent peu malgré leurs pouvoirs miraculeux; ils décidèrent que les glaives seuls pouvaient trancher les arguments des johannites. L'abbé de Cîteaux se rendit dans le nord pour préparer cet immense armement. L'évêque d'Osma et ses Espagnols repassèrent les Pyrénées. Dominique seul, renforcé plus tard de douze moines de Cîteaux, resta dans l'Albigeois[1]. Il s'établit dans cette large et spacieuse vallée qui de Toulouse à Carcassonne s'étend entre les racines des montagnes noires au nord, et la chaîne de Mala-Peyra, au sud, et qu'on appelle le Lauragais. C'est effectivement une terre de labour, comme l'indiquent les noms de plusieurs de ses bourgs, Laurac, Laurabuc, Lauraguel, bourgades riches, grassement assises

1. Théod. de Appoldia, Hospinien.

parmi les moissons, mais que des bois protégeaient encore à cette époque, contre le souffle impétueux du Gers, l'orageux vent du sud-ouest, auquel l'empereur Auguste dressa un autel. Le Lauraguais était plus cathare même que l'Albigeois, et lorsque les missionnaires entrèrent la première fois dans Laurac, leur chef, comme pour exorciser le bourg hérétique, ayant fait le signe de la croix, Sicard de Laurac, le seigneur du lieu, répondit : « puissé-je n'être pas sauvé par ce signe [1]. » Dominique et son compagnon restèrent quelque temps sans asile ; mais bientôt ils eurent le bonheur de convertir Sans Gasc et sa femme Godolina (1207). Ces néophytes donnèrent au chanoine d'Osma, leurs personnes, leurs terres, et leur maison du Villar [2]. Dominique, errant jusque-là de lieu en lieu eut dès lors un domicile fixe où il ébaucha un monastère de *frères* et de *sœurs*, et, comme campé au Villar, tint en échec Laurac, séjour d'un puissant seigneur hérétique, et Fanjaus siége du *Fils majeur* johannite. Le légat en le revêtant de sa mission, l'avait armé d'une certaine judicature ecclésiastique. Inquisiteur de sa nature, Dominique avant l'établissement régulier de l'inquisition, en exerçait irrégulièrement l'office. Il jugeait, il condamnait, il imposait des péni-

1. Guilh. de Puilaur. Les Vaudois avaient la même horreur que les Cathares pour la croix. Cette répulsion est passée aux Calvinistes du midi. La croix est le symbole catholique. Le symbole protestant, c'est le Saint-Esprit. Les femmes de la Réforme portent à leur cou une colombe d'or.

2. Hist. du Lang. t. V, pr. 5.

tences. Son régime disciplinaire ne différait pas au fond de celui des Albigeois. L'Espagnol, peu inventif, ne savait imposer, aux convertis, que des pénitences manichéennes. Seulement il en renversait l'ordre ; il en intervertissait les épreuves ; il imposait des mets détestés tels que les œufs et le laitage ; il ajoutait aux mysticités gnostiques de grossiers et matériels symboles ; il les transformait en dévotions et en pèlerinages à des croix, à des images renommées, à des sanctuaires célèbres, qui étaient l'horreur des johannites. Il creusait un lit catholique à ce fleuve d'ascetisme oriental. Dominique sous ce rappport n'était qu'un gnostique orthodoxe et romain. Sa dévotion n'était dans la forme qu'un albigisme, dégénéré mais sanctifié de la croix. Il délivrait à ses pénitens des certificats signés de son nom et scellés de son sceau [1]. Ce sceau représentait l'agneau et la croix, symbole évidemment prophétique de la brebis de Toulouse qu'il voulait coucher sanglante au pied du funèbre tronc de l'arbre expiatoire du calvaire.

Dominique et ses compagnons irrités des lenteurs d'un incessant mais peu fructueux apostolat, attendaient, appelaient la croisade que l'abbé de Cîteaux organisait en France. La croisade arriva comme une trombe dévastatrice des hommes du Nord déchaînée par Innocent III. Simon de Montfort, établi dans Carcassonne marcha sur Montréal,

1. Pénitence de P. Roger de Tréville. Les Tréville suivirent les comtes de Foix dans le Béarn, et au XVII[e] siècle un bel et docte esprit de ce nom figure parmi les solitaires de Port-Royal. Sainte-Beuve.

et, sollicité par Dominique, s'élança vers Fanjaus. Fanjaus est construit au sommet très-élevé d'un monticule de terre de forme conique perpétuellement battu des vents. L'Église, surmontée de son clocher, en granit brun, occupe, au centre du bourg, l'emplacement d'un temple du Jupiter cantabre d'où lui vient son nom roman de *Fanum-Jovis*. Du côté du levant, sous le mur qui forme aujourd'hui le chevet de l'Église, mais qui remplace évidemment la façade du temple, car en changeant de culte le sanctuaire qui regardait le couchant s'est retourné vers l'aurore, se creuse la piscine des prêtres de Baal [1] qui sert maintenant d'abreuvoir aux chevaux. Pour s'abriter des bises aiguës du nord, le bourg presse ses pignons étroits et les étages de ses toits délabrés sur les abruptes déclivités du sud où ses ruelles tortueuses s'échelonnent en cascade. Le château féodal hérissait de ses tours et de ses murs crénelés les ressauts de l'escarpement oriental dont le sommet formait le donjon appelé le *Senhador*. Fanjaus vit avec effroi le lion de Montfort flotter sur Montréal et bientôt après chevaucher dans ses plaines l'ost des croisés. C'était dans le temps des blés mûrs. Les villageois épouvantés virent avec horreur tomber sous leur faucille la gerbe sanglante, image de la moisson humaine qui devait être abattue sur ces guérets [2]. Des hauteurs du Villar, l'*Ange à la faux tranchante*, fesait signe, en agitant son glaive, au

1. Les noms dérivés de Baal, sont très communs dans l'Albigeois : Guibal, Enjalbal, Cabibel, Olombel.

2. Pierre de Vaux-Cernay.

géant de la croisade. Le fougueux chef prit aisément une place à peine revêtue d'un faible mur de brique au pied duquel le talus naturel du coteau le conduisait, presque sans fossé ni escalade jusqu'aux portes, tournées, l'une au niveau du sol, vers le sud, l'autre un peu plus exhaussée, vers le couchant. Montfort s'installa dans le manoir d'Isarn de Bélissen, et Dominique dans le logis de Guillabert de Castres. Le baron pyrénéen et l'archidiacre albigeois se retiraient, le premier auprès du comte de Foix pour combattre, et le second, pour prier et consoler, sur la cime de Montségur.

II

FONDATION DU MONASTÈRE DE PROUILLE.

Fanjaus, situé à l'extrémité méridionale du Toulousain, relevait directement de la maison de Saint-Gélis. Montfort eût hésité sans doute à envahir le domaine d'un prince encore l'allié des croisés. Mais Dominique évidemment vint le chercher à Montréal pour l'entraîner sur Fanjaus, comme Maurin, abbé de Pamiers, vint le chercher à Fanjaus pour l'entraîner sur Mirepois et les terres du comte de Foix. C'est sur les excitations de ces deux moines que l'ardeur conquérante de Montfort s'élança, sans déclaration de guerre, sur le territoire de ces deux princes. La participation de Dominique à cet attentat se

mesure à la part qu'il reçut dans les spoliations de Fanjaus. Montfort lui donna un logis personnel, un vaste bâtiment où Dominique installa son couvent de *sœurs* du Villar, et hors des murs, le domaine de Prouille, futur berceau de l'ordre dominicain. Acceptons les témoignages de la tradition monastique, et tâchons de tirer de ces vagues indications légendaires, des révélations d'une évidence historique. Et d'abord, la maison qu'on désigne comme celle de Dominique, située sur le point culminant du quartier oriental, entre l'église et le Senhador, est incontestablement une enclave du château. Si c'est le logis donné par Montfort, il faut que le conquérant ait cru devoir héberger le missionnaire castillan dans le manoir féodal, pour le dérober aux vengeances d'une population ardemment patriote et albigeoise. Mais si ce logis est, ce qui nous paraît très-vraisemblable, celui qu'habitait Guillabert de Castres, nous devons en conclure que cette maison, reconstruite plusieurs fois et d'un aspect aujourd'hui si délabré, n'est pas seulement fameuse par le séjour de Dominique et de Guillabert : elle est encore illustrée par la conversion d'Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Gimoez, d'Auda de Belissen, dame de Fanjaus, et de trois autres matrones romanes, en présence de toute la chevalerie pyrénéenne.

Simon de Montfort fit don de la châtellenie de Fanjaus à l'évêque de Toulouse, le plus ardent instigateur de la croisade. De plus, le conquérant et l'évêque firent à Dominique la double offrande

d'un vaste bâtiment dans les murs de la cité, et d'un territoire immense dans la plaine et dans la forêt. Ce bâtiment, situé au sud-ouest de l'église, est probablement ce que les chroniques appellent la maison des *Armens* ou des Arméniens que les croisades auraient amenés d'Orient [1]. C'était vraisemblablement des armuriers qui fabriquaient ou vendaient des armes asiatiques pour les barons pyrénéens. Ils embrassèrent le catharisme venu comme eux de Perse. Leurs ateliers étaient fréquentés de la classe chevaleresque, et Dona Turca y prêchait chaque soir. Dona Turca et son mari Don Ferrand se réfugièrent à Montségur. Le vieux chevalier ne put en mourant payer l'hospitalité de Ramon de Pérella que par l'héroïque legs de son cheval de bataille. Cet oratoire albigeois devint un monastère où Dominique transféra sa confrérie des *Sœurs de la Sainte-Vierge* du Villar. Mais outre ce couvent destiné à la conversion intérieure de Fanjaus, le missionnaire espagnol conçut le projet d'une école monastique en vue de la prédication extérieure, et de la propagande catholique dans l'Albigeois, l'Europe et le monde. Dominique ne crut pas devoir l'établir dans Fanjaus même, soit qu'il redoutât l'hostilité des habitants, soit qu'il obéît à cet instinct d'isolement qui entraîne les moines vers les bois. Il s'arrêta au pied de la montagne, du côté du levant, à une demi-lieue du château, et en quelque sorte sous la protection des balistes du châtelain croisé, combinant ainsi la sé-

1. Manuscrits de l'Inq. de Toulouse.

curité avec la solitude. Il prit le domaine confisqué sur Guilhem de Prouille, chevalier albigeois, qui cinq ans auparavant assistait à l'abjuration d'Esclarmonde de Foix[1], et qui maintenant expulsé de son manoir paternel et dépossédé de son domaine héréditaire errait proscrit avec son cheval et sa lance dans les forêts. Cette odieuse spoliation a été transformée par la légende en une espèce d'idylle monastique. Dominique, à l'en croire, aurait vu du haut du Senhador, un globe de feu, tomber sur Prouille, comme une étoile, pour indiquer au missionnaire l'emplacement providentiel de son monastère. Il y a toujours des flammes dans la légende du moine espagnol et celle-ci est, on en conviendra, un merveilleux symbole de l'ordre dominicain qui devait, comme la salamandre, vivre dans le feu. Seulement, ce feu que l'on fait descendre du ciel, montait au contraire de la terre, et c'est l'incendie qui dévorait le château de Prouille. Mais qu'était-ce que ce Senhador d'où Dominique contempla la splendeur miraculeuse? C'était la plus haute tour du château, le donjon où Isarn de Bélissen arborait la *Senheira*, c'est-à-dire, la bannière féodale de Fanjaus, aux armes des *Fils de la Lune*, d'azur au croissant d'argent. Ce n'est donc pas de ce plateau maintenant désert, et marqué d'une croix en commémoration de ce prodige, que Dominique vit l'ange ou la flamme qui lui désignait le berceau de son ordre, mais du donjon et par les meurtrières des sombres murailles où se réfugiait le moine

1. Doat., XXII. Bérenger de Lavelanet.

castillan sous la protection des croisés français. L'histoire n'est pas moins poétique que la légende, mais d'une poésie plus terrestre et plus funèbre.

Le château de Prouille, construit à deux traits de baliste de Fanjaus, n'était évidemment qu'un appendice de son donjon féodal. La proximité des deux manoirs, la similitude des noms dans les deux maisons, et l'identité de croyances et de sentiments patriotiques, nous font penser qu'elles n'étaient que les branches d'une souche unique. Nous en concluons que Prouille est la tige primitive des seigneurs de Fanjaus. Mais vers la fin du XII[e] siècle, Auda, héritière de Fanjaus, par son mariage avec Isarn de Bélissen, en transporta la seigneurie dans la maison de Mirepois. Conséquemment Guilhem de Prouille était cousin d'Auda, et son fils Isarn, le filleul d'Isarn de Fanjaus. Fanjaus, comme Mirepois, formait une seigneurie indivise sous plusieurs rameaux dont l'un était encore représenté par les seigneurs de Prouille. De sorte que leur château fut enveloppé dans la confiscation générale du domaine féodal de Fanjaus, et que ces chevaliers subirent la fortune de leur parent et de leur chef Isarn de Bélissen, époux d'Auda de Prouille. Toutes ces inductions paraissent certaines, mais fussent-elles douteuses en quelques points, il n'en demeure pas moins incontestable que c'est sur le domaine enlevé par la croisade à Guilhem et Isarn de Prouille, et livré par Simon de Montfort et l'évêque Foulque, à Dominique de Guzman qu'en 1211 fut fondé le monastère de Prouille, sé-

minaire de l'ordre dominicain. Son origine est la croisade, et la spoliation est son berceau.

A cette spoliation fondamentale vint s'ajouter une multitude d'autres déprédations. Aucun des croisés n'eût cru posséder légitimement sa conquête s'il n'en eût offert quelque parcelle à Dominique. C'est ainsi que Frémis, un aventurier français, *pour la rédemption de son âme et de ses parents*, lui donna la moitié de son nouveau domaine de Roumégous, situé près de Cuella, et confisqué sur Ugo de Roumégous, baile du vicomte de Carcassonne[1]. Et de cette donation furent témoins Arnaud et Roger Picarel, Usalguier de Fénouillet, et Ramon de Vergnola, chevaliers albigeois, alors ralliés à la croisade, mais qui se relevant de cette défaillance patriotique devaient remonter au rang de proscrits et de faidits des bois. Guillaume de l'Essart, un autre baron français, usurpateur de Villaciscle, près de Montréal, légua de même à Dominique douze setérées (six hectares) de terre, détachées de son grand domaine, dans le voisinage de Fanjaus. Un autre, Bernard de Barsa, un homme, à ce qu'il semble, du Midi, cathare probablement relaps, qui, pour ne plus osciller dans sa foi, prit, comme un signe indélébile, le surnom de *Catholica*, se donna lui, ses deux fils et tous leurs biens, à Dominique. C'est à *genoux devant lui, les mains dans les mains*, et *le baisant*, avec cette componction dont l'épouvante ou l'imbécillité sénile renferment le secret, qu'il se voua, corps et âme, au missionnaire espagnol. Plus

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 48.

tard, Ramon, seigneur du Villar, lui fit donation de tous ses biens, ***quels et en quelque lieu qu'ils fussent***, ne conservant que son vêtement comme un suaire, et son manoir comme un tombeau. Ce vieillard paraît avoir été conduit à ce dépouillement absolu par Navarra, le sagace évêque de Conserans, et Vidal, le perfide abbé de Pamiers : ces deux conseillers de l'invasion signent seuls, avec quelques moines, son testament qui déshérite son fils ou son neveu, l'ingénieur de la cause romane [1]. Le monastère de Prouille, doté par la croisade, enrichi par la violence et l'effroi, acquit dans le bouleversement du Midi, de vastes domaines, que les évêques accrurent encore par la cession de biens ecclésiastiques destinés à fonder, dans les cantons les plus hérétiques, des succursales dominicaines. C'est ainsi que, pour n'en citer que trois exemples, l'évêque de Toulouse lui céda les dîmes de Bram, l'archevêque de Narbonne les prébendes de Limous, et le pape le château pontifical de Lescure, aux portes d'Albi [2].

En quelques mois, l'humble manoir cathare de Guilhem et d'Isarn de Prouille s'épanouit en un riche et puissant monastère, somptueusement assis au pied de la montagne de Fanjaus. Il s'élevait au bord du chemin de Carcassonne, et pourtant au milieu des bois, également à portée, selon le génie de son ordre, de la solitude et du monde. Son vaste cloître comprenait, contigus et divisés sous un seul

1. *Hist. du Lang.*, ibid.
2. Marten, p. 430. Bern. Guidonis. Ibid.

toit, un couvent de moines et un couvent de nonnes. Les deux séminaires s'ébauchèrent simultanément : mais soit ardeur plus vive du zèle féminin, soit nécessité plus pressante de recueillir ou d'enlever les orphelines cathares, pendant que leurs frères couraient aux batailles, la maison des nonnes fut plus tôt organisée. Elle ne se composait encore que de cinq ou six sœurs, Ramona, Aladaïs, Passarina, Godolina, et à leur tête Guilhelma, première prieure de Prouille. La maison des moines n'était guère plus nombreuse : c'était Dominique, et son compagnon anonyme, Sans Gasc et les trois Barsa. Tel était le groupe dominicain lorsqu'il se transporta du Villar à Fanjaus. Ce n'étaient que de pauvres et grossiers disciples ; ils ne formaient que l'ébauche inculte, le séminaire rustique de l'institut à venir des *prédicadors* et des *prédicadoras*. Pour commencer, ils s'appelaient humblement *frères et sœurs de la Vierge*. Le Castillan a mis son double monastère sous l'invocation de Notre-Dame-de-Prouille. Cet ordre tragique dérobe son sanglant berceau sous le gracieux patronage de la douce mère du Christ.

L'ange qui vint indiquer à Dominique le site de Prouille ne pouvait choisir un plus vulgaire lieu. Son monastère, reconstruit de nos jours par les nouveaux dominicains, a l'air d'un bâtiment d'exploitation de navets et de betteraves, dans une Beauce plus montueuse, l'été dans la poussière, l'hiver dans les fanges; terre froide, battue des vents, sans fleurs, sans fruits que les blés, sans verdure que les guérets, et les bouquets ra-

bougris de bois; sans la grâce des rivages et les murmures harmonieux d'un fleuve, sans l'aspect grandiose des neiges ou des forêts des Pyrénées. Son triste horizon ne se découpe nulle part d'un de ces sites alpestres où s'abattait en soupirant, comme une colombe blessée, l'âme contemplative des antiques solitaires. Aussi bien ces grandes mélancolies, ces mystérieuses douleurs, ces ineffables ravissements des anachorètes, étaient-ils inconnus au sombre chanoine d'Osma, et le site convient à son héros. Prouille est un gymnase établi dans une plaine poudreuse par un dur pédagogue monastique, un camp jeté en plein pays ennemi par un missionnaire guerroyant. Dominique, si peu poétique dans le site de son monastère, ne se montra pas non plus créateur dans la conception de son ordre. Rien d'original dans l'organisation de son institut; nulle invention dans ses prescriptions ascétiques; il ne fut en toute chose que le plagiaire des Amis de Dieu. Son ordre avait un double but, oratoire et pédagogique. Mais l'enseignement et la prédication ne sont-ils pas les deux grands traits caractéristiques des Albigeois. N'avaient-ils pas des vierges et des veuves qui prêchaient, d'autres qui dirigeaient des écoles, d'autres encore qui surveillaient des hospices? C'est sur ce modèle que Dominique fonda son ordre d'institutrices et de prêcheresses, qu'il mit seulement sous le patronage de la sainte Vierge[1]. Et quant à ses frères *prêcheurs*, ce n'était que l'organisation monastique de

1. Hospinien, Antonin de Florence.

la propagande populaire des johannites. Il mit au service de l'Église de Rome les forces d'intelligence et d'éloquence de l'Église du Paraclet. L'institut de Prouille ne fut donc que la reproduction catholique et constituée avec la vigueur romaine, des hospices fondés par Esclarmonde au Castellar de Pamiers, et transférés par Guillabert de Castres sur la cime sauvage de Montségur.

Fanjaus est resté comme un fief monastique de Dominique de Gusman. La vieille cité, marquée de son sceau tragique, en montre à tous les carrefours les fameux symboles, la brebis et la croix. Cette brebis abattue et comme transpercée de l'épieu d'un chasseur, n'est qu'un trop fidèle emblème de son peuple devenu un agneau de boucherie. Au XIIe siècle, Fanjaus avait une nombreuse chevalerie avec un fort consulat plébéien qui gouvernait la cité sous un riche et brillant seigneur féodal. Isarn et Auda de Fanjaus voyaient arriver à leur cour des barons, des dames, des troubadours, le vicomte de Carcassonne, les comtes de Foix et de Toulouse, les rois d'Angleterre et d'Aragon. Ils y présidaient des tournois, des plaids d'amour, des synodes théologiques. On y soutenait des thèses de sentimentalité platonique et de religiosité platonicienne. Fanjaus, siége de l'archidiacre, était une métropole secondaire de l'Église du Paraclet. Sur sa montagne dentelée de la crénelure de ses murailles, Fanjaus resplendissait dans les airs comme une corbeille en fleur de civilisation chevaleresque et de perfection cathare. Six siècles sont passés : Fanjaus, dépouillé de ses murailles par le roi de France, de sa cheva-

lerie par la croisade, de son albigisme par l'inquisition, de sa civilisation par le fanatisme, et de tout le reste par le temps; Fanjaus n'est plus qu'un gros bourg rustique, perdu dans les terres, d'un aspect délabré, et qui ne montre au voyageur que deux choses également sinistres, son cloaque des druides, et le berceau des inquisiteurs. D'où lui vient cette irréparable déchéance? Du moine espagnol, son druide catholique. Dans son délire insensé, Fanjaus adore Dominique, son meurtrier; reconstruit Prouille, son vampire; glorifie la croisade qui lui a tout ravi jusqu'au souvenir national. Fanjaus ne se souvient plus de sa gloire romane. Chose plus triste encore, il maudit peut-être ses magnanimes aïeux. Civilisation, patriotisme, honneur, héroïsme, liberté, tout cela n'est plus que de l'hérésie. Que Fanjaus pourtant, ou plutôt que le midi tout entier, dont Fanjaus est l'exemple le plus lamentable, le sache bien. Il est des déchéances méritées et des hontes expiatoires. Cependant le souvenir national regerme dans quelques cœurs. Pendant que je visitais le monument de saint Dominique, et que je lisais son inscription légendaire et fabuleuse, un laboureur arriva sur ce plateau désert. Je lui demandai le nom de ce carrefour marqué d'une croix; il me répondit en roman : c'est le *Sengnadour* ou plutôt, ajouta-t-il avec un sourire amer, le *Sangnadour*. C'est effectivement le calvaire de Fanjaus[1].

1. Senhador, sengnadour, lieu du signal; sangnadour, lieu du sang. Je regrette de ne pas avoir retenu le nom de ce vaillant laboureur. Son aimable compagnon, accouru

III

FONDATION DE L'ORDRE DOMINICAIN.

Dominique, on le voit, est le Simon de Montfort de la prédication. Sa mission fut un auxiliaire de la conquête. On prétend qu'il est resté étranger à la croisade ; mais ne voit-on pas que son ordre est né de la croisade, qu'il fut une croisade de prédication d'abord, et plus tard une croisade de procédure et de torture? Il est vrai qu'il figure peu dans la guerre, car ce missionnaire si intrépide paraît ne pas avoir eu le courage belliqueux des prêtres espagnols. Il marche enveloppé du tourbillon de poudre et de bruit ; il demeure invisible dans la nuée de sang et de larmes. Cependant, monté sur sa mule, il chevauchait dans les dangers, à côté de Montfort. Quant le roi d'Aragon, vainqueur de l'Islamisme, passa les Pyrénées, pour combattre la croisade, Dominique, à cette heure suprême, en compagnie des abbés et des évêques

bientôt pour causer avec l'*étranger*, s'appelait Savari, *Eau de montagne*. Ne pouvant répondre à mes questions, ils me proposèrent de me conduire chez un *savant* qui connaissait toutes les antiquités de Fanjaus. Je trouvai un petit vieillard pétulant et pétillant comme une allumette chimique. Sa loquacité fit d'abord explosion ; mais dès qu'il sut de qui j'étais l'historien, il se tut et resta inexorablement muet. Il avait vu se dresser devant lui l'ombre de saint Dominique. Ce libre esprit perche rue d'En Guittard. (Don Canard.)

du Midi, suivit le héros catholique de Fanjaus à Bolbone, et de Bolbone à Muret, où, dans la pensée de tous, devait succomber Montfort. Dominique priait dans l'église, invoquait le secours du Dieu des armées. Il poussait des hurlements d'effroi en entendant les coups de lance et de hache retentir comme les *cognées des bûcherons sur les chênes des forêts*[1]. Au retour inespéré du vainqueur, les hurlements des prêtres et des moines se changèrent en cantiques de victoire. Ils célébrèrent la patrie romane tombée dans ces plaines fatales, et ils insultèrent par un *Te Deum* impie à son glorieux cadavre. L'église de Saint-Jacques de Muret, témoin de ce lamentable triomphe, existe encore, construite en briques, et toute rouge comme teinte de sang par la vapeur du champ de bataille. La tour de son clocher de forme octogone, percée de fenêtres à ogives géminées, porte à son sommet, d'où s'élance une flèche aiguë, un collier circulaire d'animaux fantastiques. Ces gargouilles semblent faire effort pour dégager leur croupe captive et se précipiter d'un bond dans le vide; ce sont des boucs, des béliers, des dogues, et, le plus hideux de tous ces monstres, un moine béant, *arrecto genitale*, et dans le plus superbe transport de rage érotique. Serait-ce le catharisme qui, par une triste revanche de la bataille, aurait scellé dans ce mur ce satyre monastique, et déployé la turpitude claustrale jusqu'au plus haut des airs?

Lorsqu'en 1215, Montfort entra dans Toulouse,

1. Guilh. de Puil. ch. XXII.

Dominique l'y suivit. Le comte s'établit au Castel-Narbonnais, le moine dans une maison contiguë au château comtal. A Toulouse, comme à Fanjaus, comme à Prouille, le missionnaire se met à l'ombre de la lance du croisé, de la baliste du donjon. En entrant dans Toulouse, Dominique n'avait encore que quatre disciples : c'étaient les pauvres Gasc, son hôte du Villar, Catholica et ses deux fils, Pierre et Bernard de Barsa[1]. A Toulouse, il acquit les Cellani, d'origine italienne comme leur nom l'indique, étrangers infidèles comme la fortune, anciens serviteurs de la maison de Saint-Gélis, qui s'étaient donnés à Montfort, et qui hébergeaient Dominique dans le logis de leur domesticité attenant au Castel-Narbonnais. Dominique eut bientôt douze disciples, à l'instar des hérésiarques johannites. Il songea dès lors à faire adopter son institut par le Saint-Siége. Une occasion magnifique se présenta. Innocent III convoque le quatrième concile de Latran. Dominique, en compagnie de l'évêque de Toulouse, se rend à cette assemblée du catholicisme universel. Innocent III accueille le grand missionnaire espagnol ; il adopte son ordre comme un élément de la croisade ; et Dominique siége au concile avec rang d'abbé, et un prestige miraculeux. Innocent III, dit la légende, avait vu, dans un songe prophétique, le grand moine castillan soutenant, de sa robuste épaule, le Vatican ébranlé. La légende a donné une forme épique à cette institution des ordres mendiants. Une nuit,

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 48.

dit-elle, Dominique en prière, les yeux au ciel, vit sur son trône Jésus-Christ, lancant contre la terre un triple foudre. La Vierge suppliante intercède, et offre à son fils, pour la rançon du monde, deux hommes : Dominique, le fier Castillan, et François, le sublime insensé d'Assise. On sait que le cri des Vaudois, des Albigeois, de tous les ennemis de Rome, était *lumière et pauvreté*. Rome, l'opulente et la ténébreuse, accepte ces deux mots qui avaient fait la force des dissidents du moyen âge : elle crée à son tour des *Ordres Mendiants*, et fait à leur indigence naissante un berceau d'or en l'établissant dans la spoliation immense de la conquête romane [1].

Dominique, chef d'un ordre monastique, revient dans les Pyrénées. De Montfort, il reçoit des terres ; de l'évêque Foulques, des dîmes ; de riches offrandes, de tout le monde. A Prouille, la maison mère, il ajoute deux succursales, une au centre populeux de Toulouse, une autre à l'Escure, aux portes d'Albi. Il occupe ainsi les trois grands foyers hérétiques. Il convoque enfin à Prouille ses douze compagnons pour élaborer la règle de l'ordre qui devait relier en faisceau ces trois maisons et les filles innombrables qu'elles allaient enfanter dans le monde. Dominique ne prit point pour modèle, le doux, le gracieux, le poétique Pierre le Vénérable, abbé

1. Les pauvres de Lyon, les pauvres d'Albigeois, les pauvres d'Aragon, inspirèrent à Rome l'idée d'organiser toute cette pauvreté catholique, imitatrice de la pauvreté cathare.

de Cluny, ni le grand, le magnanime Bernard, abbé de Clairvaux. Parmi ces princes du désert l'âpre Espagnol choisit pour son type le rude Norbert, fondateur de Prémontré, patriarche de l'ordre des Chanoines. Il en rendit seulement la règle sévère moins claustrale, et en mitigea les rigides préceptes par les préceptes mystiques de celle de Saint-Augustin. Il fonda un ordre mixte entre le cloître et le monde. Dominique, dit un de ses biographes, qui le compare à Noé, construisit son Arche à triple compartiment[1]. Dans le premier, il plaça les frères occupés de la prédication du salut, et de la contemplation des choses célestes. Dans le second, il réunit les sœurs vouées aussi à la contemplation, et, nous pensons, à l'éducation et à l'enseignement. Dans le troisième, il rassembla une multitude innombrable de frères et de sœurs laïques, reliés par quelques légères pénitences, et menant la vie active du siècle. C'était une confrérie par laquelle l'ordre se confondait avec le monde qu'elle enveloppait dans son élastique et immense cadre : c'était proprement le *Tiers-Ordre*.

Nous avons dit que Dominique n'était qu'un Albigeois orthodoxe et romain. Nous allons le prouver encore surabondamment. Il maintint les trois vœux johannites de *pauvreté*, d'*abstinence*, et de *chasteté*, que les ordres monastiques, il est vrai, avaient empruntés à l'ancien manichéisme. Comme le cathare, le dominicain, voyageant avec son *com-*

1. Antonin de Florence.

pagnon, ne devait avoir ni or, ni argent; mais vivre, en chemin, d'hospitalité et d'aumône. Dominique voulut même que l'ordre ne possédât rien collectivement; mais il acquit d'immenses domaines, et lui-même s'enrichit des ruines du midi. Quant à l'abstinence, outre six fêtes et autres courts jeûnes, il prescrivit un jeûne continu de sept mois, depuis Sainte-Croix de septembre jusqu'à Pâques. Ce long jeûne dominicain correspondait, en surenchérissant, aux trois jeûnes principaux, de quarante jours chacun, que les Albigeois observaient dans la même saison, le premier depuis novembre jusqu'à Noël, le second avant Pâques, et le troisième après la Pentecôte. En général Dominique s'était contenté de bouleverser les règles ascétiques, ordonnant surtout le lait et les œufs détestés des cathares. Quant à la chasteté, les Amis de Dieu, qui ne touchaient jamais la chair d'une femme, même dans leurs ordinations, l'emportaient sur les dominicains moins scrupuleux. Mais à ces trois vœux gnostiques, Dominique ajouta le vœu monastique d'*obéissance* qui devait donner à son institut une force de cohésion, une vigueur et une unité que n'eurent jamais les Albigeois. Quant au vêtement, la tunique de lin du Johannite avait été remplacée par la chemise de laine des moines; mais sur la robe blanche de Cîteaux, emblème de virginité, le dominicain jetait la robe noire des cathares, symbole du deuil de l'âme, surmontée seulement d'un noir et disgracieux scapulaire. C'était, on le voit, un ordre mixte, et, par la robe comme par le génie, d'un caractère

hybride : un plagiat fait par Dominique à l'Église du Paraclet [1].

Innocent III meurt (1216), mais le cardinal Ugolin homme de la même race, et de la même trempe théocratique domine en réalité le siége pontifical qu'occupe officiellement le faible Honorius. Dominique était l'ami d'Ugolin, et le Romain était digne de l'Espagnol. Dominique lui dit un jour : *Tu seras pape ! — Tu monteras avec moi,* lui répondit Ugolin, *sur le trône de saint Pierre.* Dominique par la protection de son puissant ami, devient maître du *sacré palais,* et fonde à Rome le couvent de Saint-Sixte et de Sainte-Sabine. Il prend, en quelque sorte, possession du Vatican et de Rome. Dominique revient en hâte à Toulouse. Des songes prophétiques menacent le moine castillan. Il voit un grand arbre renversé par la tempête, et les oiseaux nichés dans ses branches dispersés aux quatre vents du ciel. Quel était ce grand arbre ? C'était Montfort. Et cette tempête ? Le soulèvement du Midi. Le jeune infant reprend Beaucaire; le vieux comte rentre dans Toulouse. Les exilés reviennent d'Espagne. Montfort vaincu à Beaucaire périt devant Toulouse. La croisade est refoulée par l'élan national. Le comte de Toulouse est remis en possession de son palais, de son immense domaine, de sa gloire antique. Le comte de Foix, ramène les fils de Bélissen à Mirepois, et Pierre Roger de Mirepois reconduit son frère Isarn à Fanjaus. Les enfants

1. Antonin, Théod. de Apoldia: C. Schmidt.

d'Isarn et de Guilhem de Prouille resaisissent leur humble château qu'ils retrouvent transformé en un vaste monastère. Dominique fuit, avec l'infidèle Cellani, expulsés, par le retour du comte, de leur maison monastique, appendice dérobé au castel Narbonnais ; ses moines se dispersent devant la lance des légitimes seigneurs de Prouille. La maison de l'Escure est également renversée par les barons de l'Albigeois. Et voilà les oiseaux que Dominique avait vus en songe fugitifs sur les vents du ciel. Dominique se réfugie à Rome, et ses disciples sont recueillis par l'ost vaincu de Montfort, ou par l'armée du roi de France qui vient sauver les débris de la croisade. Mais avant son départ, Dominique leur donna un supérieur, comme un roi qui de son vivant, désigne son successeur, pour assurer l'hérédité du pouvoir. Son choix tomba sur *le frère* Mathieu, surnommé le Gaulois, ou Mathieu de France, sorti des écoles de Paris. Ce choix est très-significatif; l'élection d'un Français mettait l'ordre dispersé sous le puissant patronage de Philippe-Auguste ou de Blanche de Castille. Le roi de France, effectivement, héritier de Montfort, et protecteur de Dominique, continuera la croisade, et, après l'écrasement du Midi, rétablira l'ordre dominicain, devenu l'instrument de la conquête, au profit de la dynastie capétienne, et de la théocratie romaine. La légende a défiguré cette hégire de Dominique. Le missionnaire espagnol aurait, d'après elle, émigré volontairement à Rome. Mais avant son départ il aurait envoyé ses disciples vers tous les points du

monde en conquérants, et leur aurait partagé les royaumes de la terre. Tout cela n'est que de l'emphase espagnole et de la jactance romaine.

Dominique quitte la Gaule. L'ordre dominicain se disperse, mais comme une semence vivace portée par les vents, il se propage en France, en Espagne, en Allemagne, en Italie. Son patriarche errant se dirige vers Rome; saint Pierre et saint Paul lui apparaissent : saint Pierre lui présente un bâton de voyage, verge à la fois et sceptre; et Saint-Paul lui offre ses épîtres, source de toute doctrine et de toute prédication. Dominique entend ces symboles. L'humanité étouffe dans le cloître; elle a soif de parole et de liberté; muni du bâton et de l'évangile, il va de contrée en contrée. Il prêche partout, et partout établit son ordre *de prêcheurs et de prêcheresses*. A son institut demi-laïque il adjoint le tiers-ordre, dans lequel il enrôle la multitude, la tourbe populaire, altérée de sang cathare, immense armée de laïques recrutée des débris féroces des croisades, sous le nom de *milice de Jésus-Christ* [1]. La croisade expirante renaissait dominicaine. L'Ordre existait dans toute l'Europe, quand Dominique, à l'âge de cinquante-un ans, mourut à Bologne. Le cardinal Ugolin qui vint présider à ses funérailles, dit : je ferai asseoir ton ordre avec moi sur le siége de Saint-Pierre, et je te ferai un trône de béatitude et de gloire jusque dans le ciel.

1. Dominicus prædicans... in adjutorium sumpsit quasdam devotas personas quæ corporaliter illos hæriticos gladio materiali expugnarent quos ipse gladio Verbi Dei amputare non posset. Antonin de Florence.

Tel fut don Domingo de Gusman, un chevalier espagnol, un hidalgo de Castille, crâne étroit, mais noble et fier, aride comme son sol, ardent comme son ciel, impétueux comme les vents de ses Sierras. Castillan, élevé dans une lutte héréditaire contre l'Islamisme, sa foi fut un combat, et il porta dans cette croisade de prédication un mélange héroïque d'aventure, d'opiniâtreté ibérienne et de tempérament africain. Il fut moins une intelligence qu'une parole, moins une parole qu'une volonté, mais parole et volonté de fer. Son œuvre n'est point une réformation mais un puissant réveil dans une répression tragique. Tout Dominique est dans son portrait hiératique : Stature moyenne, tête courte, front épais, face ronde, nez concave, quelque chose de plat, mais de fort, de tenace, de pugnace, comme il convient au *bouledogue du Seigneur*, dont il avait adopté le symbole. Le céleste pinceau de Fra Angélico n'a pu complétement idéaliser sa figure anti-mystique. Le nimbe et le manteau étoilé ou fleurdelisé ne relèvent qu'à demi son air commun mélangé de l'écolier de Salamanque et du *héros* de la Sierra Moréna. Le moyen-âge l'appelait : *l'Ange à la faux tranchante*, et l'armait d'un glaive. La Renaissance à mis dans la main de ce moissonneur un lis épanoui, emblème de l'oblation de son cœur à la Vierge ou plutôt de l'alliance de son ordre avec la monarchie de France [1].

Toutefois il faut distinguer Dominique de l'ordre dominicain. Il est arrivé au fils de Guzman ce qui

1. Portrait de Dominique, en tête de sa biographie par Lacordaire, et sa statue au fronton du couvent dominicain de Mazères.

arrivera plus tard au fils de Loyola. Les deux Ibères, le Castillan comme le Cantabre, étaient d'une nature ardente, chevaleresque, et pleine d'enthousiasme. Mais Rome a enlevé à leurs ordres respectifs l'âme de leurs fondateurs ; et leur a substitué son âme glacée, formaliste, implacable, son âme de juriste et de despote du Bas-Empire. Dominique, assurément, ne fut pas, selon le symbolisme de son nom l'*homme du Seigneur*. Il n'a rien de la mansuétude ineffable du Christ. Pourtant quelque chose de grand et de fier palpite dans ce Castillan. Il a vraiment le tempérament oratoire, et la fibre populaire. Il est un prédicateur et le patriarche d'un ordre de prédicateurs. Mais Rome leur arrache leur âme éloquente et biblique. Elle leur infuse son génie formaliste et dominateur ; elle remplace entre leurs mains l'évangile par le code romain ; elle leur inculque les subtilités savantes et la procédure sophistique du siècle de Justinien. Ces prêcheurs, seront les bourreaux de la parole, leurs sermons ne seront plus que des tortures, et la chaire de Dominique va se changer en un tribunal du temps de Tibère. De là, sous le même nom, une double filiation, l'une généreuse et l'autre horrible, la première aboutissant à Savonarole, et la seconde à Torquemada. Et nous concevons que le Dante ait mis dans la bouche de Saint-Bonaventure, un cantique en l'honneur du *Champion que l'empereur éternel envoya pour relever le cœur de l'ost qui marchait lentement et lâchement, et désertait la bannière du Christ* [1].

1. *Paradiso*, cant. XII, terz. 13 et 14.

IV

CANONISATION DE DOMINIQUE. — LE PAPE INVESTIT LES DOMINICAINS DE L'OFFICE DE L'INQUISITION. — PALAIS DE L'INQUISITION A TOULOUSE.

Semblable au pionnier américain qui, la pioche et la hache à la main, défriche le désert, l'historien qui s'enfonce dans l'inextricable fourré de la forêt monastique, est contraint, pour se faire jour, de trancher à droite et à gauche, et d'abattre les erreurs aux fleurs de sang, les pieux mensonges, aux parfums suaves et mortels, et de saisir à chaque instant les armes pour repousser le jaguar du fanatisme qu'il entend rugir sourdement dans la profondeur de l'ombrage séculaire. Rome qui pour exécuter sa croisade dut fausser la conscience de son temps, est contrainte, par son *infaillibilité* même, de fausser d'âge en âge, la conscience du genre humain, pour justifier son inexpiable crime du XIIIe siècle. Dès l'origine elle sentit la nécessité de pervertir l'histoire; et de là ces légendes, lianes rampantes devenues des arbres gigantesques, à travers l'immense et tenace filet desquelles l'historien, enivré lui-même de leurs vénéneux parfums, a tant de peine à se tracer un chemin. Ces fictions monastiques, élégamment élaguées, viennent d'être remaniées tout récemment par le dernier chroniqueur et l'éloquent apologiste de saint Dominique. C'est cet orateur ambidextre qui prêchait la liberté, restaurait l'ordre dominicain, et reconstruisait les

murs de Prouille berceau de l'inquisition, dans les plaines de Fanjaus. Eh quoi donc, ignorait-il, ce hardi sophiste, que Dominique avait fondé son ordre de proie, dans un lambeau de la spoliation romane, comme un milan couve ses petits hagards dans le duvet, et les ossements des colombes dont il a ravi le rocher aérien. Et s'il ne l'ignorait pas, pensait-il que c'est un des crimes que le temps, ce grand transformateur des choses, *tourne en gloire?* Mais Dieu, n'a pas donné au temps, le pouvoir qu'il n'a pas lui-même, de faire de la gloire avec de la honte. Les neo-dominicains font du grand missionnaire castillan, un ange de miséricorde et de douceur. Dominique, disent-ils, fut étranger à la croisade; il n'a point fondé l'inquisition; ce n'est que dix ans après sa mort que le redoutable tribunal fut établi par Grégoire IX[1]. Nous avons nous-même distingué, et c'est justice, Dominique de l'ordre dominicain. Mais Dominique et son œuvre, nous l'avons montré, tiennent indissolublement à la croisade; ils ne peuvent pas plus se dégager des massacres du midi que les gorgones du clocher de Muret ne peuvent arracher leur croupe de pierre des rouges maçonneries qui les étreignent éternellement. Si Dominique ne fut pas à son premier voyage de Rome, l'instigateur de la croisade, si plus tard, avec l'évêque de Toulouse, son protecteur, il n'appela pas la croisade, ce qui est invraissemblable, il est certain qu'il attendit la croisade, qu'il marcha, douze ans, enveloppé de la croisade, et qu'il partagea,

1. Du Mège, Lacordaire.

les meurtres, et les spoliations de la croisade [1]. Et quant à l'inquisition, nous l'avons vu, Dominique en fut revêtu par l'abbé de Cîteaux; il infligeait des pénitences, il exerçait, on l'avoue, la *conviction* des condamnés; et lors-même que cette conviction ne serait pas une torture, elle s'alliait à l'œuvre du tortionnaire, et décidait en définitive des supplices. L'inquisition, que Dominique exerçait déjà, pendant la croisade qu'elle complète, est une croisade juridique, comme la croisade est une inquisition guerrière, et Dominique de Guzman en est le Simon de Montfort. Dominique fut donc le premier inquisiteur, et l'histoire ne fait, en l'affirmant, que traduire la légende monacale. C'est la légende qui le fait inquisiteur dès le ventre de sa mère en lui donnant un chien pour symbole. Dominique usa de la voix, de la dent sans doute, et s'il n'usa pas de la torche, c'est qu'il marchait dans l'incendie de la croisade. Mais alors c'est l'ordre, qui, après l'extinction de l'immense embrasement, ralluma les bûchers. Aussi le symbole, inventé après coup, convient moins à Dominique qu'à l'ordre dominicain. Dominique ne s'attaqua du moins qu'à la proie vivante. L'ordre s'attaqua de plus à la proie morte. Il fut l'hyène qui dévora les sépulcres. Les dominicains du moyen âge, trouvant la figure de leur patriarche trop pâle retrempèrent sa mémoire dans le sang. Les dominicains de nos jours, la trouvant trop rouge, tâchent de la nettoyer et de la parfumer dans l'eau de rose. Ils

1. Antonin de Florence, cité plus haut.

obéissent dans leurs variations aux exigences de leur siècle. C'est à l'immuable histoire de rétablir la figure originelle du grand et fanatique missionnaire castillan. L'histoire comtemporaine ne le signale, ni comme un ange de douceur ni comme un démon de cruauté. Dominique, meilleur que son temps, sera, si l'on veut, l'ange de la croisade; mais on l'a pris, à tort peut-être, pour l'ange exterminateur, parce que, au lieu de faire entendre, comme il l'aurait dû, la voix de la miséricorde, et se jeter entre les glaives et les victimes, le sombre Espagnol marche muet, impassible, indiscernable dans la poussière des batailles et dans la vapeur des massacres. Que dirons-nous encore? L'ange sinistre, dans une heure d'amour, embrasse la croisade; sous ce baiser, la fille de l'enfer conçut le fruit qu'elle porta dans ses entrailles d'airain, c'est l'inquisition. Elle l'enfanta dans les ruines fumantes du midi; elle allaita le jeune monstre de sang humain ; elle le nourrit de larmes des vivants, et de la chair des morts, mais ses délices étaient la cendre des sépulcres. Il pensait sans doute, en se repaissant de cette poudre naguère animée, dévorer l'esprit humain lui-même, et peut-être, qui le sait, dévorer Dieu.

Maintenant continuons notre récit. La victoire du Midi fut un temps d'éclipse et d'infortune pour l'ordre dominicain. L'année même de la mort de Dominique, le comte Ramon-Roger de Foix ramena les fils de Bélissen à Mirepois dont il expulsa le Maréchal. Pierre-Roger de Mirepois leur chef, reconduisit dans sa châtellenie son frère

Isarn. Isarn, rentré dans Fanjaus avec les cathares, rétablit les seigneurs de Prouille, ses parents, dans leur manoir, d'où les moines s'étaient enfuis dans le camp vaincu de Montfort. Les légendes ont défiguré cette histoire : Dominique, à son départ, aurait laissé le couvent de Prouille à la garde du frère Claret qui l'aurait conservé dans la réaction violente et vengeresse du Midi. Mais, sans compter que les Claret étaient Albigeois, comment croire que les enfants d'Isarn et de Guilhem de Prouille, qui, proscrits et dépossédés depuis dix ans, sortaient, affamés et furieux, des forêts et des champs de bataille, auraient laissé à des moines ravisseurs leur domaine paternel [1]. Et comment croire encore qu'Isarn de Fanjaus rentré dans sa ville avec les Cathares eût laissé, au pied de la montagne, à deux jets de baliste de son donjon, ces moines odieux, provocateurs de la croisade, et vedettes avancées de l'ost de Montfort. C'est impossible, et Prouille, comme tous les châteaux du midi, rouvrit avec enthousiasme ses portes à ses légitimes seigneurs. Il en fut certainement de même à Toulouse; l'ordre sortit de sa maison avec l'infidèle Cellani, de la ville, avec l'évêque expulsé, et du Midi avec les derniers croisés accom-

1. Le premier prieur de Prouille fut frère Ramon; le second, frère Noël. Il n'y a point de place pour le frère Claret. Je me doutais que ce frère Claret était un mythe. Je fis part de mon soupçon à M. Mouliniès, le savant archiviste paléographe de la préfecture de Carcassonne. Il consulta, sous mes yeux, la chronique des prieurs de Prouille, et la chose se trouva vraie.

pagnant le cadavre de Simon de Montfort. Le triomphe roman fut donc la ruine momentanée de l'ordre dominicain. Il se réfugia en France, sous la protection de Blanche de Castille, et en Italie, sous le patronage du vieux cardinal Ugolin ; l'une disciple royale et l'autre l'ami théocratique de Dominique, et qui tinrent ses moines en réserve pour étendre sur Toulouse les conquêtes du Saint-Siége et de la France. Ce fut un temps d'expectative, de préparation pénible, et d'obscurcissement réel. L'œuvre de Dominique fut négligée des princes, et Dominique lui-même oublié par ses disciples dans son tombeau.

Il reposait depuis douze ans dans le couvent de Saint-Dominique à Bologne. Mais le monastère avait été reconstruit, et le monument renfermé dans la basilique, se trouvait maintenant en dehors, et perdu dans les gravois. La ronce croissait, la pluie tombait, le vent sifflait sur le sépulcre, qui malgré cet abandon, ne cessait pas, selon la légende, de faire des miracles [1]. Mais l'heure approchait où Dominique allait sortir de son éclipse, comme un astre, et entraîner son ordre dans sa gloire. Le cardinal Ugolin, sous le nom de Grégoire IX, était monté sur le trône pontifical. (1227) La reine Blanche de Castille avait repris, au nom de la France, la croisade de Montfort, contre Toulouse. Grégoire et Blanche étaient unis par le cardinal de Saint-Ange, légat du Pape, amant de la reine. Ils

1. Dominique fesait des miracles, de son vivant, et il ressucita, entr'autres, un certain cardinal Napoléon tué d'une chute de cheval.

l'étaient encore plus par l'intérêt royal et sacerdotal. L'hérésie était la nationalité romane ; il fallait exterminer, dans les Albigeois, les hérétiques et les citoyens. Les évêques, trop indépendants de Rome, et attachés au grandes familles méridionales, ne menaient pas l'Inquisition avec assez de vigueur. Il fallait en investir un ordre qui fut tout entier entre les mains du Pape. Grégoire IX, se ressouvint de l'ordre dominicain né de la croisade, et de la promesse qu'il avait faite à Dominique. Dominique mourant avait prophétisé à Ugolin son élévation prochaine au trône sacerdotal. Ugolin, avait promis à son ami, de le faire monter, incarné dans son ordre, sur les marches du Saint-Siége, et de glorifier sa mémoire jusque dans le ciel. C'est l'apothéose de l'Inquisition elle-même assise avec son patriarche, sur les degrés du trône même de Dieu. Grégoire IX voulut manifester au monde la sainteté de Dominique. Les princes de l'Église, les laïques, les abbés, les députations de tous les ordres monastiques furent convoqués à Bologne. On procéda dans la plus grande pompe, à l'ouverture du tombeau. Dès que la pierre fut enlevée, il s'en exhala, dit la légende, un parfum plus suave et plus pur que celui des roses et des violettes[1]. C'était le parfum de sa sainteté, le beaume

1. Le père Lacordaire : *Vie de saint Dominique.* M. E. Caro : *saint Dominique et les Dominicains.* L'auteur de l'*Idée de Dieu* est un élégant et noble esprit. Mais il a débuté sous les auspices du P. Lacordaire. Il a résumé son roman de saint Dominique. Il s'est uni de cœur au rétablissement de l'ordre dominicain. Que dirons-nous à cela ? Ces mots de l'apôtre : *Caro concupiscit adversus spiritum.* Galat. v. 17.

de son âme céleste, l'exhalation même de la vertu de Dieu. On n'eut plus qu'à consacrer sur la terre une glorification déjà visiblement accomplie dans le ciel. On tira ces reliques de son indigne tombeau, et on les transporta dans un sépulcre magnifique, que la théocratie romaine a fait décorer de siècle en siècle, et notamment par le superbe et biblique ciseau de Michel-Ange [1].

Grégoire IX, le pontife qui donnait à l'Inquisition et à la Papauté, sa forme suprême, était le cousin d'Innocent III et l'ami de Dominique. Au double génie de ce pape et de ce moine, son grand âge ajoutait une majesté sombre et fantastique. Vieillard presque centenaire, il avait l'impétueuse, l'infatigable activité du temps, et l'impitoyable et hautaine inflexibilité du trépas. Ce squelette, couronné de la thiare, semblait une ossification de la mort, dirigeant de son siége immobile, du sein de la ville du passé, les destinées du monde, et poussant de sa houlette funèbre, qui s'allongeait sinistrement en faulx tranchante ou en étincelante foudre, le genre humain, troupeau à demi dévoré, vers le sépulcre. Grégoire fut la personnification la plus terrible de la théocratie romaine [2]. Absorbant lentement, mais irrésistiblement tous les pouvoirs des évêques, l'évêque universel ne pouvait sans inconséquence leur laisser cette juridiction souveraine. D'ailleurs ces évêques avaient une patrie, une famille terrestre ; ils avaient des parents, des

1. M. Taine, voyage en Italie.
2. F. B. de Cavalleriis, Pontificum romanorum effigies

amis, des cliens; ils étaient hommes encore; des moines ne l'étaient plus ou ne devaient plus l'être. *Perinde ac cadaver.* A cette papauté monastique, il fallait une justice monastique; à la papauté une et unique, il fallait un tribunal unique, uniforme, universel. Le Pape imprimait à l'Inquisition, toujours dans ses mains, une vigueur, une promptitude, une rapidité de Dieu. Il pouvait, d'un signe, mettre en jugement peuples, évêques, rois : tribunal terrible qui devait menacer, dominer la papauté elle-même.

Jourdain de Saxe [1], venait de succéder comme général de l'Ordre à Mathieu de France, successeur immédiat de Dominique. Mathieu représente l'hégire dominicaine, la dispersion, l'abaissement et la formation obscure. Jourdain figure le relèvement soudain, éclatant, l'ascension dominatrice au siége judicial du monde. Sous ce troisième chef, dix ans après la mort du fondateur, l'Europe était divisée en douze provinces. De ce nombre, l'Occitanienne, origine de l'Inquisition et sa première proie. Jusque là les Dominicains s'étaient appelés, *Frères de la Vierge.* Grégoire IX, leur donna le nom de *Prédicateurs,* qu'affectait saint Dominique, et plus expressif de leur destination originelle : la prédication dont ils devaient avoir le monopole universel. La bulle qui les investit de l'office de l'Inquisition est du mois d'avril 1233. Le pontife les recommande à tous les prélats, comtes, vicomtes, barons, sénéchaux, et notamment aux comtes de Toulouse et

1. Frère de Simon de Saxe, croisé tué au Pujol (1213) près Toulouse. Guil. de Puil., chap. 20.

de Foix. La France venait d'abattre le midi épuisé de sang ; elle l'avait enchaîné par le traité de Paris elle le livrait, ainsi garrotté, et comme un patient qui va être supplicié, aux tortures de la théocratie romaine.

Les dominicains étaient à leur poste : ils étaient revenus avec l'ost de France; ils étaient imposés par la conquête; peut-être étaient-ils déjà rentrés à la sourdine par la tolérance du comte de Toulouse. C'est ainsi que privés de la maison Cellani, ils se construisaient un magnifique cloître, dont Dominique avait lui-même tracé le plan, au cœur de la ville, dans la rue Saint-Rome. Des tribunaux furent aussitôt érigés dans les trois grands centres hérétiques, Albi, Carcassonne et Toulouse. A Carcassonne, l'inquisition s'établit entre l'évêché et le château, dans les tours qui dominent la porte Tolosane, à l'occident[1]. A Toulouse, les premiers inquisiteurs furent les frères Guilhem Arnaud et Pierre Cellani. Le père de Cellani avait été l'hôte de Dominique. Sa maison fut le berceau de l'Inquisition. Depuis l'hégire l'ordre s'était transféré dans la rue Saint-Rome. Mais Pierre Cellani et l'Inquisition revendiquèrent sans doute leur commun berceau qui leur fut rendu et qui demeura le siége perpétuel du tribunal. Adossée au mur antique de la ville baigné par la Garonne, cette maison faisait face au château narbonnais, résidence héréditaire des comtes, alors occupée par un sénéchal capétien. L'Inquisition, odieuse à tous les citoyens, se réfu-

1. M. Cros-Mairevielle, Viollet Leduc.

giait à l'ombre de la forteresse, et sous les balistes du roi de France.

Le portail du palais de l'Inquisition existe encore, mais reconstruit au XVIe siècle. L'architecte a inscrit, dans le triangle de son fronton lugûbre, une idylle de pierre. Des lis vierges, des palmes glorieuses, un rameau d'olivier pacifique, au bec d'une colombe, symbole de l'Inquisition, oiseau du déluge calmant de son aile sereine et de son amoureux soupir, les vagues décroissantes de la mer de sang. Parmi ces gracieux emblèmes, serpentaient ces deux mots latins : *Domus inquisitionis*. Le temps, indigné sans doute de cette barbare ironie, a passé brutalement sa main sur ces sculptures bucoliques et revêtu cette façade sinistre d'un vague et sombre mystère plus conforme aux scènes d'effroi et aux drames d'horreur perdus dans l'ombre impénétrable de ses murs. On y voyait encore un Christ en croix : à sa droite Dominique de Guzman, à sa gauche Pierre de Vérone, encadrés dans les guirlandes d'Éden. Derrière cet élégant portail, une espèce de porche d'étable, conduit à une église qui se dérobe comme une coupable dans le massif des constructions pour y glorifier furtivement, dans de fades tableaux, les tragiques miracles de son patriarche. On montre encore à droite, dans l'ignoble corridor la sombre cellule de Dominique. Mais on ne trouve plus dans le jardin le figuier planté, dit-on, par le saint et réputé miraculeux parce qu'il renaissait toujours de son tronc éternel. On ne dit pas si les fruits en étaient rouges comme le sang ou pâles comme les larmes, seule rosée qui en ait humecté les racines

pendant des siècles. ***Terribilis est iste locus***[1]. Là, siégeait le sinistre tribunal; là, se dressait l'arsenal des tourments; et non loin de là (un nom de rue l'atteste encore), se creusaient les sépulcres vivants des ***Immurats***. Toulouse indépendante et cathare avait peu de prisons; il fallut en construire de nouvelles, de nombreuses, d'immenses pour Toulouse asservie et romaine. Le comte Ramon fut contraint de creuser ces abîmes, et de voir ses vieux serviteurs les défenseurs fidèles de sa dynastie, et les héros de la patrie méridionale, traînés comme des brigands, aux tortures et à la mort[2].

V

PREMIERS ACTES DES INQUISITEURS A NARBONNE, ALBI, CORDES.

Grégoire IX, inaugura, par la canonisation de Dominique, l'exercice de l'inquisition dominicaine

1. Inscription du palais de l'Inquisition de Valladolid.

2. La maison de Cellani, berceau de l'Inquisition est, aujourd'hui un couvent de religieuses nommées, je crois, les *Sœurs réparatrices* du Saint Sacrement. Elle a perdu, depuis que ces pages sont écrites, son mystérieux portail symbolique. Mais l'idylle sculpturale, s'est *faite chair* et s'épanouit vivante à l'ombre du cloître. Rien de plus charmant que ce chœur de nonnes évoluant devant l'autel, en longues robes traînantes plus blanches que les lis, avec leur scapulaire bleu de ciel ondulant sur leur tunique de neige, et leur cœur d'or flamboyant sur leur poitrine comme un soleil. Ces douces vierges, semblables aux abeilles de Timna, font, peut-être à leur insu, leur miel monastique, dans la caverne d'épouvante, et dans le cadavre même du monstre qui dévorait Toulouse au XIIIe siècle.

(1233). Il résolut d'associer à ses faveurs le comte de Toulouse. Il prit l'infortuné prince par la piété filiale. Ramon-le-Vieux, mort depuis douze ans, n'avait pas encore de tombeau. Le pape lui fit entrevoir cette sépulture comme le salaire de son concours à l'extermination des Albigeois. Ainsi le malheureux comte consentit à la mort de ses sujets pour donner aux os paternels l'abri d'un sépulcre. Encore n'obtinrent-ils jamais ces honneurs funèbres. Et quel temps choisit Grégoire IX? Le plus affreux hiver. L'hiver tua les semences. La gelée produisit la famine. Les hommes broutaient l'herbe comme les bêtes. La famine engendra une mortalité immense. On jetait, par jour, dans la même fosse, jusqu'à cent cadavres[1]. C'est au milieu de ce désespoir que, pour y mettre le comble, le pontife romain démusela l'inquisition.

Le comte de Toulouse, Jehan de Burnin, archevêque de Vienne, nouveau *légat du siége apostolique dans les pays albigeois*, Gilles de Flageac, commissaire du roi de France qui venait de négocier le mariage du jeune monarque avec Marguerite de Provence, le sénéchal de Carcassonne, les évêques et les barons du Midi tinrent un parlement dans le cloître de Saint-Étienne. L'évêque de Toulouse, rédigea l'édit inquisitorial, et les hommes du pape et du roi en imposèrent au prince l'odieuse promulgation (18 fév. 1234). Douze jours après l'édit fut confirmé par un concile tenu à Narbonne (2 avril). Mais auparavant on dut le soumettre à l'appro-

1. Gestes glorieux des Français (1233 et 34).

bation du monarque et à la sanction du pontife. Blanche de Castille mande auprès d'elle les comtes de Toulouse et de Provence. Elle leur ordonne de cesser leur guerre. Elle avait besoin de la paix pour déchaîner les fureurs de l'Inquisition. Puis elle conclut le mariage du jeune roi Louis avec Marguerite infante de Provence. Marguerite était fille de Ramon Bérenger, cousin-germain du roi d'Aragon, et de Béatrix de Savoie, célèbre par sa beauté, et dont le valeureux Gui de Cavaillon était le chevalier et le troubadour. L'infante qui paraît avoir hérité des grâces de sa mère, se rendit en France, en vraie princesse romane accompagnée de six ménestrels. Marguerite de Provence trouva à la cour Joana de Toulouse. Par ses deux brus Blanche rattachait à la monarchie Toulouse et Marseille, presque tout le midi des Alpes à l'Océan. Les noces royales se célébrèrent à Sens. On sait le prix des festins et des tournois; on connaît les gages des ménestrels[1]; les poëtes de cour ne manquèrent pas de chanter dans leurs épithalames la félicité de la Provence, l'âge d'or de l'Aquitaine, unie au trône *Lilial*, idylles mensongères, sacrilèges élégies répétées par les historiographes de la monarchie. Le mariage de Saint-Louis et la fête de saint Dominique sont les deux dates de l'Inquisition, et pendant que le roi des lis de France épousait la fleur de Provence et d'Aragon, les bûchers albigeois, ces feux de joie de la conquête, flambaient et flamboyaient sur

1. Comptes du mariage de Marguerite de Provence. Du Cange, *Obs. sur l'hist. de Saint-Louis*. Pour six troubadours venus avec la reine : 40 l., 4,493 f. 35 c.

tout l'horizon pyrénéen[1]. Le cor du héraut du comte sonnait sinistrement dans Toulouse :

« Nous ordonnons, disait le prince, que les meurtriers des délateurs et pourchasseurs des hérétiques soient activement recherchés. Les habitants des lieux payeront, pour chaque hérétique, à l'homme qui l'arrêtera sur leur territoire, un marc d'argent. On détruira les maisons où sera trouvé un hérétique vivant ou mort, et celles où ils auront prêché du consentement du maître, et ses biens seront confisqués. Les biens de tous les hérétiques, présents ou futurs, seront confisqués au préjudice de leurs héritiers, et leurs maisons seront rasées. Ceux qui s'opposeront aux *Inquisiteurs* ou qui ne les seconderont pas, verront aussi leurs biens confisqués, et subiront un châtiment corporel. Les hérétiques *revêtus*, seront également privés de leurs biens, lors même qu'ils auraient renoncé à l'hérésie à moins qu'ils ne produisent des titres de leur réconciliation. Encourront la même peine, les anciens hérétiques qui, après leur abjuration, cacheront les deux croix cousues par ordre de l'évêque, sur leur poitrine.— Enfin le déplorable prince prend sous sa protection les ordres monastiques, et notamment l'ordre de Cîteaux, l'exterminateur de sa race et de son peuple. Il commande qu'on fasse une chasse à mort aux *Faidits* qu'il flétrit du nom de routiers et qu'il assimile aux brigands. Hélas, ces brigands, ces vagabonds, ce sont les derniers serviteurs de sa maison, les derniers défenseurs de la patrie romane, qui, pour leur héroïque fidélité, expulsés de leurs

1. Guilh. de Puil. ch. 42.

manoirs paternels, n'ont d'abri, que l'ombrage des bois et la voûte du ciel. Ce dernier article comprenait en masse les proscrits de Montségur.

Tel fut le programme de l'Inquisition, et le signal de cette chasse aux Amis de Dieu. Aussitôt, de Toulouse, de Carcassonne et d'Albi, siéges du terrible tribunal, avec ses décrets et ses agents, l'épouvante passa comme un nuage sur le Midi. Les Pyrénées en frissonnèrent, le soleil en devint pâle, le ciel et la terre s'associaient aux douleurs de l'humanité[1]. On investit les villages; on envahit les maisons, les bercails; on fouille les caves, les cavernes, les forêts; on redemande aux sépulcres les ossements; on corrompt, on fait mentir la mort. On ameute, après les fugitifs, comme des chiens affamés, les passions les plus abjectes et les plus féroces, les cupidités, les fanatismes, les envies, les haines implacables, les impitoyables peurs, multipliées dans une guerre plus que civile d'un quart de siècle. Alors on vit, comme aux plus mauvais jours de Rome impériale, le fils trahir son vieux père, la fille livrer sa vieille mère, les parents oublier le fruit de leurs entrailles. Une religion dénaturée dénouait tous les liens de la nature. Les inquisiteurs, dans leurs interrogatoires s'abandonnaient aux caprices les plus fantasques d'une subtilité savante et barbare. A l'un, ils offrent un aliment, et sur l'acceptation ou le refus de l'accusé, ils le déclarent catholique ou cathare : une

1. Il y eut des tremblements de terre, et deux éclipses de soleil (1237) que l'on ne manqua pas de prendre pour des signes de la colère de Dieu.

goutte de lait repoussée envoie à la mort. A l'autre, ils présentent un coq ou un ramier vivant et l'on verse le sang d'un homme qui n'a pas voulu répandre le sang d'un oiseau. A un troisième, ils posent le dilemme suivant non moins indécent que captieux. — Par le pouvoir de qui la femme engendre-t-elle, est-ce par le pouvoir de l'homme ou par la vertu de Dieu. Si le suspect répondait que c'est par le pouvoir de l'homme, tu vois bien, s'écriait le moine farouche, que tu es hérétique, car les cathares prétendent que l'homme est engendré par l'homme et par le diable ! Si l'inculpé, tremblant et troublé, se reprenait en disant que c'est par la vertu de Dieu : Donc, ajoutait le dominicain terrible, tu prétend que Dieu couche avec les femmes : Va, tu n'es qu'un abominable hérétique. Et l'effroyable dilemme refermait sa double serre sur l'infortuné devenu inexorablement la proie de ce tragique sophiste[1].

Les consuls, défenseurs de la liberté et de l'humanité contre les inquisiteurs, s'efforcèrent de calmer d'abord l'effroi, puis la fureur des populations. Ils firent courir de bourg en bourg le mot d'ordre de n'opposer que le silence et la dénégation aux longs et captieux interrogatoires des dominicains. Aussi ces terribles juges, en arrivant dans les communes, furent-ils étonnés d'en trouver les habitants concertés et silencieux. Ils ne purent rien obtenir des citoyens de Castelnaudari. Ils ne furent pas plus heureux, a ce qu'il semble, à Carcassonne. Ils avaient notamment cité à leur tribunal les *Fils d'Impéria*, héritiers des deux puissantes maisons romanes

1. Ménard, 174. Consul. Narb. Consulib. Nem.

d'Aniort et de Laurac[1]. Le légat avait dépêché le plus subtil et le plus retors de ses inquisiteurs, le frère Guilhem Arnauld pour envelopper dans ses filets ces fiers seigneurs pyrénéens. Le roi convoitait leurs châteaux des sources de l'Aude pour placer des garnisons françaises sur cette frontière catalane. Ils étaient accusés du meurtre du sénéchal André de Chauvet. Les fils étaient, disait-on, *croyants*, et leur mère *diaconesse* de l'Église du Paraclet. A ce redoutable appel, la vieille Esclarmonde de Laurac, matrone hautaine, irritée, encore toute endolorie, après vingt ans, du sort tragique de sa sœur Geralda de Lavaur et de son frère Améric de Montréal, descendit à Carcassonne, comme une Cornélie féodale, escortée de ses quatre fils, Othon, Gérald, Guilhem et Ramon d'Aniort. Le frère Arnauld ne put arracher que d'insignifiants aveux de ces rusés chefs des montagnes. Le moine, furieux, crut se dédommager sur la vieille Esclarmonde qu'il supposait être une parfaite cathare. Pour la convaincre, il fit apporter des viandes et lui ordonna d'en manger, la dévorant elle-même de son regard d'oiseau de proie. Esclarmonde en mangea : on crut que c'était par crainte de la mort : c'est peu probable quand on connait sa fierté. Quoi qu'il en soit, le farouche Arnauld dut, pour cette fois, relâcher les nobles enfants d'Impéria, mais pour les ressaisir bientôt, car leurs châteaux de Cerdagne étaient nécessaires au roi de France[2].

Ce système de déguisement et de dénégation ta-

1. Doat, Inq. de Carcas.
2. Guilh. de Puil. — Percin — Martène.

cite convenait peu au naturel impétueux des méridionaux. Ils furent tirés de leur modération par les violences des inquisiteurs ; leur indignation éclata en menaces, en émeutes, en troubles orageux. Le concile de Narbonne publia l'édit. Les citoyens du Bourg de Narbonne s'étaient unis par une espèce de fédération civique, appelée, d'après une tradition grecque, du doux nom d'*Amistança*. C'était évidemment une ligue du parti roman, populaire, contre la cité féodale ; national contre le vicomte dévoué à la France; cathare contre l'archevêque promoteur fougueux de la croisade, et le sombre représentant de la théocratie romaine. Ramon de Villerouge, tribun de l'*Amistança* narbonnaise, s'appuyait sur Olivier de Termes, le puissant faidit des Corbières. Narbonne avait pour inquisiteur Francisco Ferrer, prieur des dominicains[1]. Ce moine catalan, sans motif, sans examen, sans jugement, confisquait, incarcerait, torturait, tuait même dans l'ombre des cachots. Les consuls, organes des lois et représentants de l'humanité, refusèrent leurs concours à ces barbaries sauvages. Les citoyens ne manifestèrent leur mécontentement que par des murmures tant que l'Inquisiteur n'attaqua pas l'*Amistança*. Mais un jour Ferrer vint luimême, à la tête de ses sicaires, arrêter un membre de la confrérie, le chevalier Ramon d'Argens. Le peuple arrache son *ami* de leurs mains en poussant des cris de mort. L'Inquisiteur excommunie les insurgés. L'archevêque et le vicomte arrivent et

1. Catel, mem., p. 603.

réclament le baron patriote. Les bourgeois jettent leurs capes, et tirant leurs dagues, s'élancent en vociférant : *A lor ! à lor ! aucis ! aucis !* (A eux, à eux, tue, tue !) Le vicomte, le prélat, l'Inquisiteur se retranchent dans leurs tours. L'archevêque interdit le Bourg. Le Bourg est déclaré hérétique. Les bourgeois envahissent la cité, dévastent le palais de l'Inquisition, bannissent l'archevêque, et ne gardent que le vicomte, d'origine romane. La cité rappelle le prélat et combat contre le Bourg, et pendant deux ans la guerre civile ensanglante Narbonne. Les consuls en appellent au Saint-Siége et se chargent de ramener le peuple si le pontife lève l'excommunication[1].Rome hautaine repousse leur sage médiation ; alors ils s'adressent au roi de France. Le monarque, désireux d'éteindre une insurrection qui pouvait gagner toutes les cités du midi, s'empressa de pacifier Narbonne, de concert avec le comte Ramon VII. Les deux princes commirent à cet effet, le roi son sénéchal de Carcassonne, Jehan de Fricamps, et le comte Pons de Villeneuve, son sénéchal de Toulouse. Les sénéchaux et les consuls, après bien des négociations, s'abouchèrent au château de Carcassonne. Au nom du roi de France, Jehan de Fricamps, condamna la cité de Narbonne à réparer les dommages du Bourg ; mais il abolit l'*Amistança* populaire et bannit ses chefs en les envoyant combattre les infidèles d'Espagne et d'Orient. Il est probable que Villerouge et ses compagnons n'allèrent pas si loin, et que pour guerroyer

1. Percin, *Monum.* nov. Tol., p. 52.

contre les barbares, ils n'eurent qu'à se joindre à l'héroïque proscrit Olivier, dans les forêts du Termenez. Chose remarquable, Pons de Villeneuve, l'un des médiateurs de cette paix, et les chevaliers invoqués comme témoins, Ugo de Festa, Isarn et Garsia de Fanjaus, Arnauld et Ferrand de Laure étaient albigeois [1] (sept. 1236). Les seigneurs romans, par horreur de l'inquisition, se rapprochaient du roi de France, qui les employait à la pacification du Midi.

Pendant que Ferrer bouleverse Narbonne, les inquisiteurs Guilhem Pélissa et Arnauld Catala remplissent de trouble et d'effroi les murs d'Albi. Albi est une ville ibère. Son nom vient de son fleuve et de ses eaux (Alba), de sorte qu'Albigeois signifie proprement Aquitain [2]. Les romains traduisirent son nom par *aurore* et lui supposèrent une origine héliaque. De là, son temple d'Apollon consacré plus tard à Cécile, la muse évangélique, l'harmonieuse Égyptienne. Le culte du Soleil se transforma d'abord en christianisme, et, s'idéalisant toujours, s'épanouit au moyen âge dans le Paraclet. L'histoire religieuse d'Albi est symboliquement exprimée dans son écusson : c'est d'abord le soleil et la lune, son origine sidérale, puis la croix romaine gardée par le lion de Montfort, enfin les tours de la Conquête, forteresses de l'évêque et du roi de France. La cité

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr., p. 410.

2. Alba, aqua ; Albia, aquosa ; Albigesium, Aquitania ; Albigesii, Aquitani. Les Albigeois sont effectivement les derniers Aquitains.

de l'Aurore devint la métropole du culte de la lumière dans l'Aquitaine. Mais la croisade la dévasta et l'obscurcit de son tourbillon, et saint Dominique, le Montfort de la prédication, établit, de l'autre côté du Tarn, un camp monastique pour la tenir en échec, dans le château de l'Escure; ville, comme son nom l'indique, d'origine basque, et construite sur la rive droite du Tarn, à l'endroit où le fleuve, étranglé entre deux rochers, bondit en écumant, ce qu'exprime le nom cantabre de ce Rapide, *le Saut de Sabo* [1]. Cette succursale de Prouille fut le séminaire des inquisiteurs de l'Albigeois. Grégoire IX installa le redoutable tribunal dans la métropole johannite. Il en établit le siége, à l'ombre des tours de l'évêque, dans la forteresse épiscopale, contiguë à la cathédrale (revêtue elle-même de sa carapace militaire) et séparée par un fossé profond de l'indocile et orageuse cité. Arnaud Catala et Guilhem Pélissa citent à leur barre les disciples du Paraclet. Trois parfaits, Pierre del Pech-Perdut, Pierre de Bon-Mancip et le chevalier Arnaud Griffi, furent candamnés au bûcher. Douze croyants furent bannis temporairement et envoyés, pour s'y perdre, dans les guerres musulmanes d'Espagne et de Palestine [2].

Mais après les vivants ils réclament encore les morts. C'était le jeudi après la Pentecôte (1234). L'évêque Durand tenait un synode dans la basilique de Sainte-Cécile. L'inquisiteur voulut apparemment inaugurer cette solennité par une exhumation

1. Sava et Ava eau.—Escure : Vria, source, Esc. basque.
2. Percin, *Monum*. p. 48.

de cadavres. Il ordonne au bayle de l'évêque de déterrer les os d'une hérétique nommée Tesseyre. Le bayle objecte l'irritation populaire qui, chose bizarre, a pu laisser brûler les vivants, mais qui ne permettrait pas d'exhumer les morts. Catala, au-dessus de ce préjugé funéraire, se rend aussitôt, suivi de quelques prêtres, au cimetière de Saint-Étienne, situé sur la hauteur et au levant de l'évêché. Armé d'une bêche, et pour donner l'exemple, il creuse lui-même la tombe cathare. Après quelques coups, laissant achever le reste aux gens de l'évêque, il revient dans la cathédrale, promettant au synode le parfum d'une combustion d'ossements humains. A peine s'était-il assis, qu'il voit accourir en désordre les fossoyeurs effarés et haletants. La foule a voulu les mettre en lambeaux et les enterrer vivants dans la tombe profanée. L'inquisiteur furieux sort, et marchant à leur tête, les reconduit au cimetière envahi par le peuple tumultueux. A son aspect, une clameur menaçante s'élève comme un rugissement de la conscience humaine blessée dans son sentiment le plus sacré. « Qu'il sorte de la ville, le traître! Mais non, il n'est pas digne de vivre! Il faut qu'il meure! Au Tarn, au Tarn! » Catala, saisi, renversé, foulé aux pieds, est traîné vers le fleuve[1]. Le peuple l'eût jeté dans les flots, sans la clémente et généreuse entremise des consuls. L'inquisiteur rentre dans la cathédrale, s'élance vers la chaire, et là, poudreux, meurtri, horrible et superbe, fulmine l'excommunication sur Albi. On tâche de

1. Ibid. *Martyr. Aven.* ch. II.

calmer son ressentiment. « Mon injure, répond le moine subtilement implacable, je l'oublierai volontiers; mais je ne puis ni ne dois oublier l'injure de l'Église et du pontife romain. » Il dut se laisser pourtant fléchir par l'évêque, dont l'intervention pacifique assoupit l'orageux frémissement de la cité[1].

Pélisse et Catala, ou deux de leurs collègues inconnus, ne tardèrent pas à recevoir le châtiment mérité de leur fanatisme barbare. Le comte Ramon VII, pour réparer les ravages de la croisade, avait fait construire plusieurs cités, et de ce nombre, entre le Tarn et l'Aveyron, une ville favorite qu'il nomma Cordoue, comme on trouve dans les environs Valence et Pampelune, en souvenir de l'Espagne, antique berceau des races ibéro-romanes. Un château, percé de deux portes et flanqué de trois tours, hérissa, de son enceinte crénelée, le sommet d'un monticule de terre conique dont les toits, qui bientôt en dentelèrent les abruptes déclivités, imitaient au moyen âge les écailles d'une gigantesque pomme de pin. En dehors de la forteresse s'éleva une maison de chasse d'une suprême élégance gothique, et toute sculptée de chiens, de faucons, de piqueurs donnant du cor, et poursuivant les cerfs et les sangliers effarés, images en pierre des délassements que le prince espérait trouver dans ces lieux sauvages. D'autres seigneurs albigeois vinrent y grouper leurs demeures féodales, au-dessous desquelles se pressèrent les huttes des faidits expulsés des villes à demi détruites de la Guépie, de Cahuzac et

1. Martène, t. I, p. 985.

du fort Saint-Marcel, célèbre par sa résistance héroïque. Le comte concéda paternellement à ces victimes de la croisade les libertés les plus étendues, même celle de chasser le gibier de ses forêts. Cordoue était évidemment une arche cathare, un refuge de déshérités, un abri après la tempête. La pensée de son fondateur rayonne sur l'écusson qu'il lui donna : la porte féodale surmontée de ses trois tours, marquée de la croix de Toulouse, avec cette légende : *Pro Christo*. Plus tard, le roi de France ajouta : *et pro rege*, avec son symbole de servitude, la fleur de lys capétienne[1].

La jeune Cordoue romane, cinq ans après sa naissance, était déjà tellement forte et guerrière qu'assiégée par Imbert de Beaujeu, elle repoussa le sénéchal français. Mais victorieuse par les armes, elle fut vaincue par les traités, et livrée à la paix de Paris. La reine Blanche qui stipula la destruction de la Guépie et d'anciennes cités albigeoises, exigea la conservation de Cordoue, et, pendant dix ans, l'occupation de ses tours par des hommes d'outre-Loire. Le château reçut donc un capitaine français qui tendant la main à l'évêque d'Albi, aux deux Montforts de Lombers et de Castres, complétait la ligne des campements de la croisade et de la monarchie. Mais au-dessous du donjon royal, la montagne tordait à ses flancs deux ou trois zones circulaires de faubourgs séparés par les spirales crénelées de leurs fortifications où pullulait une population d'anciens faidits des bois. La colo-

1. Compaïre, *armes de Cordes*. Mérimée, *voyage dans le Midi*, maison de chasse de Ramon VII.

nie, agricole en même temps qu'industrielle, cultivait les chanvres dans les plaines qu'arrose le Saret, les rouissait dans les eaux de ce gave, et les filait et les tissait dans ses murs devenus une vaste manufacture de toiles. Le catharisme soumit cette population d'ouvriers à sa discipline ascetique et transforma cette immense tisseranderie en un séminaire immense de prédication et de propagande, dirigé par un tisseur suprême, le parfait Sicard Figueyras, parent d'un populaire et tragique troubadour de Toulouse. Les inquisiteurs d'Albi éventèrent, au parfum de son miel, cette ruche d'abeilles johannites. Ils se présentent aux portes de la cité; ils s'engagent dans le tortueux dédale de ses ruelles en cascades; ils menacent de brûler les vivants et d'exhumer les morts[1]. Ces ouvriers, furieux, naguère proscrits dans les bois, échappés aux incendies de leurs villages et aux destructions de la croisade, arrachent ces moines aux mains des soldats français et massacrent ces prédicateurs du grand massacre. Il les jettent dans un puits, lambeaux sanglants, vivants cadavres. Le roi exigea sans doute du comte le châtiment des meurtriers. La maison d'Elva, séminaire de tisseurs, resta détruite. Les élèves se dispersèrent dans les forêts; Sicard leur maître se retira probablement au camp d'Hautpoul, et l'un des chefs de l'émeute Imbert de Salas, gagna le refuge lointain de Montségur[2]; Beaucoup furent attachés aux gibets, et

1. Percin, monum. cont. Tol.
2. Doat. XXII. Imb. de Salas, gendre de Berenger de Lavelanet.

c'est peut-être pour avoir filé le chanvre de son supplice, et tissé le linceul de son sépulcre, que la jeune cité martyre entendit la bouche railleuse des Français, ennemie de la pitié autant que de l'euphonie romane, mutiler jusqu'à son nom mélodieux de Cordua et lui infliger, comme un stigmate, le nom flétrissant de Cordes qu'elle porte aujourd'hui.

VI

TROUBLES ET SUPLICES DANS TOULOUSE.

A Toulouse le tumulte fut presque une révolution [1]. On célébrait, dans l'église des Frères-Prêcheurs de la rue Saint-Rome, le premier anniversaire de la canonisation de Saint-Dominique, (Avril 1234). Ramon du Falgar officia pontificalement. Après la messe, il passa de la basilique dans le cloître : l'évêque devait dîner avec la communauté dominicaine. Ils allaient se mettre à table, quand le frère Pons de Saint-Gilles, prieur du monastère fut averti que des ministres hérétiques étaient attendus auprès d'une vieille femme agonisante dans la rue Lameth. La moribonde était belle-mère d'un certain Peytavi, agent principal de l'église du Paraclet de Toulouse, et membre d'une famille qui avait produit plusieurs diacres albigeois. Trente ans auparavant, un autre Peytavi prêchait publiquement dans son logis de la rue de l'Orme-

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. des addit., p. 103.

Sec [1]. Vers ce temps-là même, la diaconesse Laurença Peytavi évangélisait dans le Lauragais; enfin, un Peytavi encore figurera parmi les combattants de Montségur. L'évêque et le prieur résolurent de frapper cette famille dangereuse, d'un coup éclatant. Laissant leur repas, ils se rendent aussitôt dans la maison indiquée ; ils entrent sans bruit dans la chambre de la malade et se placent en silence à son chevet. Puis, d'un ton plein de tendresse et d'onction, ils commencent les pieux entretiens dont les ministres du Paraclet consolent les mourants. A ces accents affectueux, la vieille femme, accablée d'ailleurs par le mal, prit l'évêque et le prieur pour les diacres attendus. Elle répondait à leurs questions insidieuses, naïvement, avec abandon et dans le sens cathare. « Croyez-vous bien cela, disait paternellement l'évêque, le croyez-vous? — Je le crois, répondait la malade, je parle comme je pense. — Eh bien, vous êtes hérétique, s'écria le prélat, d'une voix tonnante! Renoncez promptement à vos erreurs! Soumettez-vous à l'Église catholique! Je suis votre évêque, l'évêque de Toulouse! »

La mourante demeurant inébranlable, l'évêque l'excommunie, et, sur son commandement, le viguier de la cité la fait traîner au Pré-du-Comte, et jeter, avec son lit même, dans les flammes. C'est ainsi que Ramon du Falgar et Pons de Saint-Gilles dînèrent ce jour-là. Cette cendre humaine fut le sel dont ils assaisonnèrent leur banquet en l'honneur de saint Dominique. On dit que Peytavi, témoin

1. Rég. de l'inq. de Toulouse.

du supplice de sa belle-mère, abjura dans son effroi ainsi qu'Aldric, son *compagnon*. C'est douteux, mais, quoi qu'il en soit, nous trouverons encore un albigeois de ce nom, probablement de sa famille, peut-être lui-même, au nombre des défenseurs de Montségur.

Ramon du Falgar, après cette exécution, rentra paisiblement dans son palais épiscopal. Mais le frère Pons de Saint-Gilles s'élança dans la chaire, et se tournant vers les quatre vents du ciel, il s'écria d'un ton solennel et menaçant : « Au nom de Dieu et de son serviteur saint Dominique, je défie dès maintenant les hérétiques et leurs défenseurs ! Je conjure les catholiques de déposer toute crainte et de rendre courageusement témoignage à la vérité; car j'atteste Dieu qu'avant huit jours un secours extraordinaire viendra renforcer les inquisiteurs, et leur ouvrira, pour pénétrer dans les retraites les plus cachées de l'hérésie, une porte qui ne se fermera plus ! » L'inquisiteur attendait peut-être quelque nouveau décret du Vatican, soutenu par quelque corps d'archers de la reine Blanche, destinés à relever le courage des catholiques évidemment en minorité dans Toulouse. Après ce mystérieux défi, le frère Pons de Saint-Gilles fit conduire au bûcher Arnauld Sans, maréchal ferrant de la rue Croix-Baragnon, un client et un disciple de la grande maison capitulaire et johannite des Varagnes[1], et parent sans doute du diacre Ra-

1. Et des Roaïx, car la rue Croix-Baranhon débouche sur la place Roaïx qu'occupait alors le palais où cette grande race consulaire hébergea deux fois les comtes de Toulouse

mon Sans, retiré dans le bois de l'Avéran, entre Bonneville et Avignonet (1236). Sans, marchant au bûcher, pensait moins au supplice qu'à la violation de sa dignité d'homme et de citoyen : « Quelle insulte, disait-il, on fait à moi et à notre ville ! Je suis pourtant un bon chrétien[1] ! »

La plainte républicaine de cet ouvrier émut contre les dominicains l'indignation populaire. Deux autres Amis de Dieu, un pauvre tisserand nommé Joan, et un riche bourgeois, Pierre-Guilhem Delort, furent arrachés par le peuple au viguier et au supplice. Delort se sauva. Joan, ramené dans les prisons, y trouva des cathares de Lavaur, reçut d'eux le *consolament*, et les suivit au bûcher. Le prieur et le viguier, dans une chasse qu'ils font en Lauragais, surprennent sept parfaits, au château de Cassers, de mémoire si tragique. Arnaud Domengé, un faux frère, interrogé dans sa prison, a révélé leur retraite. Transférés à Toulouse, ils marchent à la mort : le traître reçoit, pour prix du sang, la liberté. Mais il ne porta pas loin sa perfidie. En traversant le Lantarais, il reçut son salaire des habitants d'Agassolh. C'est alors que périrent Garsenda de Saint-Andréo du Mas avec sa sœur Galharda ; et Berengère de Gavarret avec sa compagne Aicelina de Hauterive. Ces deux grandes diaconesses, le plus noble sang du Lauragais et du comté de Foix, mères de saints, de héros et de troubadours, furent brûlées à Toulouse. Pendant que Pons de Saint-Gilles terrorisait Tou-

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, liv. XXV, addit., note 8.

louse, d'autres inquisiteurs jetaient l'épouvante et l'horreur dans le Quercy. A Cahors, ils exhumèrent et traînèrent plusieurs cadavres. A Moissac, ils brûlèrent plus de deux cents vivants[1]. L'un d'eux, évadé du bûcher et réfugié dans l'abbaye de Bellaperga, endossa l'habit monastique, et, sous ce déguisement claustral, gagna la Lombardie, où il revêtit de nouveau la robe johannite. Mais Pons de Saint-Gilles et son farouche collègue, l'abbé de Saint-Saturnin, appellent à leur secours, pour dompter les Toulousains désolés et menaçants, les inquisiteurs du Quercy. Le prieur et l'abbé s'adjoignent les dominicains, les franciscains, une armée de moines, de prêtres et d'archers, et commencent une perquisition générale dans la métropole. Ils cernent les quartiers, ferment les rues, fouillent les greniers, les caves, les tombes. Ils traînent un peuple de vivants, un peuple de morts à leur tribunal, et de là, vivants et morts, au bûcher. Le Pré-du-Comte, du matin au soir, fumait d'holocaustes humains. On eût dit la vallée de Hinnon et l'autel de Moloch. Nous avons négligé le nom du viguier qui fut le servile et féroce instrument des inquisiteurs. Il s'appelait Durand de Saint-Bars. Ne serait-il pas un parent de ce Catholica de Barsa, compagnon de saint Dominique? Le couvent de Saint-Rome n'aurait-il pas imposé son satellite à l'infortuné comte? Quoi qu'il en soit, il a choisi sa part avec les dominicains. Qu'il la garde éternellement, et qu'éternellement l'histoire, qui le juge à son tour, l'attache inexora-

1. G. de Puil. ch. 43. — Percin, Mon. p. 48.

blement sur ses bûchers, et torde à son front leurs flammes vengeresses en auréole.

Devant toutes ces barbaries, Toulouse se soulève d'horreur. Ce n'est plus seulement l'indignation tumultueuse du peuple : c'est la révolte intelligente et magnanime des citoyens, des chevaliers, des consuls, du comte. Ramon VII, reconquis par le sentiment humain et le parti roman, destitue son viguier dominicain. Il le remplace par le noble Pierre de Toulouse, issu d'une race capitulaire, d'une branche de la dynastie comtale. Le prince supplie le légat de suspendre les inquisiteurs qui dévorent son peuple comme le pain[1]. Il n'obtient que le renvoi de Cellani. Il est vrai que Cellani était le plus acharné. Il réalisait le proverbe de Salomon : *Quand l'esclave est roi, la terre tremble.* Cellani avait été le valet des comtes. Il portait dans son cœur la double violence de sa vindicative servilité et de son omnipotence théocratique. Cet ancien serf ne pouvait assouvir sa superbe de jeter l'effroi dans le palais où il avait rampé et flatté parmi les chiens du comte. Le légat se contenta d'envoyer Cellani désoler le Quercy. Son départ ne ralentit pas les emportements de son collègue Guilhem Arnauld. Cet inquisiteur cite à sa barre les nobles citoyens, les magnanimes barons qui s'opposaient à ses fureurs, les Roaïx, les Maurand, les Villeneuve, les Varagnes, hommes capitulaires, capitouls peut-être. Ces chevaliers refusent de comparaître devant ce moine : les uns courent aux armes, d'autres se

1. Ibid. — Martène, t. I., p. 992., t. VI., p. 460.

fortifient dans leurs maisons flanquées de tours, d'autres enfin se réfugient sur les rochers de Montségur. Les capitouls, le viguier, prennent hautement la défense de leurs concitoyens : ils somment Arnauld de discontinuer ses poursuites, et sur son refus hautain, l'expulsent de la cité. Les dominicains et les autres ordres monastiques accompagnent processionnellement l'inquisiteur jusqu'à l'extrémité du pont de la Daurade (dont on voit encore une pile informe en briques noircies par le temps, sur le grève de Saint-Cyprien). Les consuls l'attendent à la porte méridionale ; ils renouvellent leur sommation de clémence et d'humanité.[1] Arnauld reste inflexible, et une fois hors des murs de la cité, le moine implacable envoie à Mascaron, prévôt de la cathédrale, l'ordre de citer les citoyens inculpés et récalcitrants, et au prieur Pons de Saint-Gilles, celui de sommer les capitouls de comparaître à Carcassonne, où cet inquisiteur va relever son tribunal à l'ombre des épées du roi de France (5 nov.).

Les intrépides consuls mandent le prieur, le prévôt, les prêtres au Capitole ; ils leur défendent d'obéir au frère Arnauld ; ils ordonnent aux citoyens de rompre avec l'évêque ; ils privent du feu et de l'eau les dominicains, et mettent aux portes de leur cloître les gardes consulaires. Alors la cloche du monastère fait entendre des sons lugubres. Elle convoque les religieux dans la salle du chapitre où les attend le prieur. Pons de Saint-Gilles, ne pouvant martyriser la cité, prend une attitude de martyr.

1. Percin, Mon. — Mart. Aven.

« Frères, leur dit-il, voici l'heure ! Quatre d'entre vous doivent exécuter les ordres du frère Arnauld. La mort sera le prix de leur dévouement. Quels sont ceux qui sont prêts au sacrifice d'une vie passagère, pour en acquérir une éternelle? » — Tous, en signe d'acceptation, se prosternent en silence, confessant leurs péchés, offrant leurs âmes à Dieu. — « Que le Seigneur soit loué, s'écrie le prieur ! Mais relevez-vous ! c'est moi qui choisirai les saints ! que ceux qui resteront ne s'affligent pas ! ils n'en seront pas moins récompensés dans le ciel ! » Quatre sont élus, reçoivent les derniers sacrements et se rendent auprès des capitouls. Ils accomplissent leur message fanatique, et attendent la mort que provoque leur insolente harangue. Les magnanimes consuls, qui ne veulent pas de leur sang, se contentent de l'expulsion totale des dominicains[1]. A la tête de la garde urbaine et revêtus de leurs insignes consulaires, ils se présentent aux portes du couvent de Saint-Rome. Les moines veulent combattre dans ses murs. Mais, après trois sommations, les portes s'ouvrent et quarante religieux sortent, le prieur en tête, précédé de la croix. Ils sortent deux à deux: les derniers s'obstinent à périr dans leur cloître; mais le glaive auquel ils demandent la mort les contraint miséricordieusement de suivre leurs compagnons. Le cortége lugubre ondule dans les étroites et sombres rues de la cité, murmurant le *Credo*, chantant le *Te Deum* et le *Salve Regina*. Il passe le pont, et de Saint-Cyprien, par la porte de Muret,

1. Martène anecd.

se dirige vers Bracavilla, domaine des chanoines de la cathédrale, au confluent de la Garonne et de l'Ariège (6 nov. 1235). De là, par le *chemin Narbonnais*, la voie romaine qui longe le Pech-David (mons dividuus) et le cours de l'Ariége et de l'Ers, ils se dirigent vers Hauterive, Mazères, Fanjaus, Montréal. Quelques jours après, les inquisiteurs, les dominicains, l'évêque, compagnon volontaire de leur exil, se réunirent à Carcassonne, d'où Ramon du Falgar excommunia onze capitouls comme fauteurs des hérétiques (10 nov.). Bientôt arriva, de son côté, l'archevêque de Narbonne avec ses inquisiteurs expulsés de sa métropole. Ils comprirent Ramon VII dans leur anathème et ce prince vit, en un instant, mais d'un assez ferme regard, jaillir de tous les points du ciel, et fondre sur sa tête, une avalanche de tonnerres théocratiques [1].

VII

MARTYRS CATHARES. — EXHUMATION DES MORTS.

En se réfugiant dans l'aire inaccessible de Montségur, les amis de Dieu n'avaient entendu soustraire que le siége de leur sacerdoce, et non le corps sacerdotal à l'inquisition. Ils répondirent au défi de Pons de Saint-Gilles comme à celui de Simon de Montfort, comme à celui de l'évêque d'Osma et de

1. G. de Puil. — Percin. — Martène.

Dominique. Comme sur le sol de la controverse et sur le champ de la guerre, ils apparurent résolûment sur le terrain du martyre. Le sacrifice était naturel aux enfants du Paraclet. Nulle Église ne fut plus amoureuse de la mort. Leurs évêques, leurs diacres, leurs diaconesses accoururent donc de Montségur pour consoler les populations ravagées par le tribunal dominicain. Le vieux et vénérable Guilhabert de Castres descendit lui-même de la Roche sainte et parcourut notamment les châteaux de Ravat, de Lordat, d'Alion, de So, consolant les troupeaux, fortifiant les pasteurs, ravivant le zèle des seigneurs pyrénéens. C'est même dans cette désolation générale que le patriarche effectua l'une de ses plus importantes conquêtes. Guilhabert avait toujours eu de ces étonnantes fortunes qui relèvent les situations les plus désespérées. C'est ainsi qu'en 1204, lors de la grande proscription d'Innocent III, il convertit Esclarmonde de Foix, qui fonda Montségur, et recueillit sur cette cime inexpugnable, la patrie vaincue. C'est ainsi qu'en 1213, après le désastre de Muret, quand tout semblait perdu, il convertit Ermessende de Foix qui, réunissant les exilés dans son château de Castelbon, forma, derrière les Pyrénées, ce camp célèbre de faidits, d'où sortit la délivrance et la victoire. Et maintenant il crut avoir sauvé une troisième fois la cause romane en convertissant Loup de Foix, le Bayard des guerres romanes [1]. Cette conversion illustre eut lieu dans la grotte d'Ornolac. L'évêque

1. Doat., XXIII, p. 120.

et le chevalier montèrent ce chaos de rocs écroulés qui, des bords de l'Ariége, conduit, par des sentiers en zigzac, jusqu'à la bouche de la caverne qui s'ouvre à mi-hauteur de la montagne, en face d'Ussat. Ils pénétrèrent, pendant un quart de lieue, dans les entrailles de la roche jusqu'au point où le long, étroit et tortueux défilé s'évase et s'épanouit en un vaste dôme. Là, en présence d'un grand peuple assemblé dans ces ténèbres, le héros tomba aux pieds du vieillard. L'évêque lui donna le baiser de paix. Le guerrier se releva *parfait* cathare et chevalier de l'Église du Consolateur [1].

Cette grotte immense d'Ornolac est le temple de Guilhabert de Castres. Car les Albigeois, qui ne pénétraient plus guère dans les cités, et ne faisaient que des haltes nocturnes dans les châteaux, n'auront désormais pour demeures que des cavernes, ou des cabanes de branchage cachées sous les bois. Bernard de Vals avait sa retraite dans les rochers de Puivert. Bernad Ot, dans la *garrigue* des Ferreters. Ramon Sans, dans les bois de l'Averan. Pons de Sogornac, sous une hutte de ramée dans la forêt de Peyragech, non loin de Préservilla. Ramon Sicre, dans les landes de la Guisola, aux environs Cassers. Ramon Gros habitait les solitudes de de Trébons. Les bois de Peyracava, près de Saint-Germier, de la Galena près de Varelhas, de Cantaloup près de Maurelmont, de Saleïs près de Caraman, del Moster près de Fanjaus, recélaient les Amis de Dieu sous leurs rameaux, ou dans leurs rochers.

1. Ibid. Lupus de Fuxo hæreticavit in spulgà Ornolac.

Mélina présidait un ouvroir de vierges dans les grottes voisines de son château de Pradélas. Guilhelma de Falhent vivait solitaire dans une cellule de feuillage près de la fontaine de Falgairac. D'autres erraient à cheval de forêts en forêts avec une escorte chevaleresque : ainsi la vieille Orbria, sœur de Guilhabert de Castres, vint dans les bois de Bolbona, près de Montault, et de là au bocage de Puivert d'où Loup de Foix, chevalier errant de l'église du Paraclet, la reconduisit à Montségur[1].

Les Albigeois donc furent tous à leur poste d'apostolat et de martyre. C'est alors que périt le fameux Vigoros de Bocona, le disciple d'Esclarmonda de Foix, l'apôtre de la Gascogne et de l'Agenais. Évêque du Rasez probablement et de la région septentrionale du Carcassez, il venait de temps en temps reprendre haleine sur les terres du comte de Toulouse moins tourmentées que celles du roi de France. Ainsi que Jordan de Lantar, il prêchait fréquemment dans les derniers jours, à Laurac, Pech-Lunar, et Gajan-la-Selva. La vaillante épée de Pierre de Mazerolles et de Pons-Adhémar de Rodelha qui faisait la garde autour de lui, ne put le sauver des lynx de l'inquisition. Vieux et fatigué, il ne lui restait plus, pour couronner son apostolat, que de porter la vigueur de son âme sur le bûcher, ce qu'il fit vraisemblablement à Toulouse.

Un jour Mancip de Galhac-Tolza, châtelain du comte à Fanjaus, suivi d'une troupe d'archers et

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, add., liv. XXV, p. 31. Manuscrits de Toulouse.

de cavaliers, envahit, en appareil de guerre, la paisible et silencieuse solitude de Montségur. Au nom du comte Ramon, il réclame impérieusement l'extradition de Joan Cambiaïre, *fils majeur* de Guilhabert de Castres, et celle de trois parfaits, ses compagnons. Les chefs étaient absents : le camp des faidits ne résista pas, et les victimes, libres de chercher leur salut dans les bois, tendirent, à ce qu'il paraît, leurs mains aux fers. Seulement un messager courut en avertir Arnaud-Roger, à Cuella où il inhumait son beau-frère Isarn de Montservat. Le chevalier s'élança sur la trace des archers, mais ne put délivrer les captifs, et rentra désolé à Montségur [1]. Un mystère est au fond de ce forfait. Sur qui doit retomber ce sang? Est-ce sur le comte? Est-ce sur l'évêque? Est-ce sur Mancip de Gaillac? Est-ce pour de tels coups de main que le traître Mancip avait remplacé le noble et patriote Pardo? Une seule chose est certaine, le supplice des Purs. Conduits à Toulouse, à travers les prières des peuples éplorés, les captifs de Montségur confessèrent le Consolateur, au Pré-du-Comte, devant la basilique de Saint-Saturnin.

Alors périt aussi Guilhem de Lantar, beau-frère de Ramon de Perelha. Guilhem est un héros des guerres nationales. Il suivait toujours son oncle et son modèle l'illustre Arnauld de Villamur, seigneur de Saverdun. C'est ainsi qu'il figure à la bataille de Baziéges, au siége de Beaucaire, et aux deux siéges de Toulouse. Au dernier où fut repoussé,

1. Doat., XXII, Dep. d'Arn. Roger.

après quarante jours de combats, le fils de Philippe-Auguste, il se sépara de ses frères qui défendaient la barbacane de Saint-Étienne, au levant. Il combattit, au couchant, à la barbacane d'Arnauld-Bernard, avec son oncle, Arnauld de Villamur, *riche, vigoureux* et *sage*, le *vaillant* Guilhem Bernard d'Asnava, beau-frère de Loup de Foix, et Guilhem Arnaudon, l'ingénieur des machines. Après la victoire, il devint évêque, fut pris dans les bois du Lantarais, et confessa sur le bûcher la foi du Paraclet. C'est à Toulouse, sur le Pré-du-Comte, tant de fois témoin de ses exploits, qu'il obtint dans les flammes ce dernier triomphe de la mort. Cadenet, son troubadour, se réfugia dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, probablement au couvent de l'Hospitalet dans les Pyrénées[1]. C'est dans les forêts du Peymauri, aux sources de l'Ariège, qu'il pleura son maître infortuné et que, dans la tourmente, il trouva son *port*. Admirable symbolisme des Ibères qui plaçaient leurs refuges non dans les golfes des plages, comme les marins, mais sur les cimes, sur les neiges, et dans l'azur voisin du *port* éternel.

Le supplice de Cambiaïré et de ses trois compagnons fut probablement, de la part de ce faible et déplorable prince, une expiation du courage des Capitouls, et un gage de réconciliation avec Grégoire IX. Sa pusillanimité fut, il faut le croire, poussée à cette cruauté par la servilité perfide de Mancip

1. C'est de Guilhem de Lantar que Cadenet était le troubadour et l'acolyte, et non de Jordan, évêque aussi, mais qui ne fut pas martyr.

de Galhac, secrètement vendu à l'évêque qui corrompait tous ses bayles de Fanjaus. Ramon du Falgar s'était rendu à Rome ; il exposa au pontife, comment l'évêque, le tribunal de l'inquisition, et tout l'ordre dominicain, avaient été expulsés de Toulouse. Grégoire écrivit au comte une lettre menaçante[1] : il lui rappelle ses *attentats*, ceux de son viguier, ceux des capitouls; il lui commande d'en faire une réparation solennelle, et de ne plus différer son voyage d'outre-mer, avec les consuls de Toulouse. « Faute de quoi, ajoutait-il, nous ordonnons à notre légat de t'y contraindre par les censures ecclésiastiques, et de faire publier, tous les dimanches et jours de fête, dans toutes les églises de sa légation, au son des cloches, et à cierges éteints, lesdites sentences d'excommunication jusqu'à ce que tu aies fait une satisfaction convenable[1]. » Le pape, en même temps, ordonnait au roi de France, de forcer Ramon de passer dans la Terre-Sainte, et d'envoyer le jeune comte Alfonse, âgé de seize ans, prendre l'administration de la cité et du territoire de Toulouse. Quelques mois après, ce prince capétien fut uni, malgré l'âge et la parenté, à l'infante Joana, héritière de la maison de Saint-Gélis, et le mariage de ces deux enfants recommença le supplice des peuples dont un décret pontifical les déclarait les souverains (1236)[2].

Le comte Ramon voyait bien qu'en se rendant en Orient, il livrerait, par son absence, son peuple

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, p. 9.
2. G. de Nangis. — Math. Paris.

à l'inquisition et ses terres au roi de France. Il consentit, pour reculer son départ, au retour de l'évêque et des inquisiteurs dans Toulouse. Ramon du Falgar, Pons de Saint-Gilles et le farouche frère Arnauld rentrèrent dans la cité consternée, avec une pompe lugubre et triomphale. Ces moines superbes traînaient vaincus à leur suite leur prince avili, les nobles capitouls abattus, la justice et l'humanité gémissantes. Ah ! pourquoi l'infortuné comte, pourquoi les magnanimes consuls ne s'exilèrent-ils pas dans les déserts de l'Orient ! Ils n'auraient point vu le frère Arnauld remonter sur son siége judicial. Les jugements, les proscriptions, les incarcérations, les supplices, la profanation des tombes, la combustion des vivants et des morts recommencèrent dans Toulouse épouvantée. A Toulouse, à Carcassonne, à Albi, dans les villes, dans les bourgades, on traîna de rue en rue les ossements, à son de trompe. *Qui aital fara, aital périra*, criait le héraut de l'inquisition en s'accompagnant de son cor lugubre[1]. Eh bien, que ce cri sinistre, pour son jugement et notre instruction, se prolonge à travers les siècles !

Les mêmes exécutions eurent lieu sur les deux versants des Pyrénées. Aux fureurs des dominicains de Toulouse répondaient les emportements des dominicains de Tarragone. Les inquisiteurs aragonais, appelés par l'évêque d'Urgel, montèrent à Castelbon. Sur les bords de la Noguéra orientale, le camp chevaleresque des faidits avait laissé une

1. Percin, Mon., p. 51. — Rég. de l'Inq.

église johannite. Au camp des princes exilés avait succédé une église indigène de pâtres: communauté rustique, mais héroïque d'origine, fondée par Guilhabert de Castres, et dont la première semence avait été le vicomte Arnauld, et sa noble fille, Ermessende, comtesse de Foix. Pierre, évêque d'Urgel, voulut d'abord se rendre en personne à Castelbon. Par deux fois, ces montagnards menacèrent de tuer le prélat inquisiteur. Pierre, alors, somma Roger-Bernard, comte de Foix, de lui livrer d'abord trois hommes, puis cinq, puis seize, puis enfin quarante-quatre. Le magnanime comte répondit qu'il ne lui livrerait aucun de ses vassaux, et que d'ailleurs, depuis la mort de sa femme Ermessende, il avait cédé à son fils Roger la vicomté de Castelbon. Alors Guilhem, procurateur de l'archevêque de Tarragone, somma Roger, infant de Foix, d'ouvrir ses terres aux agents de l'inquisition. Roger, au concile de Lérida, y consentit; mais les prélats espagnols exigèrent encore que ce prince indocile, pour que l'œuvre de l'inquisition s'accomplît *mieux*, plus *sûrement*, et plus *complétement*, remît sa vicomté à son beau-père, Ramon Folch, vicomte de Cardonna. Ces précautions prises, les inquisiteurs, dominicains et franciscains, et d'autres clercs, montèrent à Castelbon. Ils condamnèrent quarante-cinq hérétiques, croyants ou parfaits, dix-huit morts dont ils firent exhumer et brûler les ossements, et quinze contumaces. De ce nombre était Pierre Du Mas [1], qui refusa

1. Probablement de la maison de Saint-Andréo, et resté depuis l'exil à Castelbon, pour le service du comte.

constamment de comparaître aux sommations réitérées des inquisiteurs, et Joan du Val d'Andorra qui vint une fois pour traiter de la paix entre le comte de Foix et l'église d'Urgel, et qui ne reparut jamais. Enfin ils ordonnèrent la démolition de deux maisons, probablement celles de ces deux notables Andorrans dont l'inquisition demanda vainement l'extradition au comte de Foix. Aussi le concile de Lérida maintint-il l'excommunication prononcée par Pierre, évêque d'Urgel, contre le comte Roger-Bernard, *fauteur et défenseur des hérétiques* [1]. Après ces exécutions, les inquisiteurs redescendirent de Castelbon traînant leurs quarante-cinq captifs cathares qu'ils incarcérèrent et brûlèrent dans les villes espagnoles des bords de l'Èbre. Après la destruction de cette église albigeoise, ils durent amèrement songer à ses fondateurs, le vicomte Arnauld, et son héritière, l'héroïque Ermessende. Ces deux princes reposaient depuis quelques années au monastère de Costoga, au pied du Canigou. Les inquisiteurs n'osèrent pas alors troubler leurs os. Bientôt ils y monteront et ne feront encore que flairer ces tombes. Mais quarante ans après, quand les vaillantes épées qui les protégent ne seront plus, ils exhumeront ces nobles cendres délaissées, et les disperseront au vent des monts et de la mer. Ainsi les bûchers funéraires flamboyaient sur toutes les cimes des Pyrénées.

Les comtes de Foix, comme les consuls des cités, se montrèrent les fermes champions de l'humanité

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. IX, p. 412, etc.

et de la civilisation. Les princes et les magistrats laïques seront constamment leurs défenseurs contre la barbarie monastique et sacerdotale. Mais pendant que le magnanime Roger-Bernard luttait fièrement sur les hauts sommets, l'infortuné Ramon VII sentait fléchir son cœur paternel et demandait grâce pour son peuple dévoré. Une cité joignit sa prière au gémissement du comte. Montpellier était une cité catholique dans le midi cathare. Montpellier était le rendez-vous des croisades, la station des Légats armés de leurs bulles, le repos des missionnaires fatigués de leur apostolat. Et quand un troubadour célèbre de Toulouse lancera une foudroyante philippique contre Rome, *racine de tous les maux de l'univers*, une poétesse de Montpellier entonnera un cantique en l'honneur de Rome, *siége de toute justice* et de *tout salut*[1]. Et pourtant, les entrailles de la cité catholique s'émurent de la désolation de ses sœurs romanes. Elle ose élever sa voix suppliante jusqu'au trône pontifical. Grégoire IX accueillit sa plainte généreuse, ainsi que le noble gémissement du comte Ramon. A la prière du prince, il avait déjà refréné l'inquisition; il en suspendit le tribunal à la supplication de Montpellier. Rome frémissait de ses propres excès : le frère Arnauld avait besoin de quelques repos; ce répit lui fut infligé pour recommencer bientôt plus fougueusement. Le Midi, comme un condamné qu'on retire de la torture, les os brisés et tout saignant, respira pourtant un peu (1236).

1. Troubadours : *Figueyras*, *Germonda*.

L'exemple de Montpellier console au milieu de ces horreurs, mais les consuls de Toulouse donnent un spectacle sublime. Contraints de subir l'inquisition, ils refusent d'exécuter ses jugements, de tremper leurs mains dans les larmes et le sang de leurs concitoyens. Ils restent immobiles, et se voilent la face pour ne pas voir l'abaissement et le désespoir de leur patrie. On dirait de vieux Romains de la Rome consulaire luttant contre la Rome impériale et théocratique. Ils luttent avec modération contre un pouvoir immodéré d'un orgueil gigantesque, et d'une audace satanique. Ils combattent pour le droit, l'humanité, la nature, contre un pouvoir échappé de la loi, élancé hors de l'humanité, précipité au delà de la nature, et de toute manière sorti de Dieu. Ils furent vaincus dans leur ville et dans leur temps, mais ils sont vainqueurs dans le monde et dans les siècles. Les fastes consulaires de Toulouse sont interrompus à cette époque de douleurs de l'héroïque cité romane. Mais si Toulouse asservie, dominicaine et théocratique, épouvantée de la gloire de ses consuls, a de ses mains avilies déchiré ses glorieuses annales ; ou si Dieu la jugeant indigne d'être la mère de ces magnanimes citoyens, a commandé au temps de retrancher leurs noms, c'est sa honte ineffaçable et leur immortelle gloire. S'ils ne sont pas inscrits en lettres d'or, ces noms illustres et vénérables, dans le Capitole de marbre de la cité, l'histoire les gravera en traits de feu, sur les arcs de triomphe de son Panthéon. Leur absence même les fait d'autant plus vivement resplendir à nos regards attendris et re-

connaissants. Ce sont les Maurand, les Roaïx, les Barravi[1], les d'Alfar, les Toulouse. A cette époque même nous voyons les chefs de ces grandes races consulaires se rendre à Montségur, et demander la paix, la liberté, la consolation à la montagne du Paraclet .

1. Barravus est le nom latin de Barraou, en français Barrau. Ce nom illustre existe encore dans le Tarn.

2. Je ne veux pas aller plus loin sans exprimer ma vive gratitude à monsieur Baudouin, archiviste paléographe de la préfecture de la Haute-Garonne. Cet érudit, par la communication de ses propres études sur les Albigeois, et des copies, malheureusement inachevées, qu'il a faites des registres de l'Inquisition, déposés à la bibliothèque de Toulouse, m'a aidé à soulever le triple voile dont s'enveloppe ce sphinx du moyen âge, l'écriture gothique, les signes abréviatifs et l'ombre des siècles.

VII

GUILHEM FIGUEYRAS

LIVRE SEPTIÈME

GUILHEM FIGUEYRAS

I

MARIAGES A MONTSÉGUR. — PHILIPPA ET ALFAIS DE PERELLE ÉPOUSENT DEUX FILS DE BÉLISSEN. — ARNAULD-SANCHE DE RABAT, PIERRE-ROGER DE MIREPOIS. — RAMON D'ANIORT. — RUINE DES FILS D'IMPÉRIA, ILS SE RÉFUGIENT SUR LE THABOR.

Détournons-nous un instant de toutes ces horreurs. Fuyons avec les proscrits éperdus vers les Pyrénées, vers les Alpes. Les antres des ours sont moins inhospitaliers que les cavernes des inquisiteurs dominicains. Faisons halte dans ces lieux mêmes où ces fugitifs cherchèrent le repos, près des neiges du Thabor, sous les noirs sapins de Montségur. Reposons-nous dans leurs solitudes saintes, dans leurs fêtes pieuses, dans leurs joies mélancoliques.

En effet, beaucoup de faidits, échappés aux cachots, aux bûchers de Toulouse, de Carcassonne et d'Albi, tombèrent inopinément au milieu des fêtes nuptiales de Montségur. Ramon de Perelle, le chef des proscrits du Thabor, mariait ses deux filles, Philippa et Alfaïs, à deux jeunes chevaliers pyrénéens. Ces unions furent évidemment l'œuvre

du comte Roger-Bernard et de Guilhabert de Castres, qui tâchaient de relier en faisceau les débris des grandes maisons romanes pour la défense de la nationalité du Midi et de l'Église du Paraclet. Eh quoi! dira-t-on, le mariage n'est-il pas réprouvé par les cathares? — Par les *parfaits*, mais nullement par les *croyants*, et les simples fidèles. Les Albigeois étaient johannites, et le mariage est partout glorifié dans l'évangile de l'Apôtre-Vierge. Jésus assista aux noces de Cana: il prend lui-même le titre d'époux, et donne celui d'épouse à l'Église, et l'union de l'Église et du Christ, préconisée par saint Paul comme le symbole du mariage chrétien, était parfaitement acceptée par les *Amis de Dieu*. Il est vrai que les *Vierges seules accompagnaient partout les pas de l'Agneau* (Apocal., XIV, 5). La virginité mystique de l'âme était donc le sceau de la perfection johannite, et le célibat formait l'apanage du sacerdoce du Paraclet. Encore le célibat cathare était-il moins étendu que le catholique, puisqu'il rejetait le monachisme, et que, tout en s'isolant, il ne rompait jamais entièrement avec le monde. Nous ignorons quel est le rite du mariage albigeois. Il se bornait sans doute à une bénédiction de l'évêque, à la lecture du préambule de l'Évangile, et à une courte exhortation sur les devoirs des époux, comparés à l'Église et au Christ (Eph. VI). Puis des vœux tirés des psaumes de David[1]. « Que ta femme soit dans ta maison comme une vigne chargée de grappes; que tes filles entourent ta table comme de tendres tiges

1. Les Albigeois aimaient David, à cause de la tendresse de son génie.

d'olivier; que tes fils vaillants garnissent tes tours comme les flèches d'un carquois! » (Ps. 127 et 128.) Cette cérémonie eut lieu, cette fois, par le ministère de Guilhabert de Castres, dans la grande salle capitulaire de Montségur.

Ainsi deux jeunes barons pyrénéens, dépossédés dans la plaine, mais puissants encore dans la montagne, sollicitèrent l'honneur d'épouser les filles du grand chef des proscrits du Thabor, deux nobles faidites qui n'apportaient à leurs maris qu'une dot de beauté, de dévouement, d'héroïsme et de martyre. Philippa de Perelle, probablement l'aînée, épousa son cousin Pierre-Roger de Mirepois, chef des *Fils de Belissen;* et Faïs ou Alfaïs fut accordée à son parent Arnauld-Sanche de Rabat, issu d'une branche féminine de Mirepois par Ava de Bélissen, qui, dans le siècle dernier, était entrée dans cette maison romano-mauresque du Sabartez. Nous avons vu Ramon-Sanche, petit-fils d'Ava, et coseigneur de Laurac, escorter naguère le sacerdoce albigeois dans sa seconde ascension à Montségur. Ses trois fils, Arnauld, Guiraud et Ramon, étaient des chevaliers de la Montagne Sainte et de la Roche du Paraclet. Ramon de Perelle, en donnant sa fille Alfaïs à l'héritier de Rabat, acquérait une vaillante épée, l'alliance d'une famille encore puissante, et une influence considérable dans le conseil des comtes [1].

Le donjon arabe de Rabat, berceau de ces *émirs* pyrénéens, s'élevait sur une cime latérale à l'ouest

1. M. Ad. Garrigou, le *Sabartez.*

de Tarascon. Leurs vastes domaines s'étendaient jusqu'à la Catalogne, comprenant le Sabartez occidental, tout ce massif de montagnes qui versent dans l'Ariége les gaves d'Auzat, de Siger, d'Astou, du lac des Ours : pâturages immenses où leurs troupeaux de brebis, de vaches, de cavales, erraient jour et nuit pendant l'été, sous la garde de bergers farouches et de chiens énormes, aux pieds *éperonnés* (armés de doubles ergots) et à la queue fourrée, tombante sur les jarrets, et roulée en peloton. Les tours de Rabat, sous Alfaïs de Perella, furent donc albigeoises, et quand leurs portes se fermeront aux proscrits, la grotte voisine de Bédaillac leur ouvrira ses entrailles. Ses vastes nefs, semblables à des cathédrales et à des mosquées où le caprice vagabond des génies aurait, avec les larmes congelées de la roche, filé, pétri, sculpté les plus merveilleuses arabesques, les dédales les plus fantastiques, seront le dernier sanctuaire mystérieux et sauvage où s'éteindra dans l'ombre l'église du Paraclet.

Non content d'accuser les Amis de Dieu de condamner le mariage, on les accusait encore d'interdire la génération. Rien de plus faux : l'albigisme seulement resta dans les limites de saint Augustin. « Le bonheur, dit ce père, consiste moins à accroître par la chair le nombre des mortels, qu'à imiter dans la chair la vie des Anges ; non à engendrer pour la terre par les entrailles, mais à enfanter par les prières pour le ciel [1]. » Le catharisme fut encore en ceci moins exagéré que le catholicisme du

1. August. épist. 178.

moyen âge. Les maisons albigeoises sont pleines d'enfants : ces races guerrières regardaient les enfants comme des flèches et elles en hérissaient leurs carquois. Le seigneur de Roqueville combattait entouré de ses cinq vaillants fils. Le vieux Gui Cap-de-Porc, seigneur du Mas-Saintes-Puelles, comptait dix fils ou filles qui tous avaient des grappes d'enfants [1]. Les douze rameaux des Bélissen formaient comme un clan, une tribu pyrénéenne. C'est au jeune chef de cette tribu, à Pierre Roger de Mirepois, que Ramon de Pérelle accorda sa fille aînée Philippa. Né probablement avec le siècle, il n'était encore qu'un enfant, quand sa mère Marquésia, fugitive de Mirepois (1209) envahi par Montfort, l'emporta dans les montagnes du Thabor. Il grandit, jeune faidit, dans les grottes de Montségur, puis sur les cimes d'Andorre. Adolescent, il revint avec les exilés de Catalogne (1218) et s'élança dans ce tumulte de combats sanglants qui s'ouvrent par la délivrance de Toulouse et se terminent par la prise de Carcassonne (1224). La mort de son père, en reconquérant Fanjaus, et l'entrée de son frère aîné dans le diaconat albigeois, l'élevèrent, âgé d'environ vingt-deux ans, à la tête du nombreux et antique clan des *fils de Belissen*. Il revit Mirepois, mais à peine était-il installé dans ses tours paternelles, qu'il en fut expulsé par le roi de France. Alors il recommença son existence d'aventures et de combats à la suite du comte Roger-Bernard, son seigneur et son modèle féodal. Mais Pierre-Roger

1. Manuscrits de l'inquisition de Toulouse.

n'avait rien de son caractère moral, religieux, chevaleresque. C'était un guerrier rusé, violent, audacieux, capable de toute action héroïque, mais, non pas, au dernier instant, de ce suprême triomphe, l'option magnanime du trépas. Dépouillé de Mirepois par le maréchal, il s'était vu enlever encore le château de Montgaillard occupé par le roi de France, à la bifurcation des vallées de Tarascon et de Saint-Paoul de Jarrats. Mais il lui restait encore d'autres terres et d'autres manoirs dans le comté de Foix. Ramon de Pérelle donna pour dot à ses filles, Alfaïs et Philippa, une portion indivise de Montségur. Elles étaient nées sur la montagne sainte, aux jours les plus sanglants de la croisade ; et leurs enfants, proscrits comme elles avant de naître, allaient éclore dans ce dernier asile de la patrie romane, aiglons et ramereaux cathares dont un rocher aérien dérobait le nid jusque dans le ciel[1].

Enfin Pierre-Roger de Mirepois donna sa sœur, N. de Belissen, à Ramon d'Aniort, seigneur de la Bastide de Belbèse en Lauragais, et co-seigneur de Saverdun, allié conséquemment des Durfort et des Villemur. Depuis le meurtre du sénéchal André de Chauvet, le roi de France n'avait cessé de persécuter les cinq fils de Gérald d'Aniort. Il convoitait leurs châteaux des sources de l'Aude pour avoir pied au sommet des Pyrénées. Mais pour confisquer ces manoirs, il fallait que leurs maîtres fussent condamnés comme hérétiques. Le frère Arnauld s'en chargea : il cite à son tribunal de Carcassonne Es-

1. Doat, XXII. Dép. des captifs de Montségur

clarmonde, la vieille mère de ces chevaliers, et le plus vaillant d'entre eux, Othon, seigneur de Laurac. Ils étaient ouvertement *croyants*; mais, comme qu'il s'y prît, il ne put les convaincre d'être *parfaits*, et dut les relâcher encore (1235). Mais deux ans après, l'inquisiteur les cita de nouveau : Guilhem d'Aniort seul osa venir devant le terrible tribunal. Il se troubla, et menacé de mort, il confessa son hérésie. Il fut condamné à une détention perpétuelle qu'il subit sans doute dans les tours de Carcassonne. Esclarmonde, sa mère, et ses quatre frères, Gérald, Othon, Bernard et Ramon, contumaces, furent par la même sentence dépouillés de leurs châtellenies de Dorna, Rocan, Castelport et d'Aniort, berceau de l'antique maison d'Impéria. Ce jugement fut rendu à Carcassonne, le *lundi avant le jour des cendres* (février 1237), par l'inquisiteur Guilhem Arnauld, assisté de Guilhem, grand archidiacre de Saint-Nazaire, son acolyte, en présence de l'évêque Claris, du sénéchal Jehan de Fécamps, de Gui II de Lévis, de Pierre de Voisins, et des fils des conquérants, témoins intéressés de l'anéantissement des grandes races méridionales [1]. Le sénéchal s'empara de leurs châteaux de Cerdagne, et des garnisons françaises s'établirent dans leurs tours pour la garde de la frontière espagnole. Le comte de Toulouse fut, sous peine d'excommunication, sommé de saisir Laurac et les autres domaines des seigneurs d'Aniort dans le Lauragais. La vieille Esclarmonde, leur mère, ses fils, ses

1. Doat, XXIV, Inq. de Carcas. Maison d'Aniort.

brus, leurs enfants, leurs serviteurs, dépouillés de tous leurs biens, ne purent que se retirer à Montségur, dans le comté de Foix, refuge de tous les proscrits romans. C'est dans cette ruine de sa maison que Ramon d'Aniort épousa une sœur de Pierre-Roger de Mirepois. Les fils de Bélissen recueillirent chevaleresquement l'infortune des fils d'Impéria [1]. Ces fêtes durent réunir à Montségur les Rabat, les Durfort, les Durban, les Villemur, les Mauléon, les Castelverdun, toutes les grandes races ariégeoises. Le comte de Foix vint certainement présider à ces joies domestiques de Ramon de Pérella, son sénéchal favori. Ces noces furent, d'ailleurs, comme des alliances patriotiques et des conjurations nationales. Et Roger-Bernard se trouva, dans ces bois et sur ces rochers, entouré du camp des proscrits du Thabor, et salué comme le chef de l'indépendance pyrénéenne.

Ces fêtes d'exilés furent tristes au milieu de ces proscriptions, et à l'aspect de ces bûchers qui brûlaient à l'horizon d'Albi, de Toulouse et de Carcassonne. Pour Ramon de Perella elles eurent encore une autre mélancolie. Le mariage des enfants correspondait presque toujours au divorce religieux des parents. Le mariage cathare finissait avec la nature : dès que les sens s'éteignaient, le lien conjugal se dénouait de lui-même, et l'amour se tournait vers Dieu. Le devoir de la génération accompli, l'époux et l'épouse se consacraient à la vie ascétique et ne songeaient plus qu'à leur salut. Frère

1. Ibid. Trois dép. de Bernard Othon de Laurac.

et sœur ils n'engendraient plus que des âmes pour le ciel. Leur vieillesse était un sacerdoce. Dès ce jour, Ramon et Corba de Perella s'isolèrent de plus en plus du monde. Ramon resta comme un évêque laïque sous l'armure chevaleresque. Mais Corba devint diaconesse, et entraîna dans la perfection et la solitude johannite sa seconde fille Esclarmonde, vierge héroïque que l'exemple de sa mère, et de sa marraine la vicomtesse de Gimoez, vouaient au sacerdoce du Paraclet. Noces mystiques, mais oblations sanglantes, et sacrifices qui devaient aboutir tragiquement à l'holocauste immense de Montségur. Ramon de Perella, après toutes ces ruptures de cœur, resta donc seul dans sa maison vide, avec sa dernière fille, orpheline aussi ; et la jeune et fidèle Braïda fut son Antigone.

Évidemment pour l'albigisme la virginité était l'idéal. Au second degré d'honneur venait le veuvage. Le mariage fut relégué au troisième rang, comme un état mondain. Il fut également dédaigné par les cours d'Amour et les églises du Paraclet. Le platonisme méridional le déclara radicalement incompatible avec la félicité : sur la terre avec l'amour ; dans le ciel avec le salut[1]. Le mariage albigeois n'eut jamais la stabilité du mariage chrétien, et sa mobilité venait de son dogme théogonique. D'après la Genèse, Ève est tirée du cœur d'Adam. Ils sont *une même chair* et n'ont qu'une *seule* âme. Ève, *semblable* mais inégale, n'est que *l'aide* d'Adam. De là, la dépendance de la femme, mais aussi sa délicatesse

1. André le chapelain, cours d'Amour.

et sa sensibilité. Elle est faite non de la terre, comme l'homme, mais d'une chair déjà vivante et palpitante. Fille d'un déchirement, elle aura la pitié, la sympathie, le gémissement. Sortie d'un sommeil divin, elle aimera le rêve, l'oraison, l'extase. Mythe admirable de tendresse et de poésie! — Le mythe platonicien a plus d'éclat et moins d'unité. D'après le catharisme, l'époux et l'épouse sont deux *esprits* égaux et indépendants. Leur unique lien, c'est l'amour. De là, dans la femme romane, plus de liberté, surtout un rôle plus brillant. Elle est baronne et prêtresse, présidente des cours d'Amour, archidiaconesse du Paraclet. Elle est poëte, reine, déesse, assise sur un trône d'encens[1]. De la cime de Montségur, son trépied colossal, Esclarmonde de Foix, la papesse cathare, domine toute cette immense tempête méridionale dont elle est la sibylle fulgurante dans la nuée.

II

NOCES AU CASTELLAR DE PAMIERS. — MARIAGE D'ESCLARMONDE DE FOIX ET DE BERNARD D'ALION. — ORIGINE D'ESCLARMONDE ET DE LOUP DE FOIX. — L'ABBESSE DES SALENQUES, LEUR MÈRE, ARCHIDIACONESSE DU PARACLET. — LE PAYS DE SAULT, LE DONAZAN, LE CAPSIR, DOMAINE D'ESCLARMONDE, VICOMTESSE D'ALION.

Le comte de Foix, vers le même temps, convia les conjurés du Thabor à d'autres fêtes nuptiales qu'il célébra dans le castellar de Pamiers. Mais entraîné par le torrent de mon récit, j'ai oublié de dire que la reine Blanche qui, par une première

1. Dante, Pétrarque, Alfiéri : *Quasi mortale numen!*

fraude, avait retenu le château de Foix, avait naguère, par une seconde félonie, refusé de rendre, au bout des cinq ans convenus, le manoir comtal. La reine avait, en échange, imposé à Roger-Bernard le Castellar de Pamiers, et par là mettait le prince pyrénéen sous le regard inquisiteur de l'abbé de Saint-Antonin, et entre les lances menaçantes du sénéchal français de Foix, et du maréchal campé à Mirepois. Le comte, à ce qu'il paraît, quitta Tarascon, et transporta sa cour féodale dans ce célèbre Castellar où s'étaient passés les plus grands événements du siècle, les conférences cathares qui avaient attiré la croisade, les assises de Simon de Monfort, le parlement du roi Louis VIII, et dans l'intervalle de ces deux assemblées de la conquête, la mort du victorieux comte Ramon-Roger dans le triomphe éphémère de la délivrance du Midi. Or, c'est dans cet héroïque et funèbre donjon, qui le rapprochait du comte de Toulouse, que Roger-Bernard célébra les noces de sa plus jeune sœur Esclarmonde avec Bernard II d'Alion. La naissance de cette infante est assez singulière et romanesque et c'est ici que l'histoire s'efface devant la légende.

Vers l'an 1200, le comte Ramon-Roger s'était rendu pour les chasses d'automne au castellar du Podaguez (Carla-le-Comte)[1]. Il vit bientôt arriver avec leurs chiens les seigneurs de ces cantons bocagers, Sicard de Durfort, Adhémar de Rodella son frère, Arnauld de Villamur leur cousin, Amiel de Palhers, Henri de Campagna,

1. Tradition de la vallée de l'Arise.

Ramon de las Bordas, Pierre de Durban, ardents traqueurs de loups et de sangliers, et tout à l'heure héros de la grande épopée romane. Ils lancèrent un loup énorme qui tourna vers le sud et fut abattu sur les coteaux voisins de l'Arise dont les bassins aujourd'hui desséchés formaient alors des lacs et conservent encore les noms de *Leucata* et de *las Lacas*. Le comte coupa la tête de l'animal et disparut dans la vapeur du soir et le fourré des bois. Il suivit à l'ouest le cours du ruisseau qui descendait des étangs, et vint, sur la brune, frapper à la porte du monastère des Salenques, ancien manoir romain et goth, transformé en couvent par les Francs de Clovis. Félix, un saint espagnol, était le patron indulgent du voluptueux cloître. Sa *félicité* s'épanouissait dans un verger de pêchers, de figuiers et de vignes dont le soleil mûrissait et parfumait les fruits au pied des neiges éternelles des Pyrénées. Roger-Ramon y passa la nuit, et, telles étaient les mœurs féodales et monastiques de ce temps, la jeune et belle abbesse des Salenques, mit au monde un fils qui reçut le nom de Loup en souvenir du monstre dont le comte avait cloué le mufle sur la porte du monastère [1]. Plus tard, elle

1. Comment Loup de Foix put-il naître en 1200, dans un couvent qui ne fut fondé que cent cinquante plus tard par Éléonore de Commenge, mère du comte Gaston-Phébus? C'est que cette fondation ne fut évidemment qu'une restauration et une restitution de l'ancien monastère mérovingien. En voici trois preuves : des fragments de sculpture romane de beaucoup antérieure au XIVe siècle. L'invocation de saint Félix, saint espagnol dont le patronage a été choisi

donna encore le jour à une fille qui fut appelée Esclarmonde. La vicomtesse de Gimoez fut sa marraine : la comtesse Philippa devint la mère des deux orphelins ; elle adopta ces deux enfants de son époux, qu'elle aurait dû porter dans ses entrailles, et qui n'étaient issus de la licence féodale et de la corruption monastique que parce qu'elle était entrée par son veuvage volontaire dans les austérités de la vie cathare. Ces deux pieuses princesses résolurent de faire tourner ces désordres du siècle à la gloire du Paraclet; et ces deux enfants, nourris parmi les bergers, furent bientôt conduits au Castellar de Pamiers, reçus même au château comtal et reconnus enfin comme infants de Foix.

La croisade arriva et dispersa les nonnes des Salenques. L'abbesse, convertie au catharisme, se réfugia à Montségur où même elle devint diaconesse du Paraclet. Elle y trouva ses enfants auprès de leurs mères adoptives, Esclarmonde et Philippa. Probablement, ces orphelins ne connurent jamais que leurs mères selon la grâce, et reçurent comme d'une étrangère les baisers de leur mère selon la nature, dérobée sous le mystère de son péché; et leur insensibilité compléta le châtiment de ses remords. Ils grandirent dans les grottes des Saints;

dans un temps où la vallée adhérait encore à l'Espagne. Enfin le hameau des colons, les Manses (Mansiones) dont le nom remonte à la basse latinité. Il en est de même de l'Agrémonal (Ager monialis) et des Bourrex (Boni Regulæ), villages des serfs monastiques de Saint-Pey et de Porte-Cluse; ainsi nommés à une époque où le latin était encore la langue de l'Arise.

la petite Esclarmonde resta sous les ailes de sa grande marraine. Mais le jeune Loup, de sang belliqueux, suivit probablement le comte son père dans l'exil de Catalogne, revint avec les barons expatriés, et concourut aux guerres libératrices dont il fut la grâce héroïque et le triomphe adolescent. Après la victoire du Midi, le couvent ravagé des Salenques rentra dans le domaine comtal. Ramon-Roger en fit l'apanage des deux enfants qu'il avait eus de l'abbesse. Or, qui était cette belle et trop tendre cénobite? Nul jamais ne l'a su; on sait seulement que son péché ne fut égalé que par son repentir: mais on suppose que c'est Ermengarde du Telh, désignée maintenant pour succéder à la vieille Esclarmonde de Foix, comme archi-diaconesse de Montségur[1].

Le grand comte Ramon-Roger, blessé au siége de Mirepois, mourut dans la pleine victoire du Midi, mais avant d'avoir pourtant reconquis son donjon de Foix (1222). Il mourut au Castellar de Pamiers, et bénit, avant d'expirer, le mariage de Loup, ce fils chéri de sa vieillesse qui, dès l'adolescence, épousa Honora de Durban, et par cette union entra dans la tribu des Bélissen. Esclarmonde, sa sœur, était trop jeune encore pour prendre un époux : elle s'y refusa longtemps par amour de la virginité et par sentimentalité platonique et johannite. L'infante devait avoir plus de trente ans quand sur les instances du comte son frère, elle consentit à donner sa main à Bernard II d'Alion. C'était un mariage po-

1. Doat, XXII. Dép. des captifs de Montségur.

litique destiné à rattacher cette famille puissante à la maison comtale non moins qu'à l'Église du Paraclet. Le généreux prince, dont la sagesse égalait la justice, rendit à son beau-frère les terres de Cerdagne confisquées par le roi d'Aragon et données en fief aux comtes de Foix. A ces magnifiques dons, il ajouta, comme dot particulière de l'infante, le château indivis des Salenques, et dix mille sols melgoriens; et en mémoire de cette alliance si glorieuse pour sa maison, Bernard de So écartèlera d'or à trois pals de gueules, qui est de Foix, et de gueules au lion d'argent, qui est d'Alion [1].

La vieille Esclarmonde de Foix, alors octogénaire, vivait encore à Montségur. C'est évidemment sous les auspices de cette papesse du catharisme pyrénéen que s'accomplit ce mariage politique et religieux. L'infante, élevée sur les genoux de cette marraine illustre, avait son ardente foi aussi bien que son nom symbolique. Bernard d'Alion et son frère Arnauld de So étaient les disciples de Guilhabert de Castres, les protecteurs des ministres albigeois, les pèlerins et les défenseurs de Montségur. Enfin, chose plus significative encore, leur contrat de mariage fut signé par six chefs de faidits : Pierre-Roger de Mirepois, son cousin Isarn de Fanjaus, Ramon Sanche de Rabat, leur parent, Pierre de Mazerolles, seigneur de Gajan la Selve, Pons de Villeneuve et Bertrand de Belpech. Bertrand était

1. Champ d'or à trois pals rouges, et champ rouge au lion d'argent.

un Maurand; il appartenait, ainsi que Pons, aux plus hautes races capitulaires de Toulouse, et l'un et l'autre représentaient sans doute à ce mariage patriotique le comte Ramon VII et la grande cité romane [1]. Pierre-Roger était le chef des Bélissen; Isarn et Sanche avaient escorté naguère l'épiscopat johannite remontant sur le Thabor, et Pierre de Mazerolles commandait la garde sacerdotale de Montségur. Ces chefs du bocage étaient les *compagnons* chevaleresques de Guilhabert de Castres, et tout porte à croire que le patriarche cathare descendit de la montagne Sainte, pour bénir l'union de ses deux catéchumènes dans le Castellar de Pamiers. Ces noces ont tout le caractère d'une conjuration nationale. Ainsi les proscrits accoururent de Montségur, les faidits sortirent de leurs forêts : ils se pressèrent autour du magnanime prince pyrénéen, et dans ce vénérable Castellar, près de la grande épée des comtes, au son des harpes des troubadours et dans l'ivresse du festin nuptial, tous ces déshérités rêvèrent sans doute un instant le prochain triomphe de la patrie romane, hélas expirante. Ce chant de Pierre Cardinal semble le programme de l'insurrection naissante.

— Je voudrais, s'il plaisait à Dieu, que nous eussions recouvré la Palestine, que le preux Empereur eût dompté la Lombardie, et que le vaillant comte duc et marquis eût repris le Vivarais [2]. Cela

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 169.
2. Le Velai, patrie du poëte, comprise dans le sénéchalat de Beaucaire.

me plairait, et j'aurais désir que Dieu voulût seconder la cause juste.

— Comme sur mer un grand vaisseau vaut mieux qu'une petite nacelle, et comme le lion vaut mieux que le sanglier, ainsi le comte vaut mieux que tout autre baron. Il ôte aux traîtres, et donne aux fidèles, et suit le chemin de la valeur. Il monte en mérite sans descendre, et il a la maîtrise des hauts faits.

— Marseille, Arles et Avignon suivent tous une voie, et Cavaillon et Carpentras, et Valence et Die, Vienne, Pupet et la Drôme, auront le roi le plus chevalereux qui porte chausses et éperons. S'il n'était retenu, il ne serait que trop brave.

— Que Dieu bénisse dans Toulouse, Ramon notre comte. Comme l'eau naît de fontaine, de lui naît chevalerie. Il se défend des pires hommes qui existent. Il ne craint ni les clercs, ni les Français, ni aucun peuple de l'univers. Mais il s'humilie avec les bons, et confond les mauvais [1].

Guilhem Aneler de Toulouse continuait la prière de Cardinal pour Ramon VII. « Donc que Jeshu-Christ lui donne puissance, qu'il le garde contre les clercs, et qu'ils ne puissent pas lui nuire avec leurs fausses prédications pleines d'effroi. Car telle est leur perfidie; et ils prennent tant d'argent pour absoudre les pécheurs, qu'ils brûleront au feu le plus profond de l'enfer. L'Église perd son savoir: elle veut mettre les Français là où elle n'a ni droit ni devoir; elle jette les chrétiens aux glaives. »

1. Raynouard : Troubadours, *P. Cardinal*.
2. Ibid. *G. Aneler*.

— « Ah, s'écrie l'impétueux Bertran de Carbonel, ah faux clercs, menteurs et traîtres, parjures, larrons, débauchés, mécréants ! Vous faites chaque jour tant de mal que vous avez mis en erreur le monde entier. Jamais saint Pierre n'eut capital d'argent dans Toulouse, jamais il n'eut bureaux d'usure ; il tint, au contraire, droite la balance de loyauté. Vous ne faites pas de même, vous qui pour de l'argent prononcez des interdictions, qui pour de l'argent absolvez, pour de l'argent condamnez, et chez lesquels nul sans argent ne trouve de rémission... Je voudrais que les rois qui sont en guerre fissent la paix, qu'ils passassent outre-mer; qu'ils emmenassent le pape avec eux, et qu'ils laissassent la chrétienté se donner un peu d'allégresse. Et cependant je suis guerrier ! [1] » Le monde a renouvelé souvent le vœu du frère de la Rubéa.

Le contrat rédigé par maître Améric, tabellion public de Pamiers, est des ides de janvier, mais le mariage ne dut avoir lieu qu'au printemps. Du moins Esclarmonde attendit probablement le mois d'avril pour suivre son époux dans la neigeuse Cerdagne. Escortée par Loup de Foix, et par les proscrits de Montségur, elle fit une halte sur la montagne du Paraclet. Elle revit les grottes des saints qui recueillirent son enfance orpheline, et les solitudes sauvages où s'abrita sa jeunesse paisible au milieu des horreurs de la croisade. De là, remontant les gorges de la Fragosa (Fraou), elle se dirigea vers les

1. Raynouard, IV, 282. Hist. littér. de la France, XX, 560.

domaines d'Alion. Cette petite principauté pyrénéenne avait la forme d'une courge vineuse, élargie à la base, rétrécie au milieu, renflée et allongée au sommet, comme cette amphore rustique du montagnard[1]. Sa base septentrionale, comprenait le pays de Sault, l'antique bocage ibère (Saltus) arraché par les Romains, plaine déboisée, convertie en pâturages et en cultures; bosselée de monticules hérissés de châteaux, tels que Montalion siége de la vicomté, Castelport, Roquefeuil; encadrée d'un cirque granitique dont le grand axe, triple du petit, mesure six lieues, de l'est à l'ouest; et arrosée ou plutôt déchirée par le Rebenti (le Rapide). Le centre embrasse, dans sa dépression un carré de trois lieues, le Donazan, dont la figure est parfaitement peinte dans son nom ibéro-celtique, le *pays des rochers et des torrents;* et dans celui de son chef lieu moderne, Quérigut, la *cime aiguë*. Enfin, le Capsir, ou *tête de montagne*, dont le principal bourg est Puivalador (le monticule fortifié), est une conque ovale de quatre lieues de forêts. L'Aude, qui descend des neiges du sud, en baigne torrentueusement le côté oriental. La suzeraineté de cette triple région était triple aussi. L'ouest du pays de Sault relevait de Foix, l'est mouvait de Carcassonne : Foix et Carcassonne disputaient le Donazan et le Capsir à l'Aragon. La domination directe était également multiple : le vicomte d'Alion la partageait avec les seigneurs d'Aniort, et tout porte à croire que la maison de So était une branche, au moins féminine, de la

1. M. Adolphe Garrigou : *Le pays de Sault et de Donnezan.*

tribu d'Impéria. Les fils de Bélissen, que l'on retrouve partout, s'y mêlaient encore, et cette parenté explique aussi comment le contrat de mariage de Bernard et d'Esclarmonde est signé de Pierre-Roger de Mirepois, d'Isarn de Fanjaus et de Sanche de Rabat, chef des trois rameaux des Bélissen[1]. La race aussi était mixte, changeante et diverse : elle avait en elle du renard bien qu'elle se dît issue *du lion* (d'Alion). Naguère elle avait subi Montfort, appelé Louis VIII. Dans l'avenir elle suivra sa fortune dans le Béarn, en Navarre, en France. Elle produira des guerriers, mais surtout des ambassadeurs, des diplomates. Ses fils seront tour à tour albigeois, calvinistes, jansénistes, philosophes et libres penseurs, selon l'époque ; et pour se venger enfin de leurs propres mobilités, comme des oppressions royales et théocratiques, deux de ces derniers descendants arrêteront, l'un Pierre Bayle qu'il lâchera contre l'Église romaine, et l'autre Jean-Jacques Rousseau, qu'il lancera contre la monarchie capétienne; et, cent ans après, ce vieux monde condamné disparaîtra dans l'ouragan de la Révolution française[2].

La petite principauté pyrénéenne avait du nord au sud neuf lieues de cultures, de pâturages, de forêts, de rochers et de neiges. Le ravin de la Fragosa conduisit Esclarmonde au château de Montalion, résidence de son époux, et capitale de la vicomté de Sault. De là, par le col du Pradel, elle

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 169.
2. Nap. Peyrat : *L'Arise*, et *Le siège du Mas-d'Azil*.

monta vers le manoir de So, séjour de son beau-frère Arnauld, et berceau de la race d'Alion. Elle y arriva par les villages d'Artigues et de Médiane, son domaine particulier. Bernard II avait assigné sa dot sur ces deux hameaux dont il lui cédait le territoire, *champs et vignes, hommes et femmes, présents et futurs*. Le servage, adouci et même inconnu dans les francs-alleux de la plaine, existait donc, dans cette dure région de montagne où la conquête romaine avait asservi les tribus des Sardes, qui peuplent la Cerdagne et la Sardaigne. Le manoir de So était un castellum romain. Ses ruines décorent encore l'escarpement d'un rocher qui domine le vallon de la Sona, dont le nom ibère signifie fleuve, mais qu'on traduit, à cause des tumultes de son flot, dans le sens latin de *Sonora*. La vicomtesse continua jusqu'à Puivalador, jusqu'à Formiguières, jusqu'aux pelouses du Capsir qui touchent aux glacières du Peyric : ce sont les ports de Cerdagne. De cette cime des Pyrénées, après avoir traqué l'isard et l'ours dans ces forêts, elle redescendit dans sa demeure seigneuriale et patriarcale de Montalion.

Montalion devint une succursale de Montségur, comme la jeune Esclarmonde de So était l'acolyte de la vieille et grande Esclarmonde du Thabor. Son manoir fut le refuge de l'évêque albigeois du Rasez. Les diacres Cernian et Navarre, la diaconesse Geralda de la Tour, et son mari l'évêque guerrier, Gérald de Caraman, habitaient les châteaux de Dorna, de Roquefeuil, et d'Aniort[1]. Le Seigneur et la

1. Regist. de l'inq. de Carcas. Maison d'Aniort.

dame de Caraman étaient cousins des fils d'Impéria. Esclarmonde d'Alion servait d'intermédiaire entre Esclarmonde de Montségur sa tante, et sa nièce Esclarmonde de Cardonne. Ces trois Esclarmondes formaient une chaîne qui reliait le comte de Foix au roi d'Aragon et au vicomte de Carcassonne. Bernard d'Alion et Arnauld de So, son frère, étaient les concierges des portes de la Cerdagne. C'est par là qu'étaient sortis les exilés avec Trencabel. C'est par là que pouvaient rentrer le prince avec l'émigration romane. Cette émigration errait et grondait sourdement comme un orage derrière les Pyrénées. Il dépendait de Bernard d'Alion d'en précipiter la tempête sur Carcassonne et le roi de France[1].

Blanche de Castille comprit le danger. Elle résolut de se saisir des ports de Cerdagne. Les seigneurs d'Aniort relevaient de Carcassonne. Elle ordonna qu'on les convainquît d'hérésie et que l'on confisquât leurs châteaux. Le frère Arnauld, inquisiteur, cita à son tribunal les fils d'Impéria. Guilhem, l'un des quatre frères, eut la naïveté de comparaître à Carcassonne. Il fut jeté dans un fond de tour. Les autres se cachèrent et abandonnèrent leurs manoirs. Esclarmonde d'Alion recueillit sa parente la vieille Esclarmonde d'Aniort, sœur des martyrs de Lavaur. Ses fils se réfugièrent soit à Montségur, soit en Catalogne auprès de leur seigneur, le vicomte de Carcassonne. Les Français prirent possession de leurs châteaux de Dorna, Roque-

1. M. Adolphe Garrigou : *Le pays de Sault et de Donnezan.*

feuil, Castelport. Ils bâtirent, sur le point où le ruisseau de Campagna se jette dans l'Aude, une Église qu'ils dédièrent, par un jeu de mots très-affectionné du moyen âge, à saint Vincent, le vainqueur et le chargeur de chaînes[1]. Sur ce monument de leur conquête ils sculptèrent la croix romaine et la fleur de lis capétienne. Le gibet juif et pontifical reverdissant comme la verge d'Aaron, poussait de son vieux bois sanglant la grâce immaculée du lis de France. Cependant des montagnards du Capsir, peut-être à la suite des fils d'Impéria, rôdaient par bandes sur les confins de la Cerdagne. Pour refouler ces proscrits, qu'on appelait des brigands, les Français élevèrent encore, dans le *terminaire* d'Escouloubre, une mirande, ou tour d'observation, qu'ils appelèrent le Fort-Royal. Ce fort dominait ce massif de montagnes où quatre cent cinquante ans plus tard, Vauban construisit la citadelle de Mont-Louis qu'honore le tombeau du général républicain Dagobert[2].

Mais plusieurs de ces fugitifs ne firent que traverserMontségur, Montalion, Quérigut, Puivalador, Puicerda, et allèrent grossir les anciennes émigrations dans la Catalogne et l'Aragon.

1. A Vincere et Vincire. *Ibid.*
2. M. J. Nap. Fervel. Camp. de la Révol. dans les Pyrén. Orient.

III

ALBIGEOIS RÉFUGIÉS EN ESPAGNE. — CONQUÊTES DES ILES BALÉARES, 1229.

L'Espagne, depuis l'irruption de la croisade, était le refuge des Méridionaux, accoutumés à revenir constamment dans cet antique berceau de la race ibère. Après la bataille de Muret où périt le roi d'Aragón, et où les comtes pyrénéens furent vaincus, les vallées sauvages de Pallars et d'Andorra recueillirent leurs débris sanglants et fugitifs. Un champ d'asile se forma sur le contrefort de Castelbon dont l'arête sépare au-dessus d'Urgel les cours de la Balira et de la Noguéra catalane. Enfin, après le traité de Paris qui confirmait la conquête, et scellait irrévocablement la spoliation, les peuples expulsés sans retour de leurs cités et de leurs châteaux paternels recommencèrent leur émigration vers la Catalogne et l'Aragon. A leur tête était, nous l'avons vu, le jeune Roger, vicomte dépossédé de Carcassonne. Roger, cet héroïque orphelin, était par son indigne mère, Agnès [1] de Montpellier, cousin germain de don Jaïcmé, roi d'Aragon. Il conduisit son armée de faidits au jeune monarque espagnol qui, par son éducation, sa naissance et sa

1. Agnès était fille illégitime de Guilhem IX, comte de Montpellier.

race antique, appartenait à *la langue d'oc*, et se posait comme le représentant couronné de la nationalité romane.

Don Jaïcmé [1], roi d'Aragon, était fils de don Pedro II qui périt à Muret, et de dona Maria, infante et héritière unique de Montpellier. Cette fille de Guilhem IX et d'Eudoxie Comnène était une princesse laide, triste, obscure, superstitieuse, mais avidement recherchée, à cause de son magnifique héritage, par les comtes du Midi. Après Barral, vicomte de Marseille, son premier mari, le *grand* comte de Commenges l'obtint, et, malgré son dégoût, en eut des filles, puis il la répudia. Le brillant roi don Pedro, désireux d'unir le territoire de Montpellier aux domaines de sa maison qui, par cette enclave considérable, s'étendaient le long du littoral depuis les bouches de l'Èbre jusqu'à celles du Var, épousa l'infante veuve et répudiée, et bientôt après s'éloigna d'elle avec horreur sans en avoir d'enfant. Mais un jour que le roi troubadour revint dans sa nouvelle comté, les consuls de Montpellier, affligés, au dire des chroniqueurs, de l'extinction imminente de la race de leurs souverains, supplièrent le monarque de voir la reine. Don Pedro daigna y consentir, par amour pour ses peuples, et, neuf mois après, le bel infant don Jaïcmé naquit dans le palais de ses aïeux maternels, à Montpellier (1208). Après la bataille de Muret, où elle avait ses deux époux vivants, et après la ruine du Midi à laquelle elle concourut, au

1. Les Valenciens prononcent *Chaumé*, Djaoumé.

moins par ses oraisons, Marie se retira à Rome et y mourut en odeur de sainteté ultramontaine. Dans cette lutte de la patrie romane contre le roi de France, et du catharisme contre la théocratie romaine, cette reine se déclare toujours pour l'étranger, pour l'oppresseur, le destructeur de sa race ; et cette infidélité nationale explique, au moins autant que sa laideur corporelle, l'invincible, l'insurmontable répulsion des deux héros pyrénéens. Canonisée à Rome et maudite dans son pays, la papauté lui pétrit une béatitude homicide et sacrilége, avec les larmes de son fils, le sang de son époux, et la désolation des peuples romans. Triste et honteuse fin de la dynastie comtale de Montpellier; Marie et Agnès abandonnent la patrie romane, leur époux martyrs, et leurs fils orphelins, les infants d'Aragon et de Carcassonne. Le jeune don Jaïcmé, livré en otage à Montfort, était retenu dans les tours de Carcassonne, lorsque le trépas de son héroïque père, dans la mêlée nocturne de Muret, l'appela captif au trône d'Aragon (1213)[1]. Ainsi ce guerrier de cinq ans, qui entrait dans la vie et dans la royauté par un effroyable désastre, devait bientôt par ses victoires acquérir le surnom de conquérant et devenir l'un des ornements de son siècle. Les cortès d'Aragon réclamèrent hautement leur jeune roi et l'obtinrent de la fortune déjà vacillante de Montfort. Des murs de Carcassonne, d'où tant d'événements tragiques n'avaient pas expulsé les gracieux sou-

1. Cronica del rey en Jaïcme (en langue romane).

venirs d'Alfonse le Chaste, son aïeul disputant le cœur de la vicomtesse Aladaïs au troubadour Arnauld de Marveil, il emporta le goût des aventures galantes et guerrières, et fit bientôt resplendir sur le trône, avec la beauté de sa race, son ardeur chevaleresque, et un rayon de poésie. Il chantait en langue romane, comme Richard Cœur-de-Lion, mais, politique encore plus que troubadour, il comprit de bonne heure que la destinée de la France était de s'étendre irrésistiblement jusqu'aux Pyrénées, et qu'il devait compenser ces pertes imminentes d'au delà des monts par des conquêtes sur les Maures dont l'expulsion était l'œuvre providentiellement réservée aux monarques espagnols. Singulière vicissitude des événements : don Jaïcmé d'Aragon élevé captif à Carcassonne trouva dans son pays don Roger de Carcassonne grandi dans l'exil d'Aragon ! [1]

Trencabel avait pour compagnon d'infortune les seigneurs de Saissac, de Termés, de Castres; de Menerba et de Cab-Aret, et une multitude de chevaliers albigeois, recueillis à la cour de Saragosse, ou dispersés dans les cités d'Aragon et de Catalogne. Don Jaïcmé, alors âgé de vingt-cinq ans, brillait aux regards de ces exilés de tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté, de la valeur, de la puissance et de l'auréole de son père invoqué comme un martyr. L'orphelin d'Aragon se mit à la tête de cette armée d'orphelins de la patrie romane, et pour les dédommager de la perte de leurs châteaux pyrénéens les conduisit à la conquête des îles Baléares.

1. Cron. comment. del rey en Jacmé.

Le promoteur de l'expédition fut évidemment un proscrit albigeois qui vivait à la cour d'Aragon et dont l'œuvre évangélique s'entrelace comme un rameau d'olive aux lauriers du jeune Conquistador. Sa légende, fabriquée tardivement au XVII[e] siècle par un compilateur ignorant, est incohérente, contradictoire et fabuleuse. Nous devons la refondre complétement, et pour lui rendre une certaine vraisemblance historique, remonter jusqu'aux origines. Il y avait, non loin du Mas-Saintes-Puelles, en Lauragais, une maison appelée l'Oliva ou l'Olio. C'était probablement une tour ombragée d'un olivier sauvage[1]. Le maître, allié des Cap de Porc seigneurs du Mas, était comme eux albigeois, et membre d'un clan ibéro-roman qui tirait son nom de l'arbre symbolique dont le feuillage abrita souvent les conciliabules nocturnes des Amis de Dieu. De ce tronc antique étaient sortis les nombreux rameaux des Oliva, diacres et évêques cathares, de Joan d'Oliva chef des spirituels de Narbonne, de Bernard d'Oliva, seigneur de Montolio près de Foix, qui relève de Montalion ; de Ramon de L'Olio, le célèbre chevalier et savant Mayorquin, enfin du fondateur de la Merci, Pierre Nolasco, dont le nom défiguré par les légendaires doit s'écrire : Peyré, N'Olio Asco ou Gasco, et se traduire : Pierre, fils de don Olivier, le Basque ou l'Ibère.

Cette tribu Gasc de l'Olivier, était très-hautement apparentée dans le Midi ; elle avait jeté des branches féminines dans les maisons de Penne, de

1. Rég. de l'inq. de Toul., art. Mas-Saintes-Puelles.

Termes, et de Saissac. Nous pensons que dona Olivéria, mère de Bérenger de Lavelanet, était la tante de Pierre Olio de Gasc que nous appellerons désormais et tout uniment Nolasco. Quoi qu'il en soit, il avait à peine quinze ans quand il perdit son père, tué probablement dans les premiers temps de la croisade. Sa mère, une sœur des Dumas, n'eut dans son veuvage d'autre consolation que son fils qui néanmoins disparaît dans le tourbillon des guerres romanes. Seulement après la victoire, nous retrouvons l'orphelin de Gasc précepteur ou plutôt damoiseau de l'orphelin royal d'Aragon. Comment le jeune chevalier avait-il été attaché à la personne de l'Infant don Jaïcmé? Ce prince l'avait-il connu pendant sa captivité dans les tours de Carcassonne? Lui avait-il été donné par Simon de Montfort *ami*, dit le légendaire falsificateur, du *roi d'Aragon* son père qu'il tua devant Muret[1]? Cela n'a pas même une ombre de vraisemblance. Le sombre chef de la croisade dut mettre l'Infant sous la garde d'un Français, d'un vieillard catholique, et non d'un adolescent albigeois, d'un cousin des Quiders, et des Cap de Porc; tous ardents patriotes, et vassaux directs et dévoués du comte de Toulouse. Non, c'est en Catalogne que don Jaïcmé rencontra Nolasco. Le jeune roi, relâché par Montfort, et remis à Narbonne aux seigneurs d'Aragon, rentra en Espagne par le Roussillon. A son arrivée à Barcelone et à Saragosse, il se trouva entouré des exilés albigeois, des barons échappés au désastre de Muret. Les

1. Bolland. *Acta sanctorum*, *Saint-Pierre Nolasque*.

vieux comtes de Foix et de Toulouse, compagnons de son père le martyr de la bataille, donnèrent sans doute à l'Éliacin d'Aragon, pour précepteur chevaleresque, un orphelin des guerres nationales, de la docte et patriotique maison du Mas-Saint-Andréo. Le Justiça d'Aragon, tuteur officiel du jeune roi, n'eût jamais souffert dans Saragosse un agent et un espion de Montfort. Nolasco suivit son élève couronné dans l'Alcazar de Saragosse, et dans le palais des Bérenger de Barcelone. C'était une nature johannite, un mélange de foi platonique, d'aventure chevaleresque et d'enthousiasme du martyr. Il aimait les pauvres prisonniers : enfant il pleurait en rencontrant un mendiant déguenillé ; homme, il gémissait en pensant aux souffrances des chrétiens captifs des Maures; précepteur d'un roi, il collectait, il réunissait des charités, il donnait tous ses émoluments, il brûlait de se donner lui-même, pour racheter les esclaves des fers des Infidèles[1]. Dans cette Espagne où la guerre, continuelle entre les chrétiens et les musulmans, multipliait la servitude, le Christ lui apparut comme Rédempteur. Il mit son zèle, et voua l'ambition de son jeune maître au service du Libérateur divin. L'ardent Nolasco n'eut de repos qu'il n'eût armé son vaillant roi, et poussé l'orage de la flotte d'Aragon contre l'archipel baléare, et lui-même monta sans doute sur la galère du *Conquistador*, pour détruire ce nid de pirates africains (1229).

Du port de Barcelone, la flotte catalane, sous les

1. Bossuet, *panégyrique de St.-P. Nolasque*.

ordres de son jeune roi, fit voile vers cet archipel situé à vingt lieues de l'Espagne, et à quarante de l'Afrique. Les îles de Malhorca, Minorca, Ibiça, Cabrera et Formentara qui le composent, avec quelques autres îlots inhabités, étaient un repaire de pirates maures. Malhorca, la plus grande et la plus occidentale, s'étend au-dessus des vagues comme un navire échoué, la poupe en l'air. Sa pointe septentrionale est, en effet, horriblement anfractueuse et battue par une mer farouche. L'île semble tourner le dos à l'Europe, pour exposer à l'Afrique et à l'Orient, avec le plan incliné de ses montagnes, ses forêts de pins, de cyprès et de palmiers, ses cultures, ses vignobles, ses bocages d'oliviers et d'orangers aux pommes d'or, des châteaux mauresques sur les rochers, des cités dans les vallons, et des ports au fond des rades qui dentellent son rivage méridional [1]. Longeant cette côte sombre, la flotte aragonaise en doubla les caps orageux, et vint, vers le sud, replier ses voiles, dans une anse creusée entre les racines d'une montagne, appelée le *Clot de Galatza*, ou le vallon des Gaulois. Ce nom celtique rappelle évidemment quelque invasion partie, dans des temps inconnus, des mêmes bords d'où sortaient ces conquérants exilés. Peut-être leurs aïeux furent-ils proscrits aussi? Peut-être fuyaient-ils aussi, victimes de dissensions religieuses, la domination du druidisme qui était pour les Celtes méridionaux, soumis à un culte patriarcal,

1. *Descripcion de las islas Pithiusas y Baleares.* Madrid, Viuda de Harra, 1788, 1 vol. in-4°.

un sacerdoce odieux, une papauté sauvage ? Chaque génération a ses douleurs et ses combats ; et des révolutions analogues reparaissent sous des formes presque identiques, à de longues distances des siècles.

Le jeune roi s'élança de sa nef, l'épée à la main, sur la plage couverte de barbares. Dans ce premier choc avec les Africains périt un chevalier albigeois, Ramon de Durfort, frère d'Adhémar de Rodeilla, et cousin du comte de Foix. Sa tombe consacra le vallon et la baie *des Gaulois*. Palma, le port, Alcudia, la capitale, Malhorca tout entière, l'archipel baléare furent successivement conquis [1]. Les Barbaresques échappés aux combats furent rejetés dans l'écume des flots, réservés à la servitude des galères, ou au servage encore plus dur de la glèbe. Les chrétiens trouvèrent un butin immense dans cet entrepôt de toutes les rapines musulmanes de l'Occident. Les dames maures disaient en pleurant aux soldats : Voilà notre or, nos perles, nos bracelets ! Laissez-nous seulement du pain ! Et telle est la nature humaine que le souvenir de leurs mères et de leurs sœurs brutalement expulsées de leurs châteaux par les croisés n'empêcha sans doute pas les cathares d'infliger les mêmes rigueurs et peut-être les mêmes outrages aux femmes arabes. L'albigisme était de sa nature plus hostile encore que le catholicisme au sensualisme musulman. Le jeune monarque partagea aux chevaliers le territoire des îles. Ils

1. *Historia general del reino Balearico o de Mallhorca*, por Juan Dameto, y Vicente Mut. Mallorca, 1632-50, 2 vol. in-fol.

devinrent *Pagésés*, c'est-à-dire, bougeois des cités, et *Solares*, c'est-à-dire terriens de l'archipel. Les faidits pyrénéens, dépouillés de tout par la croisade, retrouvèrent tout à coup dans ces îles, et comme par enchantement, des palais orientaux, des esclaves africains, des femmes mauresques. Ils apportèrent dans leur conquête, la langue, les mœurs, les institutions romanes. Des cours d'amour s'établirent dans les harems déserts. Le troubadour soupira les rigueurs de sa dame sous un ciel africain. La poésie romane qui s'éteignait sur le continent eut comme une arrière-saison, une floraison d'automne dans cet archipel. Elle broda la vivacité des rhythmes romans, et la sensibilité de l'amour chevaleresque, de langueurs arabes, de fantaisies mauresques, et de férocités africaines. Ce fut pour ces pauvres faidits comme un rêve oriental, un conte des Mille et une Nuits[1].

IV

DOM JAICMÉ ET PIERRE NOLASCO. — FONDATION DE L'ORDRE DE LA MERCI ET CONQUÊTE DE VALENCE.

Ce fut un beau jour que celui où le jeune Conquistador rentra sur sa flotte libératrice dans le port de Barcelone et descendit sur le môle avec ses

1. Mad. Sand, *Voy. aux Baléares*.

chevaliers victorieux, ses chrétiens délivrés, ses Maures esclaves, et tout le butin des Baléares. Nolasco, l'instigateur et comme le prophète de l'expédition, devint de plus en plus cher au roi. Il fut incorporé à la noblesse catalane ; il reçut sans doute sa part de la conquête des îles : il eût pu certainement, selon le vœu de sa mère, s'allier par le mariage à quelque grande maison d'Espagne. Mais, touché d'un plus haut idéal, Nolasco avait renoncé au culte de la beauté mortelle, et s'il obtint des grandeurs et des richesses, ce fut pour les consacrer à Dieu. L'exilé résolut de continuer l'œuvre du monarque et d'être à sa manière conquérant aussi et libérateur non point d'îles mais d'âmes plus précieuses que des archipels[1]. Don Jaïcmé et Nolasco, instruits par les catastrophes des princes romans, se rapprochèrent de Rome au lieu de s'épuiser en luttes tragiques et stériles contre la théocratie romaine; ils résolurent d'accepter son patronage et de tourner leur activité féconde contre les musulmans : la politique, l'ambition, entraînait le roi ; le saint cédait à son besoin de charité, d'immolation. Nolasco comprit que l'albigisme, trop idéal, devait périr ; mais que si sa forme était condamnée, son esprit était immortel ; qu'il allait revivre sous d'autres noms et vivifier des institutions catholiques. Il résolut donc d'infuser une âme cathare au sombre catholicisme espagnol. C'était accomplir dans la charité ce que Dominique avait tenté dans l'apostolat ; mais tandis que le dur

1. Bossuet, *Panégyr. de St.-P. Nolasque.*

Castillan fondait en Aquitaine un ordre d'extermination, le tendre Aquitain portait en Espagne un ordre de miséricorde.

Nolasco, encore laïque, vivant néanmoins à la cour comme un religieux, recruta quelques adeptes à son diaconat, et mit sa congrégation ébauchée sous le patronage de la Vierge. L'Espagne chevaleresque se moqua du tendre et pieux libérateur. Mais Dieu le fortifia contre le sarcasme par une vision symbolique. Il vit un magnifique olivier germer dans la cour de l'Alcazar, et deux vieillards à barbe blanche lui ordonnèrent de cultiver l'arbre mystérieux chargé de fleurs et de fruits. C'était le symbole de son ordre pacifique, de sa race spirituelle et mystique. Bientôt après, dans une seconde extase, il reçut un commandement directement émané du ciel. Pendant la nuit, comme il était en oraison, la Vierge lui apparut : « Je suis Marie, mère de Dieu, lui dit-elle, qui ai porté le Rédempteur du monde. Je t'ordonne de fonder pour l'amour de mon Fils une tribu vouée à la rédemption des captifs. Tu l'appelleras Notre-Dame de la Miséricorde [1]. » Tel est le récit légendaire de la conversion de Nolasco et de la fondation de l'ordre de la Merci. Sa nature est mixte, car la *merci*, fille de la *consolation*, est mise sous le patronage de la Vierge, mère des ordres monastiques. Le commandement direct explique la vision symbolique. Cet olivier est Nolasco ; transplanté du Lauragais en Catalogne, il regerme plus vigoureux; mais sous le ciel de l'Espagne, l'arbre albigeois refleurit catholique,

1. Bolland., *Act. Sanct. St-P. Nolasque.*

monastique ; il s'épanouit dans l'ordre de la Merci, et ses rameaux décoreront et parfumeront le palais des rois d'Aragon.

Nolasco raconte le commandement divin au roi don Jaïcmé, à Bérenger de la Palud, évêque de Barcelone, à Ramon de Peñafort, inquisiteur de Catalogne. Le monarque, sa cour, les échevins, un peuple immense accompagnent Pierre à la cathédrale de Sainte-Croix de Jérusalem. L'évêque le reçoit sur la porte, et le conduit vers l'autel en chantant le *Te Deum*. Après la messe pontificale, l'inquisiteur Ramon de Peñafort monte en chaire, et dévoile au peuple l'ordre de Dieu. L'évêque bénit la robe blanche, le scapulaire, les sandales et en revêt Nolasco et ses compagnons. Aux trois vœux monastiques, ils en ajoutent un quatrième, caractéristique de leur ordre, qui est le sacrifice de leurs biens et de leurs personnes pour le rachat des captifs. Protecteur du nouvel institut, le monarque lui donna ses armoiries qui sont d'or aux quatre pals de gueules, et l'évêque ajouta celles de la cathédrale, de gueules à la croix d'argent de Jérusalem. Toute son histoire est dans ce symbole héraldique. Les pals de gueules indiquent l'origine romane et catalane : ce sont les armes de Foix, de Commenges, de Carcassonne, et de Barcelone, de presque toutes les Pyrénées. La croix, c'est le signe catholique, la marque de Rome, et la marque aussi que la Merci est comme une adjonction de l'hospice de Saint-Jean de Jérusalem, le seul ordre ami de l'église du Paraclet [1].

1. Ibid. *Légende de S. P. Nolasque.*

Le roi, l'évêque, l'inquisiteur, la noblesse, le peuple ramenèrent Pierre et ses compagnons au palais. Leur monastère sera une dépendance du manoir des comtes. C'est un ordre d'adoption royale, et telle est pour lui l'affection du monarque que lorsque l'accroissement de la communauté la forcera de se construire de plus vastes cloîtres, il aura sa cellule, dans le spacieux monastère érigé par Nolasco sur la plage de la mer. Car cet ordre, né dans le palais des rois dont il préparera pacifiquement les conquêtes, est encore plus un ordre catalan, navigateur, cherchant les vents et les vagues, et comme une chevalerie mystique des mers dont la charité belliqueuse explorera tous les havres de l'inhospitalière Afrique. Don Jaïcmé ne pouvait se passer de Nolasco : il voulut amener le solitaire à la célébration de ses noces dans la ville d'Agréda. Le saint refusa de se mêler aux fêtes de la cour. Mais quelque temps après il quitta sa cellule pour pacifier l'Aragon et délivrer son roi des factions qui le tenaient comme assiégé dans l'Alcazar de Saragosse [1].

Ces troubles d'Aragon se rattachent à la croisade et à l'émigration romane. Après la bataille de Muret où périt le roi don Pedro II, et pendant la captivité de l'infant don Jaïcmé à Carcassonne, l'Aragon fut gouverné par don Guilhem de Montcada, cousin des vicomtes de Béarn, beau-frère du comte de Foix, et ami du comte de Toulouse. C'est lui qui ouvrit l'Aragon aux faidits romans et qui donna

1. Zurita, *Chron. de Arago.*

cette chevalerie proscrite au roi pour l'expédition des Baléares. Mais après la conquête de l'Archipel, sous la menace de Rome, jalouse de voir ces îles repeuplées par des hérétiques, et la cour envahie par des exilés cathares, le monarque éloigna leur protecteur Guilhem de Montcada et prit pour conseiller son cousin, don Sanchez Nuño. C'était une révolution de palais, et un revirement de politique, car Nuño était dévoué à Rome, l'ami de la France, l'ennemi des faidits albigeois, et avait même usurpé, sur l'une des plus illustres maisons romanes, celle de Saissac, la vicomté pyrénéenne de Fenouillèdes qu'il vendit plus tard à la France. C'est sous l'influence de Nuño que s'accomplit la défection du roi don Jaïcmé, la conversion de Nolasco et le retour de l'Aragon vers la politique romane. Mais le fier Montcada, à la tête des patriotes aragonais et des faidits romans, vainquit Nuño, envahit Saragosse, et assiégea le roi dans son Alcazar. Nolasco, secrètement averti, accourut de Barcelone, il fléchit les chefs, désarma les factions, délivra don Jaïcmé ; de sorte que le premier captif qu'il racheta, et comme les prémices magnifiques de son œuvre, c'est son monarque lui-même [1].

Il est impossible que les faidits romans n'aient pas été mêlés à ces troubles de l'Aragon. Les Albigeois évidemment étaient mécontents du prince et le prince embarrassé de ses hôtes compromettants. Ils avaient d'abord regardé l'orphelin de Muret comme

1. Ibid.

leur vengeur futur. Mais au lieu de les ramener, comme ils l'espéraient, dans leurs terres natales, il les conduisait à la conquête des îles musulmanes. Il versait leur sang pour l'agrandissement de l'Espagne et l'extension du pouvoir de Rome. La délivrance de Toulouse et de Carcassonne n'était-elle pas plus sainte que celle de cet archipel africain? Les Baléares avaient été peuplées de faidits dont l'expoliation venait d'être irrévocablement confirmée par le traité de Paris (1229). Bientôt après, l'établissement de l'inquisition dominicaine poussa vers l'Aragon de nouvelles troupes de fugitifs encore plus meurtris et plus effarés. Ces proscrits s'organisèrent, à ce qu'il semble, en *chevaliers sauvages.* C'était un rameau non pas inférieur, mais plus aventureux, de la chevalerie errante. Sa mission spéciale était la délivrance des dames opprimées. Les guerres religieuses avaient beaucoup multiplié les beautés captives ou délaissées. La Catalogne et l'Aragon étaient remplis de vierges fugitives et de veuves sans asile. De cette infortune sortit une transformation de la *Chevalerie sauvage* qui de sentimentale devint religieuse et comme une phalange du Paraclet. Le roi d'Aragon proscrivit cette milice romanesque des forêts[1] (1236) et pour désencombrer ses terres, et faire servir ses hôtes importuns à ses projets ambitieux, l'habile et belliqueux monarque résolut la conquête du royaume maure de Valence.

Nolasco, cette fois encore, fut son précurseur : il explora pacifiquement le terrain de ses conquêtes.

1. Fauriel, *Hist. de la poésie provençale.*

A son retour de Saragosse, le Solitaire réunit ses compagnons : il leur représenta que ce n'était point assez que de racheter les captifs du fond de leur couvent, qu'il fallait sortir des terres chrétiennes, se rendre dans les pays infidèles, et arracher aux musulmans leurs esclaves, comme des agneaux de la gueule des loups et des lions. Le sort désigna Pierre pour ouvrir cette mission aventureuse; il partit avec l'intention de donner non-seulement son argent, mais encore, s'il le fallait, son sang et sa vie. Il s'attendait à rencontrer beaucoup de dangers et de douleurs. Les musulmans entourèrent d'honneur et de respects le cénobite. Il parcourut le royaume de Valence, et rentra bientôt à Barcelone suivi de deux cents esclaves délivrés. Il partit une seconde fois, et poussa jusqu'au royaume de Grenade. Il revint avec un égal nombre de chrétiens dont il avait rompu les fers. Sa charité étonna les Barbares : il prêcha l'évangile dans les villes maures ; il convertit même un émir andalous ; et à son retour il put raconter à son ambitieux disciple, à son élève couronné, quelle était la douceur et même la faiblesse de toute cette Espagne musulmane [1].

Ce n'était donc pas la répression du fanatisme arabe qui mettait, cette fois, l'épée dans la main du Conquistador. La férocité africaine s'était fondue dans la Huerta de Valence et dans la Véga de Grenade. Le continent ne ressemblait pas à l'archipel. Le roi voulut jeter comme une proie à l'énergie aragonaise les débris expirants de la conquête

1. Zurita, *Chron. de Arago.*

maure. Son intention fut évidemment de déblayer son royaume de tout ce que la croisade y avait jeté de proscrits, de turbulents et de vagabonds, de le pousser sur l'Espagne musulmane et de l'y parquer dans l'église romaine. Don Jaïcmé n'est plus, comme pour son expédition baléare, un chef d'aventuriers, un roi de faidits cathares. Il a écarté tous les chefs albigeois, le vicomte de Carcassonne, Olivier de Termes, les seigneurs de Saissac et de Cab-Aret. Il est l'envoyé de Rome. Il est accompagné d'un légat. Il a parmi ses lieutenants le primat de la Septimanie. L'expédition est catholique. Les cadres sont orthodoxes. Les faidits albigeois sont fondus dans les bandes espagnoles. On n'y voit que des chevaliers aragonais, des archers catalans, des milices de Montpellier, conduites par leurs consuls, et des auxiliaires de Narbonne, commandés par leur archevêque, le fougueux Pierre-Amiel qui a voulu suivre le roi don Jaïcmé à la conquête de Valence, comme le belliqueux Arnauld-Amalric, son prédécesseur, combattit à côté du roi don Pèdre à la bataille célèbre de las Navas, bourreaux du catharisme, mais héros du catholicisme contre l'Islam [1].

Le Conquistador passa l'Èbre, conquit de combat en combat le royaume de Valence, vainquit dans une grande bataille le roi maure Zaen. En reconnaissance de cette victoire décisive, il donna à Nolasco, accouru de Barcelone, la montagne fortifiée d'Uneza, dont la citadelle se changea en un monastère de la Merci, sous le nom roman de Santa-

1. Muntaner, *Chron. dels reys d'Arago.*

Maria del Puech, imitant Charlemagne qui consolidait ses conquêtes par des forteresses cénobitiques. Nolasco reconnaissant, lui prophétisa, de la part de Dieu, la prise prochaine de Valence; et sur cet oracle, le vainqueur de la Huerta parut sous les murs de la métropole de *ce Verger des Aménités de l'Espagne*. Valence crut revoir la figure guerrière et les prouesses chevaleresques du Cid, son héros populaire. Enfin le roi prit Valence et rendit grâces à Dieu de ses victoires dans la plus grande mosquée, convertie en cathédrale, sous le nom de Saint-André [1], par le belliqueux Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne. Le Conquistador distribua à ses compagnons des villes, des villages, des châteaux, des vallons, des torrents, les lambeaux de ce jardin immense, dépecé par son épée comme l'avait été naguère l'archipel baléare. Il continua sa marche victorieuse le long de la plage jusqu'à Elche entre Alicante et Murcie et ne s'arrêta que devant la forêt de palmiers qui lui révélait l'Afrique.

Les vainqueurs y fondèrent Carcaxient, Carser, Carlet, Tarbena, Bocairant, Castels, Mixent, Alpera, Buñol, Alacant [2]. Ces noms me révèlent la patrie des conquérants. Ils étaient du Roussillon, du Carcassez, de Gascogne, du pays de Foix. Leur langue

1. Pourquoi Saint-André? Ne serait-ce pas parce que Nolasco était de la maison de Saint-André? On mettait Valence sous le patronage du saint promoteur de l'expédition aragonaise.

2. Carcassez, Cazères, Carlat, Tarba, Bocairan, Castels, Maixent, Albéra, Bagnol, Alcante.

n'était pas celle de Montpellier et de Narbonne. Le dialecte valencien dérive évidemment des Pyrénées. L'habile roi mêla les Albigeois aux Maures pour les contenir les uns par les autres, de sorte que ces villages aquitains s'élevèrent parmi des bourgades arabes qui portent encore de nos jours les noms de Alménara, Alcantara, Albaïda, Bénimeli, Bénimasot, Béniarbech, Bénimarful [1].

Mais ni cette forêt, ni cette plage, ni ces flots qui arrêtaient le conquérant politique n'arrêtèrent le conquérant religieux. Nolasco s'embarqua sur cette mer inhospitalière et vogua vers l'Afrique, comme pour montrer à don Jaïcmé, aux rois espagnols, à ses compagnons de la Merci, le but de leurs conquêtes futures, dans cette Afrique, mère des monstres. Il aborde à Alger, il va chercher les chrétiens captifs dans les basses-fosses des Barbaresques; il en délivre des multitudes des mains des pirates. L'argent venant à lui manquer, il revient en chercher en Espagne. Le Maure qui veut le faire périr l'embarque sur une vieille tartane démâtée, sans voiles ni gouvernail et l'abandonne aux vagues, dans une tempête. Mais Dieu, dit la légende, calma l'orage, et le Saint, faisant *mât de son corps*, et *voile de son manteau*, traversa la mer, et aborda miraculeusement en Espagne. Il envoya la rançon, mais ne revint pas en Afrique, et ne quitta plus son monastère de Barcelone où il mourut, la nuit de Noël, 1256, un peu plus âgé que le siècle.

1. Donsayna (hautbois), colecsio de musica alegre, en solfa valensiana (1845).

Ni Rome, ni l'Espagne guerrière et fanatique, ni la croisade féroce et monstrueuse n'ont porté, dans leurs dures et tragiques entrailles, cet ange de la charité des mers et des bagnes. Nolasco est fils d'un sang et d'un ciel plus clément, un fils de la douce terre romane et de la tendre église du Paraclet. Nous avons déduit logiquement sa filiation historique. Au surplus, sa légende en laisse indirectement échapper l'aveu symbolique. Nolasco n'était jamais allé à Rome; jamais il ne s'agenouilla au sépulcre du Prince des Apôtres. Un jour, il vit apparaître devant lui le terrible Porte-clefs : « Puisque tu n'es pas venu me voir, lui dit-il sévèrement, je viens te chercher. » L'Église romaine est venue chercher Nolasco, et l'a enlevé à l'Église du Consolateur. Par l'origine comme par le génie, la Consolation est la mère de la Merci. La chevalerie cathare exilée pouvait seule enfanter la chevalerie errante du martyre et de la clémence des mers. Rome s'est approprié Nolasco, dont elle a dénaturé l'histoire et enveloppé la figure d'un nuage et d'une auréole. Le chevalier albigeois, devenu un saint catholique, est invoqué sous le nom de saint Pierre Nolasque. C'est ainsi que Rome s'appropriera plus tard le mystérieux auteur de la *Consolation Internelle*, une autre colombe éclose, on le reconnaît bien à son gémissement, sous les parois en ruine du Paraclet.

1. *Acta Sanct. Légende de S. P. Nolasque.*

V

L'INQUISITION A VALENCE ET AUX BALÉARES. — DESCENDANTS DES FAIDITS ÉTABLIS EN ESPAGNE. — RAMON LULLE, LES BONPARD.

Grégoire IX adopta l'ordre de la Merci presque en même temps qu'il institua le tribunal de l'Inquisition, et les attacha l'un et l'autre au roi d'Aragon. Le Conquistador eut toujours à ses côtés un ange et un démon : l'ange c'était Pierre de Nolasco, fondateur de la Rédemption des captifs ; le démon, c'était Ramon de Peñafort, inquisiteur de Barcelone, et, plus tard, troisième général de l'ordre dominicain. C'est ce qui explique la désaffection des Albigeois qui ne virent plus, et avec raison, dans le fils du héros-martyr de Muret, que le soldat de Rome, et le glaive de l'Espagne.

Derrière le vaisseau qui le portait aux Baléares, rampait, comme une couleuvre sur la mer, l'inquisition. Derrière le cheval impétueux qui l'emportait vers Valence, se traînait un monstre noir, muet, horrible, l'inquisition. L'inquisition s'établit dans le royaume comme dans les îles maures, de sorte qu'à peine le catharisme vainqueur se reposait de ses combats et de ses blessures au bord des flots, dans ses forêts d'orangers et de grenadiers, dans ses bocages de roses et de jasmins, l'horrible tribunal vint l'y relancer, comme un tigre.

C'est ce qui explique pourquoi Roger de Carcassonne, Olivier de Termes, les seigneurs de Saissac, de Cab-Aret, de Minerbe, conquérants de l'Archipel, ne conservèrent aucune part des îles musulmanes, et pourquoi, renonçant à leurs palais arabes et à leurs vassaux barbaresques, ces grands proscrits revinrent errer dans les forêts et les neiges des Pyrénées, où du moins ils respiraient les parfums de la terre natale, plus doux à leur cœur blessé que les senteurs des bocages baléares. L'inquisition tendit constamment à catholiser les Maures conquis et les conquérants cathares : pendant cinq cents ans, elle a brûlé des musulmans, brûlé des juifs, brûlé des chrétiens; et quand notre siècle indigné démolit enfin les palais de l'homicide tribunal, quand la révolution espagnole enfonça leurs portes inexorables, et se rua en tumulte dans l'ombre de leurs cavernes, qu'aperçut-elle sous ces voûtes moites de sang et de pleurs? On découvrit, comme une décoration funèbre, les portraits des victimes, et audessus de ces mornes figures, comme un échantillon de supplice et de cadavre, deux ossements calcinés en croix [1]. Voilà quel culte de Moloch on substituait à la douce et tendre religion du Paraclet.

Plusieurs des conquérants albigeois pourtant se sont perpétués dans les fiefs que leur distribua le roi d'Aragon. Ils sont la souche de quelques vieilles familles espagnoles ; leur origine est encore reconnaissable à leurs noms occitaniens. Les Muntaner qui ont produit un historien de Catalogne,

1. Mad. Sand, *Voyage à Mayorque.*

les Cotaner, dont le nom est le même avec une racine celtique, rappellent les Montagnes Noires, leur berceau. Les Delpech, les Delpuig, étaient de Pechnautier, des seigneurs de Cab-Aret, du clan des enfants de Nos. Évidemment, voilà les compagnons de Roger de Carcassonne. Leurs armoiries indiquent la même descendance pyrénéenne. Les Garri (Grands) au nom ibère, ont dans leur blason trois tours d'argent. Les Cos (montagne), au nom celtique, ont un ours d'or, couronné d'un lis d'or. Et les Bonpart, au nom roman et cathare, ont avec le lion un aigle noir, l'aigle Johannite en deuil planant dans un ciel d'étoiles. Ces noms sont communs à l'archipel et au littoral espagnol. Mais ici les origines n'éclatent pas seulement dans les écussons, c'est encore dans le sang qu'elles étincellent, et dans l'esprit des peuples[1]. Les Catalans, même les Valenciens, malgré leur mélange mauresque, ont le teint blond et le caractère indépendant des races septentrionales. On sait combien ces provinces romanes, si vives, si actives, si entreprenantes, si antipathiques au lent et hautain génie castillan, se sont impatiemment résignées au joug de plomb, et plus difficilement incorporées à la monarchie théocratique de Charles-Quint. C'est par ces provinces orientales que la monastique et ténébreuse Espagne respire encore, avec les brises de la mer, quelques rayons de lumière et de liberté qui sont comme le souffle précurseur du Christ.

1. En effet, Prim, Balaguer, Soler, Figuéras, Castellar, sont des noms albigeois. Les descendants des exilés du XIIIe siècle viennent de détrôner les Capétiens d'Espagne.

A côté de Nolasco, dont l'image apostolique erre sur les grèves de Barcelone et de Valence, une autre grande figure plus originale, plus philosophique, et plus chevaleresque, plane sur l'archipel Baléare et regarde aussi l'Afrique. Sur la flotte catalane que montait le jeune conquistador faisant voile vers les îles musulmanes, et dans son escorte de faidits albigeois, se trouvait un chevalier du nom de Lullio (L'oli, L'olio)[1]. Ce chevalier, quelle que soit son origine, s'établit à Mayorque, et cinq ou six ans après son arrivée dans sa nouvelle patrie (1235) eut un fils auquel il donna le nom de Ramon, en souvenir probablement de son infortuné seigneur le comte de Toulouse. Cet enfant, né, peut-être, d'une femme arabe et d'un père cathare, eut de sa double race, de son archipel, et du voisinage de l'Afrique, un esprit vif, ardent, mais singulier, hasardeux, intempérant, cosmopolite, chevaleresque à la fois et oriental. Son éducation nous apprend que les faidits albigeois avaient transporté leur civilisation romane dans l'archipel Baléare.

Le jeune Ramon Lulle honore principalement trois choses : le cheval, la science et l'amour; leur réunion forme, selon lui, l'idéal chevaleresque. Cet insulaire avant tout est chevalier : il aime le cheval et non le vaisseau, et non la mer. Il prête une dignité à ce noble animal. Il est à ses yeux le

1. Les Espagnols disent *Lullio,* du roman oli, olivo, oliver. Probablement de l'olivier du Mas-Saintes-Puelles. Alors Lullio serait parent de Nolasco, branche de Saint-André-Cap-de-Porc.

symbole non de la guerre, mais du commandement. Le vilain humilie le coursier, et le lâche fait affront au palefroi. La monture du lâche c'est l'âne. Le chevalier a le glaive pour la justice, et le cheval pour la souveraineté. Ce n'est pas qu'il méprise le vilain et le marchand : leurs professions sont les plus nécessaires à la société. Il veut les protéger, mais il réserve le gouvernement à l'intelligence et à la valeur. Son idéal, c'est qu'un bon clerc et un bon chevalier s'unissent pour gouverner le monde[1]. Cette part faite à l'intelligence trahit la race romane. Lulle est le chevalier de la pensée : la science devient un élément de la noblesse. Lulle sort de son île : il paraît aux tournois d'Aragon et de Castille. Mais il recherche surtout les écoles juives et arabes de Cordoue. Ce sont ses champs clos scientifiques et il rompt plus d'une lance contre les mollas et les rabbins. Esprit encyclopédique il cultiva toutes les sciences de son temps : philosophie, théologie, médecine, chimie, astrologie, et les langues orientales. Il méditait une somme des sciences de son siècle dont il tentait de réduire les éléments tumultueux à l'unité, pour le triomphe de la foi chrétienne, lui penseur indiscipliné, esprit insulaire, frondeur baléare.

Lulle est un *chevalier errant* de la science, et même un *chevalier sauvage* du sentiment, car le sceau de la perfection chevaleresque ce n'est pas la science, c'est l'amour. Il a l'âme trop tendre,

1. Ramondi Lulli Opera : *Libri Phil. Metaphis. Generales artium.*

et l'esprit trop ingénieux, pour n'être pas poëte. Selon les mœurs romanes importées dans l'archipel, il a son dualisme conjugal, et à côté de l'épouse, est l'amante idéale. Cette dame de ses pensées est une jeune matrone mayorquine, d'une grâce délicate et d'une beauté languissante, comme une fleur sur un tombeau. La mélancolique insulaire, après une longue résistance, lui dit, un jour, qu'elle cédait à son amoureux désir, et se découvrant la poitrine, lui montra son sein rongé par un cancer, et son cœur dévoré par la mort ; son cœur, mais non son amour qui, se dérobant au mal par le trépas, allait revivre dans le ciel. La jeune baléare expira bientôt après et Lulle inconsolable se retira dans sa pénitence et sa douleur sur la montagne de Ronda, une des cimes de l'île. Là il vit avec ses regrets, il pleure son amour et son péché, il assoupit son âme dans la piété, dans l'étude et la poésie : il chante morte celle qu'il célébra tant de fois vivante, et dont le fantôme le poursuit sur ses rochers, dans ses bois de pins, au bord de la mer [1]. Dans ses tendres et funèbres extases le Christ cinq fois lui apparut cloué sur sa croix. Le divin crucifié le reçut comme son chevalier. Un pasteur mystérieux vint le consacrer au service du Christ. Est-ce Nolasco, son compatriote, peut-être son parent, dans tous les cas son consanguin par l'âme? Ramon rêve la chevalerie de la science comme Pierre la chevalerie de la charité. Il veut délivrer l'Orient, et reconquérir le saint Tombeau, mais par la parole.

1. Ramondi Lulli Opera. *Libri Var. art. Medicinæ, Juris utriusque.*

Lulle est prédicateur selon le génie cathare. Fils des exilés albigeois, il a en horreur les croisades de l'épée. Il tente la conquête de l'islamisme par la croisade de l'esprit[1]. Il invente le *grand art*, la logique universelle, machine dialectique, engin de guerre avec lequel il renversera toutes les forteresses de l'Islam. Dans cette pensée, Lulle quittera son île ; il ira trouver le roi de Mayorque à Perpignan, et ce roi, époux d'une Esclarmonde de Foix, fondera un couvent à Palma où treize moines étudieront la langue arabe. Il parcourra l'Europe demandant aux rois, demandant aux papes de créer des chaires de langues orientales. Il n'obtint rien de Boniface VIII, rien de Philippe le Bel. Le pontife, et le monarque, tout entiers à leur querelle, n'entendent pas le pacifique rêveur baléare. Mais le concile de Vienne, composé, chose remarquable, d'évêques méridionaux sous l'impulsion de la papauté d'Avignon, accueille les plans de ce Languedocien d'Espagne, et décrète l'enseignement de l'hébreu, de l'arabe et des langues orientales (1312). Déjà Lulle, donnant l'exemple, était allé dans le Levant : il s'était rendu en Chypre et de là dans la petite Arménie. Il apprenait sans doute le grec, et guerroyait contre les Hellènes schismatiques, et les Syriens mahométans. Il devait couronner sa longue et aventureuse carrière par une expédition exclusivement dirigée contre l'islamisme africain. Le vieillard octogénaire descend sur les côtes barbaresques ; comme dans les écoles de Cordoue, il dispute sur les places d'Oran et d'Alger ; mais il est

1. Ram. Lul. Op. *Libri spirituales, prædicabiles.*

lapidé par la populace maure, et reporté mourant sur un vaisseau, expire en revoyant les cimes de l'archipel baléare[1].

C'est l'éternel honneur de l'émigration romane en Aragon d'avoir produit ces deux frères, Pierre Nolasco, et Ramon Lulle, le héros de la charité et le héros de la sience. Nolasco, et sa chevalerie monastique des plages, et ses pieux écumeurs des mers et des havres barbaresques, ont rempli le moyen âge des miracles de la *Rédemption*. Comme Pierre devançait le Conquistador sur les terres musulmanes, ainsi l'ordre de la Merci a préparé l'établissement définitif de l'Espagne et de la France sur les côtes d'Afrique. Mais l'Europe, en s'emparant du littoral, et par le refoulement de l'islamisme dans le désert, a mis fin à l'œuvre héroïque et sainte de Nolasco. La mission de Lulle, impossible au moyen âge, commence où finit celle de Nolasco, et va remplir les temps modernes. Au moine succède le laïque, le voyageur, le chevalier quittant l'épée pour la parole, le croisé pacifique de la science et de la civilisation. Cet insulaire cosmopolite, original et presque hérétique de l'âge féodal, est l'explorateur et le civilisateur des siècles nouveaux : de nos jours, il s'appelle Cook, Humboldt, Livingstone. Par la fondation des chaires des langues, Lulle ouvre le monde hébreu et grec, et prépare la réformation de Luther; par l'Europe protestante, elle enveloppe et pénètre le monde arabe, et en-

1. Ramondi Lulli Opera. *Lib. Quodlibetici, et Disputationum.*

fonce enfin et traverse de part en part l'immense et mystérieux monde indien et oriental. Or, Lulle et Nolasco, nous le répétons, ne peuvent pas plus sortir de la Rome théocratique, de l'Espagne sanguinaire, et de la croisade exterminatrice, qu'une couple de colombes du nid d'un milan. Mais c'est la colombe blessée du Paraclet, qui, fugitive des tours de Toulouse et de Carcassonne, a égaré ses œufs sur les récifs de Catalogne et les écueils des Baléares [1].

Enfin parmi les faidits conquérants de l'archipel maure se trouvait un chevalier de la maison albigeoise des *Bonpard*. Cette maison était du Lauragais, et Pardo, l'aîné de ses fils, avait été châtelain de Fanjaus pour le comte de Toulouse; Pardo eut l'honneur d'être délégué par ce prince pour recevoir, sur la montagne, l'hommage des faidits de Montségur et d'assister au synode du Thabor. Un autre de ses enfants, du nombre des exilés, transporta sa race à Barcelone, et de là à Mayorque. Son nom de Bon-Pard s'explique par son écusson, effectivement composé d'un lion-pard, nageant dans le sang, et d'un aigle noir, émergeant d'un ciel d'étoiles. C'est le lion ibère, signe primitif de la race auquel s'est ajouté l'aigle johannite en deuil, signe de la foi proscrite : tout un symbolisme éthéré et oriental. La syllabe *Bon* est encore un indice cathare, et les Bonpard sont l'antithèse héraldique des Mauléon. Hugo de Bonpart, chevalier malhorquin, descendant de ce faidit

1. M. Saint-Marc Girardin, *étude sur R. Lulle*.

albigeois, passa dans l'île de Corse, en qualité de régent pour le roi Martin d'Aragon, et y fonda, dit-on, la maison italienne des Buonaparte. Ainsi Napoléon serait comme un dernier éclair, une fulguration lointaine et vengeresse de l'ouragan cathare, un tonnerre tardif, réparateur et solennel, réservé à notre siècle. Sa destinée a reproduit fatalement ses origines, réalisé tous ses emblèmes prophétiques. Il s'est appelé le lion du désert, il a fait de l'aigle pyrénéen, de l'aigle johannite, le symbole impérial de la France, il s'est assis au trône des Capétiens; il a possédé Rome et brisé la vieille théocratie; il a consacré la liberté religieuse, et en a été le promulgateur dans le monde, en termes magnifiques et immortels [1].

Voilà l'œuvre des trois grands descendants des faidits cathares, Nolasco, Ramon Lulle et Napoléon Bonaparte. L'histoire accepte ces rêves comme le peintre admet, dans ses tableaux, les nuées qui flottent dans les horizons lointains. Un monument existe encore de l'émigration et de la conquête albigeoise, c'est la langue romane, toujours vivante dans le royaume de Valence et dans les îles. Le mélange du castillan l'a corrompue davantage sur le continent; elle est restée plus pure dans l'archipel. Nous prendrons donc pour type ce roman baléare. Formé dès l'origine par la fiction des divers dialectes parlés par les faidits, il a dû cependant garder le cachet d'un dialecte dominant, celui du plus grand nombre. Et si maintenant, nous cher-

1. Mad. Sand, *Voy. à Mayorque.*

chons à déterminer, à l'aide du langage, de quels cantons albigeois est sortie la majorité de l'émigration, nous trouvons que c'est des Pyrénées, entre la Neste et le Salat, car c'est là que nous découvrons la souche antique du roman mallorquin. Voici un débris de ballade également compris sur les bords de la Garonne et de la Guadalaviar, une ronde que les jeunes insulaires dansent au bord de la mer.

Sas [1] allotas tots es diumenges
Quan no tenen res mes que fer
Ban a regar es cravelher
Dihent li : beu jà que no menjes !

« Les fillettes tous les dimanches, quand elles ne savent plus que faire, vont arroser le violier et lui disent : bois si tu ne manges. » Hélas, ces belles insulaires ne savent guère autre chose qu'arroser leur giroflée ! Le Valencien est railleur et facétieux comme le Gascon si nous en jugeons par la *Donsaïna*, recueil périodique de vers et de prose burlesque, ayant pour enseigne un petit magot battant un tambour suspendu à la queue d'un singe jouant de la flûte rustique.

1. Sas pour las, du latin ipsas et illas; deux ou trois mots espagnols et quelque archaïsme; voilà après six cents ans, toute la différence entre les deux dialectes. Les filles de la Haute-Garonne chanteraient aujourd'hui :

Las hillotas toutès dimenges
Quan no saben res mes que fer
Ban a rosar ech clavaris,
Li disen : beu jà que no mènjes.

Un théâtre, des journaux, une littérature provençale existent pourtant encore à Valence, à Alicante, à Palma, à Mahon. De l'archipel baléare, la langue romane a suivi la conquête aragonaise jusqu'en Sardaigne, dont elle a modifié le dialecte italien. Le Sarde indique, dans son idiome liguro-mallorquin, aux syllabes pleines et sonores, *su campo de sas Vendettas* [1]. S'il faut des vengeances au Sarde, ainsi qu'au Baléare et au Valencien, qu'ils se ressouviennent donc de leurs ancêtres, les faidits et les martyrs albigeois !

L'inquisition qui, de son regard de Gorgone, n'a pu dévorer Barcelone ni Valence, a desséché l'archipel Baléare. Ses îles sont presque désertes; la terre à peu près inculte, le peuple à demi barbare. De son génie primitif, il ne lui reste que sa harpe devenue sauvage. Le langage est provençal, le type et le cœur sont africains. Assis sous des palmiers, il chante des paroles romanes sur des airs arabes; on danse, au bord de la mer, au sourd bourdonnement du tambour de basque, les boleros mauresques. Palma conserve encore, dans sa bibliothèque, le portrait gothique de don Jaïcmé, le conquistador. Cette image royale et cet idiome vulgaire, voilà tout ce qui reste, dans ces îles, de la conquête cathare. Les soldats de Napoléon, du champ de bataille de Baylen, furent déportés sur ces écueils inhospitaliers. Ces Français du Midi, surpris non moins qu'émus d'entendre résonner leur doux idiome maternel sur des lèvres

1. Un italien dirait : Il campo delle vendette.

barbaresques, purent se dire en mourant : Nos pères ont donc conquis cet archipel Baléare ! Exilés, ils ont pleuré comme nous au bord de cette mer d'Afrique [1].

VI

ALBIGEOIS RÉFUGIÉS EN ITALIE. — LE TROUBADOUR GUILHEM FIGUEYRAS.

Mais dès que les Albigeois se furent aperçus que le jeune roi don Jaïcmé, l'Éliacin du catharisme, infidèle à la politique chevaleresque de son père, le martyr de Muret, n'était plus qu'un monarque ambitieux, le soldat couronné de l'Espagne, et le glaive de Rome contre l'islamisme, ils cessèrent de chercher un refuge incertain en Aragon. L'émigration prit son cours vers les Alpes. L'église d'Aquitaine était la fille et comme la succursale de l'église d'Italie. Elle trouvait un asile plus assuré dans sa métropole transalpine. Elle se dispersait dans les cités lombardes, où, grâce aux institutions républicaines, et surtout aux luttes de l'Empereur contre la papauté, l'église cathare était florissante et, pour ainsi dire, tout entière encore. Peut-être les fugitifs y étaient-ils attirés par l'Empereur lui-même : c'était le fameux Frédéric II, un poëte, un esprit multiple, un génie cosmopolite, infiniment propre à opérer la fusion des

1. Madoz, *Dic. géograph.* — Ferd. Denis, *sur l'Espagne.*

races et des religions, et qui après avoir, sous l'impulsion des papes, persécuté les johannites et combattu les musulmans, les ameutait maintenant, pêle-mêle et en tumulte, contre les papes et enfermait Rome dans un cercle de colonies sarrasines et d'églises cathares et léonistes. Frédéric de Souabe était un monarque bien autrement brillant et audacieux que don Jaïcmé d'Aragon qui pourtant devait triompher où se briserait le magnifique César, et s'agrandir des débris de cette immense ruine impériale.

Tandis que l'Espagne n'offrait donc aux Albigeois qu'un refuge mal assuré, l'Italie leur ouvrait un vaste champ de bataille où ils pouvaient attaquer de plus près la théocratie romaine. C'est là que se rendaient en général les parfaits, les zélés, les esprits libres et guerroyants. C'est là que se retirèrent les troubadours Amérig de Pégulha et Guilhem Figueyras. Amérig était un marchand de Toulouse, probablement originaire, comme son nom l'indique, des sources de la Garonne. Guilhem était un tailleur de la même cité : il échangea l'aiguille paternelle contre une harpe, non pas la harpe des châteaux, mais le galoubet des carrefours. « Il se fit, dit son biographe contemporain, jongleur des citoyens. Il ne recherchait pas les barons, mais seulement les hôteliers. Quand venait un homme de cour, il devenait triste et sombre ; il n'avait de repos qu'il ne l'eût abaissé ; il ameutait incontinent ses ribauds [1]. » Figueyras,

1. Troubadours : Miguel de la Tor.

on le voit, était un homme du peuple, un chanteur des rues, un troubadour turbulent des cités républicaines du Midi, un Aristophane plébéien et querelleur toujours prêt à molester les chevaliers, et à persifler les clercs et les évêques. Il est épicurien et non pas cathare, mais pourtant allié à l'albigisme, et sans doute parent du diacre Sicard Figueyras, directeur des écoles et des ateliers de Cordes. Lui, sa religion, c'est le plaisir, la liberté sous le doux ciel du Midi, l'amour de la patrie toulousaine. Mais il est citoyen, il est peuple, il est homme, et ce sentiment profond de la patrie et de l'humanité transforme un vil histrion en un poëte de génie. Il a vu sans doute son parent livré à l'inquisition, et, mis entre le supplice et l'apostasie, abjurer entre les mains d'Isarn, le fanatique abbé de Vieilmuret. Il a entendu ce moine troubadour célébrer sa chute lamentable dans un poëme d'une platitude barbare dont chaque homicide strophe s'illumine sinistrement d'une lueur de bûcher et répand une odeur nauséabonde de chair humaine rissolée. La famille et la patrie le chargent de leur vengeance immortelle. Il va transpercer ce ménestrel du saint-office, sur sa lyre de plomb, dont le monotone et sourd grincement, comme celui d'un gril ou d'un sabot, accompagne le mugissement de sa stupide mélopée [1]. Mais non, l'idiot disparaît dans la vapeur des larmes et du sang. Ce n'est pas un homme, c'est un peuple tout entier qu'il voit étendu sur un chevalet, et sa grande ennemie

1. Raynouard, troubadours, *Isarn de Vieilmuret*.

l'éternelle tortionnaire, c'est Rome. Alors cet histrion se transfigure dans les douleurs patriotiques et monte à la hauteur des vengeances de l'univers. Son galoubet devient une grande lyre dont les cordes d'airain sifflent comme l'arc de l'archange et grondent comme le tonnerre de Jéhova. Voyons l'implacable chanteur vider infatigablement son carquois sur sa gigantesque ennemie attachée dans sa pourpre au pilori des siècles.

Mais comment traduire, dans sa fureur naïve et sa sainte férocité, ce prodigieux ïambe dont les vers, en nombre impair dans chaque strophe, s'élancent par bonds inégaux, et désordonnèment se précipitent, doublant, triplant, quadruplant leurs rimes vengeresses, comme des pointes de glaive, sur ce nom inexprimablement odieux, inépuisablement évoqué : Rome!

— « Rome, je ne m'étonne pas si le monde se perd! Par toi, le siècle a été mis en travail et en guerre! Par toi, mérite et merci sont morts dans l'univers! Et par toi, Rome perfide, racine, tige et cime de tout mal, fut trahi le roi d'Angleterre! »

— « Rome traîtresse, ta convoitise t'abuse! Tu tonds jusqu'au vif tes brebis. Mais que le Saint-Esprit, qui revêtit l'humaine chair, entende nos prières! Qu'il te brise le bec, Rome! Et ne demande pas grâce, car tu es fausse et déloyale envers nous et les Grecs! »

— « Rome, n'en doute pas, tu seras un jour angoissée des prédications menteuses que tu fais sur Toulouse. Tu lui ronges les mains! Tu déchires les petits et les grands comme une chienne enragée! Mais si le comte régnant vit deux ans encore, il fera de tes perfidies repentir la France! »

— « Rome, ta perversité est telle que tu ne tiens compte de Dieu ni de ses Saints! Rome, perfide et larronne, tu règnes si indignement qu'en toi se cache, et s'amasse, et s'incarne toute la tromperie de ce monde! Quel outrage n'as-tu pas fait au comte Ramon! »

— « Rome, j'ai l'espoir qu'avant peu tu viendras à mal port, si le vaillant empereur relève son destin, et agit comme il le doit! Rome, je te le dis en vérité, tu verras déchoir ta puissance, et que Dieu, le Sauveur du monde, me donne de le voir! »

— « Rome, que de félonies, de vilenies et de crimes ne commets-tu pas pour obtenir l'empire du monde! Tu n'as crainte de Dieu ni de ses statuts. Aussi, je le vois, tu feras plus de mal que je ne puis dire, ou dix fois plus! »

— « Rome, tu serres tellement la griffe que ce que tu peux saisir rarement t'échappe! Si tu ne perds bientôt ton pouvoir je vois dans ton piége trébucher le monde! Il est vaincu, il est mort; voilà l'œuvre de ton pape! »

— « Rome, que celui qui est la lumière, la vraie vie, et le véritable salut du monde te donne ton fatal salaire pour les maux dont gémit tout l'univers ! Rome déloyale, cause de tous nos malheurs, si tu ne te repens, tu brûleras sans faute au feu de l'enfer ! [1] »

Tel est, dans sa trivialité populaire, cet ïambe gigantesque. C'est ainsi que se déroulent, à travers les strophes vengeresses, les colères indomptées de cet Archiloque toulousain. Son chant implacable s'élève, il prend des accents religieux, il en jaillit comme des éclairs prophétiques. Le chantre inspiré pressent la ruine du monde catholique. Il voit l'Espagne, il voit l'Italie scellées dans leurs tombeaux. Il pose nettement le duel entre Rome et le monde. Le monde périra ou Rome ira dans l'enfer. L'épicurien se convertit à la foi du Consolateur. Il confesse l'Esprit venu en chair. Il finit en invoquant le Christ comme le vrai salut du monde. La foi est orthodoxe, mais le langage est cathare, johannite.

Germonda, une poétesse catholique de Montpellier en réponse à la diatribe foudroyante de Figueyras, entonna sur le même rhythme, et, je crois, dans le même nombre de strophes, l'apologie de la théocratie romaine. C'est l'hymne, l'épithalame de l'inquisition : elle la débarbouille de sang, de l'éclaboussement des massacres et des exhalaisons fétides du bûcher ; elle la baigne dans un flot d'encens

1. Raynouard, troubadours, *Guil. Figueyras.*

nauséabond qui répand une odeur mélangée d'autel et de tombe. Germonde, la Sapho du saint-office, n'est pas moins plate qu'Isarn son Pindare [1]. Leurs mornes cantilènes contrastent par leur vide et leur néant avec le dithyrambe superbe de Figueyras. Ici tout est vivant, frémissant. C'est le cri d'un homme, le hurlement d'un peuple égorgé, le rugissement d'un monde expirant. Après six cents ans ce poëme fume encore ; il s'en exhale encore une odeur de foudre. Cette malédiction est un jet magnifique de cette grande lyre d'éternel amour d'où le Dante tirera bientôt son infernale et céleste épopée.

VII

MORT DE GUILLABERT DE CASTRES, DE PHILIPPA DE MONTCADE COMTESSE DE FOIX ET D'ESCLARMONDE DE FOIX, VICOMTESSE DE GIMOEZ. — FUNÉRAILLES CATHARES.

Figueyras est le clairon de la guerre cathare. Son sirvente implacable est le haro des vengeances ameutées contre Rome. Les camps de Penne, de Nora et du Thabor dressèrent l'oreille à cette terrible fanfare. L'insurrection faidite fourmillait sourdement dans les vallées de l'Aveyron, les plaines de Toulouse, les rochers de la Cerdagne et les conques orageuses de la Catalogne ou de l'Aragon. Guillabert de Castres ne vit probable-

1. Ibid. : *Germonda de Montpellier.*

ment que les apprêts de cette insurrection nationale. Le patriarche s'endormit dans sa paix, quand de toutes parts s'aiguisaient et se hérissaient les lances patriotiques. Et tout porte à croire que la comtesse Philippa et la vicomtesse Esclarmonde l'avaient devancé dans le tombeau. Arrêtons-nous sur ces grandes figures albigeoises dont la mort mystérieuse s'enveloppe du même nuage.

La vicomtesse d'Alion visitait fréquemment le patriarche vénéré, et les deux illustres mères, qui l'étaient de son enfance comme du catharisme pyrénéen. De Montalion, à travers la forêt de Bélestar, elle descendait à Montségur[1]. Après une halte sur la montagne sainte, elle continuait, à travers l'Acarnaguez, jusqu'à Tarascon ou Pamiers où elle rencontrait son grand frère le comte Roger-Bernard. Puis, de l'un ou l'autre de ces deux castellars, elle se rendait, à travers le Podaguez, auprès de son frère chéri, Loup de Foix, à ses châteaux de Montagut ou de Durban, ou dans leur manoir natal, indivis comme leur cœur, des Salenques. Esclarmonde d'Alion, placée entre la vieille Esclarmonde de Montségur, et la jeune Esclarmonde de Cardonne, était la correspondante habituelle entre le comte de Foix et le roi d'Aragon. C'était la colombe, messagère de la patrie et du Paraclet, qui de castellar en castellar transmettait le mystère de Toulouse à Barcelone et à Saragosse. Tous les ans, l'hiver la faisait descendre de ses plateaux glacés de Cerdagne, et résider dans

1. Tradition populaire.

sa tiède vallée natale de l'Arise. Cette vallée, d'une étendue d'une lieue environ, est de forme ovale, et ressemble à une barque amarrée, comme à un môle gigantesque, au pied des Pyrénées. Les hauteurs de Ménaï découpent des ondulations gracieuses du côté de l'Orient. L'Arise, échappée de la grotte et de la conque du Mas-d'Azil, par l'âpre gorge du Cab-Aret, s'assoupit sous son rideau sinueux d'aulnes, de peupliers et de saules, et parcourt des rivages dont la beauté respire dans leurs noms mélodieux : Sabarat, Ramos, Rive-d'Alion, Salencas, Balaguer, Corbaout[1]. Tous ces noms réveillent des souvenirs historiques. Corbaout (montagne), assis dans la plaine et qui ne justifie nullement son site, rappelle involontairement Corba de Pereille, d'autant plus que la race antique qui l'habite est descendue du pays d'Olmès, et conserve le nom de Bélestar, son ancien titre seigneurial. Balaguer a dû recueillir les Balaguer de Chalabre réfugiés dans le comté de Foix, et dont le chef Ramon de Balaguer, compagnon de guerre de Loup de Foix, concourut au massacre des inquisiteurs, et à la défense de Montségur. Reb-Alion est un hameau d'Esclarmonde, tombé du chef de l'infante dans la maison de So, qui posséda des terres à Campagna d'Arise, comme à Campagna de Sault. Les rivages et les collines sont constellés des noms de Foix, d'Alion, de Durban, des chefs albigeois et des évêques cathares : L'Arise évidemment était hérétique et patriote, puisque, plus tard, dans la réaction on construisit,

1. Nap. Peyrat : *l'Arise, siége du Mas-d'Azil.*

pour en comprimer les riverains, deux bastides ou forteresses : à sa source, celle de Sérou ou de la montagne, et vers son embouchure, celle de Besplas, ou des belles plaines, postes avancés de l'abbaye du Mas-d'Azil.

Le château des Salenques, ancien monastère retombé dans le domaine comtal, et maintenant résidence d'Esclarmonde d'Alion, occupe un site agreste et nullement féodal[1]. Adossé au coteau du nord, sous un bois de chêne, dans le repli du ruisseau, le gracieux manoir, d'un aspect à la fois guerrier et monastique, découvre les courbes élégantes des collines semblables à une conque ovale de verdure, à une vaste corbeille blanchie au printemps d'une floraison de neige, et parfumée en automne de ses fruits plus éclatants encore que ses fleurs, de pêches roses, de grappes noires ou dorées, de figues vertes ou violettes aux pleurs de miel congelé, et de grenades dont le cœur entr'ouvert montre une cristallisation de rubis. De son étroite fenêtre à cintre roman et à baie géminée, Esclarmonde contemple, à l'est, les cimes ondulées des monts de Gabre couronnées d'un vaste dolmen celtique marqué d'une croix ; au sud-est, les tourelles du Castellot qui barre le Cab-Aret, les deux croupes de la Tentina berceau probable de l'évêque-martyr Tento ; plus près encore vers le sud, dentelant les rampes abruptes du coteau, les murailles et le donjon crénelé des Bordes, séjour de ce vaillant Ramon l'un des héros des guerres romanes. Plus

1. Nap. Peyrat : *Siége du Mas-d'Azil. — Tradition populaire.*

bas, au sud-ouest, le couvent de Saint-Pierre[1], au milieu des vignobles de l'Agré-Monal; et plus haut, vers l'ouest, le monastère de Porte-Cluse devant une gorge aride d'où tombe une cascatelle: l'arc se terminait par les tours de Henri de Campagne, et les collines de Corbaout fuyant avec l'Arise vers le couchant. La guerre avait dévasté le vallon et semé sur ses pentes de vastes décombres: mais les cloîtres déserts, les tours mutilées, les arcades rompues, les flèches frappées comme de la foudre, ajoutaient à l'incomparable beauté des montagnes refleuries la grâce des ruines, et le charme mélancolique des souvenirs.

Esclarmonde avait encore dans son domaine une ville ibéro-romaine, cité morte, dont la plaine recouvre le cadavre, et dont les débris comme des ossements affleurent à la surface des sillons. Elle s'appelait Ramos et s'étendait des Bordes aux Salenques, entre l'Arise qui, du côté du sud, formait son fossé, et la voie romaine qui bordait les murs, au pied du coteau du nord (la Strada). Les champs gardent encore la désignation de ses quartiers: voici la place publique le *Prévicinal*, Pratum-Vicinale. Deux rues y débouchent, la Carrerassa et la Villatéria. La première forme, comme l'indique son nom, le quartier aristocratique, à l'aspect du torrent et du soleil; la seconde est un faubourg rustique, qui se dirige au septentrion, vers le vignoble et les parcs des troupeaux. Sur la *Strada* antique, on trouve encore, au levant, Las Lanas, lieu de la tonte des

1. Saint-Pey. L'Agré-monal, ager monialis.

brebis; au couchant, l'abattoir, qui s'appelle Excornabious[1]. Plus haut, sur la colline, est le vignoble que la douceur de son raisin cuit par le soleil a fait nommer, par les Romains, Vinumléné[2]. Ses pampres marient presque leurs feuillages pourpres aux lierres noirs qui flottent sur les murailles gothes des Salenques. L'historien devait inscrire dans ce martyrologe patriotique le nom de Ramos, cité morte, martyre des invasions de Clovis et de Charlemagne, et dont le sépulcre était devenu au XIIIe siècle, l'apanage gracieux et funèbre d'un héros et d'une héroïne de l'indépendance romane.

Il y avait, derrière les Salenques, au sommet du coteau boisé, un belveder dont la tourelle dressait son cône aérien, entre les ramaux de chêne. De son faîte on découvrait l'Eden de l'Arise, et par-dessus les crêtes rocailleuses du sud, à l'horizon éclatant, les blanches cimes et la frange des neiges éternelles qui découpent l'azur du ciel espagnol. De cette vue superbe, le Mirador avait reçu le nom de Bracabella. C'est de là que la jeune abbesse des Salenques épiait si le grand comte Ramon-Roger descendait le soir, des montagnes bleues de Ménaï. Ces amours coupables se sont transfigurées dans le Paraclet. Et maintenant leurs pieuses filles, Esclarmonde et Honora, regardent de la même tour si leurs époux Bernard d'Alion et Loup de Foix, n'accourent pas sur leurs cavales rapides, des cimes de la Catalogne

1. Escorneboeuf.
2. Bioléna.

et d'Aragon. Dans leur veuvage, elles soupirent la ballade mélancolique de l'abbesse.

Aquelas montanhas
Tan altas tots jors
M'empaxan de vese
On son mas amors!

Las rocas nevadas
Bé s'abaxaran,
Et mas amoretas
Se rapproxaran[1]!

Ce chant d'amour conjugal prenait encore, dans la bouche de ces princesses, un sens symbolique de conjuration nationale. Leur cœur s'adressait par delà leurs époux, à leurs frères exilés, à leur chef le vicomte de Carcassonne, à leur protecteur naturel, le jeune conquistador d'Aragon. Elles imploraient le grand et divin conjuré du moyen âge contre Rome, l'Amour, l'Esprit errant dans ces plaines de neige voisines du ciel. Et ce soupir de colombe éplorée répondait, d'un vallon des Pyrénées, aux cris d'aigle furieux que Figueyras poussait de la cime des Apennins et des Alpes.

Montségur était, au printemps et en automne, la halte d'Esclarmonde, descendant de Montalion aux

1. « Ces montagnes, toujours si hautes, m'empêchent de voir où sont mes amours. — Mais ces roches neigeuses s'abaisseront certainement, et mes tendres amours se rapprocheront! » Cette ballade est attribuée à Gaston-Phébus : mais elle n'a pas de sens dans la bouche de ce comte, et perd tout son mystère conjugal et patriotique. La forme espagnole de ces quatrains est plus ancienne que l'époque de Phébus.

Salenques, et remontant de l'Arise dans la Cerdagne. Outre cette migration périodique, des deuils, des noces, des martyres, et dans ces derniers temps des funérailles, l'appelèrent fréquemment sur le Thabor. Nous pensons que c'est alors que mourut Philippa comtesse de Foix. Philippa de Montcade, femme du comte Ramon-Roger, fut l'épouse la plus soumise, la plus résignée, la plus silencieuse, de ce brillant, éloquent, et belliqueux prince, l'émule en Orient de Richard cœur de Lion et le vainqueur de Simon de Montfort en Occident. Elle donna trois enfants à son mari, le comte Roger-Bernard, d'une grandeur moins éclatante que celle de son père, mais plus chevaleresque et plus idéale ; l'obscur Améric, otage de Monfort et compagnon de captivité de l'Infant d'Aragon dans le palais de Carcassonne ; enfin, Cécilia femme de Bernard VI, comte de Commenges. La religieuse princesse adopta les deux enfants que son mari avait eus après son divorce mystique, Loup et Esclarmonde ; et tous ces enfants, nés de sa chair ou de son âme, l'entourèrent à ses funérailles. La comtesse Philippa, née peut-être dans l'Alcazar de Saragosse mourut dans une caverne de Montségur et passa de la grotte dans la tombe [1]. Dès que l'agonie commençait, le moribond cathare, déjà séparé du monde, était absolument isolé de sa famille, et transporté dans la maison de l'évêque, entouré des diacres, sa famille spirituelle. Il y rendait le dernier soupir, au

1. Le comte Ramon-Roger ne la nomme pas dans son testament. Dom Vaissette en conclut qu'elle était déjà morte en 1220. Elle pouvait être seulement morte au monde.

milieu de leurs prières, et peut être aussi de leurs cantiques. Philippa ne fut que la *socia*, l'acolyte d'Esclarmonde.

Celle-ci fut une héroïne, la digne sœur de Ramon-Roger; elle domina même son grand frère et toute la maison de Foix. Elle l'amena à son abjuration de Fanjaus, entraînant, avec son glorieux chef, toute la famille comtale. Effectivement, elle entraîna dans l'albigisme la comtesse Philippa sa belle-sœur, sa nièce la vicomtesse Ermessinde, son cousin Arnauld, vicomte de Castelbon, et fit élever par des ministres johannites tous les infants de Foix. Son abjuration était une déclaration de guerre. Du Castellar de Pamiers, où elle régnait, elle engagea la lutte contre les moines de Saint-Antonin, qui disputaient cette ville aux comtes, puis contre les évêques et les religieux de Cîteaux aux conférences de Pamiers où elle figura comme théologienne; puis contre le roi de France et le pape de Rome, en reconstruisant Montségur sur les rochers duquel vinrent se briser tous les efforts de la croisade [1]. Du haut de cette roche, elle poussa à la guerre son héroïque frère, ses vaillants neveux, ses fils, ses gendres, ses cousins, cet incomparable clan du Cantabre Aznar, les comtes de Foix, de Commenges, de Carcassonne, de Couserans, de Palhars, de Castelbon et de Barcelone, qui est le roi d'Aragon. Sur son trépied du Thabor, Esclarmonde fut la sibylle des guerres nationales, la prophétesse de la délivrance romane. Montségur

1. Doat XXII. *Bérenger de Lavelanet.*

sauva le midi. Après la victoire de la France, la grande faidite remonta sur la montagne sainte, et, pour y mourir dans son muet désespoir, s'enveloppa comme d'une nuit. Elle conserva le même ascendant sur les princes : son nom est une gloire de la maison de Foix. Elle le transmet à sa nièce, Esclarmonde d'Alion, à sa petite-nièce Esclarmonde de Cardonne, à son arrière-petite-nièce Esclarmonde d'Aragon, qui sera bientôt reine des Baléares[1]. Ce nom prophétique ceignit le front de chacune de ses filleules d'un rayon de grâce. Mais leur vieille et illustre marraine en réalisa seule le symbole orageux ; elle fut véritablement un éclair, et un jet de foudre dans la plus effroyable tempête qui ait bouleversé le monde. Depuis longtemps, elle s'entourait d'oubli, et s'enveloppait de silence. On la trouva sans doute éteinte dans sa grotte. Les Amis de Dieu, qui ne croyaient point à la résurrection des corps, avaient cependant la plus grande horreur de la violation des tombeaux. Dès leur vivant ils dérobaient leurs cendres dans le mystère du trépas. On les ensevelissait de nuit, et ceux qui portaient le cadavre promettaient de n'en révéler jamais le sépulcre. Les princesses de la maison de Foix déposèrent sans doute les restes d'Esclarmonde auprès de ceux de Philippa, dans quelque crypte inconnue de Montségur où elles trouvèrent enfin le repos de l'oubli et la paix du désert. A la place de la vicomtesse de Gimoez, celle que nous supposons la mère de Loup de Foix et d'Esclar-

1. Holhgaray, *Hist. des comtes de Foix.*

monde d'Alion, Ermengarde du Teil, l'ancienne abbesse des Salenques, déjà sa coadjutrice, resta l'archidiaconesse de Montségur [1].

Guillabert de Castres suivit bientôt ces illustres catéchumènes dont il scella le tombeau. Cet homme qui lutta contre saint Dominique, l'évêque d'Osma, les légats romains, à Montréal et à Pamiers; qui convertit les princes et les princesses de la maison de Foix; qui fut le conseiller des comtes de Foix et de Toulouse, et des barons pyrénéens; qui, par son ascendant auprès des princes, fonda Montségur et Castelbon, ces deux champs d'asile du XIII[e] siècle; qui recueillit sur ces deux cimes le sacerdoce albigeois et la chevalerie romane; qui, redescendu des montagnes avec les faidits, fut l'âme de la réaction patriotique, le prophète des guerres libératrices et comme le légat du Paraclet et de l'humanité dans la victoire du midi. Ce vieillard, qui après le plus inespéré triomphe, vit, plus inespérément encore, sa patrie écrasée par le roi de France; qui reculant devant l'inquisition cette seconde croisade, ramena le sacerdoce johannite sur le Thabor; mais qui, de cette cime désolée comme son destin, tenait encore en alarme le roi de Paris et le pontife de Rome; cet *Ange* de la plus horrible tourmente qui ait bouleversé le monde, disparaît comme un fantôme; on ignore le temps de sa mort, et le lieu de sa sépulture; il n'a pas même un mot dans l'histoire, tandis que ses sanglants vainqueurs ont des trônes et des autels. Bertran d'En Marti, fils ma-

1. Doat : *Anteposita fuit aliis hæreticabus.*

jeur de Guillabert, ensevelit le patriarche auprès de son prédécesseur Gaucelm, et selon l'ordre hiérarchique, prit sa crosse pastorale avec le fardeau de ses douleurs, et marcha tranquillement au martyre.

Dans la religion de la lumière et de la vie, la mort n'existe pas: la croix est une *élévation*, le martyre une *ascension* dans le gloire [1]. Donc point de pleurs au trépas, et peu de rites funéraires. Pour les Albigeois, la vie était l'exil, la mort le retour dans la patrie. Comme tous les mystiques ils devaient chanter le psaume des bannis d'Israël. Assis au bord des fleuves de Babylone nous avons pleuré en pensant à Sion. Babylone c'était le monde jeté sur les torrents des choses changeantes et mortelles. Sion, c'était le ciel, la cité immuable, construite sur le rocher des siècles. Aussi ni soupirs ni gémissements. Ses compagnons chantaient la délivrance du mourant, et son âme pure s'envolait dans un cantique, comme l'antiquité le disait symboliquement de l'âme des cygnes.

Emacié par le jeûne, par la douleur et le désir, le cathare ne laissait presque rien à la tombe. Sa chair avait déjà revêtu l'incorruptibilité. Il ne restait de ce corps éthéré que l'aride enveloppe que la cigale dépose au creux du rocher, ou la pâle tunique que le papillon abandonne au vent lorsqu'il déploie ses ailes frissonnantes dans l'azur. Les Amis de Dieu avec leur dédain de la chair, auraient dû, ce semble, n'avoir aucun souci du corps. Vivant, ils le

1. Il faut que le Fils de l'homme soit élevé. Père, glorifie ton Fils ! Ev. de Saint-Jean, chap. XVII.

méprisaient, ils l'honoraient mort. L'âme, à leurs yeux, sanctifiait son vêtement. Ils respectaient leurs cendres. Ils dérobaient leurs sépultures, avaient horreur de la profanation des tombes, et les inquisiteurs qui fouillent les sépulcres leur paraissaient des hyènes et des vautours. De là, tant de secrètes nécropoles [1].

Montségur fondé, quarante ans auparavant, pour être une arche de salut, ne fut que le dernier et solennel sépulcre. L'inquisition, n'a pas, que nous sachions, découvert ses cryptes funèbres. Ses entrailles renferment encore, chacune dans sa cellule de granit, comme des abeilles dans leur alvéole, les cendres des évêques, les ossements des barons. C'est là que reposent la comtesse Philippa et la vicomtesse Esclarmonde. C'est là que dort depuis six siècles Guillabert de Castres. Son mausolée est une montagne. Moïse a le mont Nébo, Guillabert a le Thabor pyrénéen.

1. Reg. de l'Inq. de Toul. passim.

VIII

RAMON D'ALFARO

LIVRE HUITIÈME

RAMON D'ALFARO

I

LIGUE CONTRE LA FRANCE. — EXPÉDITION DE ROGER DE CARCASSONNE.

Figueyras, dans sa philippique, énumère tous les ennemis de Rome, le comte Ramon, le roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne, et même les Grecs de Constantinople. Il est le clairon éclatant de la ligue contre le Pape, et il convoque dans ses rangs tous les princes blessés des foudres théocratiques. Il les groupe autour de celui qui est le plus grand par la puissance, la dignité et le génie, qui a toutes les sympathies du poëte, le *vaillant empereur*. Les troubadours en général étaient gibelins : le Tyrtée républicain de Toulouse se déclare pour le César allemand. Son patriotisme et sa perspicacité politique l'élèvent au-dessus des antipathies de race et de religion. Il n'y a pour lui ni Teutons ni Romans, ni Latins ni Grecs. Il n'y a qu'un ennemi commun, Rome. Les troubadours avaient raison : la liberté, compatible avec l'empire, est incompatible avec la théocratie. Un César n'est qu'un despote; un pape est un despote-Dieu.

Ce César était Frédéric II, petit-fils de Barberousse, Allemand d'origine, Italien de naissance, héritier des terres et du génie des empereurs de la Maison de Souabe, et des rois normands de la Maison des Deux-Siciles. Les Papes dont il était le pupille avaient élevé l'orphelin impérial dans l'espoir qu'il serait l'aigle docile et guerrier qui exécuterait leurs chasses contre les princes insoumis. Mais le jeune empereur avait tourné ses serres contre Rome, et saisi vigoureusement le globe du monde. Excommunié, il cherchait un appui dans les cathares italiens contre lesquels il avait d'abord, à l'instigation des Papes, promulgué des lois sanglantes, et s'attachait les Arabes qu'il colonisait dans les Calabres, et dont il se formait une garde africaine. Chef d'une croisade en Orient, il avait de ses propres mains mis sur sa tête la couronne de Jérusalem et traité directement avec le Sultan des Turcs [1]. Prince de génie, multiple et mobile, valeureux et rusé, enthousiaste et sceptique, mais par-dessus tout politique et empereur, il semblait vouloir réaliser dans le monde la fusion, déjà opérée dans son esprit, du Nord et du Midi, de la chrétienté et de l'islamisme. Il pressentait que le temps des croisades était passé, que la théocratie romaine était à son déclin; il voulut achever cette ruine gigantesque et il usa à cette œuvre providentielle mais hâtive d'un demi-siècle sa fortune et l'avenir de sa race. Pendant qu'il s'entourait de Cathares et d'Arabes, Frédéric con-

1. Makrizi : *Chroniques arabes.*

fisquait les biens des Templiers et des évêques, et marchait sur Rome. Le comte de Toulouse dut se transporter plusieurs fois auprès de l'Empereur, et il entraînait dans la ligue dont le César était le chef, les rois d'Angleterre et d'Aragon, ses deux cousins. L'Empereur, nous l'avons vu, rendit à son *très-cher allié et féal* Ramon comte de Toulouse, le comtat Venaissin, et le titre de marquis de Provence, avec défense à tous, soit ecclésiastiques, soit séculiers, d'attaquer ces domaines, sous peine de mille livres d'or (1234).

Montségur était le centre et comme le sanctuaire de la ligue pour la nationalité romane. Le comte Ramon n'y vint jamais, du moins ostensiblement; mais ses conseillers, les principaux seigneurs de sa cour s'y rendaient fréquemment sous prétexte d'accomplir des devoirs religieux[1]. Un jour c'est Roger de Toulouse, de cette famille chevaleresque collatérale de la Maison comtale de Sainte-Gélis. Une autre fois, c'est Roger d'Aragon, suivi de cinquante chevaliers, escorte princière d'un chef probablement issu d'une branche égarée de la dynastie royale de Saragosse. Une autre fois enfin, c'est Alaman de Roaïx, de cette race illustre qui, avant et depuis, est entrée soixante-quatre fois dans le capitoulat toulousain, race essentiellement civique, consulaire et cathare. Alaman, son chef, était évêque, un de ces évêques guerriers, établis par le synode de Montségur. Nuit et jour à cheval, il protégeait de sa lance les proscrits albigeois, et

1. Doat. XXII. Dép. des captifs de Montségur.

traquait dans les plaines du Lauragais les inquisiteurs, comme des loups et des sangliers. Alaman, dont l'évéché est inconnu, et qui ne fut peut-être revêtu que de cet épiscopat nomade et belliqueux, prêcha à Montségur. Nul doute que tous ces pèlerins ne servissent d'intermédiaires entre le comte de Toulouse et la Montagne du Paraclet.

Depuis la mort de Guilhabert de Castres, le patriarche du catharisme pyrénéen était l'évêque Bertran d'En Marti. Il était né à Saint-Michel de Lanès, de race chevaleresque et parent des seigneurs de Calhao et de Calhabel. C'est pour cela qu'on l'appelle parfois Marti de Calhabel. Il prêchait à Lantar, Montesquieu, Lanerville, Beauteville, le Mas-Saintes-Puelles, dans tout le Lauragais. Fanjaus, en temps de paix, était la résidence du Fils-Majeur. Il vint un jour visiter sa métropole d'où le chassait l'inquisition, et le danger qu'il y courut prouve la vive affection que lui portait son troupeau [1]. Il fut arrêté, avec ses trois *compagnons* Joan Ricard, Pierre Coloma et Pierre de Sant-Julia, dans la maison des chevaliers de l'Ile proscrits et refugiés sur le Thabor. Caousida, femme de Ramon Fornier, concierge probablement de cet hôtel désert, courut désolée, à l'atelier des Arméniens et leur dit que pour 300 sols on pourrait délivrer les Amis de Dieu. Peytavi, l'un des Armens, probablement orfèvre, lui remit sept écuelles d'argent, comme nantissement entre les mains des bayles de Fanjaus. Cela fait, la pauvre Caousida s'en va quêtant

1. Dom Vaissette, t. VI, addit., p. 21.

de porte en porte, mais elle ne put collecter que 80 sols; elle les porta aux bayles Ainart et Hugo, qui plus avares que cruels, complétèrent la somme en retenant les sept coupes d'argent. Ils relachèrent l'archidiacre et ses compagnons qui s'en allèrent rendre grâce à Dieu de leur délivrance dans la forêt d'Amiel du Moster (du Monastère), ou la tendre Caousida, tombant à leurs pieds, implora leur bénédiction [1]. Tel était le dévouement des fidèles et les dangers continuels des ministres albigeois. Bertran d'En Marti revint à Montségur : c'est là que l'attendait le grand martyre.

Pendant que les princes étendaient la ligue au dehors, l'évêque la resserrait au dedans. Il apaisait les discordes des chefs, des familles, des villages. Ramon de Perella n'avait pas tardé de trouver dans Pierre Roger de Mirepois un gendre inquiet et turbulent, ambitieux d'exercer une autorité despotique à Montségur. Les violences du jeune chef faidit remplissaient de trouble et d'amertume la vieillesse du pieux gardien de la Montagne de Paix, de l'Asile de l'Esprit d'amour. Guilhem Bernard d'Astnava, mari de N. de Durban, et beau-frère de Loup de Foix [2], Othon de Castelverdun, et d'autres barons pyrénéens vinrent tout exprès pour éteindre ces discordes qui menaçaient la cause de la religion et de la patrie jusque dans son sanc-

1. Pierre de Layra, donna 10 sols toulousains; Guilhem de Paléarea, 25; Bernard Faure, coutelier, 5; Guilhem Martos, 10; Arnaud Donat, 10; Begou, chevalier, 10; Pons Gari, 10. Total : 80.

2. Ramon de Pérella. — Bernard Caïrola.

tuaire. Ils ramenèrent le fils rebelle aux pieds du vieillard qui accorda son pardon aux prières de l'évêque. Bertran d'En Marti réconcilia ensuite Ramon de Perella et Pierre Roger de Mirepois avec le bourg de la Roca d'Olmès. Ramon était, de ses ancêtres, seigneur de la Roca. Mais la croisade avait boulversé toutes les existences et tous les intérêts, et des contentions étaient survenues entre les vassaux et les châtelains. La Roca était passée par la conquête dans le domaine de Gui de Lévis. Sous la dure domination de l'étranger, les habitants, par instinct de race et de vieille affection, regrettèrent leur ancien et paternel seigneur. Ils désirèrent réparer leurs torts et rentrer en grâce auprès de leur maître proscrit. Amiel et plusieurs autres bourgeois de la Roca vinrent à Montségur et de l'avis de Bertran d'En Marti payèrent 200 sols toulousains à Ramon de Pérella, hommage d'une fidélité touchante envers l'infortune la plus héroïque [1].

Un vent de paix et d'amour soufflait sur les Pyrénées. Il fondait les vieilles haines, les dures oppressions, il amollissait le cœur des conquérants jusque sous leur corselet de fer. Cette réconciliation des bourgeois entraîna celle non moins précieuse, d'Arnaud Pons, bayle de Gui de Lévis, à la Roca d'Olmès. C'était un homme du Midi, comme son nom l'indique, entré au service des croisés; représentant du maréchal, il habitait le château de Ramon de Pérella, construit sur la colline ro-

1. Arnauld-Roger de Mirepois.

cailleuse. La noble image du seigneur dépossédé lui apparut dans ce manoir désert. Tout le jour par l'étroite fenêtre, il voyait du côté du sud, à deux lieues dans la montagne, au-dessus des bois, dans les hauteurs du ciel, sur sa cime désolée, le camp des proscrits, séjour de tant de sainteté, d'infortune, et d'héroïsme. Le fantôme de la patrie le saisit au cœur, et un soir, dans l'ombre de la nuit, et dans le mystère de la forêt, le traîna, tout éploré, vers Montségur où, tombant aux pieds de l'évêque et du héros, ce traître repentant implora parmi les sanglots, la paix, le pardon du ciel [1]. Cet exemple n'est pas unique, on voyait parfois des chefs croisés adhérer au catharisme; et nous avons déjà cité, Gausbert, le chapelain même d'Amaury de Montfort. Ainsi revint le bayle du maréchal dont le noble relèvement, découvert plus tard par l'inquisition, lui valut sans doute la gloire de figurer parmi les martyrs de la patrie pyrénéenne.

C'est ainsi que les Cathares, par cette pacification de leurs chefs et de leurs amis, se préparèrent à la guerre. L'empereur Frédéric marchait sur Rome. Le roi d'Angleterre ne passait pas encore la mer, mais le puissant comte de La Marche, son beau-père, agissait en son nom dans le Poitou. Le roi d'Aragon faisait ses préparatifs derrière les Pyrénées. Ramon-Roger de Carcassonne, à la tête des proscrits albigeois, formait l'avant-garde de l'armée espagnole. Malheureusement, avec cette impatience qui tourmente

1. Bérenger de Lavelanet.

le cœur des exilés, le chef des faidits s'élança des cimes de la Cerdagne comme un oiseau de proie, et descendit de château en château, le long du cours de l'Aude. Il ramenait les bannis, les conquérants de Valence et des Baléares [1]. A leur tête était l'illustre Olivier de Termes, grandi dans l'exil comme son jeune vicomte, et qui, depuis le berceau, n'avait presque pas revu son manoir paternel situé sur d'immenses rochers, et ses vastes domaines qui s'étendent sur les rives fécondes de l'Orbiel. Avec lui venait Pierre de Fénolhet, dépouillé de la vicomté de Fénolhèdes, que l'usurpateur Nunêz Sancho d'Aragon venait, en mourant, de céder au roi de France; Guilhem de Pierrepertuse, dont le château était occupé par les Français depuis le traité de Paris; les fils d'Impéria, les enfants de Giraud d'Aniort et d'Esclarmonda de Laurac, naguère condamnés par coutumace, ainsi que leur héroïque mère, et dépouillés de leurs donjons des montagnes, Aniort, Castelpor, Rocafeuil, Dorna, Pierrepertuse, Rocafort, Belcaïré, Pech-Laurens, tous les châteaux des sources de l'Aude, chassèrent les Français et reçurent leurs anciens seigneurs. Avant d'arriver à Limous, le jeune vicomte fut rejoint par Pierre-Roger de Mirepois et les proscrits de Montségur sous la bannière des *Fils de la Lune*, d'azur au croissant d'argent. Les évêques albigeois descendirent de la montagne sainte pour enflammer, par leurs prédications, les défenseurs de la cause romane. Les troubadours entonnèrent les an-

1. G. de Puil., ch. XLIII. — Gest. Lud. IX.

ciens hymnes patriotiques : *Mort aux clercs latiniers! Mort aux Français bevedors!* C'était la guerre romane, la guerre cathare, la guerre nationale contre la France et contre Rome! Les garnisons étrangères qui ne rendirent pas leurs châteaux furent passées au fil de l'épée [1]. Le croisé, Pierre de Voisins, abandonna au jeune vicomte la ville de Limous pour s'enfermer dans Carcassonne. A la nouvelle de l'irruption de Trencavel, l'archevêque de Narbonne, l'évêque de Toulouse, les chefs de monastères, les prêtres, se réfugièrent en foule dans Carcassonne, soit pour échapper aux vengeances des populations, soit pour défendre cette forteresse de la croisade. Mirepois, Chalabre, Fanjaus, Laurac, Montréal, Montolieu, se levèrent avec enthousiasme en faveur du vicomte Ramon-Roger. L'Albigeois répondit au cri de guerre du Rasez et du Lauraguais. Castres, Albi, tressaillirent sur les bords de l'Agoût et du Tarn. On vit sortir de leurs forêts les faidits des Montagnes noires : Bertrand de Saissac, Pierre de La Tour, Roger d'Aragon, Jordan de Cabaret, Ramon de Villeneuve, parent du viguier de Toulouse. On peut croire que le comte de Toulouse lui-même venait en personne se joindre à Trencavel et prendre la conduite de l'insurrection du Midi. Il revenait de Provence où il avait recommencé la guerre contre Ramon-Bérenger; il évita Carcassonne; le sénéchal du roi de France vint le trouver à Pénautier; il le somma de défendre la cité menacée. Mais le comte éluda la proposition et

1. Albéric, p. 1243. — Duch., t. V, p. 334.

répondit qu'il devait auparavant consulter les capitouls; et il continua son chemin vers Toulouse. C'est pourquoi on le crut tacitement d'accord avec Ramon-Roger de Carcassonne [1].

II

ATTAQUES DE CARCASSONNE PAR LE VICOMTE TRENCAVEL.

Cependant le sénéchal, Guillaume des Ormes, et Pierre de Voisins, connétable de Carcassonne, pourvurent en hâte à l'approvisionnement et à la défense de la cité. Ils réparèrent les murailles, firent entrer des blés nouvellement battus sur les aires, et couper les raisins, encore à demi-verts, dans les vignobles du Carcassais. Ces vendanges furent précipitamment terminées au bruit des glaives de Trencavel qui vendangeaient les bataillons de la croisade. Guillaume des Ormes avait dépêché un messager pour annoncer à la reine Blanche l'impétueuse et subite irruption du chef de faidits. Le sénéchal de Carcassonne et l'évêque de Toulouse descendirent dans le faubourg de Graveillant, sur les bords de l'Aude. Ils convoquèrent les habitants dans l'église de Notre-Dame; et, sur les reliques des saints, le saint sacrement et les évangiles, solennellement exposés sur l'autel de la Vierge, patronne de la croisade, ils leur firent prêter serment de fidélité au pape de Rome et au roi de France.

1. Guil. de Pilaurens, ch. XLIII.

Mais, dans la nuit même de la ***Nativité de la bienheureuse Marie***, le vicomte Ramon-Roger arriva sous les murailles du faubourg, où il entra porté dans les bras et sur le cœur de ses sujets. Les prêtres catholiques des environs, dispersés par l'effroi, s'étaient réfugiés dans le faubourg de l'Aude. Une soixantaine se groupèrent, attendant la mort, autour de l'autel de Notre-Dame. Le généreux vicomte leur fit grâce, leur donna même un sauf-conduit, mais le peuple, hors de ses yeux, les mit en lambeaux. N'étaient-ils pas les prédicateurs de la croisade, les héraults de l'asservissement et de la désolation du Midi [1] ?

Le faubourg de Graveilland, ou plutôt de Graveillaud, s'étendait, comme son nom l'indique, sur la grève de l'Aude, au pied de la berge occidentale, entre la barbacane du château et la pointe de Saint-Nazaire. Le connétable et le sénéchal, descendant par la barbacane et la porte de Toulouse, expulsèrent le vicomte du faubourg et s'emparèrent de ses madriers, qui, destinés à l'attaque, servirent à la défense de la cité. Mais Ramon-Roger, en retour, se rendit maître du ***Moulin du Roi***, moulin fortifié qu'un souterrain reliait à la barbacane, et par cette prise importante il affamait les Français. Le vicomte développa ses camps au pied des rampes de Carcassonne. Olivier de Termes, Gérald d'Aniort, Hugo de Serrelongue, et probablement les faidits de Montségur, se retranchèrent, à l'aide de fossés et

1. Chron. de Saint-Médard. — De Saint-Paul de Narbonne.

en coupant les chemins, à l'ouest entre le fleuve et la façade de Saint-Nazaire. Pierre de Fénolhet, Renauld Del Pech, Pierre de La Tour, Guilhem Fort, et les autres seigneurs de Pénautier, se logèrent au nord entre le pont et la barbacane. Ramon de Villeneuve, Hugo de Romégos, son neveu, petit-fils d'un viguier de Carcassonne du temps de l'indépendance; Jourdain de Saissac, dont le père avait été le tuteur du vicomte mis à mort par les Français; un autre chevalier, compagnon d'exil du jeune chef des faidits, et dont le nom sauvage annonce un châtelain des hautes cimes, Ramon de Orsalt ou du bois de l'Ours (*Ursi-Saltus*), campèrent au levant devant la porte Narbonnaise, et se développèrent le long des fossés et des remparts du sud. Les arbalétriers pyrénéens perçaient de leurs flèches tous les Français qui se montraient aux créneaux, principalement à la porte de Toulouse, et aux poternes de la barbacane [1].

Le vicomte Roger résolut de s'emparer de la barbacane pour se rendre maître des rampes du château. Il dressa contre cette énorme tour un mangonneau et protégea de puits et de fossés profonds cette puissante machine de jet. Dès que les assiégés voyaient sa verge fatale se détendre et lancer dans l'air sa pierre sifflante, ils se blottissaient dans leurs souterrains; mais ils combattaient énergiquement son jet meurtrier par l'action non moins vigoureuse d'une pierrière turque. C'était l'attaque principale: maître du château, le vicomte

1. *Rapport du Sénéchal*, G. des Ormes.

l'eût été de la cité ; aussi, pour seconder cet assaut, fit-il attaquer le rocher par six mines simultanées. « Ils se mirent à creuser la terre, dit un contemporain, *à la manière des taupes*[1]. » Olivier de Termes dirigea son souterrain à l'angle occidental, vers le palais de l'évêque attenant à Saint-Nazaire, tandis que d'autres chevaliers creusaient le sol vers la barbacane orientale de la porte de Narbonne. Entre ces deux extrémités, deux autres mines furent pratiquées au sud-est contre une tourelle des lices, au sud-ouest, contre la barbacane de la porte du Rasez. Pour couvrir ces travaux, le vicomte fit tenter, sur divers points des murailles, des attaques probablement simulées. Cependant la mine de la porte du Rasez fut prise par les assiégés ; mais au sud-est les assiégeants renversèrent deux créneaux. Aussitôt une palissade fut construite à cette ouverture par les Français. A la porte Narbonnaise ils contreminèrent et arrêtèrent l'ennemi par un solide mur en pierres sèches[2]. Alors, se voyant découverts, les faidits incendièrent leur ouvrage, et le feu fit écrouler, mais inutilement, l'hémicycle antérieur de la barbacane orientale. A l'ouest, Olivier de Termes pénétra sous un mur sarrasin jusqu'au pied des lices, où il fut arrêté par la contremine des Français. Il incendia son ouvrage en l'abandonnant, et la flamme renversa avec un grand fracas une dizaine de brasses de créneaux. Olivier s'élança sur ces décombres

1. G. de Puil., ch. XLIII.
2. Gest. Ludov. IX. — Præcl. Franc. Facinora.

fumants, mais les Français parvinrent à fermer l'intervalle par une bretêche ou fortification de bois, percée d'archères dont les flèches écartèrent les faidits pyrénéens. Alors le vicomte, ayant tâté la muraille sur divers points et divisé l'attention des conquérants, rassemblant toutes ses forces, s'élança sur la grande barbacane du nord. Archers, arbalétriers, chevaliers, couverts de leurs casques carrés et de leurs boucliers triangulaires, se ruèrent sur la demi-lune pour escalader les rampes du château. Mais la pierrière turque de la barbacane et les balistes du donjon écrasèrent les assaillants. Après un furieux assaut, la barbacane, disputée avec acharnement, resta au pouvoir des Français[1].

Ainsi le valeureux Ramon-Roger ne put escalader ce roc vertical; ces portes resistèrent à l'orphelin déshérité. Depuis trois semaines, il était campé sous son manoir natal; il voyait d'en bas son berceau, les demeures de ses aïeux, les tombes de ses ancêtres. Le glaive de l'étranger l'écartait des palais et des sépulcres paternels. Le vicomte se présentait comme le défenseur du catharisme; il fit démolir l'église catholique de Notre-Dame et le couvent des franciscains, acolytes des inquisiteurs. Il avait compté sur le secours des rois d'Aragon et d'Angleterre. Jaïcmé ne passa pas les Pyrénées. Henri ne traversa pas la mer. Les comtes de La Marche, de Toulouse et de Foix restèrent immobiles. L'armée royale, envoyée en toute hâte par la reine Blanche, accourait du Nord. Ramon-

1. Rapport du sénéchal Guil. des Ormes.

Roger résolut de tenter une dernière fois un assaut général et désespéré. Le dimanche 10 octobre, tout l'ost exilé escalada les murailles : ces murailles insensibles repoussèrent les proscrits éplorés et furieux ; elles étaient à jamais françaises [1].

Le lundi, sur le soir, le vicomte mit le feu aux faubourgs, et suivi des bourgeois compromis, remonta le cours de l'Aude, vers les Pyrénées. Le lendemain (12 oct.) l'armée royale arriva, commandée par le maréchal Ferry Pasté qui avait en chemin rallié les sires de Mirepois, de Chalabre, de Saissac, de Castres, de Lombers, les chefs de la conquête réunis, en l'attendant, sur la Montagne-Noire. Grande fut la joie des assiégés quand, du haut de la tour du Paon, la vedette signala vers le nord l'apparition de la bannière blanche aux fleurs de lis d'or. Entrés dans la cité, les libérateurs mêlés aux défenseurs et aux évêques entonnèrent d'abord un *Te Deum* solennel dans l'église de Saint-Nazaire. Puis, le sénéchal écrivit à la reine le bulletin des opérations [2]. « A excellente et illustre dame Blanche, par la grâce de Dieu, reine des Français, Guillaume des Ormes, sénéchal de Carcassonne, son humble, dévoué et fidèle serviteur, salut! Madame, que Votre Excellence apprenne que la ville de Carcassonne a été assiégée par le *soi-disant vicomte et ses complices.* » Le sénéchal, en terminant, rendait hommage au zèle et au courage déployé par le croisé Ramon de Campendut, et par le fran-

1. G. de Puil. — Gest. Lud. IX.
2. Rapport du sénéchal Guil. des Ormes.

çais Gérard d'Ermenville; mais il donnait la palme au connétable Pierre de Voisins. Blanche, probablement mécontente de ses services, le rappela bientôt en France.

Cependant le vicomte n'avait abandonné Carcassonne que pour n'être pas pris entre l'armée royale et l'ost de la cité. Il voulut disputer pied à pied son domaine au roi de France, et pour le combattre, il s'enferma dans Montréal. C'était le fief de cet infortuné Améric qui, pour son héroïque défense de Lavaur, fut attaché au gibet par Simon de Montfort. Les seigneurs d'Aniort étaient ses neveux et les héritiers de Laurac et de Montréal. Ils s'enfermèrent avec le vicomte dans le château. Cependant Jehan de Belmont, qui venait de succéder à Guillaume des Ormes, comme sénéchal de Carcassonne, après avoir terminé la démolition des faubourgs incendiés, se mit à la poursuite du vicomte et vint avec l'armée royale l'assiéger dans Montréal[1]. Montréal est construit sur un monticule de terre, l'église au centre du bourg, jeté sur la déclivité avec ses ruelles en cascade, ceint d'un mur de briques et d'argile relié au château qui hérisse de ses créneaux le redan occidental. De tous les points de l'horizon on voit pyramider l'église, énorme construction romane, aux deux larges tours et semblable à un éléphant. Le sénéchal livra coup sur coup à la place plusieurs assauts. La place résista, défendue moins par son site peu escarpé, que par le courage des chevaliers d'Aniort, et par

1. G. de Puil., ch. XLIII. — Præcl. Franc. Facinora, p. 136.

les prédications de Pierre Polha, évêque johannite du Rasez. Pendant ces assauts furieux, arrivèrent les comtes de Toulouse et de Foix, non comme auxiliaires mais comme médiateurs. Ils s'interposèrent entre les généraux du roi de France et les chefs du parti national. Ils ne voulurent pas laisser périr les restes infortunés de la patrie romane, car Montréal ne pouvait que succomber. Les deux comtes, agréés pour arbitres, réglèrent les points de la capitulation. Les évêques cathares n'étaient point compris dans cette paix et l'auraient infailliblement scellée de leur sang. Les chevaliers durent pourvoir au salut des ministres du Paraclet. Pressentant la chute prochaine de Montréal, Jordan de Lantar et Pierre de Cugunhan pénètrent, à travers le camp ennemi, dans le château, et pendant qu'ils en défendront les murs croulants, engagent Pierre de Mazerolles d'en sortir avec l'évêque Polha et le sacerdoce albigeois. Pierre accepta sa périlleuse mission, et passant, de nuit, au milieu des tentes royales, conduisit heureusement les Amis de Dieu, à travers le bois de Fanjaus, dans son manoir de Gajan la Selva [1]. Alors seulement le vicomte rendit Montréal; il sortit avec ses armes, ses chevaux et ses chevaliers, et les habitants qui le suivirent en Espagne.

Le sénéchal passa l'automne à déloger l'insurrection du haut de ses rochers. P. Roger de Mirepois, chef des faidits de Montségur, accompagna jusqu'au dernier instant le vicomte de Carcassonne

1. *Regist. de l'inq. de Toulouse.*

Le sénéchal fit tous ses efforts pour s'emparer de ce chef audacieux, le plus redoutable des seigneurs pyrénéens. Jordan du Mas le vieux, et son neveu Guilhem du Mas l'avertirent qu'on lui tendait un piége au château de Rocafeuil. Le hardi guerrier déjoua cette embuscade, et défendit jusqu'au dernier les donjons de la Cerdagne. Ces divers siéges se terminèrent par celui de Pierrepertuse qui succomba vers la mi-novembre. Il était temps pour les troupes du roi. L'hiver arrivait, terrible. Il eût pu être un auxiliaire victorieux du parti national. Il vint trop tard, et ses neiges, en épargnant les vainqueurs, ne firent que leur dérober les vaincus. Ainsi échoua cette insurrection des faidits rejetés de nouveau avec leur chef, l'héroïque et malheureux Ramon-Roger de Carcassonne, derrière les Pyrénées [1].

La défaite du vicomte entraîna, selon l'usage, de nombreuses défections. En novembre, Gérald d'Aniort vint faire sa soumission à Dulhac, près de Pierrepertuse. Il la fit au nom de ses frères, de ses neveux et de sa mère, la vieille Esclarmonde de Laurac, dont le cœur altier était brisé. Il remit les châteaux d'Aniort, de Castelport, de Rocan et de Dorna, à condition qu'ils lui seraient rendus par le roi de France, dès que sa maison serait réconciliée à l'Église romaine. Le roi le promit, mais ne tint pas sa parole, et par là, fut frappée d'un seul coup la puissante et antique famille d'Impéria. En décembre, Guilhem de Pierrepertuse remit sa

1. G. de Puilaurens, ch. XLIII. — Gest. Ludov., IX.

personne avec son château situé sur les limites du Roussillon. Avec lui se rendit Gaucelm de Campendut, seigneur dépossédé de la terre de Campendut, dans le Carcassez oriental, et donnée à un chef croisé. Gaucelm, gendre probablement de Guilhem de Pierrepertuse, suivait le parti national. Guilhem était de la tige primitive des vicomtes de Fenolhèdes. Il conservait un débris de cette vicomté qui dès lors se trouva confisquée tout entière au profit du roi de France. Plus tard Pierre et Bérenger de Cugunhan, rameau de Pierrepertuse, vint se soumettre à Pontoise, en compagnie d'Olivier de Termes. C'est au milieu de cet ébranlement général des âmes et des donjons, que P. Roger de Mirepois remonta avec ses faidits et les évêques cathares, sur la cime de Montségur [1].

Le roi de France, au retour de ses généraux, vainqueurs des *apostats albigeois*, célébra de splendides fêtes à Paris. Pendant ces réjouissances monarchiques, une douleur immense couvrait, comme un sombre nuage, le Midi sanglant. Les cœurs les plus fiers défaillaient de désespoir. La dynastie de Foix était l'âme de la nationalité pyrénéenne. La *paix de Paris* avait, nous l'avons vu, tué la comtesse Ermessende; la défaite de Trencabel abattit le comte Roger-Bernard. Le magnanime prince mourait de la mort de son pays. La délivrance du vicomte son cousin fut son dernier acte politique. Il n'avait peut-être pas encore soixante ans; mais la plus

1. *Archives de Carcassonne.*

effroyable tempête qui ait bouleversé le monde, l'avait brisé avant le temps; il en était le héros et le martyr. L'inquisition troubla ses derniers jours. Pierre, évêque d'Urgel, désireux d'usurper à son profit la suzeraineté mixte de l'Andorra, avait sommé le comte de venir rendre compte de sa foi devant les inquisiteurs d'Aragon, et sur son refus l'avait excommunié. Pierre était mort sur cette querelle moins religieuse encore que féodale, et Pons, son successeur, se montra d'un esprit plus juste et plus clément. L'évêque consentit à lever l'excommunication, et le comte à comparaître devant le tribunal de Toulouse. Le frère Arnauld, dominicain, et le frère Estève ou Étienne, franciscain, se transportèrent au Castellar de Pamiers. Ils procédèrent à l'interrogatoire du prince, en présence de son fils Roger, d'Atho, abbé de Saint-Volusien de Foix; de Bernard, abbé de Bolbona; d'Étienne, abbé du Mas-d'Azil, et d'autres personnes religieuses et laïques. On doit remarquer l'absence de l'abbé de Saint-Antonin, qui toujours implacable ne voulut sans doute pas participer à l'absolution d'un prince qu'il regardait comme hérétique[1].

Roger-Bernard répondit à ses juges que sa mère Philippa, sa tante Esclarmonda, son parent et son précepteur P. Adhemar de Rodelha, qu'un grand nombre de ses compagnons de guerre, étaient albigeois; que, tout enfant, il avait assisté à leurs prédications, même à leurs agapes, mais qu'il n'avait pas reçu d'eux la *paix*, c'est-à-dire le baiser d'affiliation

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 15, an 1240.

des parfaits. C'était vrai, mais il ajouta, ce qui était beaucoup moins certain, qu'il avait toujours cru qu'on ne pouvait être sauvé que dans l'Eglise romaine. Cette confession pleine de réticences dut coûter beaucoup à sa sincérité chevaleresque, et les inquisiteurs voulurent bien s'en contenter. Rome était portée à l'indulgence ; c'était un *temps de grâce*, dit le frère Arnauld, et les approches de la fête de Pâques (12 avril 1241). Puis, l'évêque d'Urgel, sur le rapport des inquisiteurs, révoqua la sentence d'excommunication, et Roger-Bernard fut reconnu pour *bon*, *loyal* et *catholique prince.* Malgré cette absolution, il prévit que le tribunal, indulgent aujourd'hui, mais rendu à sa nature implacable, rechercherait plus tard sa mémoire, il voulut lui dérober sa cendre, et assurer la paix de sa tombe[1]. Descendant du Castellar, sa résidence, le prince malade se retira au monastère hospitalier de Bolbone, et dépouillant sa cotte de maille revêtit la robe blanche des moines, amis des Consolateurs. Il erra quelques jours encore, comme un fantôme, sous les arcades du cloître, et sous les chênes de la forêt, sur la rive de l'Ers, dont le murmure lui apportait l'adieu et les bénédictions de Montségur. Il mourut les yeux fixés sur la montagne sainte, sur le dernier asile de l'indépendance romane et de la foi johannite qu'il entrevoyait sur la sombre cime du Thabor resplendissant au soleil couchant, comme une plaque de neige limpide, et qui devait, après sa mort, s'évaporer, comme une

1. *Ibid.* Confes. du comte de Foix devant l'Inq.

blanche nuée du soir. Il mourut exilé de son château de Foix, toujours retenu par le roi de France [1].

La maison de Foix, si féconde en grands chevaliers, en valeureux capitaines, eut alors ses deux plus magnanimes héros. Ramon-Roger est un prince féodal, cruel parfois et débauché, un émule de Richard Cœur de Lion. Sa valeur a de plus longues aventures, et de plus vastes horizons. Elle déborde sur l'Asie musulmane et sur l'Espagne africaine. Sa vie se résume en trois événements incomparables : La croisade orientale où sur le pont d'Antioche il pourfendit un géant sarrasin. La croisade occidentale où, sous les murs de Toulouse, fut écrasé Montfort, le Goliath théocratique. Et entre ces deux guerres, la défense oratoire de la patrie romane, au concile de Latran. Roger-Bernard, non moins valeureux, et non moins intelligent, a de moins vastes théâtres de guerre et d'éloquence. L'Aquitaine est son horizon militaire et sa tribune habituelle est le Capitole de Toulouse. C'est un héros et un orateur purement national. Moins terrestre, il est plus élevé, il monte plus haut dans l'idéal chevaleresque. En lui ni souillure domestique, ni férocité féodale. C'est un élève des cathares, un guerrier platonicien, avec un reflet de l'orient. Il est religieux et tendre comme le héros de Virgile, le chevalier de l'Esprit, le paladin du Paraclet, l'aigle pyrénéen transformé en colombe johannite, mais dont la serre tient la foudre aussi

1. Sur Carcassonne, MM. Cros-Mayrevieille. *Monuments*; — Viollet-Leduc, *Cité de Carcassonne*.

bien que le rameau d'olivier. Son épée intelligente se termine par une flamme, et par ce symbole de l'idéal religieux et chevaleresque du moyen âge : Amour!

III

BLOCUS DE MONTSÉGUR. — LIGUE DES PRINCES MÉRIDIONAUX.

Après la défaite du vicomte de Carcassonne la main de fer de la France et de l'Église romaine s'appesantit, plus lourdement encore, sur le Midi. Le comte Ramon s'était interposé entre l'insurrection et le roi : peut-être espérait-il par là fléchir le monarque et sauver les débris de la nationalité romane. Il se trompait : pour expliquer sa conduite plus que douteuse, il dut se rendre en France, et rencontra Louis IX à Montargis (14 mars 1241). Le comte prêta serment au monarque comme à son *seigneur-lige*; jura de le servir envers et contre tous, de combattre ses ennemis dans le pays albigeois; d'expulser de ses terres les faidits ennemis du roi, et de détruire leur repaire, le château de Montségur. On exigeait qu'il frappât au cœur lui-même la patrie pyrénéenne [1].

A cette nouvelle, le Midi tout entier s'émut, comme à une menace de mort. Pierre-Roger de

1. Voici sur ce comte l'opinion de la cour de France :

Et ci vint li quens de Saint-Gille
Qui n'aimait mie l'évangile.

Phil. Monskes.

Mirepois se hâta d'approvisionner la forteresse patriotique. Il descendit de la montagne avec ses chevaliers et les diacres albigeois et fit une tournée dans le pays d'Olmès, sur les bords de l'Ers et du Lectorier. Quand il trouvait du blé, des légumes ou de la farine, il les achetait et les chargeait sur ses mulets. Quand les villageois résistaient, il s'emparait des récoltes, et leur en laissait fixer le prix [1]. Plus souvent, ces pieux colons ne voulaient pas accepter d'argent : ils partageaient leur pain avec les proscrits et les Amis de Dieu. Un jour, Pierre-Roger fit une razzia jusqu'aux portes de Pamiers, et revint avec un nombreux troupeau de bœufs, de brebis et de chèvres enlevés aux moines et aux croisés. Dans le nombre se trouvèrent quatre vaches d'un bourgeois qui vint en réclamer le prix à Montségur [2]. Ces animaux abattus, et salés dans des cuves de pierre, devaient nourrir le camp du Thabor. Pierre-Roger, homme de proie, ne pillait cependant que le roi de France et l'Église romaine, ces deux grands déprédateurs du Midi.

Dès que le bruit se répandit que Montségur allait être assiégé, un ingénieur fameux (un élève d'Escot de Linars, le grand ingénieur des guerres patriotiques) accourut pour munir la forteresse albigeoise. Il se nommait Arnauld, seigneur du Villar, près de Fanjaus. Arnauld était vraisemblablement le fils de ce Ramon de Villar, qui, trente ans auparavant, avait légué tous ses domaines, son château seul

1. Doat. *Dép. de Bernard Cairola.*
2. Ibid. *Pierre de la Cauna.*

excepté, à Dominique et au monastère de Prolha, sous l'obsession évidente de Navarra, évêque de Conserans, et de Vidal le perfide abbé de Pamiers. Arnauld, dépouillé de son héritage, résidait au Val, non loin de Cuelha, où vivaient aussi plusieurs autres faidits illustres, tels que les Mir et les Romegos, des environs de Carcassonne. Pendant les quatre jours qu'il fut au château, il disposa les machines de guerre sur la forteresse et aux deux barbacanes. Le vieillard, après avoir baisé les Amis de Dieu, redescendit de Montségur, mais laissant, pour en défendre les murailles, ses deux fils Jordan et Hugo du Villar[1]. A cette époque, on comptait encore au nombre des combattants, Arnauld et Bérenger du Vivier, près de Pierrepertuse; Bordus, c'est-à-dire le seigneur de las Bordas; Rhodos, de Roussillon; Fénolhèdes, vraisemblablement le même que Pierre de Fénolhet, de la maison de Saissac, dépouillé de sa vicomté pyrénéenne et qui, depuis le siége infortuné de Carcassonne, s'était retiré à Montségur; Pascal du Clairan, qui se prétendait avocat de Perpignan; Mainet et Malosa et Bérenger de Ossieiras; enfin Vasco et Joan Conil et la femme de Joan, Doulça, qui, malgré son nom et sa mansuétude cathare, était intrépide et guerrière. Unis aux chevaliers de Perelha, de Mirepois et d'Aniort, ils guerroyèrent pendant quatre ans contre *Simon* : c'est-à-dire contre les sires de Lévis, de Bruyères, et les sénéchaux du roi de France. Simon de Montfort

1. Doat, XXII. *Dép. de Ramon de Perella.*

était mort depuis près d'un quart de siècle; mais son nom était resté dans tous les esprits; son affreuse image apparaissait dans toutes les dévastations; son horrible fantôme rôdait encore rugissant autour des bois et des rochers de Montségur[1].

Les défenseurs de la forteresse nationale virent bientôt du haut de leurs créneaux paraître l'ost du comte de Toulouse, montant par le chemin de Lavelanet. Ils ne lui en disputèrent pas les abords? ils ne le combattirent pas, ni sur les pentes boisées de Serrelongue, ni dans les rochers des villages mauresques. Ces archers étaient leurs frères de cœur, et le comte était leur suzerain non moins chéri qu'infortuné. Ils le laissèrent donc s'établir sur la cime appelée l'*Aire de l'Espagnol*, soit que l'ost fût commandé par Ramon d'Alfaro, chevalier aragonais, soit que le parti méridional, de race ibère et protégé par le roi d'Aragon, fût en dérision traité d'espagnol par les conquérants qui ne pouvaient dénicher cet aigle de son aire. Mais si l'origine de cette dénomination est incertaine, aucun doute n'existe sur le lieu du campement, car il porte encore de nos jours le nom de *Campis*. Les tentes des assiégeants étaient presque au niveau et à moins d'une demi-lieue des assiégés, à vol d'oiseau. Les deux ost pouvaient, à travers le val profond, se parler du geste, si ce n'est de la voix, du sein des nuées. Ils occupaient les positions de ces géants qui, d'après la tradition fabuleuse, taillaient les pierres et les jetaient aux puissants constructeurs

1. *Ibid.*, XXXIV. Dép. de Bérenger de Lavelanet.

de Montségur. Puis le capitoul qui commandait l'armée toulousaine resserra comme un filet les populations des alentours au pied des montagnes et au col des vallons, pour bloquer la forteresse albigeoise. Cette première expédition fut effectivement plutôt un blocus qu'un siége, un blocus même peu rigoureux. Le comte, l'armée, les populations, tout était sympathique. Les évêques, les chevaliers, les pèlerins, les marchands, les pâtres allaient et venaient à travers les postes. La nuit, les chefs ennemis venaient même entendre l'Évangile ou recevoir le baiser de paix sur la montagne sainte. Il est notamment question d'un arbalétrier nommé Ramon Matfred de Saint-Michel, probablement de Fanjaus et parent de quelque ministre cathare, que Pierre-Roger de Mirepois, accompagné de Pierre Rog (Rouch) son écuyer, alla chercher, à la lueur d'une torche, devant la barbacane du château, et qu'il introduisit à la prédication de l'évêque Bertran d'En Marti [1]. Néanmoins, il y eut des défis, des attaques, des combats; mais ces combats, par leur bruit peu meurtrier, ne servirent qu'à détourner les soupçons de la ligue que le comte de Toulouse ourdissait en silence avec les princes du Midi et les monarques de l'Occident.

Ramon VII avait à cœur trois projets : reconquérir sa terre, perpétuer sa race, donner à son père un tombeau. Dans son dernier voyage à Paris, il avait sans doute vu sa fille Joana, princesse inepte, ingrate, et toute française. Elle lui était devenue

1. *Ibid.* Dép. d'Arnauld-Roger de Mirepois.

étrangère, et peut-être même odieuse, comme l'instrument funeste par lequel son nom et ses États se perdaient dans la maison de France. Le comte n'attendait plus d'enfant de sa femme, dona Sancha d'Aragon, probablement atteinte de quelque secrète et précoce infirmité. Il vivait séparé d'elle ; il résolut de la répudier, et d'épouser une fille de Ramon-Bérenger, comte de Provence [1]. A son retour de Paris, il avait rencontré en passant à Montpellier le roi d'Aragon et son cousin le comte de Provence. Ces deux princes abandonnèrent les intérêts de la comtesse Sancha leur tante, sœur du roi don Pédro, le héros infortuné de Muret. Ils se liguèrent avec le comte de Toulouse et leur alliance devait être cimentée par le mariage de Ramon avec une infante de Provence. Ramon-Bérenger était mécontent de la France. Il s'alliait au comte de Toulouse. Cette union recomposait un parti national. Les deux princes espagnols s'engagèrent à porter leur tante à solliciter elle-même son divorce, et Durand, évêque d'Albi, se chargea d'en montrer la nécessité : c'était pourtant un prélat fougueux, dévoué au pape et au roi de France. La princesse vivait retirée en Provence : Ramon-Bérenger, son neveu, la conduisit dans l'île de la Vernha, sur le Rhône, entre Tarascon et Beaucaire. Le comte de Toulouse exposa, devant plusieurs évêques secrètement gagnés à la cause du Midi, que le comte Ramon VI son père avait

1. Zurita, *Annales*, liv. III, ch. XXXIX. — Guil. de Puil., ch. XLIV.

tenu sur les fonts dona Sancha d'Aragon, que cette infante conséquemment était sa sœur spirituelle, et qu'il n'avait pu l'épouser sans commettre à son insu comme un inceste moral. La comtesse ne répondit que par un fier et douloureux silence : c'était un sacrifice que l'Espagnole faisait à sa race et à sa patrie. Puis dès que l'évêque d'Albi eut prononcé la sentence du divorce, veuve d'un époux vivant, elle se retira au château de Padernas, dans le comtat Venaissin que les princes avaient fixé pour sa résidence et où elle s'éteignit obscurément vers le milieu du siècle.

L'exclusion de la comtesse n'était que la moitié du projet : il fallait encore, et c'était le plus difficile, faire entrer dans son lit la jeune infante de Provence qui s'appelait aussi dona Sancha [1]. Ce divorce inattendu alarma Blanche de Castille, Joana de Toulouse sa bru, et le roi de France. Ils virent sous ce mariage un commencement de ligue romane. Louis IX se hâta de substituer au comte Ramon son gendre Alphonse. Étant à Saumur, il convoqua un parlement (le jour de la Saint-Jean), revêtit son frère du baudrier de chevalerie, et lui céda, pour les posséder à perpétuité, à titre de fiefs de la couronne, les comtés de Poitou et d'Auvergne et les terres d'Albigeois. Puis l'implacable Blanche de Castille mit tout en œuvre pour empêcher le mariage du comte Ramon avec dona Sancha de Provence. Le roi d'Aragon, représentant du comte,

1. Par ce mariage Ramon VII fût devenu le beau-frère de Louis IX qui avait épousé Marguerite de Provence.

épousa l'infante dans la ville d'Aix (12 août 1241), en présence des archevêques d'Aix et d'Arles et de l'évêque de Toulouse. Ramon du Falgar, qui n'avait pas voulu coopérer au divorce dans l'île de la Vernha, s'était hâté de le dénoncer au roi de France, et sans doute à la cour de Rome. Le roi don Jaicmé, les comtes de Toulouse et de Provence envoyèrent cependant une ambassade pour obtenir du pape Grégoire IX la dispense nécessaire à cause de la parenté des deux époux : *nécessaire*, disaient-ils, *pour rétablir une paix parfaite entre les trois princes*. Mais ils ne purent jamais obtenir cette dispense, soit parce que Grégoire IX mourut dans l'intervalle, et que le siége pontifical fut vacant pendant vingt mois; soit parce que la cour romaine était unie d'intérêts dans cette affaire avec la Maison de France, qui fut d'autant mieux servie que le cardinal de Saint-Ange, l'ami de la reine Blanche, était, pendant cet interrègne, tout-puissant dans les Conseils du Vatican. La cour de Rome, le roi de France parlèrent sans doute à Ramon-Bérenger, et l'infante dona Sancha fut accordée à Richard, frère du roi d'Angleterre [1].

Le comte de Toulouse, évincé de ce côté, projeta un second mariage qui devait étendre encore plus et consolider la ligue du Midi. Le roi Louis IX, au parlement de Saumur, avait donné à son frère Alphonse le comté de Poitiers récemment conquis sur les Anglais. Hugo de Lusignan, comte de la Marche, époux d'Isabelle comtesse d'Angoulême,

1. Guil. de Puil., ch. XLV.

mère de Henri IV, roi d'Angleterre, restait secrètement attaché au monarque anglo-normand. Le comte Ramon le mit dans ses intérêts, et conclut avec lui une ligue offensive et défensive contre le roi de France (oct. 1241). Il y fit entrer les rois de Navarre, de Castille et d'Aragon. Ces princes admirent dans leur ligue le vicomte Ramon-Roger de Carcassonne alors retiré en Catalogne et qui se déclara le vassal de son cousin le roi don Jaicmé. Le comte Ramon lui-même passa les Pyrénées pour s'entendre avec les monarques espagnols. Puis, à son retour par le port de Benasca, il reçut le serment de Bernard VII, le nouveau comte de Commenges (4 déc. 1241). Il trouva réunis à Muret, le comte Roger de Foix, fils du grand et pieux Roger-Bernard, aussi valeureux que son père, plus habile même et plus politique, mais moins religieux et moins chevaleresque : ses cousins de Conserans, de Marcafaba, et de l'Ile-Jordan, ceux-ci fils et petits-fils d'Esclarmonda de Foix. Il rentra dans Toulouse escorté des comtes du Midi. Ces princes et les capitouls votèrent par acclamation la guerre contre le roi de France. Le serment prêté par le comte de Foix retentit comme le signal des batailles [1].

« Sachent tous que nous Roger, par la grâce de Dieu, comte de Foix et vicomte de Castelbon, étant requis par vous, Ramon par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, de vous donner conseil pour savoir si vous ferez présentement la guerre au

1. Guil. de Puil. — Math.-Pâris, année 1242.

roi de France pour recouvrer vos domaines : après avoir considéré de combien de pays le roi vous a dépouillé, et toutes les autres choses qui sont à considérer dans cette affaire, voyant que le temps approche, nous vous le conseillons de bonne foi; et nous vous jurons, sur les saints évangiles, que nous nous joindrons à vous dans cette guerre, comme à notre seigneur-lige, que nous vous aiderons contre ledit roi, et que nous vous défendrons de toutes nos forces! » Un cœur guerrier palpite dans cette harangue digne du sang de Foix. Pour sceller cette alliance, le comte Ramon épousait dona Isabella de Lusignan; le roi d'Angleterre, frère de la nouvelle épouse, se joignit comme duc d'Aquitaine à cette ligue romane, à laquelle adhéraient, comme comte de Montpellier et de Provence, le roi d'Aragon; et comme roi de la Provence transrhénane, l'empereur Frédéric. Par son titre impérial, non moins que par sa puissance et son génie, ce César troubadour était la tête d'une coalition de princes et même de peuples poëtes, le chef du monde ibéro-roman qui s'agitait sourdement contre la France et contre Rome [1].

Tels étaient les vastes armements, la ligue immense qui se préparaient en silence et en quelque sorte à l'ombre des combats de Montségur, jeux guerriers, tournois fraternels dont le tumulte devait détourner les regards du roi de France. Cependant les sénéchaux, qui sentaient le sol albigeois palpiter sous leurs pieds, redoublaient de

1. Guil. de Puil. — Math.-Pâris. — Gesta Ludovici IX.

rigueurs. Les inquisiteurs, voyant l'albigéisme relever la tête, redressèrent spontanément leur sanglant tribunal. C'était pendant la vacance du Saint-Siége, et cette reprise audacieuse de la justice dominicaine exaspéra le comte Ramon. L'excès de son infortune, et l'espoir d'une vengeance prochaine, remontèrent son âme abattue, au niveau de son naturel instinctivement généreux. Il reprit pour viguier ce noble Pierre de Toulouse, ce courageux magistrat qui dès l'origine s'était illustré par sa vigoureuse lutte contre les inquisiteurs. On sent dans les actes du comte l'âme énergique du magnanime viguier. Il tenta de rendre l'inquisition aux évêques, et de l'arracher aux moines dominicains et franciscains, à moins que ces religieux ne consentissent à l'exercer par délégation des évêques, au nom du comte et non plus au nom du pape. Il déclara qu'il empêcherait l'exécution de leurs sentences, et qu'à l'avenir il entendait ratifier le choix des inquisiteurs, s'il ne les nommait pas lui-même. Les dominicains ne tinrent compte des menaces du Prince, et promenèrent dans le Toulousain leur sanglant tribunal avec l'horreur et l'épouvante. Mais ils eurent à lutter partout contre des magistrats de la trempe de Pierre de Toulouse. Othon de Barèges[1], bayle de Moissac, déclara dans l'église de ce bourg, aux citoyens assemblés, que ceux qui lâchement accepteraient les sentences des inquisiteurs, seraient

1. Gallia Christiana, t. VI, p. 155. — Spicil., t. IV, p. 265. Doat, XXII, p. 44.

saisis corps et biens, attendu que le comte n'avait pas chargé ces moines de rendre la justice en son lieu. Les dominicains continuèrent leur office et l'exercèrent, audacieuse dérision, du *Conseil* de l'archevêque de Narbonne et de l'évêque de Toulouse[1]. C'est au nom de ces deux farouches prélats qu'ils condamnèrent une multitude de cathares notamment à Lavaur (déc. 1241), lieu sinistrement célèbre par l'affreux supplice de Géralda et d'Améric de Laurac. Ces violences judiciaires soulevèrent l'orage des vengeances, dirons-nous, ou des justices populaires. Elles s'incarnèrent dans un homme, un magistrat énergique, un favori, un neveu même du comte. Ce bayle audacieux résolut de faire du massacre des inquisiteurs l'ouverture tragique de l'insurrection et de la guerre.

IV

RAMON D'ALFARO PROJETTE LE MASSACRE DES INQUISITEURS.

Ce chevalier se nommait Ramon d'Alfaro : il était d'une race illustre établie sur les deux versants des Pyrénées. Espagnols d'origine, les d'Alfar figuraient parmi les plus nobles et les plus riches citoyens de Toulouse. Hugo d'Alfar, après avoir été, dans sa jeunesse romanesque, *chevalier sauvage*, armé pour la défense des dames opprimées

1. Percin : *Mon. conv. Tolos.* — *Reg. de l'Inq. de Toul.*

et la délivrance des beautés captives; après avoir, en compagnie de Rambaud de Vaqueyras, le valeureux troubadour [1], jouant du luth et rompant des lances, fréquenté les poétiques cours d'Aix, d'Orange et de Montferrat, il était rentré dans Toulouse, métropole de toute poésie et de toute prouesse chevaleresque, pour épouser dona Guilhelmetta, fille naturelle du comte Ramon VI. Après avoir été un héros de roman, dans son adolescence, il allait, dans son âge mûr, devenir un héros d'histoire et d'épopée en s'élançant contre les croisés. Il défendit, contre Simon de Montfort, Penna d'Agénais, et plus tard Toulouse même, contre le prince Louis, fils du roi Philippe-Auguste, combattant avec Bertrand de Toulouse à la porte de Villeneuve. Il concourut puissamment au triomphe du Midi. Aussi le roi de France, après sa victoire, exigea-t-il que Hugo et son fils Joan d'Alfar fussent compris dans le nombre des otages livrés en garantie de l'exécution du désastreux traité de Paris. Ces deux capitouls partagèrent ce douloureux honneur avec Pierre de Toulouse, Bernard de Villeneuve, Ramon Maurand, leurs collègues et les plus beaux noms de la patrie romane. Toulouse, dont leurs vertus guerrières et civiques étaient l'ornement, avait donné au quartier qu'ils habitaient le nom d'Alvar [2]. Leur berceau féodal existe encore en Aragon, à quelques lieues à l'ouest de Saragosse, sur

1. Ils délivrèrent entre autres la belle Jacobina, une orpheline des Alpes, au moment où le ravisseur s'embarquait pour la Sardaigne.

2. *Hist. du Lang.* et G. de Tudella.

la route de Pampelune. Hugo d'Alfar eut deux fils : Joan, qui partagea la captivité du Louvre, et Ramon, que le comte, son parrain, fit bayle du château d'Avignonet, en Lauragais. C'était un jeune homme résolu, intrépide et tranquillement audacieux, à l'espagnole. Aragonais et hidalgo, et comme tel doublement ennemi des moines, Alfaro devait bouillonner de fureur de voir les dominicains écraser sous leur sandale toute liberté consulaire, toute grandeur chevaleresque et la dignité séculaire et quasi royale de la maison de Saint-Gélis. Il résolut de jeter l'épouvante dans l'âme de ces inquisiteurs qui terrorisaient l'univers. Les inquisiteurs étaient en tournée dans le Lauragais. Ils devaient venir coucher au château d'Avignonet. Alfaro, qui les attendait, se rendit un soir dans la forêt d'Antioche[1]. Il s'arrêta au château des Cap-de-Porc, seigneurs du Mas. Jordan du Mas, l'un des défenseurs de Montségur, se rencontra sous le toit de ses aïeux. Jordan reçut à son foyer abandonné le bayle d'Avignonet. Puis, dans les ténèbres, il se rendit à Bram, auprès d'un écuyer descendu comme lui de la montagne cathare. Ces faidits, postés mystérieusement de distance en distance, comme des chasseurs dans les plaines du Lauragais, semblaient être à l'affût de quelque grande proie. Jordan revint avec l'écuyer attendu : il se nommait Guilhem de Planha ; il avait épousé Fais de Massabrac ; il était conséquemment neveu d'Arnaud-Roger et l'un des plus hardis hommes d'armes de

1. Doat, XXII. *Dép. d'Alzeu de Massabrac.*

Pierre-Roger de Mirepois. « Reviens à Montségur, lui dit Alfaro : le comte monseigneur a résolu d'en finir avec les inquisiteurs. Dis à Pierre-Roger qu'il vienne : je veux lui livrer le frère Arnauld et ses compagnons. Je te promets pour ta peine le cheval noir de Ramon de Costiràn, ce félon troubadour ! »

Guilhem de Plagna, sur son coursier haletant, arrive à Montségur. Il remet à Pierre-Roger les lettres d'Alfaro. Le chef des faidits les parcourt d'un regard étincelant. Sa face s'illumine d'une joie vengeresse. « A cheval, s'écrie-t-il d'une voix terrible, à cheval ! Je vous promets une bonne aubaine ! » Il dépêche des messagers vers Ramon de Perella, vers Isarn de Fanjaus, vers d'autres châtelains des Pyrénées. Puis, à la tête d'une quarantaine de chevaliers et d'écuyers, il descend de Montségur, par les bois de Serralonga, marchant au levant. En l'absence de Ramon de Perella, alors probablement à Foix, auprès du comte Roger, il laisse la garde de la montagne sainte à Bérenger de Lavelanet et aux vieillards [1].

Pierre-Roger de Bélissen est suivi de ses écuyers Joan Acermat, dont l'origine est inconnue, et Ramon Adhémar de Vals ou Baous, probablement frère de Baoussana, femme d'Isarn de Fanjaus. L'ardent Adhémar promet d'enlever au frère Arnauld un gobelet précieux pour l'offrir à son chef, qui le fera garnir d'un cercle d'or. Puis vient le chevalier Arnauld-Roger de Mirepois, avec ses trois neveux Alzeu et Othon de Massabrac, et Guilhem de Plagna, mes-

1. Doat : *Dèp. de Faïs de Massabrac.*

sager d'Alfaro. Le chevalier Guiraud de Rabat, gendre de Ramon de Perella, avec son frère Ramon, le bâtard de Rabat. Le chevalier Bernard de Saint-Martin, et son frère Pierre et son écuyer Barraous. Le chevalier Guilhem de l'Illa et son écuyer Pierre Landric. Les chevaliers Guilhem de Balaguer, de Laurac, Bernard del Congost, Ramon Guilhem de Tornabouïs, Pierre-Roger de Lissac, Gaillard et Othon de Villarzel, et les écuyers Perrin de Pomars, Ramon de Corbeiras, Sicard de Puiverd. En avant de ces guerriers d'un âge mûr, bondissait sur son jeune coursier, un adolescent, presque enfant encore, appelé Férou, diminutif caressant du nom farouche de Rocaféra. C'était un Bélissen du Cabardez, cousin et même, disait-on, fils du chef des proscrits de Montségur. Le roi Louis VIII avait donné les terres de l'orphelin au croisé Henri Allamann, et une garnison française occupait son château aérien qui, flanqué de ses quatre tours carrées, domine encore l'étroit vallon et le cours tourmenté du Rieu-Tort, du haut de sa *roche sauvage* [1].

Ils passèrent l'Ers et obliquèrent vers le nord, s'écartant de sa rive droite pour éviter les espions du maréchal. A Cuelle, ils rencontrèrent les chevaliers Roger de Boussignac et Pierre de Roumégous, dépossédés, le premier par Gui de Lévis, le second par le croisé Frémis et Saint-Dominique. Dans tous les lieux qu'ils traversaient, leurs amis, secrètement instruits, venaient les saluer au pas-

1. Mahul, *Cart. de Carc.*, t. III, p. 124.

sage et leur souhaiter un bon succès. Le meurtre des inquisiteurs, propagé par des voix mystérieuses, errait dans l'air, connu et attendu de tous, comme un châtiment national. Laissant Fanjaus sur leur droite et Mirepois sur leur gauche, par d'âpres collines infréquentées et revêtues de bois, ils vinrent, sur le midi, faire halte au domaine de deux chevaliers de la troupe, Pierre et Bernard de Sant-Marti, bannis de Laurac et dépouillés de la seigneurie de Sant-Marti de las Bordas, donnée par Montfort à l'évêque de Toulouse [1]. Ce lieu sauvage se nommait Génébreiras (les Genevrières), au centre de la forêt de Gajan. A droite, on voyait un château, sur une hauteur coupée d'un ravin, entouré de bois : c'était Gajan-la-Selve, héritage d'Ermengarde, la noble épouse de Pierre de Mazerolles. Le vaillant faidit, dépouillé de son château paternel par Gui de Lévis, conservait encore, malgré ses héroïques imprudences, son manoir conjugal, ouvert aux déshérités. Il hébergeait alors sous son toit Jordan du Villar, fils de l'ingénieur du Val, déshérité par son aïeul du domaine du Villar au profit de Saint-Dominique et du monastère de Prouille ; et Roger d'Aragon, ce noble et puissant baron, qui, dépouillé par le roi de France au bénéfice de l'abbaye de Montolieu, battait les alentours de Carcassonne à la tête de cinquante chevaliers faidits et flottait du camp de Nore au camp de Montségur. Pierre de Mazerolles, accom-

1. Doat : Dép. d'Alzeu et de Faïs de Massabrac, et d'Imbert de Salas.

pagné de ses deux nobles hôtes, descendit du château avec ses serviteurs chargés de provisions pour les conjurés qui débridaient à Génébreiras [1].

Pendant que les chevaux paissaient dans les bois, et que les cavaliers mangeaient sur l'herbe, Pierre-Roger s'entretint à l'écart avec ses trois amis. Pierre de Mazerolles et Roger d'Aragon retournèrent à Gajan; mais Jordan du Villar, en sa qualité d'ingénieur, se joignit à la troupe avec vingt-cinq hommes armés de haches, le chevalier Pierre Vieil ou de Na Vidal, l'arbalétrier Berséja et un autre archer inconnu. Cavaliers et chevaux repus, ils reprennent leur route, marchent toujours au nord et laissent sur leur gauche Belpech, patrie de Roquier, le chirurgien de Montségur. Partis avant l'aube, ils ont fait, au pas de leurs chevaux, environ vingt-cinq lieues et arrivent sur le soir au manoir d'Antioche, appartenant à Guilhem du Mas Cap-de-Porc. Là ils font une seconde halte, pour reprendre haleine et attendre la nuit. Pierre-Roger s'arrête dans ce château désert; il ne garde auprès de lui que ses écuyers Acermat et Alzeu de Massabrac; il s'entretient longtemps à voix basse avec son parent, Guiraud de Rabat, devenu le chef de l'expédition. Puis Guiraud et tous les chevaliers et les servants

1. Les registres de l'inquisition disent que les vivres furent fournis par les frères de Sant-Marti. Mais comment les deux chevaliers faidits et leur pauvre métayer de Génébreiras auraient-ils eu, dans ce lieu désert, de quoi nourrir quarante hommes affamés par une course de dix lieues? Il est à noter qu'ils mangèrent du fromage (caseatas), aliment interdit, en temps ordinaire, aux cathares.

d'armes se remirent en chemin à la nuit tombante et gagnèrent une sierra voisine du Mas-Saintes-Puelles. Jordanet du Mas s'y trouva. Il se concerta avec Guiraud de Rabat, Bernard de Sant-Marti et Balaguer de Laurac. Bernard appela l'arbalétrier Pierre Vidal : Choisis, lui dit-il, douze servants armés de haches. Vidal choisit Guilhem Adhémar, Pierre Aura, Guilhem Marti, Sicard de Puivert et huit autres de Gaja. Et Jordanet, Balaguer et Bernard de Sant-Marti se mettant à leur tête, conduisirent l'avant-garde et marchèrent sur Avignonet[1].

Avignonet est un bourg construit sur une ondulation de terrain qui s'allonge du levant au couchant. Une grande rue coupée de quelques ruelles latérales divise, en deux massifs principaux, les habitations, plus étroites et plus pressées au nord et qui, plus spacieuses, dentellent de leurs hauts pignons l'escarpement du sud. Deux portes flanquées de tourelles percent, à l'est et à l'ouest, son enceinte fortifiée de tours rondes et dominée, au septentrion, par la masse carrée du château comtal. Mais redouté comme un foyer de patriotisme et de croyance albigeoise, Avignonet est une des trente villes démantelées par le traité de Paris. On ne lui a laissé de ses murailles déshonorées que les tronçons qui ne servent plus qu'à parquer son peuple, semblable à un troupeau mutilé, dont elles garantissent à peine la sécurité nocturne. Ainsi, par un excès de précaution, la tyrannie méticuleuse du

1. Dép. : *d'Imbert, d'Alzeu, d'Arnauld-Roger.*

roi de France livre à son insu les inquisiteurs qui de bourgade en bourgade promènent la terreur dans le Lauragais, et viennent, ce soir même, dresser leur tribunal dans Avignonet. Le prieur d'Avignonet les conduit dans ses propres murs et contre ses paroissiens révoltés. Prêtre irrité à la fois et juge implacable, ce moine italien vient déclamer les plus grands citoyens et les plus puissants seigneurs, les Roaix, les Villèle, les Varagne, les Villeneuve, ces pairs des comtes, et pasteurs cathares et chevaleresques des peuples [1]. Fugitifs de leurs palais de Toulouse, ils vivent retirés dans Avignonet où ils ont des hôtels, sur les collines environnantes où s'élèvent leurs demeures féodales, berceaux de leurs antiques races romanes. Là vivaient aussi les cinq fils de Bernard de Quiders, Pierre, Guilhem, Bertrand, Bernard et Jordan, cousins des Cap-de-Porc du Mas. Meta ou Guillelmeta, leur mère, était fille du vieux Gui du Mas S. Andréo. Elle avait sur son déclin quitté sa famille et le monde pour vouer, humble diaconesse, son veuvage volontaire, au service du Paraclet. Associée aux nobles parfaites, Ramona de Varagne, Aicelina de Hauterive, et Bérengéra de Gavarret, Meta tenait dans Avignonet une maison de consolation, mélange de l'hospice, de l'école et de l'oratoire. Le supplice de Bérengère, brûlée vive à Toulouse, ne ralentit pas le zèle de Meta. Bertrand, son fils, étant tombé malade, elle fit appeler le diacre Ramon Sans. Donat, son gendre, alla le chercher dans les

1. Percin : *Martyr. Avenionis.*

bois. Médecin du corps en même temps que de l'âme, Sans administra son remède, invoqua le consolateur, et exhorta les assistants éplorés. Le moribond, qui devait rendre le dernier soupir entre les mains des Bons-Hommes, auxquels il léguait cinquante sols toulousains, fut miraculeusement rendu à la vie par les prières et les breuvages cathares; et dès ce jour, les cinq frères vouèrent leur épée et leur parole à la défense du Paraclet contre l'inquisition qui commençait alors ses fureurs (1234). Ils escortèrent ses ministres de bourgade en bourgade et de forêt en forêt[1]. Ses principaux évêques visitèrent Avignonet. Guillabert de Castres logea souvent chez Alaman de Roaix, Bernard de la Motte chez Estold de Roqueville, Bonfilh chez Na Sapdalèna de Villeneuve, et chez son propre compagnon le chevalier Guilhem de Varagne. Bonfilh des Cassers était un docte théologien, un disputeur hardi et tenace, et qui s'illustra dans Avignonet même par plus d'un tournoi dogmatique. Naguère encore Pierre Brun, un ancien ministre albigeois, maintenant champion du dogme catholique, vint défier Bonfilh qui releva le gant, et sortit des bois de Lavéran pour montrer la supériorité de l'évangile Johannite sur la loi de Moïse. La rencontre eut lieu chez le notaire Adhémar dont l'abjuration devait être le prix du vainqueur. Après la dispute qui fut orageuse, le vieillard se convertit au Paraclet et mourut bientôt après entre les mains de Bernard de Maireville, diacre de Mont-

1. Doat : *Dép. de Bertran de Quiders.*

maur et le patriarche religieux du Lauragais. Presque tous les habitants d'Avignonet *croyaient* ou *adoraient* les hérétiques, et à leur tête se distinguaient les chevaliers, les compagnons du comte de Toulouse. Dans leur nombre, nous trouvons inscrit le nom de Ramon de Perella, et cette rencontre inattendue dans ses murs nous révèle tout à coup l'étroite et tragique intimité qui rattachait Avignonet à Montségur. Nous comprenons mieux comment à l'appel d'Alfaro, quand les inquisiteurs menacent la patriote et chevaleresque cité, les faidits du Thabor descendent de leur montagne, accourent de leurs forêts, et sont là qui se hâtent farouches, dans les ténèbres [1].

V

MEURTRE DES INQUISITEURS A AVIGNONET.

Les faidits de Montségur descendent du sud par des landes incultes qui forment le territoire aujourd'hui cultivé de la Bruguière. Ils mettent pied à terre sous les arbres qui ombragent la fontaine dont la source donne son nom celtique à Avignonet. Trois hommes les attendent dans les ténèbres, car c'est une nuit sans lune. Ils reconnaissent Ramon de Golaïran, un chevalier de Montségur, qui

1. *Manuscrit de Toulouse*, p. 130. Avignonet, *Déposition de Na Mateus.*

les a devancés dans son bourg natal. Il est accompagné du chevalier Bertran de Quiders, d'Avignonet. L'autre est probablement le concierge de la porte orientale. Golaïran leur a confié son secret. « Les faidits du Thabor doivent arriver ce soir; ils veulent vous parler; attendons-les près de la fontaine. — De quoi s'agit-il? demande aux étrangers Bertrand de Quiders. — Il s'agit, répondent les conjurés, de nous saisir du frère Arnauld et du frère Estèbe inquisiteurs qui *dissipent* et *confondent* toute cette terre. Voulez-vous nous aider, et nous protéger au besoin contre les hommes d'Avignonet? — Très-volontiers, réplique Bertran de Quiders, mais à condition que nous partagerons les deniers des inquisiteurs[1]. » Le concierge leur livra la porte orientale qu'occupèrent Arnauld-Roger, Guiraud de Rabat et leurs écuyers. Ils laissèrent leurs chevaux à la garde des palefreniers autour de la fontaine. Les autres suivaient Golaïran et Bertrand de Quiders dans les rues obscures, déjà assoupies ou complices muettes, d'Avignonet. Bertran s'ouvrit d'abord à Donat, son beau-frère, qui en fut tout joyeux, puis aux deux frères Guilhem et Bernard Richard qui promirent leur concours. Golaïran de son côté obtenait celui de Cardinal, son écuyer, de Guilhem Faure, de Pierre Esquieu, de Ramon Dauzet, de Ramon de Na Rica, et de Ramon de Bobila. Une trentaine d'habitants d'Avignonet se joignent aux faidits du Thabor qui avec

1. Bertran déguise, altère évidemment la vérité devant les inquisiteurs.

ceux de Gajan la Selve réunissent environ quatre-vingts conjurés.

La foule se masse devant la porte de Golaïran, tandis que les chefs, dans la maison, dressent leurs plans, désignent les carrefours, échelonnent les vedettes, et enveloppent comme d'un filet les abords du château, afin que, dans le cas d'une clameur ou d'un tumulte, rien ne puisse interrompre l'œuvre qui s'exécutera dans le donjon. Les plans arrêtés, Golaïran sortit, s'absenta, puis revint et dit : Ils soupent, il n'est pas encore temps. Un moment après, il s'éloigna de nouveau, reparut et dit : Ils se couchent, c'est le moment, partons ! Cardinal, son écuyer, allume deux torches, et tous les conjurés, à la lueur de ces résines fumeuses, par de tortueuses ruelles, se dirigent en silence et à pas de loup vers le château[1]. Ils échelonnent les vedettes, et ferment d'un cordon d'archers tous les abords du manoir comtal. Les portes sont closes, mais Bernard de Na Vidal, par une poterne dérobée, s'introduit dans la cour, décroche les barres de fer, et ouvre les lourds battants. Chevaliers, écuyers, servants entrent alors. Ils entrent dans une salle basse et trouvent le bayle Alfaro. Soyez les bienvenus, leur dit le sombre Espagnol. Il les attend, il leur garde leurs victimes ; c'est lui qui est le chef de l'entreprise ordonnée, assure-t-il, ou plutôt tacitement consentie par le comte de Toulouse. C'est lui Alfaro qui a réuni pour cette exécution les hommes de Montségur, de Gajan-la-Selve,

1. Bertran, Imbert, Arnauld-Roger.

d'Avignonet. Il les tient enfin, ces inquisiteurs détestés; mais dans le cas, impossible, où ils lui échapperaient encore, ils iraient infailliblement tomber dans une embuscade qu'il leur a dressée à las Bordas, sur la route de Castelnaudari à Carcassonne, dans cette plaine illustrée par une double bataille où le même jour fut vainqueur des croisés et vaincu dans sa victoire par Simon de Montfort, l'héroïque comte Ramon-Roger de Foix.

Alfaro, vêtu d'un pourpoint blanc, comme pour un festin ou une cour d'amour, mène les conjurés vers la salle capitulaire, dite du comte, où les inquisiteurs, par défiance ou par orgueil, se sont installés dans le donjon. Ce sont le fameux frère Arnauld, dominicain, natif de Montpellier; frère Estèbe ou Étienne, franciscain, originaire de Narbonne ; Ramon de Costiran, surnommé l'Écrivain, ancien troubadour, maintenant archidiacre de Lézat et chanoine de la cathédrale de Toulouse, et le primat d'Avignonet, ancien bénédictin de l'abbaye de Chiusa en Piémont[1]. A l'exception de ce dernier chacun des quatre inquisiteurs est accompagné de ses acolytes monastiques : Ramon de Costiran, de son clerc Bernard ; frère Estèbe, du franciscain Ramon Carbonner ou Charbonnier ; et frère Guilhem Arnauld, des dominicains Garcias d'Aura et Bernard de Rocafort. Auprès de ce terrible chef on voit encore Pierre Arnauld, notaire ou greffier du tribunal, et Fortaner et Adhémar, nonces ou messagers de l'inquisition. Le prieur d'Avignonet a

1. Percin : *Martyr. Avènionet.*

sans doute dressé les listes des suspects, et demain les deux héraults iront au son du cor, dans le bourg tremblant, sommer les citoyens inculpés. Les principaux seigneurs contumaces errent dans les bois ; mais l'emprisonnement et la confiscation achèveront la ruine des plus nobles races du Lauragais, des amis du comte de Toulouse. Ces exécutions furent sans doute l'entretien de leur repas du soir après lequel ils vont se coucher et s'endorment dans ces rêves de spoliation et de sang. Tout à coup ils sont réveillés par un bruit toujours croissant de pas pressés, de voix sourdes et sinistres, d'où s'échappent les cris longs, éperdus, lamentables de leurs serviteurs massacrés dans l'escalier et dont, pour dégager l'étroite et tortueuse vis, on lance par les fenêtres les cadavres [1]. Bientôt les cognées dépècent en tumulte et font voler en éclats étincelants les portes massives et leurs fortes armatures de fer. Par cette brèche, rougie de la lueur funèbre des torches, le premier s'élance Alfaro. Le sombre Aragonais est armé d'une tige de cormier noueux. Ses compagnons, à son exemple, ne brandissent guère que des assommoirs. C'est une œuvre d'abattoir à laquelle ils ne trempent guère qu'à regret les coutelas : ces faidits semblent craindre de profaner dans le sang des inquisiteurs leurs armes chevaleresques. Alors commence le meurtre qui disparaît dans le tumulte et dont la rumeur confuse est étouffée par l'épaisseur des murailles du donjon.

Arnauld-Roger gardait la porte orientale du

1. Percin. — Guil. de Puil. — Catel : *Comt.*, p. 362.

bourg. Le vieux chevalier, inquiet de ce long silence et de l'obscurité de la nuit, dit à Imbert de Salas, son compagnon : « Pourquoi ne vas-tu pas avec les autres? » et pour l'exciter encore davantage, il ajouta : « Tu ferais peut-être aussi quelque butin. — Je ne sais par où l'on va, répondit le jeune Cordouan. — Nous allons vous conduire, » ajoutèrent deux hommes d'Avignonet. Et ils menèrent Imbert et les autres archers au château. Le meurtre était accompli; ils trouvèrent les inquisiteurs, leurs acolytes et leurs domestiques, gisant dans le sang[1]. Les conjurés s'agitaient bruyamment autour des cadavres, chacun faisait gloire de ses coups. « Cela va bien, s'écriait Alfaro, je les ai assommés avec ma massue! — Et moi, répondait Pierre Aura, je les ai percés de mon poignard de Ségovie! — C'est le plus beau jour de ma vie, » ajoutait Ramon Golaïran. Ainsi se vantaient à qui mieux mieux Férou, Adhémar, Balaguer, Guilhem d'En Marti, Jordanet du Mas, Sicard de Puivert, Guilhem de l'Ile, Bertran de Quiders, Guilhem de Plagne, Pierre et Arnauld de Na Vidal, Berseja et ses bûcherons de Gajan agitant leurs cognées teintes de sang. Ils poussent un hurlement de joie et de triomphe grossi par l'écho des tours et la voix de ces vieilles murailles qui semblent tressaillir et exsulter de cette vengeance tardive de la patrie romane égorgée. Othon de Massabrac et le bâtard de Rabat, assoupis de lassitude sur la poterne extérieure, s'éveillent en sursaut à ces clameurs du donjon. Bientôt, arrive

1. Imbert, Arnauld-Roger.

Alfaro suivi de tous les conjurés. « Eh bien, est-ce fait? demandent les deux écuyers. — C'est fait, répond Alfaro! Maintenant vous pouvez vous retirer, et bon voyage! » Arnauld-Roger et son neveu, Guiraud de Rabat, crient de la porte orientale aux palefreniers restés sous les arbres de la fontaine : « Chabert, Ramon Fort, amenez nos chevaux de combat! » Et ils retournent au bois d'Antioche.

Pierre-Roger les attendait dans ce manoir désert avec ses écuyers Acermat et Alzeu de Massabrac. Il apprend leur retour par le pas bruyant de leurs chevaux et leurs vociférations lointaines dans les ténèbres. Ils criaient : Dites à Ramon de Péreille et à Pierre-Roger de Mirepois de venir au sermon du frère Arnauld. C'est ainsi que le héraut de l'inquisition sommait les suspects de comparaître devant le terrible tribunal. Les villages du Lauragais ne seront plus effrayés de son cri lugubre ni du son funèbre de son cor. Ils arrivent, ils étalent aux yeux de leur chef les dépouilles des victimes, leurs frocs, leurs scapulaires, leurs livres de prières et de procédures, leurs registres de proscription, de confiscation et de mort, et tachés de leur sang[1]. Ils se sont partagé le trésor de l'inquisition : cet argent extorqué revenait de droit aux faidits. Imbert de Salles a eu pour sa part dix deniers, et une boîte de gingembre. Guilhem de Plagne se pavane sur le cheval noir de Ramon de Costiran. C'est le salaire qu'il a reçu d'Alfaro pour son message de Montségur. Pierre-Roger écoutait d'un

1. Alzeu de Massabrac.

air sombre : « C'est très-bien ! dit-il. Vous avez tous votre part ! Mais je n'ai pas la mienne, moi ! Férou, Adhémar, où donc est ma coupe ? — Don Alfaro l'a broyée sous sa massue, répond Adhémar. — Traître, s'écrie le chef furieux, vous deviez me l'apporter ! J'avais juré de ne plus boire de vin que dans ce gobelet ! Je voulais le garnir d'un cercle d'or ! » La coupe où Pierre-Roger désirait s'enivrer délicieusement du vin de ses vengeances patriotiques, c'était le crâne du frère Arnauld.

Au bois d'Antioche, les conjurés se séparèrent ; Guilhem et Jordanet de S. Andréo revinrent au Mas ; Berseja et ses archers armés de haches retournèrent avec Jordan du Villar à Gajan-la-Selve ; les faidits de Montségur remontèrent, mais par un autre chemin, vers les cimes de Thabor, avec Pierre-Roger de Mirepois [1]. C'était au mois de mai ; la terre était en fleur ; le rossignol chantait dans les landes embaumées. L'aurore se leva pure sur la Montagne-Noire. C'était le matin de l'Ascension du Christ. Double augure de renaissance et de gloire. Les proscrits durent y voir un symbole du triomphe de la patrie romane et de l'Église du Paraclet. Elles devaient effectivement triompher, mais la première, hélas, en renaissant dans la grande patrie française son sépulcre ; la seconde, en s'élevant, de son Thabor pyrénéen, comme le Christ, dans le ciel.

1. Dom Vaissette, ch. VI. p. 50. Aux deux interrogatoires d'Arnauld-Roger et d'Imbert de Salas, Du Mège ajoute une autre relation extraite des manuscrits de Toulouse.

VI

SUITE DU MEURTRE DES INQUISITEURS. — PRISE D'ARMES DU MIDI.

Alfaro cependant, après avoir congédié ses compagnons, était rentré tranquillement dans Avignonet. Mais Golaïran, Boubila, Donat et les deux Richard, ses agents du meurtre, simulant la surprise et l'effarement, se mirent à crier : *Aux armes ! aux armes !* Le veilleur nocturne répète le cri d'alarmes dans le bourg endormi. Avignonet s'éveille en sursaut. Le peuple accourt au château comtal. Il trouve les inquisiteurs massacrés. « Quels sont les meurtriers? demandent les bourgeois. — Ils s'enfuient par le chemin de la Bruguière, répond le rusé Goulaïran, et vous pouvez entendre encore le galop de leurs chevaux. » La tragique nouvelle se répand de bourg en bourg avec la joie et la terreur jusqu'à Carcassonne, jusqu'à Toulouse. Le frère Ferrer, inquisiteur de Carcassonne, le même qui avait suscité les émeutes de Narbonne, ne se méprit ni ne se troubla [1]. Il excommunie aussitôt les meurtriers, quels qu'ils soient, et accuse indirectement du meurtre le comte de Toulouse. L'anathème, comme un glaive prêt à tomber, pend sur la tête éperdue de Ramon VII. Le viguier de Toulouse, le

1. Percin. — Guil. de Puilaurens.

sénéchal de Carcassonne, les inquisiteurs, accourent à Avignonet. On relève d'abord les cadavres gisant dans le sang; on les transporte dans l'église voisine; on les expose devant l'autel, entourés de cierges allumés; et le procès commence en même temps que la glorification.

Alfaro brava tranquillement l'inquisition. Impassible et muet, le fier Aragonais assista à son propre procès, sous les regards de vautour du frère Ferrer. Probablement, il eut soin de faire évader ses complices dont les révélations l'eussent perdu. Goulaïran dut s'enfuir à cheval, il se réfugia à Auriac, et se tint caché chez Guillabert d'En Carbonnel, au château du Faget. Donat, son beau-frère, Boubila, et les deux Richard, durent chercher un asile, soit au camp de Nore, soit au camp de Montségur. Bertran de Quiders s'était sauvé la nuit même du meurtre[1]. Il se rendit, avec Goulaïran et ses compagnons, dans un bois voisin de Montmaur où ils virent l'évêque Bernard de Maïreville et ses diacres albigeois. Ils les *adorèrent*, et firent en quelque sorte l'hommage de leur meurtre à l'église du Paraclet : « L'inquisition est éteinte, s'écriaient-ils dans leur généreuse illusion; nous en avons délivré la terre! » Bernard de Maïreville leur acheta des livres enlevés aux inquisiteurs. C'étaient probablement les listes de proscription, et le catalogue des suspects. L'évêque dut les faire circuler dans les bourgades du Lauragais pour qu'on eût à se dérober aux recher-

1. Reg. de Toulouse : *Bertran de Quiders.*

ches de l'inquisition devenue plus farouche, à cause de son épouvante même, depuis le meurtre d'Avignonet [1]. De là, les conjurés se rendirent à Falgairac. « *Tout est mort*, s'écria joyeux le chevalier Estor de Rosengas! — *Tout est délivré,* » ajouta sa virile femme Austorga, d'un air triomphant. Pour se mettre en sûreté, les fugitifs gagnèrent le comté de Foix. Ils remontèrent l'Ariége jusqu'à Castelverdun, d'où ils se rendirent à Montségur.

Cependant les vingt hommes qu'Alfaro avait posés en ambuscade entre Castelnaudari et las Bordas pour y tuer les inquisiteurs, dans le cas improbable où ils échapperaient aux poignards d'Avignonet, ne virent pas arriver les victimes promises par l'Aragonais. Nous supposons que les chefs de cette troupe étaient Pierre de Mazerolles et Roger d'Aragon. C'est pour cela que ces deux chevaliers descendirent de Gajan sur le passage des hommes de Montségur, et qu'ils conférèrent en secret avec leur chef à Ginébréiras. Les inquisiteurs n'arrivant pas, ils retournèrent à Gajan-la-Selve où Jordan du Villar, Berséja et ses bûcherons aux cognées teintes de sang leur racontèrent l'expédition nocturne d'Avignonet. Ce matin même, Pierre-Roger de Mirepois, suivant le chemin *narbonnais*, traversait l'Ers au pont de Mazères, près de Bolbone, monastère vénéré, peuplé de moines amis, martyrisés par la croisade, parce qu'ils veillaient pieusement sur les chères et patrioti-

1. Dom Vaissette, ch. VI, liv. XXV. addit. *Dép. de Bertran de Quiders.*

ques cendres des comtes. Les faidits de Montségur prirent au retour ce nouveau chemin uniquement pour honorer la mémoire de ces princes, du grand Ramon-Roger, du pieux Roger-Bernard, le Roland et l'Olivier des guerres cathares. Ils venaient apparemment faire sur leur tombe comme une libation de sang dominicain, et une évocation de leurs âmes héroïques pour les nouvelles batailles de la patrie romane. En quittant Bolbone, ils allèrent braver le maréchal jusque sous les tours usurpées de Mirepois[1]. Le conquérant croisé n'accepta pas le combat que lui offrait le fils de Bélissen. A Saint-Félix, où ils firent halte, les habitants hébergèrent avec amour les chevaliers proscrits : le curé même fêta, dans son presbytère, Pierre-Roger de Bélissen, son ancien et légitime seigneur : circonstance qui prouve que des prêtres catholiques, comme les moines de Bolbone, sympathisaient avec les Albigeois contre les inquisiteurs du pape et du roi de France. De ce nombre étaient Marti de Cazils, curé d'Auriac et Guillabert, prieur de Saint-Paulet. Saint-Félix a conservé son nom de *Torna-Gaïta*, nom expressif qui montre les vedettes catholiques rôdant autour de ce village patriote et cathare. A Montségur, Pierre-Roger trouva de retour Butir (Beurre), Joan Catala et Arnauld de Vensa qu'il avait envoyés vers Ramon de Pereilla et Isarn de Fanjaus. Isarn, son cousin, lui mandait par ses deux messagers : « Les affaires du comte Ramon vont à merveille. Il épouse dona

1. Arnauld-Roger. Imbert de Salas.

Isabella de Lusignan. Les Poitevins, les Gascons se joignent à nous. Le roi d'Angleterre a déjà passé la mer. L'empereur va venir avec un grand secours. Que Montségur tienne seulement jusqu'à Noël! Jusqu'à Pâques au plus tard, et nous sommes vainqueurs [1]! » Bientôt après arrivèrent par d'autres chemins Golaïran, Bertran de Quiders, les Du Mas et Pierre de Mazerolles, et tous les conjurés se trouvèrent réunis à Montségur.

Dans le château d'Avignonet cependant, les inquisiteurs jugeaient les meurtriers des victimes dont on honorait les restes à côté, dans la basilique. Les vrais meurtriers s'étaient échappés : ceux-ci n'étaient que des complices, et encore des complices obscurs, le concierge du bourg, les veilleurs de nuit qui s'étaient endormis, ou ces ouvriers qui avaient montré le chemin du château à Imbert de Salas. Lamentable contraste ! Ces vivants que l'on torturait étaient des patriotes, ces morts que l'on encensait étaient des brigands ! Ces brigands on les appelait des martyrs, et ces martyrs on les appelait des assassins ! Quel monstrueux renversement de toute moralité par une théocratie qui n'avait son point d'appui ni dans le cœur humain, ni dans la Bible, ni même en Dieu ! Ces malheureux devaient être attachés aux fourches patibulaires du comte, et au nom de ce prince chéri autant qu'infortuné, du pouvoir duquel ils mouraient les martyrs, aussi bien que de la liberté romane. Toutefois le procès fut long, car le prince ne consentit à leur

1. Doat. Imbert de Salas.

mort qu'après sa défaite totale, et la ruine complète du Midi. Cependant on enleva solennellement de l'Église les cadavres des inquisiteurs. Ils sortirent par la porte occidentale d'Avignonet dont on voit encore les deux tourelles latérales; ils s'en allèrent par le *chemin des Français,* qui les avait amenés, strade aujourd'hui déserte, mais qui conserve le souvenir de la croisade. Placées sur des chars funéraires, ces reliques sinistres se dirigèrent vers Toulouse, au milieu d'un peuple immense, du chant des hymnes et d'un nuage d'encens. Des chœurs de prêtres et de moines se relayaient de bourg en bourg, et d'abbaye en abbaye. Les chars noirs roulaient lentement comme pour prolonger leur lugubre triomphe [1]. Ils arrivèrent enfin à la porte narbonnaise où les attendaient le comte, l'évêque et le légat de Rome. Toulouse, épouvantée et réjouie, déroula de rue en rue, sur leur passage, la splendeur de ses pompes sacerdotales et les gémissements menteurs de toutes ses cloches éplorées. Le frère Arnaud fut inhumé dans l'église des Dominicains; le frère Étienne, dans l'église des Franciscains; Ramon de Coustiran et l'archidiacre de Lézat, dans le cloître de Saint-Étienne, chacun dans le lieu de son ordre, avec son acolyte et ses serviteurs. Leurs tombes, qui n'existent plus, étaient de marbre, et leurs épitaphes, que l'on a conservées, étaient en lettres d'or. Elles n'exprimaient que leur nom, le lieu et la date de leur trépas, et la cause de leur martyre : *Al-*

1. G. de Puil. — Percin. — Bollandistes.

bigensium gladiis pro Christo occisus[1]. Rome les proclama martyrs, comme plus tard ce Pierre de Vérone, stupidement glorifié par le pinceau splendide du Titien. Art vénéneux ! apothéose impie ! Toulouse donc leur fit de magnifiques funérailles, et cette ville, oublieuse de son propre martyre, invoque depuis six cents ans, comme ses patrons, double sacrilége, double insulte à la terre et au ciel, les bourreaux de l'indépendance, de la civilisation et de la patrie occitanienne. *Totam terram dissipabant et confundebant*[2]. Voilà l'épitaphe que leur sculptèrent dans la chair, avec le poignard, les faidits de Montségur, et la vérité n'en sera jamais démentie dans les siècles.

Pendant que Rome et que la France canonisent ces cadavres monastiques, l'insurrection romane dont ce massacre était le signal, relève la tête. Les troubadours chantent la guerre sainte. Le comte Ramon ouvre la campagne. Les princes pyrénéens, Roger de Foix, Amalric de Narbonne, Ramon-Roger de Carcassonne, Olivier de Termes, les proscrits d'Aragon et de Montségur répondent à son appel. Les peuples se soulèvent à la voix de leurs anciens seigneurs revenus de l'exil ou sortis des forêts. Narbonne, le Minerbois, le Termenois, le Rasez, le Midi tout entier est en feu. Le sénéchal de Carcassonne entouré de populations en armes reste bloqué dans sa cité comme sur un écueil battu des flots furieux. L'archevêque de

1. Tué pour le Christ par les glaives des Albigeois.
2. Ils ravageaient et bouleversaient toute la terre.

Narbonne, suivi de tous les clercs, se retire à Béziers. Béziers, désert depuis le grand massacre, n'est qu'un vaste amas bouleversé de décombres et de cadavres. Du haut de ces ruines frappées de la foudre, semblable au génie de la destruction, l'archevêque lance ces anathèmes. Il excommunie Ramon VII, les comtes et les peuples du Midi; il les déclare Routiers, violateurs de la paix, usurpateurs des biens de l'Église, et parjures envers le pape et le roi de France[1]. Le comte Ramon se rend dans l'Ouest dont l'insurrection répond à celle du Sud. Le comte de la Marche a soulevé le Poitou, l'Angoumois, la Saintonge. Ces provinces appellent le roi d'Angleterre, héritier de Richard Cœur-de-Lion, le roi troubadour, et petit-fils de la fameuse Éléonore, la reine tant aimée, tant chantée par les poëtes. Les Anglais débarquent à l'embouchure de la Gironde. Mais les rois d'Aragon et de Castille ne se montrent pas encore sur les Pyrénées. Les monarques espagnols étaient secrètement retenus par leurs rivalités, leurs calculs méticuleux, les messages de la reine Blanche, et les menaces de Rome. Leurs retards donnèrent au roi de France éperdu le temps de se reconnaître, de faire face aux événements et de marcher contre les Anglais. Le roi d'Angleterre fut défait à la bataille de Taillebourg près de Saintes. Il remonta sur ses vaisseaux, et laissa, par son départ, le comte de la Marche, son lieutenant, à la merci du vainqueur. Ramon de Lusignan dut reconnaître pour légitime seigneur

1. Guilh. de Puil., ch. XLVI.

de Poitiers, Alfonse, frère de Louis IX[1]. Le comte de Foix, ébranlé par cette défaite et cette défection, se soustrait à l'hommage du comte de Toulouse, et se met sous la suzeraineté immédiate du roi capétien. C'était abdiquer la politique chevaleresque de son père et de son aïeul! C'était trahir la cause de l'indépendance romane dont ses ancêtres étaient les héros. Ramon VII rappela vainement au trop habile et perspicace prince leurs magnanimes exemples. Le comte Roger lui répondit qu'à la paix de Paris il avait abandonné son père, Roger-Bernard II de Foix, qui, resté seul en guerre avec l'Église et le roi, fut contraint de se soumettre tristement à Saint-Jean des Verges, et de lier sa maison et ses États à la France. Après d'amers reproches et de violents défis les deux comtes en vinrent aux mains. Roger eut l'humiliation de se voir abandonné, dans cette lutte fratricide, par Loup de Foix, son oncle, le dernier héros survivant des guerres patriotiques, et par ses cousins les comtes de Commenges, les vicomtes de Conserans et de Palhars, et les seigneurs de Marquefabe. Tous les chefs cathares se rangèrent autour de l'infortuné Ramon VII, représentant de la vieille indépendance méridionale. La rencontre eut lieu dans les plaines de Saverdun, objet du litige. L'audacieux vassal resta vainqueur, et rentra dans le Castellar de Pamiers, ramenant captifs son oncle Loup, Isarn de Fanjaus et Ramon d'Aniort. Roger ne consentit

1. Guil. de Nangis, p. 339. — Joinville, p. 207.

à les relâcher que moyennant une rançon et sur l'intervention du roi de France qui cherchait à s'attacher ces nobles vaincus. La paix fut conclue : Saverdun, que ses seigneurs avaient livré au comte de Toulouse, leur suzerain, fut rendu au comte de Foix, et Roger, en retour, rendit à Loup, son oncle, la liberté, ses bonnes grâces, et la seigneurie d'Ax et du Savartez [1]. Dès lors, la défection fut générale : sur les traces du comte de Foix, les barons méridionaux vont implorer la paix du roi, à Montargis et à Lorris-sur-Loire. L'infortuné Ramon VII vint à son tour, mais le dernier, perfide en apparence quoique en réalité noble et loyale victime, se remettre à la miséricorde du monarque. Il dut, pour l'obtenir, invoquer la médiation de sa cousine, la dure et hautaine Blanche de Castille. Puis, il rentra, vaincu et désespéré, dans Toulouse, et le Midi déchiré, épuisé, tari d'espoir, comme son prince, retomba pour toujours sous le joug de la France et de Rome. Ce fut comme une seconde conquête, et la paix de Lorris ramassa les restes échappés à la paix de Paris. Outre la remise, entre autres places fortes, des châteaux de Najac en Rouergue (dont les ruines sont encore si belles sur l'Aveyron), de Puicelci en Albigeois, et de Laurac en Lauragais, outre la proscription des chefs les plus redoutés, la démolition de leurs manoirs, et la confiscation de leurs terres, Blanche exigea deux gages de sang. Et d'abord le châtiment du meurtre d'Avignonet. Les vrais meurtriers étaient contu-

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, p. 44, 45, 444, 445 et 446.

maces : ils erraient dans les forêts, ou vivaient refugiés à Montségur. On saisit quelques complices obscurs, soupçonnés plutôt que convaincus [1]. Plus tard, Pierre Faure, Ramon de Na Rica, et le chevalier Ramon de Balaguer furent aussi mis au gibet. Leurs cadavres flottèrent aux fourches patibulaires, sur le monticule qui domine le *chemin des Français*, à l'occident d'Avignonet. La reine exigeait que l'on coupât *la tête du Dragon*, c'est-à-dire que l'on détruisît Montségur. C'était en effet la tête de la colombe, de l'aigle johannite et pyrénéen, qui venait d'écorcher dans Avignonet le vautour dominicain [2].

1. Guilh. de Puil., ch. XLV. — Reg. de l'inq., *Bert. de Quiders.*

2. Au XVIe siècle, Avignonet vit un second massacre. Les meurtriers vinrent encore de Montségur. Ils n'étaient plus albigeois mais calvinistes. Leur chef n'était pas un Bélissen. C'était un Lévis, un descendant du maréchal de la croisade, le fameux Claude, baron d'Audou, chef des protestants du comté de Foix. Il massacra les prêtres et les moines d'Avignonet. Le bourg, complice du terrible baron, fut mis en interdit, et resta plusieurs mois sans culte. Quand le pape leva l'interdit, *les portes de l'église s'ouvrirent d'elles-mêmes, et les cloches chantèrent spontanément dans leurs tours.* Depuis lors, les habitants d'Avignonet célèbrent, tous les ans au mois d'août, une fête commémorative appelée, il me semble, *Notre-Dame des Miracles.* Je tiens tous ces détails de M. Espinasse, adjoint d'Avignonet et mon cicerone sur le théâtre de ces tragiques événements.

IX

BERTRAN D'EN MARTI

LIVRE NEUVIÈME

BERTRAN D'EN MARTI

I

PRISE DU CAMP DE NORE. — ATTAQUE INFRUCTUEUSE DE PENNE ET DU CAMP DE LA GRÉSIGNE. — SYNODE DE BÉZIERS. — CONTINUATION DU SIÉGE DE MONTSÉGUR. — CONCILE DE NARBONNE. — ATTAQUE ET SIÉGE DÉFINITIF DU CAMP DU THABOR, PAR LE ROI DE FRANCE.

Nous pensons que c'est alors que le roi de France rendit au comte Roger son château de Foix. Ce fut le salaire de la défection du prince pyrénéen. Depuis trente ans, son aïeul, son père et lui n'avaient séjourné que cinq ans dans leur glorieux manoir, les cinq années de la délivrance et de la victoire. Le comte Roger-Bernard était rentré dans l'inexpugnable et loyal donjon, comme le vainqueur de la croisade et le libérateur du Midi. Ces nobles tours humiliées voyaient revenir le comte Roger, vassal immédiat des Capétiens, transfuge du roi d'Aragon son suzerain, et traître à la cause romane, dont son père et son aïeul avaient été l'Olivier et le Roland. Il est probable que pour contenir ce prince de montagne, Blanche, peu scrupuleuse, garda, contre la foi des traités, le château

de Montgaillard qui surveillait le donjon de Foix, et le puissant donjon de Lordat qui menaçait le haut comté pyrénéen. Dès lors le catharisme, abandonné de la maison comtale, passe sous le patronage de la branche cadette et illégitime de Foix. Il aura, jusqu'à leur mort, le pieux Loup pour son paladin, et pour sa papesse la fidèle Esclarmonde, vicomtesse d'Alion [1].

Les trois victoires de Louis IX sur le roi d'Angleterre, de Guillaume des Ormes sur le vicomte de Carcassonne, de Roger sur le comte de Toulouse, et, enfin, la défection de ce grand chef des faidits dut avoir, pour conséquence, l'ébranlement et la chute des camps insurgés de l'Albigeois. Hugues des Arcis, le sénéchal de Carcassonne, résolut de profiter du saisissement produit coup sur coup par toutes ces victoires de la France. Il commença par l'attaque du camp de Nore, qui avait secondé l'invasion du prince Trencabel, et qui, depuis douze ans, roulait sur les cimes du Cabardez comme un orage suspendu sur Carcassonne. Il convoqua les chefs français : les sires de Saissac, de Limous, de Campendut, par le sud, et les Montfort de Castres et de Lombers, par le nord, escaladèrent la Montagne-Noire. La vallée de *Clamours* retentit encore des cris de guerre et d'effroi ; les hauteurs des Martis virent les suprêmes efforts des faidits et le sang des martyrs rougit une dernière fois les *Terres de Dieu*. Ces combats se perdent dans l'ombre et le lointain des temps ; nous n'en connaissons que

1. Dép. des Captifs de Montségur.

les résultats. Le camp de Nore fut forcé, les *Ramondens* dispersés dans les bois, Mélina et Saurimonde, leurs prophétesses, brûlées dans leurs grottes. Mais le *roitelet* de l'Hautpoullois, fier comme le coq, son symbole héraldique, traita de couronne à couronne avec le roi de France, et conserva son microscopique royaume de bois, de rochers et de nuages. Toutefois, il resta bloqué sur sa cime, par les deux bastides Esparbaïrenca et de Saint-Amador, les châteaux de Saissac, Roquefère, Cabrespine, les tours de Cabardez, appuyés sur les forteresses de Castres et de Carcassonne. La Montagne-Noire fut dépecée au profit des conquérants de l'Albigeois. On en jeta des lambeaux aux moines de Fonds-Bruno, de Sauve-Terre, de Caunes, de Montolieu, et les *Terres de Dieu* devinrent l'apanage des évêques de Carcassonne. On voit au-dessus de Mazamet, sur un escarpement, une chapelle en ruines : c'est l'oratoire du roi d'Hautpoul et des faidits de Nore; il est dédié à saint Sauveur (Salvaïre, Salvador), le seul saint qu'adorassent les Amis de Dieu [1].

Ainsi tomba, avec le camp de Nore, le centre de l'insurrection albigeoise. Restaient encore ses deux ailes Penne et Montségur. Hugues des Arsis voulut sans doute abattre ensuite l'aile septentrionale, le camp de Penne et de la Grésigne. Il crut peut-être d'autant plus à la facilité de cette conquête, que le Midi était sous la terreur des dernières victoires des Français. Toulouse, Montauban, Cahors, Agen, Castelnaudari, Laurac, Fanjaus, s'étaient soumis

1. Mahul : *Cartulaire de Carcassonne.*

dans la personne de leurs consuls. Les comtes de Commenges, de Narbonne, de Rhodez, de Lomagne ; les seigneurs de Rabastens, de Caussade, de Gourdon, de Barasc, tous les héros des guerres romanes, tombèrent aux pieds du roi de France. Bertrand, vicomte de Bruniquel, frère de Ramon VII, succomba aussi, mais, nous le verrons bientôt, mourut de désespoir[1]. Devant cette prostration universelle, Penne oserait-il résister au monarque capétien? Olivier et Bernard de Penne, ces deux vaillants frères, voyant, de leur cime, s'avancer l'ost du Sénéchal, s'enfermèrent fièrement dans leur donjon aérien. Leur patriotisme s'exaltait encore de la piété de leur sainte mère Aladaïs et de la harpe de son mystique et chevaleresque amant, l'héroïque troubadour Ramon-Jordan, dépouillé de sa vicomté de Saint-Antonin. Nous ne trouvons nulle part la soumission du noble vicomte, et comme il n'avait environ que soixante ans, nous en concluons qu'il vivait encore, et qu'il était le poëte du camp des faidits de l'Aveyron, dont sa pieuse et mystique amante était la prophétesse. Hugues des Arsis escalada la roche de Penne, mais ses archers furent probablement précipités, écharpés et broyés dans les abîmes environnants; et le camp royal dut reculer devant le tourbillon des *Ramonets* et des *Ramondens* sortis, comme une nuée de frelons, des profondeurs de la Grésigne. Le roi de France, échouant par la force, eut recours à la ruse, et fit porter des offres de clé-

1. Dom Vaissette, t. VI, p. 47.

mence et de paix par le comte de Toulouse. Mais les deux vaillants barons repoussèrent les séductions comme les menaces du monarque. « Que le roi, répondirent-ils, s'engage à nous le rendre dans cinq ans, et nous lui remettrons notre Roche. » Puis ils retirèrent même cette concession; ils ne se fiaient pas aux Capétiens; ils se ressouvenaient de la perfide reine Blanche envers le comte de Foix qui n'avait obtenu son donjon qu'en se reconnaissant le vassal direct de la France. Ainsi les nobles Bernard et Olivier restèrent invulnérables sur leur Roche, et le Midi conserva, quelque temps encore, deux îles aériennes d'honneur et de liberté, Penne et Montségur [1].

Le roi de France, vainqueur à Nore, mais repoussé de Penne, se retourna contre Montségur. Ramon VII, et non le sénéchal, reprit le siége de la forteresse du Thabor, et ses milices, sous la conduite de son bayle Allaman, remontèrent vers les Pyrénées. Cette attaque des trois camps des faidits albigeois n'eut lieu qu'au printemps qui suivit la guerre et fut comme la conséquence du synode de Béziers (1243). Après chaque soulèvement national, on appesantissait le joug de la conquête, on resserrait les fers du peuple vaincu. Ces fers et ce joug se reforgeaient dans un concile. Le farouche Pierre-Amiel, primat de Septimanie, expulsé de Narbonne par l'insurrection, et réfugié pendant la guerre dans les murs à demi déserts de Béziers, convoqua sur les décombres de cette ville, première victime

1. Dom Vaissette, t VI, p. 44 et 50.

de la croisade, un concile chargé d'achever enfin l'anéantissement du Midi. A l'appel du primat répondirent l'archevêque d'Arles, les évêques de Marseille, Toulouse, Albi, Rhodez, Cahors, Agen, Nîmes, Agde, Lodève, Carpentras, leurs prévôts, leurs archidiacres, les chefs d'abbaye, et les Frères Prêcheurs, avec leur prieur, Pons, provincial de *Provence*. A ces prélats se joignirent, le sénéchal de Carcassonne, les conquérants de l'Albigeois, et les commissaires du roi de France. C'était une assemblée mixte, demi-laïque, demi-sacerdotale, moins préoccupée de dogmes que de cachots et de bûchers. Ce concile de Béziers ne ressemblait pas mal à quelque sénat funèbre des génies de la destruction tragiquement convoqués sur un amas bouleversé de noirs décombres et d'ossements blanchis par trente hivers : et derrière le sombre primat de Septimanie se dressait le sanglant fantôme d'Arnauld-Amalric son prédécesseur, l'ordonnateur du grand massacre. Que ne devait-on pas attendre de ce sinistre synode [1] ?

Ramon VII accourut pour défendre le Midi. Il voulut être l'avocat de la patrie expirante. Ce pauvre prince, relevé par l'excès même de ses malheurs, fut cette fois au-dessus de lui-même, presque au niveau de sa mission patriotique. Devant le concile assemblé, en face de Pons, le provincial des dominicains, il accusa hautement les *Frères Prêcheurs*. Il les accusa d'être possédés d'une haine inextinguible contre sa personne et sa dynastie.

1. Spicil., t. IV, p. 265.

Il les accusa d'assouvir cette haine atroce en dévorant son malheureux peuple. Il somma, il supplia les évêques d'exercer eux-mêmes l'inquisition, d'en conférer l'office aux franciscains, et même aux moines de Cîteaux, mais de l'ôter aux dominicains de la barbarie desquels il appelait au pape. — A ce rugissement de l'agneau, à cette colère du juste et du faible, ces dominicains superbes tremblèrent à leur tour. Après le meurtre d'Avignonet, le frère Ferrier, inquisiteur de Carcassonne, bien enfermé dans ses murailles, du haut de sa Montagne, avait fulminé l'excommunication contre le comte, les auteurs de ce massacre, et les faidits de Montségur. Jactance du crime effrayé! Rodomontade de l'épouvante en délire qui frissonne au moment même où elle s'enveloppe de ses foudres! L'énergie du prince, l'audace vengeresse d'Alfaro, l'orageux et sourd frémissement du Midi, comme d'une mer après la tempête, firent pâlir les dominicains. Le concile de Béziers lui-même, qui méditait tant de vengeances, resta comme interloqué. Il rengaina ses armes, et le comte, étonné de son courage, se hâta de donner des gages à la France et à Rome. De là, le supplice tardif des meurtriers d'Avignonet, et les siéges de Nore, de Penne et de Montségur[1].

Les milices toulousaines se dirigeaient vers le Thabor. L'explosion de la guerre, dont le meurtre des inquisiteurs était comme le signal, nous a fait perdre de vue le siége de la montagne cathare. Reculons d'une année, jusqu'aux événements d'Avi-

1. Gallia Christiana, t. VI, p. 155.

gnonet. Ramon VII, accusé d'un massacre exécuté dans un de ses châteaux, par son bayle et son neveu, et par la complicité des faidits de Montségur, qu'il aurait dû tenir bloqués sur leur cime, résolut, pour se disculper entièrement, de pousser avec plus de vigueur le siége de la forteresse pyrénéenne (juillet 1242). L'ost catholique cette fois ne se contenta pas de regarder complaisamment sur la cime opposée l'ost albigeois. Aux signes fraternels succédèrent les défis guerriers. De leur plateau aérien les assiégeants descendirent dans la combe intermédiaire, remontèrent les berges rapides du château, et quelques combats rougirent la pelouse de Montségur. Plusieurs de ses défenseurs tombèrent, cet automne, au pied de ses murs et de ses rochers. De ce nombre fut Arnauld Narbonne, de Carol. Les Narbonne étaient trois frères à Montségur. Pons et Guilhem faisaient partie de l'expédition d'Avignonet, Guilhem était écuyer du chevalier Ramon de Marcillan. Arnauld, mortellement blessé, fut transporté dans le souterrain du château. Les diacres Pierre Sirvent et Ramon de Sant-Marti accoururent auprès du moribond. Pendant qu'ils lisaient l'évangile de résurrection et de vie, P. Roger de Mirepois et Othon de Massabrac, son écuyer, priaient agenouillés auprès du chevalier expirant. Les Narbonne, rameaux de l'ancienne tige vicomtale qu'ils représentaient à Montségur, sont les souches de diverses familles qui portent encore de nos jours ce noble et poétique nom méridional[1].

1. Dép. de P. Vignol de Balaguer (mars 1244).

Il est singulier que Ramon VII assiégeait Montségur pendant qu'il faisait la guerre au roi de France. Cette contradiction ne peut s'expliquer que par l'incohérence des sentiments de ce faible prince qui probablement voulait paraître orthodoxe en attaquant la forteresse hérétique, et s'attacher Rome en combattant la France. Quoi qu'il en soit, l'hiver força de nouveau les assiégeants de redescendre de leur sommet battu de tourbillons. Mais des vallons de Lavelanet, de Montferrier, de Belestar, où ils formaient le blocus, le combat remontait parfois, aux beaux jours, jusque sur les rampes du château perdu dans un nuage de frimas. Sur ces berges glacées, le servant d'armes Ramon de Ventenac tomba et son sang rougit la neige (janvier 1243). L'évêque Ramon de Sant-Marti, et les diacres Clamens, Pierre Robert et Amiel Aicart vinrent le *consoler* dans la maison d'Arnauld-Roger de Mirepois [1]. Ce vieux chevalier, Cécilia sa femme, Braïda leur fille, et le chirurgien Arnauld Roquier, réunis autour du mourant, mêlaient leurs prières aux exhortations des ministres albigeois. Le diacre Robert est probablement de cette tribu de verriers qui figure, ainsi que celle des Grenier, dans le sacerdoce johannite, et doit fournir des guerriers et des martyrs au calvinisme du XVIe siècle.

Vers la fin de mai, après la fonte des neiges, l'ost de Toulouse remonta pour la troisième fois sur le

1. Alz. de Massabrac, Arn. Roger : *Et dum recipiebat consolamentum, quædam turpis infirmitas occupavit dictum infirmum, et ipse testis non potuit sustinere, et indè recessit...*

Thabor, et campa sur l'*Aire de l'Espagnol*. Sicard de Puiverd périt sur la berge refleurie avant la Saint-Jean. Ses yeux en s'éteignant purent encore entrevoir, à quelques lieues vers l'orient, sa montagne natale, un *Pui* célèbre d'amour et de poésie, naguère *verdoyant* mais aujourd'hui *flétri* et *desséché*, comme les cours chevaleresques de Foix, de Carcassonne et de Toulouse. Il dut, je pense, mourir sans regret, puisqu'il descendait avec sa foi, son pays et sa race au tombeau. En août, périt Guilhem de Gironde, originaire, comme son nom l'indique, de Guyenne, et probablement l'ancêtre d'une famille féodale établie de nos jours à Montauban. Guilhem de Gironde, comme Sicard de Puivert, fut consolé par l'évêque Ramon de Sant-Marti, et le diacre Sirvent, d'une famille qui a donné au protestantisme français un martyr et des pasteurs. Ramon de Sant-Marti est le consolateur ordinaire, chevalier lui-même, de ces chevaliers expirants, et Goulaïran d'Avignonet assiste fréquemment à ces cérémonies funèbres. Le meurtrier des inquisiteurs reste le compagnon tendre et fidèle de ces guerriers jusque dans la mort, et s'exerce à son propre trépas et à son prochain martyre par le spectacle des grandes agonies des héros du Paraclet et de la patrie pyrénéenne [1].

Les combats continuèrent ainsi jusqu'à l'automne. Mais un jour les défenseurs de Montségur virent l'ost de Toulouse enlever ses tentes et décamper de l'*Aire de l'Espagnol*. Qui les faisait descendre avant l'hiver? S'avouaient-ils vaincus? Était-ce une

1. Alzeu de Massabrac. — Faïs de Planha.

délivrance? N'était-ce qu'une ruse de guerre? Quoi qu'il en soit, ils virent leurs ennemis, redescendus dans les vallées, s'éloigner pour ne plus revenir, dans la direction du nord. Le comte, à leur insu, obéissait à un commandement du roi de France, mécontent de son énergie à Béziers et de sa mollesse à Montségur. Après le concile de Béziers, le primat de Septimanie était rentré triomphant à Narbonne. L'archevêque y reçut l'hommage du vicomte, des consuls et du peuple. Rétabli dans sa métropole, il résolut d'y convoquer un second concile composé comme l'autre des évêques de l'Albigeois et de la Provence et des chefs d'abbaye des Alpes et des Pyrénées. Il s'agissait de reprendre toutes les conséquences du concile de Béziers brusquement interrompus par la vigueur insolite du comte. Ramon VII avait porté plainte au saint-siége contre les dominicains. Les dominicains avaient supplié le pape de les décharger de leur office. Le pontife avait répondu, et, selon l'usage de Rome, il avait pris un moyen terme; il n'avait pas repoussé les plaintes du comte, mais il n'avait pas non plus accueilli les prières des inquisiteurs; il les rattachait, tout effarés, à leur horrible tribunal. Le concile devait promulguer les modifications apportées par le pontife à l'exercice de l'inquisition. Il s'assembla pendant l'hiver, et voici le nouveau programme, en vingt-neuf canons, imposé aux dominicains [1].

Au fameux frère Arnauld et à ses collègues mas-

1. Percin : Martyr. Avinion., ch. XIII.— Raynald, an 1243.

sacrés à Avignonet avaient succédé Jehan de Saint-Pierre et Bernard de Cancio : « Vous enjoindrez aux hérétiques pénitents, leur dit le synode, de porter des croix sur leurs vêtements, de se représenter tous les dimanches à l'église, le corps demi-nu, des verges à la main. Ils se fouetteront de verges dans toutes les processions solennelles, et aux lieux où ils auront hanté les hérétiques. Ils jeûneront, visiteront les églises, mais ils ne pourront entrer en religion, ni aller servir outre-mer, pour ne pas profaner les lieux saints, sans la permission du pape. Les relaps seront sans miséricorde abandonnés au bras séculier. On recevra les délations des criminels, des infâmes, même des complices, et tout accusé sera réputé hérétique. Comme les pierres et le ciment font défaut pour la construction des cachots, vu le grand nombre des condamnés, on attendra là-dessus les ordres du pape. » Tel est ce nouveau programme dominicain, et comme il finit sinistrement [1]. Ainsi les prisons manquaient aux détenus, et bien que le moyen âge en eût de profondes, d'immenses, d'innombrables, elles ne suffisaient point à l'incarcération d'un peuple tout entier. Les *Murs*, ces tombeaux des vivants, étaient tous remplis, et scellés sur leurs cadavres éplorés et hurlants, et pour en construire de nouveaux, les pierres manquaient dans les Pyrénées. Quel tragique coup de pinceau ! quelle foudroyante hyperbole !

Donc on suspendit les emprisonnements, jusqu'à

1. Dom Vaissette, liv. XXV, p. 53.

nouvel ordre, et l'on redoubla les confiscations moins dispendieuses et bien plus lucratives. Dans cette curée du midi, chacun emportait son lambeau sanglant; les inquisiteurs ne s'oublièrent pas; les évêques en furent jaloux. Le synode crut devoir défendre aux dominicains d'imposer des amendes pécuniaires pour *l'honneur de leur Ordre.* Mais bientôt ces prélats serviles, tremblants de leur propre audace, s'excusent des conseils qu'ils osent adresser aux délégués indépendants et souverains du saint-siége. Ils terminent par cette lâcheté, cette instruction si révoltante pour l'humanité, la justice et Dieu[1]. C'est ainsi qu'Innocent IV rejeta les deux requêtes, celle du comte raffermi, et celle des inquisiteurs éperdus. Il releva le prince de l'excommunication, mais il rejeta son appel contre les dominicains. Il maintint ces moines dans l'office de l'Inquisition, tança leur abattement, gourmanda leur lassitude, comme le maître d'un champ stimule l'indolence de ses moissonneurs. Et ces malheureux reprirent en silence leur moisson d'ossements et de cadavres. Au reste, Jehan de Saint-Pierre et Bernard de Cancio, revenus de leur effroi, se montreront dignes des espérances du synode, et mériteront bientôt d'être surnommés les *marteaux des Hérétiques*[2].

Enfin le roi de France, d'accord avec le pape, ayant résolu que le siége de Montségur, serait exécuté par le sénéchal de Carcassonne, le synode

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, liv. XXV, ch. 54.
2. Percin : Martyr. Avinion., ch. XIII. — Raynald, an 1243. — Reg. de l'Inq. de Toulouse.

adjoignit à ce chef laïque deux prélats belliqueux, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi. Voilà pourquoi les milices de Toulouse avaient abandonné leur camp du Thabor. Leur descente imprévue n'était ni une victoire ni une délivrance pour Montségur. C'était au contraire une menace et le signal d'une guerre à mort. Le pape et le roi prirent-ils cette résolution à l'insu et pendant l'absence du comte de Toulouse? Où Ramon s'exila-t-il tristement pour ne pas voir périr les héros de l'indépendance du Midi? Nous l'ignorons, mais l'une et l'autre supposition est favorable à ce prince infortuné. Quoi qu'il en soit, Ramon s'éloigna, cet automne; il se rendit en Italie. Il devait avoir une entrevue avec l'empereur. Il voulait sans doute aussi saluer le nouveau pape. Il espérait probablement que le génois Innocent IV lui serait plus propice que le romain Grégoire IX. Mais tous les papes, une fois sur le siége de Rome, sont Romains. Ramon partit laissant pour son lieutenant et régent de ses États menacés, son frère Bertrand, vicomte de Bruniquel. Bertrand s'établit à Toulouse, termina l'affaire de Saverdun avec le comte de Foix, et mourut à peine âgé de quarante ans, pendant l'hiver, laissant deux enfants orphelins à sa veuve Comtoresse de Rabastens[1]. Sa mort fut une perte pour Toulouse, en l'absence du comte, pour Penne et pour Montségur. Chaque catastrophe de la patrie se résume en un grand trépas. La paix de Paris tua Ermessinde de Foix, l'héroïne de Castelbon. La défaite

1. Dom Vaissette, t. VI, p. 46 et 52.

du vicomte de Carcassonne accabla Roger-Bernard, comte de Foix, le héros du Paraclet. Nous pensons que le patriote vicomte de Bruniquel, le noble et magnanime Bertran de Toulouse fut abattu par la dernière ruine du midi et le martyre anticipé de Montségur. A ce titre, nous l'inscrivons dans ce martyrologe.

II

SIÉGE DE MONTSÉGUR PAR LE SENÉCHAL DE CARCASSONNE. — NOUVEAUX DÉFENSEURS ET APPROVISIONNEMENTS DE LA FORTERESSE. — LES GUERRIERS CATHARES DEMANDENT LA BÉNÉDICTION DU PATRIARCHE. — ATTAQUES DE LA TOUR ROULANTE. — MORT DE JORDANET DU MAS, DE CLARET, DE BARDENAC ET DE R. DE CARCASSONNE. — LE MONDE A LES YEUX FIXÉS SUR MONTSÉGUR (1243.)

C'est au commencement de septembre que l'armée de Toulouse quitta ses positions du Thabor. Quelques jours après le bruit se répandit que les Français allaient assiéger Montségur. A cette nouvelle sinistre, de nouveaux chevaliers accoururent s'enfermer dans la forteresse. De ce nombre furent Jordan et Ugo du Villar. Arnauld du Villar, leur père, était l'ingénieur des machines de Montségur. Jordan conduisait les hommes de Gajan au meurtre des inquisiteurs d'Avignonet. Saint Dominique les avait dépossédés de leur manoir et de leur territoire du Villar. Alors aussi vint Ramon Guilhem d'Elcongost avec des faidits des environs de Limous.

Galhard et Bertrand, ses frères, depuis longtemps habitaient Monségur[1]. Jordan, leur père y était mort après y avoir ramené le sacerdoce cathare (1234). Ava et Saxa d'Elcongost, deux vieilles diaconesses, s'étaient refugiées à Montségur depuis que les croisés les avaient expulsées de leurs manoirs du Rasez et du Chercorb. Tous ces chevaliers allaient, en arrivant, recevoir la bénédiction de Bertran d'En Marti, le patriarche johannite[2]. Les populations apportaient de l'argent, des armes, des vivres. Les comestibles, comme toujours, venaient principalement de Lavelanet, de la Roque, de Cuelle et de Pech d'Azeu. Enfin Ramon de Perelle, que quelque office féodal retenait d'ordinaire à la cour de Foix, revint s'enfermer dans son donjon du Thabor pour y mourir avec les derniers défenseurs de la patrie romane. Il avait rompu sans doute avec le comte Roger, depuis que ce prince s'était vendu à la France, et ce fut une rupture de cœur pour le vieux serviteur, le confident chevaleresque des grands comtes Roger-Bernard et Ramon-Roger, et de la sainte vicomtesse Esclarmonde. Disons ici que dans ce siége de Montségur on ne voit nulle part le comte Roger. Il semble, par pudeur, se cacher dans son château de Foix. Peut-être s'était-il retiré dans sa vicomté catalane de Castelbon. Ainsi Montségur, à son suprême instant, n'avait aucun des deux princes, ses patrons féo-

1. Dép. de Bérenger de Lavelanet. Guilhem vint *cum sociis suis*, p. 43.
2. Dép. de Ramon de Perella (2 mai 1244).

daux; l'un était derrière les Alpes, l'autre derrière les Pyrénées; ou même, abandon plus coupable encore, dans son donjon de Foix, dont on pouvait voir monter la fumée au-dessus des cimes du couchant.

Des créneaux de Montségur, Ramon de Perelle ne tarda pas à voir, vers le nord-est, sortir des longs replis des vallons et déboucher sur Lavelanet, l'armée du sénéchal de Carcassonne[1]. Hugues des Arcis avait rallié sur son chemin les sires de Limous, de Chalabre et de Mirepois, les fils des conquérants français. Le sénéchal de Toulouse, ou peut-être Centulle d'Astarac, lui conduisit un corps auxiliaire de Gascons. Enfin on espérait le concours de deux prélats guerriers: Durand, évêque d'Albi, et Pierre-Amiel, primat de Septimanie, alors occupés à la convocation du concile de Narbonne. De lourds chariots attelés de bœufs et de mulets traînaient péniblement à la suite de l'ost français, des provisions de bouche et de guerre et des machines de siége. Hugues des Arcis détacha, à droite et à gauche, deux corps de milices rustiques qui, remontant les cours de l'Ers et du Lectorier, se massèrent à Montferrier et à Belestar, et fermèrent ces deux portes latérales de Montségur. Puis, à la tête de ses chevaliers, il aborda directement, de Lavelanet, les rampes de Serralongue par le Piboléo. A partir de cette bergerie, la route accessible jusque-là aux chariots, n'est plus qu'un sentier penchant, abrupte, indécis, raviné par les eaux.

1. Guil. de Puil., ch. XLVI. — Catel, com., p. 162.

Ce n'est donc qu'à grand renfort d'hommes et de mulets que le sénéchal parvint à hisser, avec des traîneaux, le matériel de siége, sur ces pentes rapides, herbeuses et couvertes de bois. Il est probable que le hardi Pierre-Roger de Mirepois vint attaquer l'ascension laborieuse des Français, en s'embusquant dans la forêt de hêtres et dans les replis de terrain qui avoisinent les villages mauresques. De la plateforme du château et de leurs cabanes paisibles, les évêques cathares, regardèrent au delà de l'Abès ces premiers et sanglants combats [1]. Mais le sénéchal, dégagé par les milices rustiques de Belestar et de Montferrier dont la jonction eût coupé la retraite au chef des faidits, parvint, malgré tous les obstacles, à gagner le col supérieur jusqu'au pied de la roche du château, d'où, gravissant toujours à l'ouest, il alla chercher pour son camp le plateau naguère occupé par l'ost toulousain sur l'Aire de l'Espagnol. Dans cette position les pavillons du sénéchal étaient à deux kilomètres de distance, au niveau même des créneaux de Montségur. Les Français occupaient le point où la tradition suppose que les géants taillaient les pierres qu'ils jetaient sur l'autre cime où leurs compagnons construisaient la forteresse cyclopéenne.

De l'Aire de l'Espagnol, le canon pulvériserait aujourd'hui, sous le choc direct et horizontal des boulets, les créneaux de Montségur. Mais les machines de guerre du moyen âge étaient loin d'avoir une force de projection capable d'atteindre de ce

1. Tradition de Montségur.

point les murailles du château. Force donc fut au sénéchal de redescendre et de chercher des redents plus rapprochés pour y dresser ses balistes. Il résolut en outre la construction d'une *chatte*, ou tour roulante semblable à cet engin célèbre employé par les Latins à l'attaque de Jérusalem. L'idée et la structure de cette barbacane mobile appartient, à ce qu'il semble, à l'évêque d'Albi, qui était l'ingénieur du siége, et qui vint diriger la castramétation du Thabor. Le sénéchal envoya ses charpentiers abattre dans la forêt voisine les grands sapins, les hêtres superbes, les chênes séculaires. Aucun enchantement n'épouvanta les bûcherons et ne vengea la violation de ces forêts druidiques. Le premier mois fut employé à la construction de cette machine formidable et à l'érection de sa spirale aérienne qui devait voir se renouveler, dans le val intermédiaire, ces combats épiques, si fréquents, selon les poëtes, entre les Latins et les musulmans, dans les croisades orientales [1].

Dès que l'armée de la France et de l'Église romaine apparut à l'horizon, avant d'engager la bataille sur les pentes boisées de Serralongue, les défenseurs de Montségur se rendirent auprès de l'évêque Bertran d'En Marti, et sollicitèrent la *convinenza*. C'était comme un rite préparatoire du *consolament*. Ils demandaient, dans le cas où ils seraient blessés, et qu'ils eussent déjà perdu l'usage de la langue, la faveur de recevoir le baiser suprême qui ne s'accordait qu'à la prière du mourant comme

1. Dép. des Captifs de Montségur.

le gage du salut. Dans ces luttes mortelles, le patriarche consentit aux pieux désirs des héros de la patrie romane et de la foi cathare. Au nombre de ces chevaliers, l'histoire cite Guiraud de Rabat, mari d'Alpaïs de Pérelle, Ramon de Marcillan, fils de Floris, vénérable diaconesse établie à Montségur; et Bernard de Carcassonne, frère d'un ancien capitoul de Toulouse, rameau collatéral des vicomtes de Béziers et d'Albi. Fortifiés de la promesse de l'évêque, les Albigeois s'élancèrent à la rencontre des Français [1].

Un grand et continuel combat se livra d'abord pendant un mois pour empêcher dans le Val la construction de la tour de bois. Le hardi Pierre Roger s'efforçait chaque jour de disperser les bûcherons, d'interrompre le travail des charpentiers, et de détruire les matériaux du fatal engin. Dans une de ces attaques, le valeureux Alzeu de Massabrac, son écuyer, fut blessé presque mortellement auprès des chantiers qu'il tâchait probablement d'incendier. Les Massabrac étaient d'origine arabe comme les Rabat. Les aînés s'appelaient toujours Alzeu (El cid). Ils étaient seigneurs des Ben-Azis (Bénaïs) et le nom de Massabrac semble désigner dans la même langue une forteresse. Alzeu, né au pied de la montagne de Montségur, avait pour mère une sainte, Aladaïs de Bélissen. Il était neveu d'Arnaud-Roger, cousin de Pierre-Roger, parent de tous les rameaux de Mirepois. Ramon de Péreille

1. Doat. *Dép. d'Arn. Olivier, fils de B. de Lavelanet* (10 avril 1244).

avait recueilli tous ces déshérités sur le Thabor. Alzeu donnait son sang pour ce dernier refuge de sa maison et de la patrie romane. Il tomba sur la pelouse à l'attaque des chantiers sur lesquels il lançait le feu et la mort. Son frère Othon et ses compagnons le rapportèrent inanimé dans la forteresse. Aladaïs sa mère, sa sœur Faïs, Arnauld-Roger son oncle, et sa tante Cécilia, et leur fille Braïda accoururent éplorés autour du mourant. Alzeu, évanoui, reprit ses sens, et, couché sur son lit, il adorait et répondait, autant que le lui permettait le mal, aux prières des assistants et aux exhortations des ministres cathares. Il ne reçut point le consolament, et ne succomba pas à sa blessure; il guérit pour subir le long et lent supplice des basses-fosses de Carcassonne [1].

Malgré les efforts de Pierre-Roger, la tour mobile se construisit, et l'évêque d'Albi, qui l'assit sur son chariot, se chargea de lui faire escalader les berges de Montségur. L'énorme masse s'ébranla, mais son ascension, sur un talus presque vertical, ne s'effectua qu'au milieu d'un tourbillon d'assaillants. Elle mit cinq mois à gravir une rampe de cinq cents mètres, ce qui donne environ trois mètres par jour d'escalade. L'histoire se tait sur ces longs et tumultueux combats, où périrent plusieurs chevaliers albigeois : il est juste de relever pieusement leurs noms inconnus; ces guerriers sont les martyrs de la patrie pyrénéenne. Le vieux Gui de Saint-Andréo, dont les restes reposaient dans la forêt Sainte, avait

1. Dép. de Faïs de Massabrac (15 avril 1244).

deux fils parmi les défenseurs de Montségur : Pierre avec les évêques, Jordan avec les chevaliers. Pierre et Jordan avaient encore trois neveux, Guilhem et Jordanet, fils de Guilhem et de Fauressa, et Palaizi, fils de Bernard et de l'énergique Saurimonde. Ces cinq Cap-de-Porc combattaient, l'évêque par ses prières, les autres par leurs lances. Ceux-ci se ruèrent contre la barbacane ascendante. C'est dans ces chocs que tombèrent, sur la pelouse inférieure, Jordan le vieux et son neveu Guilhem le jeune. Nous ne connaissons que leur noble trépas. Il est probable que Jordanet et Palaizi enlevèrent les corps de leur oncle et de leur frère, et les transportèrent au château où l'évêque Pierre les embauma dans ses oraisons et dans ses larmes ou plutôt ses cantiques, car la mort cathare était un triomphe [1].

La tour mobile montait toujours; elle atteignit le sommet de la pelouse : elle devait gravir le rebord de rocher, et franchir un étroit et tortueux défilé qui semble à peine accessible au sabot agile d'un mulet. Jordanet et Palaizi revolèrent au combat. Ils bordèrent ce ressaut avec les chevaliers de Montségur. Leurs lances et leurs flèches étaient soutenus par les balistes de la barbacane de l'ouest. Le combat fut acharné sur ce redan décisif sur le sort de la forteresse. C'est là que Jordanet et Palaizi, héroïques adolescents, combattaient. Un rocher lancé par les calabres de la tour de bois renversa Jordanet et l'écrasa dans sa coquille d'ai-

1. Philippa de Perella (15 avril 1244).

rain. Palaizi emporta son cousin dans la barbacane. Pierre de Saint-Andréo reçut encore ce troisième martyr. Les évêques l'entourèrent. Le jeune guerrier reprit ses sens ; il ne parlait plus, mais il répondait de son regard mourant. Il s'endormit, comme un enfant, sous leur baiser de paix, pendant que la bataille rugissait au dehors. Il avait vingt ans. Palaizi, blessé peut-être aussi, quitta bientôt après, Montségur [1].

Vers la Toussaint tomba Guilhem Claret. Il mourut, murmurant les oraisons, et répondant aux formules liturgiques des diacres, dans la maison de son frère Pierre Vidal. Ces deux guerriers étaient-ils fils du fameux troubadour toulousain Pierre Vidal et de sa princesse Cypriote? Dans ce cas, ils devaient avoir près de cinquante ans. Leur destinée fut plus haute que celle du grand mais extravagant ménestrel : il n'avait connu et célébré que l'amour terrestre ; il l'avait rencontré dans les plaines de Muret, sur son palefroi, et sous la figure d'un paladin au manteau de pourpre et aux bottines de saphir. Ce paladin s'était transfiguré en séraphin sur les neiges du Thabor. Ses fils combattirent et moururent pour l'amour céleste. Leur noble trépas est une strophe de l'épopée du Paraclet. Au commencement de décembre périt le valeureux Bertran de Bardenac. Il rendit le dernier soupir dans la cabane du médecin Garnier, le vieux, venu avec les Saint-Andréo. Sa mort

1. Jordan de Perella (6 des ides de mars). Pierre Vignola (ides de mars 1244).

fut tellement édifiante que le servant d'armes Pons de Narbonne implora des évêques la faveur de partager avec le chevalier expirant, le baiser de paix qui le consacrait à Dieu, et sa femme Arsendis entra parmi les diaconesses du Paraclet[1]. Vers Noël tomba le pieux et intrépide Bernard de Carcassonne. Il versa noblement son sang pour la cause romane, défendue par Ramon son frère dans le Capitole de Toulouse et soutenue par le chef de sa race, le vicomte Ramon-Roger, dans l'exil de Catalogne et d'Aragon.

Les ministres cathares furent aussi fidèles que la mort aux défenseurs de Montségur. Immobiles et en silence, ils se tenaient aux barbacanes, près des calabres, derrière les combattants, et quand l'un d'eux tombait le pieux diacre s'inclinait sur le mourant avec la parole de vie et le baiser de paix. Quand la mort en laissait le temps, on emportait les blessés dans la forteresse, et de là, par la poterne septentrionale, sur la montagne sainte, dans les hospices, dans les grottes où ils expiraient entourés de diacres, des vieillards et des vierges cathares. Voici comment s'administrait ce *consolament* des combats. Ramon de Sant-Marti, ancien chevalier, maintenant évêque, est le consolateur suprême des chevaliers du Thabor[2]. L'évêque se tenait au chevet et le diacre au pied du grabat, les assistants à l'entour, à genoux. « Homme, puisque

1. Alzeu de Massabrac et Olivier, fils de Bérenger de Lavelanet.

2. Doat. Cette formule se trouve dans l'interrogatoire d'Alzeu de Massabrac.

tu veux te donner à Dieu, promets d'observer les règles de la perfection cathare. » Après ces promesses, l'évêque posait l'évangile sur la tête du chevalier. Il lisait, et le diacre répondait, et les fidèles murmuraient la parole de vie et d'immortalité. Puis tous ensemble récitaient l'oraison dominicale, le tout en langue romane, en dialogue et avec une certaine mélopée. La liturgie funèbre se terminait par le baiser de paix et le guerrier expirait en sentant, sur ses lèvres, se poser comme le sceau du salut, le baiser fraternel du prêtre, le baiser paternel de Dieu.

L'hiver arriva. Il règne ordinairement six mois à Montségur, et le donjon régulièrement est pendant cent jours enveloppé d'une tempête de neige. Ramon de Pérelle devait compter sur ce puissant et orageux auxiliaire. L'ouragan devait renverser la tour mobile, mal assise sur ses rochers, et en rouler les débris, avec ses soldats et leurs armures d'airain, comme des feuilles mortes dans le ravin de l'Ers ou dans la combe de l'Abès. L'hiver devait arracher les tentes catholiques, comme des herbes sèches, et livrer le sénéchal, les chefs croisés, et tout leur camp gelé sur l'*Aire de l'Espagnol*. Il n'en fut rien : l'hiver fut une espèce de faux printemps presque sans neige ; les tourbillons et les frimas trahissaient la cause romane et l'attente des Amis de Dieu. On continua donc de combattre sur cette cime à peine glacée. La mort de Ramon de Carcassonne correspond aux jours de Noël même[1].

1. Pierre Vignola de Balaguer.

Toutefois le départ du sénéchal et des chefs catholiques pour le concile de Narbonne, joint aux rigueurs inévitables de la saison, dut amener quelque relâche dans la lutte, et permit sans doute aux Consolateurs de fêter paisiblement, selon leur coutume, la naissance du Christ, sur ce sommet pyrénéen, son autel et leur sépulcre.

Cependant l'Aquitaine, la Provence, l'Espagne, l'Italie, le monde cathare, tenait, dans une anxiété palpitante, les yeux fixés sur Montségur. Le 1er janvier (1244) un messager, Joan Rog (Jean Rouch) de Saint-Paul-sur-l'Agout, pénétra, malgré les postes ennemis, jusqu'au château. Il venait voir son frère Pierre, écuyer de Pierre-Roger de Mirepois. Il revenait d'Italie, et portait des lettres de l'évêque johannite de Crémone. Grâce à la protection de l'empereur Frédéric II, l'église lombarde était tranquille, mais elle s'inquiétait du sort de Montségur. Elle priait l'évêque Bertran d'En Marti d'envoyer deux frères affidés pour l'instruire avec certitude de la situation de la forteresse albigeoise [1]. D'autres messagers étaient venus précédemment. Ils disaient : le comte de Toulouse arrive à votre secours. Tenez seulement jusqu'à Noël. Noël était passé. D'autres encore ajoutaient : Tenez jusqu'à Pâques, vous recevrez un puissant renfort de l'Empereur. Cette aide, tant de fois annoncée, était-elle une réalité, ou seulement une pieuse illusion, un désir fervent, destiné à relever le cœur défaillant de Montségur? Nous l'ignorons : mais la cheva-

1. Imbert de Salas.

lerie romane, prisonnière dans ce donjon aérien, comme la captive du Drac dans sa tour, s'écriait : Palombelle blanche, ne vois-tu rien venir à l'horizon lointain? O aigles qui volez en rond dans le ciel sinistre, que nous annoncez-vous par vos cris incessants? Est-ce l'approche du comte ou de l'Empereur? Êtes-vous la mort ou la délivrance, et voulez-vous nous emporter sur vos ailes[1]?

III

NOUVEAUX DÉFENSEURS, ESCLARMONDE D'ALION, BERTRAND DE LA BACCALARIA. — REPRISE DES HOSTILITÉS. — MORT DE GUILHEM DE L'ILE. — SECOURS ANNONCÉ PAR UNE FLAMME SUR LA BIDORTE. TRANSLATION DU TRÉSOR CATHARE. — SURPRISE DE MONTSÉGUR. — REDDITION DE LA FORTERESSE.

Ni le César ni le comte n'apparurent. Arriveront-ils seulement avant la mort? *Nolite confidere principibus*, dit le Psalmiste. Que faisait-il donc, ce comte? Il chassait le cerf avec l'Empereur dans les forêts de la Pouille et de la Calabre. Il travaillait à la réconciliation de Frédéric II et du nouveau pape Innocent IV. Il se rendit lui-même à Rome, obtint son absolution et fut admis à la grâce du siége apostolique. Le pontife écrivit lui-même au roi de France, la joie que cette paix causait au Vatican.

1. Perrault a substitué *ma sœur Anne* à la palombelle blanche, dans ses comtes de fée.

Ramon VII abandonnait donc Montségur [1]. Mais où les princes font défaut une femme se montrera : c'est Esclarmonde la jeune, Esclarmonde de Foix, épouse de Bernard d'Alion. Depuis dix ans, elle habitait le château de So, près de Quérigut. Mais son cœur était à Montségur, siége de la foi cathare, fondation, refuge et sépulcre de son illustre tante, l'ancienne Esclarmonde. Un jour, Bernard d'Alion et son frère Arnauld de So, appelèrent Corbairo, un hardi chef catalan. Voilà, lui dirent-ils, cinquante livres melgoriennes, et trente-cinq servants, et jette-toi dans Montségur. L'intrépide espagnol descendit par Montalion et par la gorge de la Fragosa [2]. Mais il ne put forcer le passage de l'Ers, au pied de Montségur. Il fut repoussé, mais dans la mêlée nocturne, quelques-uns de ses compagnons, qu'il crut probablement perdus, pénétrèrent jusqu'au château. De ce nombre furent Ramon de Belvèze et Imbert de Salas, gendre de Bérenger de Lavelanet. Imbert revenait mourir avec sa femme et ses enfants enfermés dans la forteresse. D'autres y pénétrèrent encore avec Joan de Las Comas et Guilhem Mir de Cuella. Ces deux chefs étaient conduits par le diacre Mathio que laissaient aller et venir à travers leur camp les hommes de Camou qui gardaient la gorge de l'Ers au pied de Montségur. Guilhem Mir et Joan de Las Comas apportaient de l'argent, un heaume de fer, et deux arbalètes, don de Ramon de Moissac de Cuelle à

1. Raynald, an 1244.
2. Doat XXIV. Imbert de Salas (14 juin 1244).

Pierre-Roger de Mirepois, offrande suprême d'un pieux chevalier indigent à la patrie romane expirante. Une autre nuit, la forteresse éprouva une joie bien vive : elle vit arriver Bertran de la Bacalaria, Bertran, le grand ingénieur de Cap-de-Nac, frère d'un troubadour fameux, probablement enfermé aussi dans ses murailles, séjour de tout patriotisme et de toute poésie. Amis, dit-il, je viens de la part du comte Ramon. J'en ai reçu l'ordre de ses bayles même, Sicard Allaman et Bertran Roca. Courage donc, et si nous tenons encore sept jours, Montségur est sauvé[1] ! L'arrivée de maître Bertran ranima l'enthousiasme des chevaliers du Thabor. Mais qu'attendaient-ils au bout de ces sept jours ? Est-ce le roi d'Aragon ? Est-ce le comte de Toulouse ? Ramon VII ne délaissait donc pas Montségur, ou plutôt il l'abandonnait à Rome et le soutenait à Toulouse. Ce fait montre l'esprit troublé, combattu, incohérent de ce malheureux prince, trahissant ses fidèles, et baisant la main et le pied des assassins de son peuple et de sa dynastie : trouble lamentable mais douloureux, et qui mérite moins la réprobation que l'éternelle pitié de l'histoire. Bertran de la Baccalaria monta sur la plate-forme, et prit la direction des machines. Les chefs tinrent conseil dans le donjon. Tous se rangèrent aux avis d'Arnauld Téouli de Limous. Ce vaillant faidit, venu au suprême instant, pour mourir à Montségur, dit à Pierre-Roger de Mirepois : « Il faut briser la machine de l'évêque d'Albi. Après cela,

1. Doat, XXIV. *Dép. d'Imbert de Salas* (14 juin 1244).

nous nous moquerons du roi de France et de l'Église romaine. »

Toutefois la lutte ne recommença qu'en février. Janvier avait gelé les deux camps. L'hiver chassa les catholiques de l'aire de l'ouest. Ils descendirent dans le village, et se blottirent dans les grottes, et dans les cabanes groupées au bord de l'Ers. La tour mobile s'arrêta sur sa berge comme un navire échoué dans les neiges, et Montségur disparut sur sa cime dans un tourbillon de frimas. Les chefs cathares, colimaçonnés dans leur carapace de granit, délibéraient paisiblement sous cet ouragan. Février ramena le printemps et les combats. Le sénéchal et les chefs croisés revinrent du concile de Narbonne. Ils remontèrent sur le Thabor avec l'évêque d'Albi et le primat de Septimanie. Durand, évêque d'Albi, était un constructeur, un organisateur puissant. Il avait créé dans l'Albigeois une milice catholique à la tête de laquelle il avait sans doute attaqué les camps des faidits de Penne et de Nore. Puis il avait construit la tour roulante de Montségur et se chargeait de lui faire escalader la montagne jusqu'à ce que la forteresse de bois pût étreindre corps à corps la forteresse de pierre.

Le primat Pierre-Amiel, guerrier sans doute moins savant, était un plus fougueux batailleur. Le chapitre de Narbonne avait jugé l'étrange prélat [1]. En discorde avec son église, ainsi qu'avec tout le monde, il venait d'être semoncé comme *prodigue*, *incapable*, *vindicatif*, *débauché* et *scandaleux*. Effecti-

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 28, p. 428.

vement, c'était moins un évêque de Christ qu'un chef de malandrins. Pourtant, il avait à l'exemple d'Arnauld-Amalric, son fameux prédécesseur, conduit vaillamment l'ost narbonnais contre les Maures d'Espagne. Nous l'avons vu concourir glorieusement à la conquête du royaume de Valence, et il a sa strophe éclatante dans l'épopée du conquistador d'Aragon. Et maintenant il vient, comme légat du pape dans l'ost catholique du Thabor, assister à l'assaut de cette Roche fameuse qui, seule dans le monde, ose tenir tête au Vatican.

Le sénéchal revint sur son Aire, et l'évêque d'Albi à sa tour de bois. L'énorme machine, comme un serpent engourdi qui se réveille au rayon de février, se remit en mouvement sur la neige. Il s'agissait de gravir, aux trois quarts de la berge, et par une gorge en zigzac, un dernier redan qui la surplombait, et sur le roc duquel sa base eût conquis une assiette solide au niveau même de la barbacane de l'ouest. C'est en défendant ce défilé tortueux et tourmenté qu'avait péri Jordanet du Mas, et c'est là que s'accumuleront les efforts furieux des combattants. Cette ascension laborieuse, sur une berge penchante et disputée, ne put s'effectuer qu'au milieu d'un tourbillon d'assaillants, d'une nuée de flèches, et d'une tempête de rochers lancés par les balistes de Montségur [1]. L'histoire a beau se taire; la montagne raconte elle-même sa guerre de géant, les pierres jonchent encore le sol,

1. Mad. Nap. Peyrat : *A travers le moyen âge, excursion à Montségur.*

comme les débris d'une carrière abandonnée, ou comme une grêle d'aérolithes. Dans cet ouragan de rocs, roulaient en bourdonnant dans l'air, pareils à des bombes, des pots d'argile sphérique, d'où jaillissaient, en éclatant, contre la tour de bois, des flots d'huile fumante, de résine liquide, et de feu grégeois. Les assiégés exécutaient des sorties nocturnes, pour seconder l'incendie, et réduire en cendre la tour gigantesque qui se fût écroulée dans l'abîme avec tous ses soldats brûlés dans leurs coquilles d'airain.

Dans ces assauts furieux, plusieurs chevaliers albigeois tombèrent mortellement blessés, et de ce nombre Guilhem de l'Ile, de Fanjaus. Il sortait d'un rameau collatéral de la maison de l'Ile Jourdain, transplanté dans le Lauragais, et conséquemment était parent des maisons de Foix et de Toulouse. Un frère de son père, nommé Guilhem comme lui, résidait à Mirepois. Les johannites, expulsés de cette ville par le maréchal, se cachaient dans la grotte de Cabanac[1]. Ils étaient sept ou huit dans ce rocher. Le vieux chevalier y visitait les *Amis de Dieu*. Un jour, il y conduisit Pierre de Léran, un chevalier médecin ainsi nommé de son bourg natal, et de son château paternel, usurpés par Gui de Levis, et situés sur les bords de l'Ers. Le medje saigna trois de ces diacres, soit pour raison de maladie, soit par mesure d'hygiène ascétique. Les saints convertirent le jeune homme et le vieillard. Guilhem de l'Ile fut brûlé quelque temps après à Toulouse, et fut l'une

1. Dép. de Pierre de Léra (Flaira) 3 des ides de mai 1244.

des premières victimes de l'inquisition dominicaine (1234). Sept ans plus tard, son neveu vengea sa mort dans le sang du frère Arnauld, et jeta la bourse sanglante du moine à son écuyer Pierre Landric. Et maintenant Pierre Landric et Pierre de Léran, l'écuyer et le médecin, réunis à Montségur, relevaient le jeune Guilhem de l'Ile, blessé à mort en combattant contre la tour roulante. Ils le transportèrent dans le château, et de là sur la montagne, dans la maison du patriarche Bertran d'En Marti. Les défenseurs de Montségur échouèrent contre l'horrible *Gossa* (chienne). Poussé par l'armée catholique, l'énorme engin, semblable à une tortue monstrueuse, s'avançait en mugissant et s'établit solidement sur la crête du rocher en face de la barbacane de l'ouest. La tour catholique de bois assaillit vaillamment la barbacane cathare de pierre, et Montségur avec ses balistes dégingandées aux gesticulations furieuses, convulsives, effrayantes, avec ses gaffes dont les becs et les serres s'attaquaient, comme des oiseaux de proie, dans le tourbillon sifflant de flammes, de flèches, de rochers qui s'entrechoquaient dans l'air, offrait l'image fantastique d'une guerre de ces géants qui l'avaient construit et qui maintenant le bouleversaient sur son sommet foudroyé.

Dès que Guilhem fut déposé sous le toit de l'évêque, accoururent Francesca, sa vieille mère, et sa jeune sœur India[1]. Les dames de Montségur, Corba de Pérelle, Philippa de Mirepois, et Alpais

1. Dép. d'Aladaïs de Massabrac.

de Rabat, et leur sœur la diaconesse Esclarmonde de Pérelle, Aladaïs de Massabrac, sa fille Faïs de Plagna, sa belle-sœur Cécilia, épouse d'Arnauld-Roger, et leur fille Braïda, se pressaient autour du chevalier expirant. Le patriarche faisait entendre les paroles de vie. Aux prières des assistants se mêlait le bruit de plus en plus croissant de la bataille. Dans ce moment même, les deux camps tentaient un suprême effort : les catholiques pour rester maîtres du redan conquis ; les albigeois pour en précipiter la gigantesque tour. Après avoir donné au guerrier mourant leur oraison, ces nobles femmes résolurent d'aller se joindre aux combattants. Elles supplièrent l'évêque de leur accorder la même faveur qu'à leurs époux, de recevoir, dans le cas où elles seraient blessées dans le combat, et privées de la voix dans l'agonie, le sacrement consolateur. Le patriarche le promit, et fortes de cet espoir, ces pieuses et généreuses femmes volèrent à la défense de la forteresse[1]. Toute la montagne combattait : Les machines sur la plate-forme, les chevaliers aux créneaux, les archers aux meurtrières, les servants aux poternes. Les femmes erraient de groupe en groupe, exhortant les guerriers, relevant les blessés, roulant des projectiles, et du haut des murailles, lançant, échevelées, l'huile, la flamme ardente et les menaces prophétiques. Et cependant, du haut des rochers, des vieillards avec les enfants éplorés priaient à genoux et suivaient, d'un regard effaré, le tumulte orageux de la bataille.

1. Aladaïs de Massabrac (15 avril 1244).

Guilhem de l'Ile succomba : le jeune chevalier expira entre les mains de l'évêque Bertran, de sa mère et de sa sœur, diaconesses; et leur dernier baiser fut pour lui le sceau du salut et le commencement de la paix du ciel. Il menait, sous le harnais, la vie des saints du Paraclet. Quelques jours auparavant, il était entré dans la classe des parfaits. Il s'était fait initier avec Guilhem de Narbonne, Pons de Narbonne et sa femme Arsendis, Ramon de Marsillan, Pierre Robert, N. de Brasillac, Ramon de Belvis, Arnauld Domerc et son épouse Bruna, Rouch qui venait de Crémone, Arnaud Téouli, Ramon de Tornabouïs, Guilhem d'Arnier, Guilhem del Pech, Guilhelma Aicarda, Ermengarda d'Ussat, et Corba de Perelle, dame de Montségur. Ils rendirent ce solennel hommage à leur foi, dans le danger suprême, ne voulant pas survivre à la prise de la forteresse cathare et à la ruine de la patrie romane[1].

Les évêques déposent le jeune chevalier dans son tombeau, et ses compagnons remontent à leurs postes de combat et de trépas. Plusieurs succombent encore dans ces derniers jours. Une nuit, arrive Escot de Belcaïré du pays de Sault, comme un suprême espoir. Escot est chargé d'une mission secrète; il en confère avec les chefs, et repart avant la clarté de l'aube. La nuit suivante, il annoncera l'approche d'un secours par des signaux de feu. La nuit, après le combat du jour, arrive enfin le repos. Mais Pierre-Roger ne dort pas : inquiet et l'œil ar-

1. Dép. de Bérenger de Lavelanet (11 mai 1244).

dent, il regarde les cimes qui dentellent l'horizon du sud. Tout à coup le pic de Bidorta (celui dont la grotte s'ouvre comme une bouche contractée d'horreur) s'illumine dans les ténèbres. « Courage, amis, s'écrie-t-il, le comte Ramon, notre seigneur, vient au secours de Montségur ! »

Ce n'était pas le comte Ramon. Ce malheureux prince était à Rome baisant les pieds du nouveau pape Innocent IV. Mais c'étaient peut-être ses bayles Roca et Alaman qui déjà avaient envoyé l'ingénieur Bertran de Cap-de-Nac. C'était probablement Loup de Foix, sorti de sa captivité, devenu gouverneur d'Ax, et toujours si dévoué aux Amis de Dieu. C'était surtout sa pieuse sœur Esclarmonde d'Alion qui naguère avait tenté de jeter le catalan Corbaïro dans Montségur. Il est évident qu'Escot était un messager d'Esclarmonde, vicomtesse du pays de Sault[1]. L'histoire aime à penser que Loup de Foix, d'accord avec les bayles du comte de Toulouse, avait résolu d'arracher Montségur à la mort. Il réunit dans le Sabartez ses beaux-frères d'Astnave et d'Alion, ses amis de Lordat, de Rabat, de Castelverdun, les seigneur d'Aniort, Jordan et Ugo du Villar qui avaient défendu Montségur jusqu'à Noël, et cet entreprenant et infatigable Pierre de Mazerolles qui n'ayant plus la garde du sacerdoce johannite, rôdait au dehors du bercail sacré, comme un chien fidèle, et voltigeait incessamment sur les flancs de la montagne sainte. Ces vaillants chefs, à la tête de leurs vassaux, s'aventurèrent à travers les neiges par les

1. Imbert de Salas.

gouffres fatidiques, tournèrent les sources de l'Ers, et gagnèrent le cours de la Fragosa, pour débloquer Montségur. Montségur répondit sans doute à l'attaque des faidits. Mais leurs efforts se brisèrent contre le camp français, et le cercle de fer, un moment entr'ouvert, se referma plus tenace sur la forteresse albigeoise.

Et qui sait même si cette flamme nocturne allumée sur les neiges du Bidorta n'était pas un stratagème pour relever les courages défaillants, une invention des chefs pour inspirer à leurs compagnons un espoir qu'ils ne partageaient qu'à demi. Depuis longtemps l'éloignement du comte, l'infidélité de l'hiver, la trahison des hommes et des éléments leur faisait présager tristement la chute de Montségur. Comme un navire en perdition qui s'allége de ses débris, Montségur évacuait ses blessés, ses défenseurs fatigués. De ce nombre furent Palaizi de Saint-Andréo et le médecin Garnier qui revint au Mas-Saintes-Puelles. A plusieurs reprises, Pierre-Roger avait fait transporter ailleurs le trésor cathare. Vers Noël, notamment, le diacre Matheus et son compagnon Bonnet emportèrent une quantité *infinie* d'argent et d'or. Les hommes de Camou, qui formaient le blocus dans la gorge de l'Ers, secrètement dévoués à Pierre-Roger, leur ancien seigneur, laissèrent passer le trésor sacré. Les deux diacres le transportèrent dans la grotte d'Ornolac, dans le Sabartez[1]. C'est cette caverne fameuse par ses profondeurs, ses escarpements intérieurs, ses mystérieux laby-

1. Imbert de Salas (14 juin 1244).

rinthes, par la conversion de Loup de Foix, par le séjour d'un évêque, et bientôt plus encore par ses martyrs. Sa bouche s'ouvre béante, à mi-hauteur de la montagne, au-dessus d'un vaste écroulement de rochers dont les blocs énormes ont rebondi jusque dans le lit écumant de l'Ariége, à l'endroit où ses eaux limpides et glacées reçoivent les sources fumantes d'Ussat. Elle porte aujourd'hui le nom de Lombrive, et dépendait alors de Castelverdun. Ainsi les seigneurs du Sabartez dont tout à l'heure nous racontions la tentative héroïque et malheureuse sur Montségur, avaient sous leur garde le trésor sacré du Paraclet. Une autre portion pourtant, moins considérable sans doute, restait encore enfouie, dans une caverne voisine, sous les forêts de Serrelongue [1].

Le siége de Montségur durait depuis trois ans par le comte de Toulouse, depuis six mois par le sénéchal de Carcassonne. Tous les efforts de Rome et de la France n'avaient pu enlever de ses rochers ce nid d'aigles pyrénéens et de colombes johannites. Cent chevaliers avaient tenu tête à dix mille agresseurs : après six mois d'escalade, la terrible *Gatta* (chatte) abordait enfin le donjon : elle étreignait la forteresse ; elle lançait ses crampons, et tâchait d'accrocher ses ponts aériens. Hélas ! tout avait trahi les défenseurs patriotes : l'empereur d'Allemagne, le roi d'Aragon, le comte de Toulouse, le comte de Foix, l'hiver même : hommes et éléments, tout les délaissait. La montagne seule était fidèle, l'abîme qui

1. Béranger et Bonan de Lavelanet.

l'entoure gardait seul son mystère ; mais des traîtres, dont on a secrètement acheté le cœur, vont livrer la fidélité de la Roche et l'incorruptibilité du gouffre ; le Paraclet aura aussi ses Judas, et son Thabor sera son Calvaire. Un soir, Alpaïs et Philippa de Perelle étaient allées visiter Esclarmonde, leur sœur, Corba, leur mère, et Marquésia, leur aïeule maternelle, dans l'hospice des Parfaites, construit sur la montagne, dans la forêt. Elles reçurent leur bénédiction[1]. Hélas ! c'était comme un dernier adieu : elles ne devaient plus se retrouver que captives et en face de la mort. Revenues dans leurs logis, elles s'endormirent. Les chevaliers, après les combats du jour, s'abandonnèrent également au sommeil; les vedettes seules veillaient sur la plate-forme du donjon. La communauté johannite, comme un troupeau assoupi entre ses chiens vigilants, reposait sous la garde de la forteresse, et de la barbacane de l'Ers. La nuit était sans doute obscure, et les bruits s'éteignaient dans les murmures de la forêt. Tout à coup le cri d'alarme, un cri subit, strident, éperdu, précipité, lugubre comme une menace de mort, retentit dans les ténèbres. Les chefs catholiques, conduits par des montagnards infidèles, avaient découvert enfin un de ces rares sentiers perdus, verticaux, vertigineux, effroyablement suspendus sur l'abîme, tracés par ces hardis aventuriers qui pénétraient de nuit dans Montségur. Ils avaient escaladé la montagne du côté du sud, égorgé les gardes de la tour

1. Dép. d'Alfaïs de Perelle (15 mars 1245).

de l'Ers et surpris les cathares endormis dans leurs hospices, leurs cabanes et leurs grottes. Évêques, diacres, diaconesses, femmes, vieillards, enfants, se lèvent en désordre dans l'obscurité et se réfugient en hurlant vers les murailles de la forteresse où les enveloppe à l'instant même le sénéchal [1]. Le chef français, en effet, pendant cette attaque du sud, en faisait tenter une autre au nord, et des Basques, partis de la machine de l'évêque d'Albi à l'ouest, contournant le roc septentrional et rampant comme des écureuils, sous les racines même du donjon, abordèrent au levant l'étroite estrade qui déborde sur l'Abès. De ce balcon de roc, les Basques et les Français, avides de sang et de butin, tâchaient d'enfoncer la poterne orientale qui venait de recevoir les fugitifs et d'escalader les murailles sous les flèches et les pierres qui pleuvaient des créneaux. Pierre-Roger de Mirepois, pris entre les échelles du sénéchal et la machine de l'évêque, qui lançait ses projectiles sur ce tumulte nocturne, fit cesser le combat inutile désormais. Il n'avait de choix que la reddition ou le massacre. — Retirez les échelles, cria-t-il aux Français, et du haut de la plate-forme il entra en pourparler avec le sénéchal.

Les deux chefs traitèrent de la reddition de la forteresse : les conditions furent que les hommes d'armes seraient remis au sénéchal, lieutenant du roi de France, et que les évêques, les diacres et tous les parfaits seraient livrés à l'archevêque de Narbonne, délégué de *l'apostole* de Rome. C'était

1. Imbert de Salas (14 juin 1244.)

pour les laïques la prison, et pour les ministres le bûcher. Pierre-Roger était un de ces hommes audacieux et rusés qui se tirent avec avantage des situations désespérées où d'autres ne sauraient que mourir magnanimement. Il exigea qu'on lui laissât l'or et l'argent, les armes, les meubles et tous les biens accumulés dans Montségur, d'où il sortirait accompagné de son ingénieur et de son chirurgien[1]. Le sénéchal lui fit cette concession, qu'il obtint, on aime à le penser, du consentement des évêques et des chevaliers, heureux, dans leur infortune, de conserver à la cause patriotique ses richesses et son invincible chef. Quant à eux, ils étaient prêts pour la mort et les fers. Il eût été possible à quelques-uns de s'évader, à tous d'échapper au supplice par un volontaire trépas. Il n'avaient qu'à s'élancer des créneaux dans l'Abès, fosse immense qui eût été le tombeau de cinq cents cadavres. Le suicide était sinon autorisé, du moins toléré par les doctrines des albigeois, dont la mansuétude se réservait, pour le suprême instant, ce recours stoïque. Les défenseurs de Montségur s'y refusèrent unanimement : ils voulurent laisser un grand crime de plus à leurs bourreaux et un noble exemple de plus au monde. Cela convenu, Pierre-Roger répondit au sénéchal que le château lui serait livré au lever du soleil.

1. Imbert de Salas.

IV

PRISE DE MONTSÉGUR. — SUPPLICE DE DEUX CENT CINQ ALBIGEOIS.

Ramon de Perelha n'apparaît jamais dans cette négociation : soit que Pierre-Roger se soit emparé du commandement, et que dans ce moment suprême, la communauté johannite l'ait conféré à ce jeune chef résolu, audacieux, et dominateur ; soit que le noble vieillard l'ait résigné volontairement, et que blessé peut-être, accablé par l'âge et la destinée, et mourant de la mort de son pays, il n'ait pu que s'asseoir en silence sur la plate-forme de son château, comme un naufragé, muet et morne, sur le pont de son vaisseau qui s'enfonce dans l'abîme. Et Montségur, en effet, sur ce sommet qui n'était plus qu'un écueil, n'était plus lui-même qu'un navire de granit en perdition dans un océan de neige et de nuées. Quoi qu'il en soit, P. Roger de Mirepois apparaît seul dans la reddition de la forteresse cathare. D'après des conventions avec le sénéchal, les soldats français et gascons s'écartèrent pour laisser aux assiégés la liberté de faire leurs apprêts pour la vie et pour la mort.

La montagne de Montségur, naturellement caverneuse, et dont l'homme avait élargi les excavations, comprenait un arsenal, des magasins, des écuries, et des sépulcres, reliés par un vaste système de corridors et d'escaliers dont les spirales descendaient jusqu'au village, et même jusqu'à

l'Ers qui filtrant à travers la roche y formait des piscines d'eau vive. Pierre-Roger, après six mois de siége, trouva encore dans ces souterrains des monceaux de blé, de légumes, des amas de sel, de poivre, de cire, d'énormes jarres d'huile et de vin, cinquante pourpoints et une couverture de *préset verd*. Il prit également les armes qu'il réservait à d'autres combats. Le diacre Pierre Sirvent avait conservé comme une relique le heaume de fer et d'autres pièces de l'armure de Jordanet du Mas. Le ministre, destiné à la mort, en fit don à Imbert de Salas, gendre de Bérenger de Lavelanet. Imbert avait irrité le chef soupçonneux pour être entré probablement en pourparler avec le sénéchal. Traître, s'écria Pierre-Roger, il ne t'appartient pas d'hériter de la dépouille d'un héros cathare. Et il lui arracha cette armure. Ce soupçon était injuste, car le noble Imbert fut plus fidèle que le Bélissen. Montségur avait recueilli, de l'ardent et religieux patriotisme du Midi, les restes échappés au vaste pillage de la croisade. Nous avons vu que Pierre-Roger, dans sa prévoyance de l'avenir, avait, pendant l'hiver, envoyé une partie du trésor albigeois dans la grotte d'Ornolac. Mais la plus grande partie restait encore, et la nuit même de la reddition, les parfaits Aicard, Clamens, Limos, Taparel, Guilhem Peyrés et Ramon de Sant-Marti retirèrent de leur crypte un bahut rempli d'argent et d'or[1]. Le chef fit disposer ces provisions et ces richesses pour être chargées sur ses mulets; car ces

1. Una flaciata, flassada, couverture de lit.

animaux faisaient aussi partie de ses bagages avec ses palefrois qui jadis paissaient en liberté sur les bords de l'Ers, mais qui, depuis la guerre, assiégés eux-mêmes dans leurs grottes, hennissaient enchaînés à leurs stalles de granit, et s'étonnaient de n'être pas de ces combats.

Pendant ces apprêts, ceux qui devaient mourir faisaient à ceux qui devaient survivre leurs derniers présents et leurs suprêmes recommandations. Le parfait Pierre Araus remit à Ramon de Sant-Marti quarante sols toulousains pour que Pierre-Roger les distribuât à ses hommes d'armes. Le diacre Sirvent donna lui-même à chacun des servants d'armes cinq sols, comme secours et souvenir d'adieu [1]. Le vieil évêque Bertran d'En Marti, qui n'avait rien à laisser que sa bénédiction, transmit aussi ses dernières instructions et confia des secrets relatifs à la communauté johannite. Car ces hommes qui attendaient la mort ne doutaient pas de l'immortalité de l'église du Paraclet. Il appela Imbert de Salas, gendre de Bérenger de Lavelanet. Il existe encore, lui dit-il, un dépôt de 400 sols toulousains. Tu diras à mon frère Roland qu'il en aura des indices à Fanjaus ou à Laurac. Enfin il restait un trésor considérable que par précaution on avait caché dans la forêt voisine de Montségur. Amiel Aicard, qui paraît avoir été le trésorier de l'église cathare, fut chargé de sauver cet or. Amiel comptait partager le sort des martyrs au nombre desquels était sa femme Guilhelma. L'évêque lui or-

1. Imbert de Salas et Bonan de Lavelanet.

donna de vivre, et lui adjoignit Ugo, Peytavi, et nn autre parfait dont le nom s'est dérobé à sa gloire. Ils durent se résigner, et après avoir reçu la bénédiction des évêques et le baiser de paix de leurs frères, ils s'éloignèrent pour exécuter leur message, et disparurent dans la nuit. Que devinrent-ils? Selon les uns, Pierre-Roger les fit cacher dans un souterrain d'où ils ne sortirent qu'après le trépas de leurs amis et l'éloignement des troupes du sénéchal. Mais selon d'autres, et plus vraisemblablement, le chef fixa solidement un câble au mur oriental du château et en lança l'immense rouleau dans l'espace ténébreux [1]. Les hardis albigeois s'aventurèrent dans l'effroyable précipice, et suspendus à ces cordes flottantes dans le vide obscur, glissant de nœuds en nœuds le long du roc vertical et nu, descendirent ainsi l'un après l'autre au fond du val, nommé l'Abès. Ils se cachèrent dans la forêt, tirèrent le trésor de sa grotte, et la nuit suivante, ils se dirigèrent par le Savartez vers le château de So voisin de Quérigut, où ils racontèrent à Esclarmonde de Foix, leur pieuse protectrice, les derniers combats et les derniers soupirs des défenseurs de Montségur.

Les heures s'écoulèrent pendant ces tristes apprêts, ces longs embrassements, ces suprêmes adieux. S'entretenant de Dieu et du ciel où ils avaient l'espoir de se retrouver tous après cette cruelle épreuve, ils attendirent l'aurore, la captivité et la mort. Quand le soleil se leva sur les monts lointains de

1. Guilh. Bonan de Lavelanet (6 des nones de mai 1244).

Belestar, l'évêque de Toulouse donna la suprême bénédiction à ces chevaliers, ces servants d'armes, ces serviteurs, ces femmes, ces enfants prosternés à ses pieds, dans leurs sanglots, puis, quand ils se relevèrent consolés, il fit ouvrir les portes, et se remit avec son peuple aux vainqueurs. Le sénéchal, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi firent, à mesure qu'ils sortaient, le triage pour la mort ou les fers. Ramon de Perelha, Berenger de Lavelanet, Arnauld-Roger de Mirepois, les chevaliers de Rabat et d'Elcongost, tous ceux qui n'étaient que croyants furent enchaînés et remis en garde aux Français. Les évêques, les diacres, les parfaits furent conduits au bûcher. Une sculpture du moyen âge représentant, à ce que l'on croit, la prise de Montségur, montre, au-devant de la forteresse dont le pic abat déjà les créneaux, un évêque la mitre en tête, et la corde au col entre deux soldats qui le mènent à la mort[1]. Ce pontife cathare est Bertran d'En Marti, cinquième patriarche de Toulouse. Après lui marchaient Agulher, évêque de Termenois et son collègue San t-Marti ; puis les diacres, sous-diacres et parfaits Clamens, Sirvent, Roland, Taparel, Limos, Peyrés, Araus, Domingo, P. Robert, Ramon de Marcillan, Brasilhac de Caillabel, Ramon de Belvis, Arnaud Domerc, Joan Rog, Arnauld Teuli, Ramon de Tornaboïs, Guilhem d'Arnier, Guilhem del Pech, Pons et Guilhem de Narbonne.

Parmi ces captifs, dont les noms ne sont pas tous venus jusqu'à nous, il en est un qu'un singulier

1. Cette sculpture est au musée de Foix.

événement avait conduit la veille même et comme pour mourir à Montségur. Rappelons-nous le fils d'Alzeu, prieur de Saint-Paulet, consacré par sa mère au Consolateur. Ce pauvre orphelin était devenu parfait et sous-diacre du Paraclet. Johannis était le *compagnon* du diacre Pons de Santa-Fé. Les deux cathares furent pris avec quelques autres dans la maison et le bois de Pons des Monts[1], entre Lantar et Caraman. Johannis s'échappa avec un certain David, et vint vers Aura, au mail de Pons Rastel, frère d'un des captifs. « Pons, lui dit-il, allez vite vers Cargodas chez Bertran Alaman, notre ami; qu'il porte cette tablette de cire à Pons de Santa-Fé, et que ce diacre y inscrive lui-même avant de mourir le nom de son successeur. » Alaman, sur cet avis, court après les captifs qu'on menait brûler à Pamiers. Il les joint à Bonnac, s'introduit, sous prétexte de les convertir, dans la prison, et présente la tablette à Pons de Santa-Fé. Le nom que le diacre inscrit dans la cire est celui de son fidèle Johannis. Johannis, joyeux de ce choix, pour recevoir sa consécration, se rend à Montségur, est pris dans la nuit même avec tous ses défenseurs, et va monter avec eux sur le bûcher. Les femmes étaient nombreuses dans cette chaîne de martyrs : Corba de Perelha, Esclarmonda, sa fille, et sa mère Marquesia de Lantar ; Fornéria, mère d'Arnauld-Roger de Mirepois et sa belle-mère Braïda du Peyrat ; Ramona de Cuc, sœur de Bérenger de

1. Pons était le parent d'un capitoul qui avait partagé la captivité du comte du Toulouse au Louvre.

Lavelanet; Floris, mère de Ramon de Marcilhan; Guilhelma, femme d'Amiel Aicard; Ermengarda d'Ussat; India de l'Ile et sa vieille mère Francisca, Arsendis de Narbonne; et la pieuse mère du tendre et héroïque Johannis; et plusieurs autres sous leur doyenne vénérable Rissenda du Telh [1].

L'évêque Bertran d'En Marti, la corde au cou, suivi de cette longue chaîne de condamnés, garrottés comme lui, descendit lentement la longue et sinueuse rampe du château, semblable à un roi qui va triompher avec son peuple. On contourna la montagne à l'ouest, dans la direction de Lavelanet; on gagna, par la gorge du Tremblement, la tête septentrionale de l'Abès; esplanade arrondie, entourée de rochers et de bois, et la seule qui fût assez spacieuse pour cet immense sacrifice. On fit halte, et comme quelques-uns des captifs s'étaient évadés, dans le tumulte, on les parqua, comme un troupeau, dans une enceinte de ramée fortifiée de pieux, et l'on alla couper des tiges de buis, de sapin, d'arbres résineux dans la forêt. Pendant les apprêts lugubres du supplice, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi, par des tentatives importunes de conversion, troublèrent leurs méditations et leurs cantiques. Pierre-Roger de Mirepois n'intervint ni pour rompre ces fers, ni pour prévenir ce trépas, ni pour en partager la gloire. C'était un homme d'audace, incapable de comprendre la gloire incomparable du martyre. On aime à croire aussi que l'intrépide chef fut réservé par ses

1. Dép. de Lombarda, fille de Bérenger de Lavelanet.

compagnons pour réparer leur infortune, relever la cause de la patrie romane et de l'Église johannite, et fonder un autre Montségur sur quelque autre cime des Pyrénées. Quoi qu'il en soit, libre sur la parole du sénéchal, il s'éloigna : on ne lui demanda compte ni du meurtre des inquisiteurs, ni de ses combats contre l'Église romaine et le roi de France; il partit presque en vainqueur, dans cette effroyable ruine, suivi de son ingénieur, Bertran de la Baccalaria, et d'Arnauld Roquier, son chirurgien, emmenant ses palefrois, et emportant sur ses mulets les riches dépouilles de Montségur [1]. Qui peut dire ce qui se passa dans le cœur du sombre chef des faidits lorsqu'il s'arracha de cette cime funeste où il laissait sa femme, sa famille, son peuple, parqué comme un troupeau, réservé la moitié pour les cachots et l'autre pour le trépas? Il descendit vers Lavelanet et se dirigea vers Foix; mais en tournant de temps en temps la tête vers sa noble forteresse, il put voir monter en tourbillonnant une noire colonne de fumée, une nuée obscure d'où s'exhalait une vapeur de cendre humaine avec une odeur de cadavre brûlé, et dont l'ombre livide était sillonnée d'étincelles de feu comme des âmes qui s'envolent vers le ciel. Alors l'infortuné dut regretter de n'avoir pu mourir!

Le val supérieur de Montségur, en effet, fumait comme un gigantesque autel triangulaire. Avec les troncs de sapin coupés dans la montagne, les débris des machines fracassées dans les combats et

1. Imbert de Salas.

la charpente arrachée déjà de la forteresse, on construisit, sur l'esplanade du Tremblement et de l'Abès, un bûcher colossal. Le feu fut mis à ces matières desséchées ou résineuses, et l'archevêque de Narbonne, une dernière fois, somma les captifs de reconnaître l'autorité spirituelle du pape de Rome et temporelle du roi de France. Les Amis de Dieu, pour toute réponse, s'élancèrent d'un seul bond, en chantant, dans le foyer immense. Ils étaient deux cent cinq. Pendant que la flamme dévorait leurs cadavres, l'archevêque de Narbonne entonna le *Veni Spiritus*, et les autres prélats, le sénéchal et les chefs militaires, les Français, les Gascons et les pâtres infidèles, rangés en cercle autour du bûcher, répétaient en chœur l'hymne sainte des massacres de la croisade [1].

Cruelle ironie ! N'est-ce pas cet Esprit consolateur qu'invoquaient en mourant les disciples du Paraclet ! L'immense hécatombe humaine brûla jusqu'au soir ; et tout le jour, le vallon de Montségur, où ces victimes renouvelaient, depuis tant d'années, une image de la vie du ciel, offrit une épouvantable scène de l'enfer. On jeta aux vents leurs cendres fumantes : leurs pâles ossements servirent de jouet à une soldatesque féroce; et cependant on n'a pu effacer la trace de l'effroyable holocauste, car on dit qu'en creusant le sol on trouve encore des restes d'os calcinés et de poussière noire qui, quelque légère quelle soit, demeure in-

1. Arnauld-Roger : *combusti cum trassâ*. Qu'est-ce que ce mot défiguré ? Est-ce *gratiâ* ? Et signifie-t-il, *gaudio* ?

délébile pour perpétuer son témoignage dans les siècles.

Mais le véritable martyr de Montségur vivait encore : c'est don Ramon de Perelha. Le noble vieillard, captif avec son frère, son fils, trois de ses filles, un de ses gendres, ses parents, ses amis, ses compagnons de guerre, assista, muet et morne, à cet horrible holocauste. Du pied de la montagne du château, il vit périr dans la combe la vieille compagne de ses jours, madona Corba de Lantar, sa jeune fille Esclarmonda, une partie de sa maison chevaleresque, les restes infortunés d'un peuple héroïque, pendant que, sur la cime, on abattait son manoir paternel, on détruisait la cité cathare, on ravageait les tombes des saints et des héros, on dévastait, on bouleversait le sanctuaire, le champ d'asile de la foi, de la liberté, de la patrie méridionale. Il vit jeter aux vents, aux ravins, aux torrents, les cendres de sa famille, les ossements de ses guerriers, les créneaux de son donjon, les pierres de ses autels, lambeaux sanglants de son cœur. Et, après avoir bu ce calice, il se leva en silence et s'en alla mourir tranquillement dans l'horreur des basses-fosses royales et théocratiques de Carcassonne. Ramon de Perelha est véritablement l'homme des douleurs, la victime expiatoire de son peuple, le Christ de la nationalité romane au XIIIe siècle.

Ainsi tomba Montségur. Castellum romain en ruine[1], reconstruit par Esclarmonda de Foix, il

1. M. Cénac-Montcaut : *Hist. des Pyrénées*.

reçut deux fois sur sa cime le sacerdoce cathare et les spoliés de la croisade. La première hégire, après un relèvement magnifique, se termine par la victoire et le retour des exilés dans les manoirs paternels. La seconde, après une lutte désespérée, se termine par le trépas, la captivité, l'éternel exil, une ruine irréparable. Montségur fut pendant trente-cinq ans une oasis d'indépendance, le champ d'asile du Midi, le Capitole des proscrits pyrénéens. Ce sommet désert a défié deux des plus hautes cimes du monde, le Louvre et le Vatican.

V

DESTRUCTION DE MONTSÉGUR. — LES CAPTIFS.

Le sénéchal Pierre des Arcis démolit jusqu'à mi-corps les murs du château [1], et jusqu'aux fondements sa barbacane occidentale. Il ne laissa que les racines, encore visibles aujourd'hui, de la tour qui défendait, à l'autre extrémité de la montagne, la gorge de l'Ers. Ainsi la forteresse johannite, dépouillée de sa couronne féodale, de son armure et de son bouclier de pierre, demeura dévastée sur sa cime, et comme un cadavre mutilé.

1. C'est ce que prouvent les murs dont la pierre, dans la partie inférieure, est brune, comme la roche de la montagne, et dans la partie supérieure, évidemment plus récente, est d'une teinte jaune.

Entre le château et la tour du sud, s'étendait, sur la croupe de la montagne sainte, à l'aspect du soleil levant, la cité sacerdotale et chevaleresque : le temple, les maisons des évêques, des chevaliers, les hospices des parfaits et des diaconesses qui tenaient à la fois du cloître, de l'école et de l'atelier, de celles isolées, des cabanes, des grottes, répandues parmi les rochers, comme des hermitages, dans la profondeur de la forêt. Tout fut détruit, saccagé, bouleversé, et leurs décombres balayés dans l'Abès. On abattit jusqu'aux chênes séculaires sous l'ombrage desquels les docteurs cathares tenaient leurs écoles, semblables à des brames de l'Occident. La montagne sainte, dévastée par le fer et par le feu, demeura comme un roc foudroyé, un repaire de bêtes sauvages [1].

Avant de quitter Montségur, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi durent compléter l'expédition du sénéchal par une exécution qui dans ce temps était le couronnement ordinaire de toute croisade romaine. Après avoir dévasté la cité des vivants, ils durent bouleverser la cité des morts. Depuis plus d'un quart de siècle, Montségur était le seul lieu du Midi où un Albigeois pût se promettre un tombeau. Montségur n'était pas seulement un sanctuaire, mais encore une nécropole cathare. De tous les environs les vieillards, les malades se faisaient transporter, pour y mourir, sur la montagne sainte. Il y eut plusieurs cimetières à Montségur. Avant le siége on enterrait près du

1. La montagne n'offre plus aucun vestige des Amis de Dieu.

village, au bord de l'Ers. Là reposaient les dépouilles des proscrits qui n'étaient pas tombés dans les batailles; le vieux Jordan de Lantar, Gui du Mas-Saint-Andréo, Ferrand l'*Arménien*, et sa femme Dona Turca, la prédicatrice de Fanjaus. Les cellules funéraires de la Roche durent recevoir les restes des princes et des évêques. Là, sommeillaient les patriarches Gaucelm et Guillabert, Philippa, comtesse de Foix, et la grande vicomtesse de Gimoez, Esclarmonde. Pendant le siége, on inhumait sur la montagne, sous la forêt aérienne. Là dormaient après leurs combats, Guilhem, Jordan et Jordanet du Mas, Bernard de Carcassonne, Guilhem de l'Ile, Bertran de Bardenac, et toute la phalange héroïque des défenseurs de Montségur. On les expulsa de leurs tombes de granit. Quelques-uns, tels que Sicard de Belpech, Astruc, Ferrier, tombés dans les derniers chocs, n'eurent pas le temps de s'accoutumer à leur sépulcre. Réveillés sur leur premier sommeil, ces morts se levèrent en hâte, heureux de confesser une seconde fois leur Christ, et de le glorifier dans le feu comme dans le sang [1].

Après l'holocauste des vivants sur l'Abès, il y eut donc probablement encore dans le val du hameau et sur la roche du donjon un double holocauste des morts. On n'aura certainement pas fait une exception unique pour les proscrits de Montségur. Toutefois, comme les Amis de Dieu, malgré leur

1. Les morts du premier exil ont dû être brûlés quand Simon de Montfort détruisit le village de Montségur (1213).

mépris de la chair, avaient un soin pieux des morts et qu'ils s'efforçaient avec la plus tendre sollicitude de dérober leurs sépultures à l'inquisition, il est vraisemblable que l'archevêque de Narbonne n'aura pu découvrir les principales tombes de la grande nécropole pyrénéenne, et que la montagne, comme une ruche évidée, conserve encore les momies des saints et des héros dans leurs cellules de pierre, comme dans leurs alvéoles de cire des abeilles gelées par l'hiver. Les cathares brûlés, les chevaliers captifs, les pèlerins dispersés, la montagne sainte dévastée comme par le feu du ciel, il ne restait plus que les colons dans le village au bord de l'Ers. Le sénéchal fit détruire les bouches des souterrains aboutissant aux grottes qui renfermaient les vivres, les armes, les chevaux, et qui par de longues spirales circulant dans la roche correspondaient avec les barbacanes et la forteresse. Il fit aussi abattre le temple hérétique et relever l'église catholique; mais il la transporta dans le val supérieur, au pied de la berge du château. De cette église, aujourd'hui redescendue dans le village, il ne reste plus que le nom attaché à un gazon désert. Le sénéchal la déplaça, pour que les prêtres accomplissent leurs dévotions catholiques sous les yeux scrutateurs du châtelain qui gardait les ruines, et pour la sécurité du prêtre qui pendant longtemps ne logea que dans la forteresse [1].

Montségur ainsi dévasté, le sénéchal le remit,

1. Ce sol aujourd'hui cultivé s'appelle encore *le Pré de l'Église*.

au nom du roi de France, au sire de Lévis, à qui Simon de Montfort l'avait déjà donné, mais qui n'en avait jamais pu réaliser la conquête. Déjà maître de Perelha, de la Roca d'Olmes, Gui II de Lévis, maréchal héréditaire de la foi, s'empara de ce dernier débris territorial des fils de Cometa dont il réunit l'héritage entier aux vastes possessions confisquées sur la maison de Mirepois-Bellissen; de sorte que les immenses domaines du chef français s'étendirent sur un espace d'environ quinze lieues, depuis les sources fatidiques de l'Ers, sur la montagne du Thabor, jusqu'à son confluent avec l'Ariége, ou du moins jusqu'aux portes de Pamiers et de Bolbone. Les descendants du maréchal de la croisade usurpèrent, avec leurs fiefs, jusqu'à leurs dénominations féodales sur les proscrits pyrénéens; et, plus tard, il ajoutèrent à leur titre de marquis de Mirepois, celui de vicomte de Montségur, seigneur de Perelha, Lavelanet, la Roca d'Olmes. Gui de Lévis établit un châtelain avec quelques archers pour garder les ruines, surveiller la vallée, les montagnes, les forêts; et empêcher que les faidits cachés dans les cavernes voisines ne se rassemblassent de nouveau sur la cime sainte et fatidique de Monségur [1].

Enfin, le sénéchal, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi, enlevèrent leurs tentes et leurs machines et redescendirent des montagnes lugubres du Thabor. Ils écrivirent leur triomphe à Rome et à Paris : « *Nous avons*, disaient-ils, *écrasé la tête du dragon !* »

1. *Hist. de Lang.*, t. VI, pr. 200. Domaine de la maison de Lévis.

Ils appelaient ainsi la religion du Paraclet. Ils avaient mis six mois à escalader ce rocher, inexpugnable par l'héroïsme encore plus que par l'escarpement. Montségur succomba dans la semaine avant les Rameaux [1], de sorte que les chefs catholiques mêlèrent leur insolente victoire à l'humble triomphe de Christ, et passèrent, tout souillés de sang humain, sous des arcs de verdure et sur des chemins jonchés de fleurs. Ils traînaient, à travers cette pompe homicide, le grand Ramon de Perelha et ses compagnons de captivité. Le noble vaincu prolongea son agonie en traversant les bourgs de Lavelanet et de La Roca, au milieu de ses vassaux ou de ses ennemis accourus sur son chemin, les uns pour dire un dernier adieu à leur seigneur infortuné, enchaîné comme un brigand; les autres pour insulter de leurs huées ce chef des proscrits, ce roi des forêts et des cavernes; tous pour contempler le guerrier héroïque qui, pendant trente-cinq ans, debout sur son rocher, avait tenu en échec Rome et la France.

Auprès de Ramon de Perelha, marchaient ses deux cousins et fidèles compagnons, Bérenger de Lavelanet et Arnauld-Roger de Mirepois. La chaîne des captifs se divisait en trois groupes, sous ces trois chefs. Autour de Ramon de Perelha se pressaient Jordan, son fils, Philippa et Alpaïs et Braïda, ses filles, Guiraud de Rabat, son gendre, Bertran de Perelha, son frère; ses écuyers, Bernard

1. *In hebdomadâ ante festum Ramis-Palmarum.* Dép. d'Arn. Roger.

italo-germain : « Une pauvre veuve, accablée de douleur et toute en larmes, se suspendit au frein de son cheval. Autour de lui se pressaient ses chevaliers, et sur leurs têtes flottaient au vent ses aigles d'or. La pauvrette, au milieu d'eux, s'écriait : Seigneur, fais-moi vengeance, on a tué mon enfant, de quoi je me meurs ! » — Il lui répondit : « Attends jusqu'à mon retour. » Mais elle, impatiente de douleur : « Et si tu ne reviens pas? » — Et lui : « Celui qui me succédera fera ta vengeance. » Et elle : « Que te fera le bien d'autrui, si tu mets en oubli le tien? » — Après quoi : « Conforte-toi, dit-il ; il convient qu'avant d'agir je remplisse un devoir. La justice l'exige, et la pitié me retient? » — Ces promesses mystérieuses sont bien plus naïves dans le gaulois de Dolopathos : « Roi, fais-moi vengeance : ne me tiens pas en attente. Dieu t'en saura gré, par mon âme, car je suis une pauvre femme veuve ! » — Ce roi était bon chevalier, grand justicier et plein de savoir, et quand il fut bien renseigné, il appela la veuve : — « Je te ferai droit, bonne dame, je te le jure, et que j'en aie repentir, si je fausse mon serment. » Et le vaillant César, méditant ses vengeances, s'élança dans ses aventures impériales[1].

Ramon de Perelha cependant s'acheminait vers les tours de Carcassonne. Le noble vieillard put

1. Dolopathos, édit. Jannet, p. 265. — Gérard de Rossilho, ed. Mignard, p. 129. — Dante, purgatorio, ch. x, v. 76 Je dois cette précieuse note à l'obligeance du savant M. Aroux.

voir longtemps encore son manoir démantelé. Plus il s'éloignait, plus le glorieux donjon mutilé semblait se dresser, par-dessus les collines et les montagnes, pour regarder son maître infortuné qu'il ne devait plus revoir. Dépouillé de sa crénelure, il était semblable à un autel et à un tombeau : autel de la patrie romane, tombeau de la race méridionale, cime à jamais célèbre par le sacrifice d'un peuple dont la mémoire fume devant Dieu au siècle des siècles. Enfin, le monument transfiguré par la distance se déroba, comme un rêve, dans les vapeurs du soir. Il s'est éclipsé de même dans la nuit des temps. On n'a plus entendu parler de lui pendant six cents ans. On a oublié sa guerre, sa victoire et son martyre. De nos jours seulement le noble donjon semble sortir de ses ténèbres. Saluons sa résurrection historique. Montségur, Montségur, forteresse impuissante, mais sépulcre glorieux, dresse tes créneaux au-dessus des nuées, dresse-les au-dessus des âges, et montre à jamais à l'univers frissonnant d'admiration et d'horreur, tes deux cents martyrs, immense holocauste, dévorés sur ta cime par les flammes, et que ta sanglante auréole nous éclaire, ô Golgotha de la foi Johannite et de la patrie pyrénéenne !

FIN DU TOME DEUXIÈME

DOCUMENTS HISTORIQUES

I

LAMENTATION SUR LA RUINE DU LANGUEDOC

Ab greu cossire
Fau sirventes cozen;
Dieus, qui pot dire
Ni saber lo turmen
Qu'ieu, quand m'albire
Sui en grand pensamen;
Non pod s'escrire
L'ira ni'l marrimen.
Quel segle torbat vey,
Et corrompon la ley
Et sagramen e fey
Qu'usques pensa que vensa
Son par ab malvolensa
Et d'aucir lor e sey
Ses razon e ses drey.

Tot jorn m'azire
Et ai aziramen;
La nueg sospire

Et veillan e dormen;
Vas on que'm vire
Aug la cortesa gen
Que cridon : Cyre!
Al Frances humilmen.
Merce an le Francey
Ab que veio'l conrey
Que autre dreg no y vey.
Ai! Tolosa e Proensa
Et la terra d'Agensa,
Bezers e Carcassey
Quo vos vi! quo vos vey!

Cavailleria,
Hospitals ni maizos
Ordes que sia
No m'es plazens ni bos.
Ab gran bauzia
Lor truep es orguillos
Ab simonia
Ab gran possessios.
Ja non er apellats
Qui non a grans rictats
O bonas heretats.
Aquels an l'abondansa
Et la gran benanansa.
Enjans et tracios
Es lor cofessios.

Franca clercia,
Gran ben dey dir de vos,
E s'ieu podia
Diria'n per un dos.
Gen tenet via
E ensenhat-la nos.
Mas qui ben guia
N'aura bos gazardos.

Res no vey que us laissats
Tan quan podet donats,
Non autz cobeidatz,
Souffretz greu malanansa,
Et vistets ses coindansa;
Miels valha Dieus a nos
Qu'ieu no dic ver de vos.

Si quo'l salvatges
Per lag temps mov son chan,
Es mos couratge
Qu'ieu chante derenan.
Et quar paratges
Si vai aderrairan,
Et vos linhages
Descasen et falsan.
E creis la malvestats
E'ls baros rebutats
Bauzadors et bauzats
Valor menon derreira
Et deshonor primeira;
Avols rics et malvats
Eto de mal heretats.

Rey d'Arago, si us platz
Per vos serai honratz.

BERNARD SICARD DE MARJÉVOLS.

II

CONTRE LES CLERCS

No m' lassarai per paor
Qu'un sirventes non labor,

En serviz dels fals clerjats;
Et quant sara laborats
Conoisseran li plusor
L'engan et la felonia
Que mov de falsa clergia;
Que l'ai on an mais forsa ni poder
Fan plus de mal et plus de desplazer...

Vers es que nostre pastor
Son tornat lop robador;
Qu'il rauban devers tots lats,
Et mostran semblan de pats;
Et confortan ab doussor
Las oveillas neit et dia;
Poïs, quant las an en balia
Elli l'as fan morir et dechaser
Els fals pastors, dont eu m'en desesper.

Vai, sirventes, ten ta via,
Et dits m'a falsa clerzia,
Qu'aissel es mort qui s' met en son poder;
Qu'a Tolosa en sab hom ben lo ver.

GUILH. FIGUEYRAS.

III

ROMA

No m'emarvilh ges
Roma, si la gens erra.
Quel segle avets mes
En trebail et en guerra;
Car prets et merces

Mort per vos é sur terra;
  Roma enganarits
  Qu'ets de tot mal guits
  Et cime et rasits,
Lo bon rey d'Anglaterra
  Fo per vos trahits!

  Roma tricharits
Coveitat vos engana,
  Qu'à vostras berbis
Tondets trop la lana.
  Mas Sant Espérits
Que receup carn humana
  Entenda mos precs
  Et franha tos becs
  Roma et no m'en precs
Car es falsa et trufana
  Vas nos et vas Grecs.

  Roma vers es plas
Que trop ets angoissosa
  De presic trefas
Que fets sobre Tolosa.
  L'ag rosets las mas
A ley de can rabiosa
  Als paucs et als grans;
  Mais s'il comt presans
  Viu encar dos ans
Fransa n'er dolorosa
  D'els vostres engans.

  Roma tant es grands
La vostra forfaitura
  Que Diu et sos sants
En gitats à non cura
  Tant ets mals negans;
Roma falsa et tafura.

Per qu'en vos s'escon
Et s'baissa et s'confond
L'engan d'aquet mon,
Tan fets gran desmesura
Al conte Ramon.

Roma, bé m'conort
Qu'abans que trigue guaire
Venrets à malport.
Se l'adreits Empaire
Endressa sa sort,
Et fai so que deu faire.
Roma, ieu dic ver
Que votre poder
Veyrets dechaser;
Et Dius del mon Salvaire
Laiss'm'o tost beser.

Roma per aver
Fets manta félonia
Et mant desplaser
Et manta villania,
Tant volets aver
Del mon la senhoria;
Que res no m'tenets
Diu ni sos devets
Ans vey que fairets
Mais que ieu non poiria
De mal per un dets.

Roma tan tenets
Estrech la vostra grappa
Que so que podets
Tener, greu vos escapa.
S'en breu non perdets
Poder, a mala trapa
Es le mond casut

Et mort et vincut
. . . .
Roma, vostre papa.
Fai aital vertut

Roma, sel qu'es lux
Del mond et vera vida,
Et vera saluts,
Vos don mal escarida,
Car tan mal saubuts
Faits, dont tot lo mon crida.
Roma desleyals
Rasits de tot mals
Als focs infernals
Ardrets, sens faillida
Si non pessats d'alts [1].

GUILHEM FIGUEYRAS.

IV

LOUANGES DE RAMON VII

Ieu Volgria, si Dieus o volgues
Aguem cobrat Suria,
Et 'l pros Emperaire agues
Cobrada Lombardia,
Et 'l valent comt, dux et marques
Agues sai cobrat Vivares
Qu'en aissi me plairia;
Que aital voluntat m'a pres
Que Deus affars volria
So que dreit n'es.

1. Ce sirvente a plus de vingt strophes.

Sicom val mais gran naus en mar
Que lings et sagecia,
Et val mais léos que singlar,
Et mais dos que fadia,
Val mais lo comt que autre bar;
Qu'ab tolre als fals, et als fis dar
Seg de valor la via.
Et puja en prets sens devalar
Et a la maestria
De rics faits far.

Marseilla, Arles et Avinhos
Tots segon una via;
Et Carpentras et Cavalhos
Et Valensa et Dia
Viana, Pupet et l'Dromos
Agron rey lo pus Cabaillos
. . . .
Que port caussas ni espéros,
Car si pro no l' tenia
Trop seria pros.

A Tolosa atal Ramon
Lo comte, cui Dius guia;
Qu'aissi com nais aiga de fon
Nais d'el caballeria,
Car dels pejors homes que son
Se defen, et de tot lo mond;
Que Franses ni clergia
Ni las autras gens no l'affront;
Mas als bos s'humilia
Et l' mal confond.

Pierre Cardinal.

V

RAPACITÉ DES CLERCS

Ab todas mas vey los clercs assejar
Que tot lo monde es lur, cuy que mal sia;
Quar els l'auran ab tolre ó ab dar,
O ab perdon, o ab ypocrisia,
O ab asout, o ab beure, o ab manjar,
O ab presics, o ab peiras lansar
O els ab Dieus, o els ab Diablia.

PIERRE CARDINAL.

VI

RAPACITÉ DES CLERCS

Les clercs si fan pastor
Et son aucisedor;
Et semblan de sanctor
Quand los vey revestir,
Et pren m'a sovenir
D'*En Alengri* qu'un dia (le loup)
Vole ad un parc venir;
Mas, pel cas que temia,
Pel de moton vestic
Ab que los escarnic
Pueys manjet et trahic
Selhas quel abellic.

Rey et Emperador
Duc, comte et comtor
Et cavalier ab lor
Solon lo mond regir.
Aras vey possedir
A clergs la senhoria,
Ab tolre et ab trasir
Et ab hypocrisia.
Ab forse et ab presic
Et tenon s'a fastic
Que tot nom lor e gic
Et er fag quan que tric.

PIERRE CARDINAL.

VII

MORALITÉ

Non cug qu'à la mort
Negus plus emport
Aver ni arney
Mas los faits que fey.

PIERRE CARDINAL.

VIII

RAPACITÉ DES CLERCS

Tartarassa ni voutor
No sent plus leu car puden

Com clerc et presicador
Senton ont es lo manen
. . . .
Saps qu'en deven la ricor
De selhs que l'an malamen ?
Venra un fort raubador
Que non lur laissara ren ;
So es la morts, qu'els abat
Qu'ab quatre aunas de filat
Los tramet ental maso
Ont atrobon de mal pro.

Pierre Cardinal.

IX

DIEU AIME LE PEUPLE

De lops et de fedas vey
Que de las fedas son mays;
Et per un austor que nais
Son mil perdits, fe que us dey.
Et aquo es conogut
Que hom murtrier ni raubaire
No plats tant a Dious lo paire
Ni tan non ama son frut
Como fai del pobol menut.

Pierre Cardinal.

X

PITIÉ DES PÉCHEURS.

Aissi com hom planh son filh et son paire
O son amic, quant mort lo l'a tolgut
Planh, ieu, los vius que sai son remasut
Fals, desleials, felons et de mal aire...

PIERRE CARDINAL.

XI

MORALITÉ.

...Tal a vestit
Drap de samit
Et pot ben gran aver mandar
Que ges no'l do
Nom de baro
Quant li vei malvestat menar.

Et tal es nus
Que non a plus
Qu'aquel qu'om porta batejar
Sol car es pros
Et's pla rasos
Lo deu hom baron apellar.

Perdonas leu
Vensas vos greu

Et no vos cal heira portar.
  Amats amics
  E enemics
Et no us cal anar outra mar.

PIERRE CARDINAL.

XII

CONTRE LES BARONS.

  Mas val assats
Un ribaut ab paupriera
  Que viu en pats
Et sofre sa nesciera
  Que comt malvats
Que tot jorn fai sobriera
  D'avols pecats,
Que non tens desonor;
  Qu'al ribaut platz
La via dreituriera,
  Et'l comt es las
De Dieu et de sanctor;
  E car lo bas
Hom a valor entiera
  Et'l comt non pas;
Pretz ieu mais lo melhor.

  E que faran
Los baros de malhaire
  Que tot jorn fan
Lo mal, et l'ben non guaire?
  Cosi poiran
Los torts qu'au faits desfaire?

Que los éfan
Seran plus tolledors
Et non daran
En l'arma de lor paire
Lo prets d'un gan,
Ni négus en la lor.
Et li engan
Qu'auran fait l'enganaire
Retornaran
Sobre l'enganador.
Non ai talan
D'aver aital repaire
Qu'eras en chan
Et tots temps mais en plor.

PIERRE CARDINAL.

XIII

CONTRE LES RICHES.

Qui ve grand maleza faire
De mal dir no se deu traire;
Per qu'ieu vueil dir et retraire
Que ricz hom dezeretaire
Es piegers que autre laire
Et fai diablia
Peior que negun raubaire
Et tart se castia.

Rics hom, quan va per carreira,
El mena per companheira
Malvestat, que vai primeira
Et mejana e derreira;
Et grand Cobeitat enteira

Li fai companhia,
Et Tort porta la senheira
Et Orgueil la guia.

Rics hom mals, quan vai en plassa
Que cujats vos que lai fassa?
Quan autre hom rits et solassa
Al un mov plag, l'autre cassa
L'un maldil, l'autre menassa,
Et l'autre affolia;
Et no y fag joy ni abrassa
Si com far deuria.

Rics hom, quan fay sas calendas
Et sas corts et sas bevendas
De toltas et de rezendas
Fai son dos et sas esmendas
Sas lums et sas offerendas
Et de raubaria;
Et en guerras met sas rendas
Et en plaideria.

Rics hom mal, quan vol far festa
Aujats cossi fai sa questa :
Tant bat la gent et entesta
Tro que denier no lur resta;
Que no y cal venir tempesta
Ni fam ni moria;
Puey fai cara moult honesta
Qui no'l conoissia.

Un pauc ai dig de la gesta
Que dire volia;
Mais tan gran massa n'y resta
Que fort pauc embria.

PIERRE CARDINAL.

XIV

SUR LE MALHEUR DES TEMPS.

Tot atressi com fortuna de ven
Que torba'l mar et fa'ls peissos gaudir
Es torbada en est'segle la gen
Per un fort ven que dels cors fan salhir
Fals messongiers, deslials et trahir
Ab que s'enjon enhaussar et fermir;
Et en aissi fan veritat delir
Et'n perd son dreg hom bos qui'l ver vol dir....

PIERRE CARDINAL.

XV

P. CARDINAL DEVANT DIEU.

Un sirventes novel vuelh comensar
Que retrairai al jorn del jutjamen
A sel qu'm fets et m'formet de nien;
S'el me cuja de ren ochaisonar
Et s'il me vol mettre en la diableria
Ieu l'y dirai : Senher, merce no sia,
Qu'el mal segle trebaliey tots mos ans,
Et guardats-me, si us plai, d'els turments.

Tota sa corts farai meravilhar
Quant ouziran lo mieu plaideyamen;
Qu'ieu dic qu'el fai ves los siens faillemen
S'el los cuja delir ni enfernar;

Car qui perd so que gazagnar poiria
Per bon drey a de viutat carestia;
Qu'el deu esser doux et multiplicans
De retener sas armas trepassans.

Et sa porta non si degra vetar
Et San Peyres pren-y grand aunimen
Car n'es portier; mais qu'y entres risen
Quascun arma que lai volgues entrar.
Car nulla cort non es ja ben complia
Que l'un en plore, et que l'autre en ria
Et sitot s'es sobeyrans et poyssans
Si, non s'obre, sera li'n faits demans.

Lo Diables degra desiretar
Et agra mais d'armas et pus souven;
El deseret plagra a tota gen
Et el mezeis pogra s'o perdonar
Tots, per mon grat; tots los destruiria
Pus tots sabem qu'absolver s'en poiria,
Bel senher Dieus, siats deseretans
Dels enemies enojos et pesans.

Ieu no mi veulh de vos désesperar
Ans ai en vos mon bon esperamen,
Porque devets m'arma et mon cors salvar
Et que m'valhats à mon trepassamen.
Et far vos ai una bella partia
Que m'tornetz lai d'on m'uec lo primer dia;
Et que me siats de mos torts perdonans
Qu'ieu no'ls fairia, si no fos nats énans.

S'ieu ai sai mal, et en ifer ardia,
Segon ma fe, torts et pecats saria,
Quieu vos pues be esser recattinans
Que per un ben ai de mal mil autans.

Per merce us prec, dona Santa Maria,
Qu'ab vostre Filh nos siats bona guia
Et que prendats los paires et los enfants
Et 'ls metats lai on esta Sant-Joans.

P. Cardinal.

XVI

PRIÈRE POUR LE COMTE

Donc preg Jeshu Christ que poder
Li don' et qu'il garde, s'il play,
Quels clergs no l' poscon dam tener
Ab fals presics tots ples d'esglay.
Car tant es grand lor trichamen
Qu'al fuech infernal plus prehon
Ardran, car volon tant argen
Qu'hom pecaire fan cast et mon.

A la Gleysa fal son saber
Car vol los Frances mettre lay
Où non an dreg per nul dever
Et giton Cristias à glay.

Guilh. Aneler, de Toulouse.

XVII

LAS NOVAS D'EL HÉRETJE

Diguas-me tu, Heretje, parl' ab me un petit,
Que tu non parlas gaire que ja te sia grasit
Si per forsa not' ve segon qu'avem auzit;
Segon le mieu veiaire, ben as Dieu escarnit
Ta fe et ton baptisme renegat et guerpit,
Car crezes que Diable t'a format e bastit... [1]
Et tan mal a obrat, et tan mal a ordit
Pot dar Salvatis; falsamen as mentit...
Veramen fets Dieu home et el l'a establit
E'l formet de sas mas, asi come es escrit :
Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me...

'Ar pauzem oc aisi com tu dises que fo
Que t'aia faits Diables, del cap tro al talo
Car e os et membres d'entorn et d'enviro
Falsamen as mentit e ieu dirai te co
Nos no troban escrig el fag de Salomo
Propheta ne apostol en loc no o despo
Que obre de Diable done salvatio.
Ne anc Saint-Esprit tant vernassal no fo
Qu'en vaissel de Diable establis sa maizo
Et tu fas ne vientot maior que de baco
Qu'aissi ab ma pausada salvas ton compagno;

Tu no vos demonstrar ta predicatio
En gleysa ni en plassa, ni vols dir ton sermo;

1. Isarn confond le Satan catholique avec le Satan albigeois. Prince et principe de la distinction, Lucibel est l'auteur des formes, un agent et presque un *ami* de Dieu.

Si non o fas en barta, en bosc et en boisso
Lai on es Domerga, Rainaud et Bernardo
Garsens et Peyronela que filon lur cano...
L'us teis et l'autre fila, l'autra fai son sermo
Cossi a fag Diables tota creatio
Anc mais aital mainada trovada no fo
C'anc no saupro grammatica ni de letra que s fo... [1].

Aras vejas, Heretje, si fas ben trassio
Qu'il home filh de Dieu appelas avoutro (avorton)
Et 'l donas autre paire, aquel don anc no fo,
Falsamen as mentit a guisa de lairo...

Enqueras vuelh qu'm digas per que as renegat
Ta fe e tan batisme ni ta crestiantat
Per que emblas a Dieu le sua poestat,
Que dignos que Diable t'a bastit et format;
Non es hom crestia qui aiso a trobat
Que done al Diable so que Dieu a creat...

Meravilhos me do, quant m'o ay cossirat
Don as aïut maistre que t'aja ensenhat
Que puescas salvar home aisi ab ma pausat,
S'aquela tua man que tan mal a obrat
Si Diable la faicha pusc aver dignitat
Que tenga ni m'amble le nom de Dieu sagrat...

Be 't volgra convertir, mas tant y ac ponhat.
Et trobi te ton dur e plen d'eniquitat
Perqe no m'es vicaire que ja t' vei atem prat...
Tu no cres que Dieu aja cel ni terra creat
Ni nulla reu qu'on veja presen ni trespassat :

1. L'albigisme était surtout chevaleresque. Mais il était aussi rustique et populaire. Isarn est choqué de ce qu'on prêche dans *les bois et les buissons*, et de ce qu'un pâtre administre le baptême sans *eau*, sans *sel* et sans *chrême*.

Falsamen as mentit a for de renegat.
San Joan evangelista que pus aut a volat...
Et dis en l'evangeli el pemier comensat :
Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso et...
Apres lui vec en autre que t'ai apareilhat
Saint-Paul, lo ric apostol que nos a confermat
Per sancta escriptura et per la veritat :
Et tu, Domine, in principio, Domine, terram fundasti, etc.
Et s'aquest no vols creire, vec t'el foc aisinat
Que ard tos compaghos.

Aras vueilh quem respondas, en un mot o en dos
Si causiras el foc o remanras ab nos...
Cal que sia 'l preveire forfag o neglechos
O de be o de mal non li not occaisos
Qu'el sagramen nos fassa dignes et precios,
Quant comensa la sagra ni la dignatios
Et l'ostia es el calice, e 'l vi pausat dejos
Per la sanctas paraulas et per las orasos
Que dit Dieu de sa bocca, et establic à nos
Las sanctissimas paraoulas, et per las devocios
Fan dessendre per forsa ab benedictios
Le cors de Jhesum Crist lo qual liuret à nos... [1]
Aissi deves tu creire coma o crezem nos
Et tots nostres covens que son catholicos
E crezo 'ls mandamens.

Encar te vueilh cometre d'autres disputamens
D'afar de matrimoni per cal causa 'l demens...
Et tu, malvat Heretje, y es ton desconaissens
Que nulla re qu'ieu te mostre per tant de bons guirens
Com es de Dieu, et Sant-Paul non y es obediens

1. Isarn, qui prétend que le prêtre fait d'une parole descendre, *par force*, sur l'autel, le *corps du Christ mis en croix*, n'est-il pas plus héré-tique que Figueyras?

Ni t' pot entrar in cor ni passar per les dens,
Per quel foc sapparelha et la pen ils turmens
Per on deves passar.

Ans que té don comjat, ni te lais al foc entrar
De resurrectio vueilh ab tu disputar,
Car segon ta crezensa et segon ton pessar
Et segon ton fals orde que t'a fac renegar
Totas aquelas causas que t' deurian salvar
Tu non cres qu'hom ni femna puesca ressucitar...
Et tu deses, Héretje, causa que no's pot far
Ni no's pot endevenir ni no's pot acabar;
Dises que carn novela venra renovelar
Les esprits d'els homes en que s devo salvar [1].
Aisso es grand messongua qu'hom non deu escotar
Si *Peire Capela* m'a podia mostrar
Ni *Joan del Coler* ni hom de vostre afar
C'autra carn que sia vengua penre ni emparar
Lo be que Dieu nos manda establir ni donar
Si per lungua escriptura podes aiso mostrar,
Si per lung testimoni, ab tu m'en veuil anar
Qu'm rendrai per heretje, si m'o podès proar.
Tant hom et tanta femna as tu fag renegar
Sa fe o son baptisme, son Dieu desemparar
Loqual no creses-tu que puesc home salvar!...

Heretje, be volria ans quel foc te preses...
Que diguas te veiaire, per quel razo descies
Lo nostre baptistile que los et sanctor es...
Mal demens ton pairi et la cresma que y mes
Car tu l'as renegat, et n'as autre pro pres.
Qu'es fa ab ma pausada, segon so que tu cres.
Mal' aventura 'l vengua qui la costuma i mes

1. L'albigeois n'admet pas la résurrection des corps; mais il croit que l'âme prend une *chair nouvelle;* en quoi Sicard me paraît plus près qu'Isarn, du *corps spirituel* dont parle saint Paul.

Qu'entre mas de pages baptisme se feses
Que mov detras las fedas, que anc me sap que s'es
Lettra ni escriptura, ni anc non fo apres
Mais d'arar et de fouire; veus so mestier quales
De dire descresensa pecats et diables.
Aquo no es bauptisme mais pecats et no fes
Que no y a sal ni aqua ni cresma ni esses.
Anc no s'en batejes ma domna Sancta Fes
Ni Sancta Catherina, ni dona Sancta Agnes...
Et qui aisso non cre, et dits que vers nos es
Hom nol' deuria planher de mal que li vengues
Ni de mala aventura si n'era ars o pres
Sitot son ilh catholic cinq tans, o per un tres
Que no son lo heretie; tot fora a mal mes
S'aquet predicators Dieu no sai trameses...
Ja no fora crezens, Heretje ni Baudes
Si agues bon pastor que lur contradises... [1].

On as trobat escrig ni don o as avut
Qu'aquel teu esprit que tu as recueput
Sia d'aquels del cil que sai foron plogut?
Di me de qual escola as tu aiso avut
Que l'esprit de l'home, quant a la corp perdut,
Se meta en buon, o en aze o en moto cornut,
En porc o engalina, el premier qu'a vesut
E va de l'un à l'autre tro qu'era corp nascut
O d'home o de femna a qui a loc sauput
A qui fait penedensa va longtems tengut
E tos temp o tenra tro sia endevengut
Lo dia d'el juzizi que deu cobrar salut
Et tornar en gloria, el loc que a perdut?
Aisso fas conoisser à l'home deceuput
C'as donat al diable, et l'as de Dieu mogut...

1. De l'aveu d'Isarn, les albigeois formaient un cinquième et même un tiers de la population; chiffre bien inférieur à celui que donne Guilhem de Tudella.

Si aquela es la fe d'En Bertrand Montagut
O d'En Ramon Vilar, o d'En Bernat Pagut
Be t' foras confessat [1].

— Isarn, so dits l'Eretje, si vos m'assegurats
Ni m' fait assegurar que no sia cremats
Emurats ni destrug, be o farai et pats
Tots los autres tormens, si d'aquels me gardats...
Tant auzirets de mi dels vostres embaissats
Que jes per dir avos qu'en ajan lauzenjats
Beret o *Pey-Razols* non sabon ab un dats
Segun qu'ieu vos dirai de tot can demandats
De Crezens ni d'Heretje, mais vuelh n'esser celats...

Vers es que tots nos autres a hom entrecelats
Qu'ns gardem de l'esclau d'equels qu'om a citats
Que no trobon adop que lur sia onrats
Ne nul plaide jamen senes covens fermats,
Que qui pren un Heretje ou que sia trobats
Lo deu rendre à la Cort, si vol estre escapats.
Aiso so meravilhos majors que nous pensats
Que li pus cars amics eli pus endomergats
Que nos autres acsem, nos n'en desemparats
Et so fach adversari et ennemies tornats,
Que ns' prendo et ns estaco, quant nos an saludats;
Per so quels sian quitis et nos autres dannats
Aissi cujon ab nos rezemer lur pecats...

Ermengaut de Figueyras fu mon paire appelats
Cavalier pogr'ieu esser, si astres m'en fos dats,
E s'ieu no soy al segle garnits ni espasats,
Vuelh o esser de Dieu, mais vos me cosselhats;

1. La métempsycose animale répugnait à l'esprit comme au système Johannite. Isarn nous fait connaître plusieurs autres docteurs albigeois: Béret, Pey-Razols, Pierre Capela, Joan del Astor, Bertran de Montagut, Ramon du Villar, et Bernard de Pégut.

A vos o dic N'Isarn, car es enrasonats
De rimas, de romans, et es endoctrinats...
Per las vostras paraulas vuelh esser batejats
Et tornats a la fe que vos me sermonats
Vos e fraire *Ferrier* aqui poder n'es dats
De liar et de solvre quals que sian 'l peccats,
D'*Eretje*, o de *Baudes*, o dels *Ensabatats;*
Et qui de mi ces demanda qui es lo confessats
Vos lur podets dire, car sera veritats,
Que Sicart de Figueiras, lo qual es cambiats
De trastot sos mestiers.

— Sicart ben ajas tu; aquel Dieu drechuriers
Que formet cel et terra las aguas éls tempiers
E'l Soleil et la Luna, ses autres parsoniers
Te donc que tu sias d'aquels lials obriers
Que Dieu met en le vinha, que autan det als derriers
Quan los a alogats, coma fec als premiers;
Tu seras un d'aquels, si vol esser entiers
Qu'aissi coma'as estat pervers et messongiers
Que sias vas la fe lial et vertadiers...

Isarn, abbé de Vieilmuret.

Voici donc les principaux cas d'hérésie relevés par l'Inquisiteur : 1° l'enseignement populaire; 2° le baptême laïque et spirituel; 3° la négation de la transsubstantiation eucharistique; 4° l'incompatibilité du mariage et du salut; 5° la spiritualité des corps dans le ciel; 6° l'identité des âmes et des anges déchus; 7° la formation du corps humain et de l'univers par le démon. — Isarn est un esprit grossier. Il ne comprend pas cette théologie alexandrine. Son plus fort argument est le bûcher.

XVIII

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE

FABLE

—

Dialectes de Valence et de Toulouse

Asi be a pel aquella fabuleta de Chuan Carransa.
Aisi be a pel aquella fableta de Joan Carransa.
Pos senor, anaben per un cami l'aguelo Carransa
Poïs, mossu, anaben per un cami l'aujol Carransa
Un netet seu y un burro, en dos fixets de llena
Un mainadet seu et un burrou, amb dos feichets de legno.
Els tres a peu. Pasa un home, o una opinio
Els tres a pé. Passa un home, o uno opinio
Que es lo mateix, y digué : aguelo, no li caura el
Que es lou madeix, et diguec : aujol, no li coïra le
Rabo al burro de la carrega que portó ; ve podia
Rable al burro de la carga que porta; be podiots
Puchar voste, pobre vell. Pucha Carransa
Pujar vos, paubre vieil. Puja Carransa
Y al poc rato pasa un' otra opinio à cabal
Et, un pauc aprèts, passa un' autra opinio a cabal
En una burra, y diu : el pobre chic a peu, y
Sus uno burro, et dits : le paubre chic a pé, et
L'aguelot a caball : bo esta aïxo? — Vaixa
L'aujoulot a cabail : bou esta aïco? — *abaïcha* (devala)
Çarransa, feu puchar al seu netet. Pasa otra
Carransa, fè pujar le seu maïnadet. Passo autra
Opinio en un carro y digué : miren, vostes,
Opinio en un carriol, et diguec : mirats, vos autres

Qu'escandalo! El chicot à caball, y el pobre
Qu'escandalo! Lo chicot à cabaïi, et lo paubre
Vell à peu! — Torna a puchar Carransa, avaïxa
Vieil à pè! — Torna pujar Carransa, abaïcho
Il chiquet, y passo un atre opinante que digué :
Lo chiquet, et passo un autre opinant que diguec :
Encara que la probra créatura pujara tambe en lo
Encaro que la paura crèaturo pujario tambe en lo
Burro, no se trencaria l'espinas. — Pucha tambè
Burro, nou se romprio l'esquino. — Pujo tambè
El netet; pasa un atre délirant, y dégué : pobre
Lo maïnadet; passo un autre dèlirant et diguec: paubre
Burro, no te prou carrega, y se li planten d'amunt
Burrou, nou te prou cargo, et se li planten dessus.
L'aguelo y el chicot que ya podia anar a soles
L'aujol, et lo chicot que ja podio anar a solos (pes)
Carransa conégué entonses que era una bestia, en
Carransa coneguec, alabets que ero uno bestio, de
Fer cas de tot le mon, y refila cap a casa a caball
Fer cas de tot lo mon, et refilo cap à caso à cabaïl
En lo burro, ell y el chiquet.
Sus lo burro, el et lo chiquet.

LA DONSAINA.

TABLE

—

LIVRE CINQUIÈME

GUILHABERT DE CASTRES

LIVRE SIXIÈME

PIERRE DE TOULOUSE

LIVRE SEPTIÈME

GUILHEM FIGUEYRAS

LIVRE HUITIÈME

RAMON D'ALFARO

LIVRE NEUVIÈME

BERTRAN D'EN MARTI

DOCUMENTS CONTEMPORAINS

IMPRIMERIE DE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.









